UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00300562 6

HENRI DORÉ

RECHERCHES

SUR LES

SUPERSTITIONS EN CHINE

IIIème PARTIE

SOMMAIRE HISTORIQUE DU BOUDDHISME (*Fin*)

TOME XVII

Chine. Depuis les T'ang jusqu'à nos jours

CHANGHAI – IMPRIMERIE DE T'OU-SÈ-WÈ, 1936.

DS
721
D6
t.17

VARIÉTÉS SINOLOGIQUES N° 62

RECHERCHES

SUR LES

SUPERSTITIONS EN CHINE

PAR

LE P. HENRI DORÉ, S. J.

III ÈME PARTIE

SOMMAIRE HISTORIQUE DU BOUDDHISME (*Fin*)

TOME XVII

Chine. Depuis les T'ang jusqu'à nos jours.

CHANG-HAI

IMPRIMERIE DE LA MISSION CATHOLIQUE

A L'ORPHELINAT DE T'OU-SÈ-WÈ

ZI-KA-WEI

1936

DS
721
D6
t. 17

LIBRARY
SEP 26 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

814848

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XVII

RECHERCHES, IIIe PARTIE, IIe SECTION

BOUDDHA ET LE BOUDDHISME.

(B) Bouddhisme en Chine. Histoire. Doctrine d'après les documents chinois.

CHAPITRE II (*Suite*)

Esquisse historique du Bouddhisme en Chine (*Suite*).

Art. XI. **Les cinq petites dynasties (907-959).** 1

Liste des bonzes influents. - Notices sur les bonzes et leurs œuvres. — Le Bouddhisme sous les cinq dynasties. Nouvelle Ecole: la secte Fa-yen-mé. — Koan-hieou, le peintre des Arhats. — Politique à l'égard du Bouddhisme.

Art. XII. **Le Bouddhisme sous les Song du Nord (960-1126).** 9

Liste des principaux bonzes de l'époque. — Notices sur les bonzes et leurs œuvres. — Etat du Bouddhisme sous les Song du Nord. Les empereurs et le Bouddhisme. — Les nouvelles Ecoles. — Quelques remarques sur les autres sectes. - Note sur les textes hindous. - Les grottes de Toen-hoang et de Yuen-ngan-fou.

Art. XIII. **Le Bouddhisme sous les Song du Sud (1127-1278).** 47

Liste des bonzes marquants. — Notices sur les bonzes et leurs œuvres. — Etat du Bouddhisme sous les Song du Sud. Politique des empereurs. — Les sectes bouddhiques. — Le Bouddhisme en Mongolie. — Les Lamaseries de Mongolie et des confins.

Art. XIV. Le Bouddhisme sous les Mongols (Yuen) (1280-1368). 60

Liste des principaux bonzes de l'époque. — Notices sur les bonzes et leurs œuvres. — Le Bouddhisme sous les Yuen. Politique des empereurs. – Ecoles bouddhiques. – Littérature bouddhique. — Condamnation du Lotus blanc. — Prohibition du Nuage blanc. — Ou-tang-chan.

Art. XV. Le Bouddhisme au temps des Ming (1368-1644). 77

Liste des bonzes éminents. — Notices sur les bonzes et leurs œuvres. – Etat du Bouddhisme sous les Ming. Politique des empereurs. – Politique des Ming à l'égard du Lamaïsme tibétain. - La réincarnation: le Bouddha vivant. – Les Ecoles bouddhiques sous les Ming. L'Amidisme. Amidistes célèbres de la fin des Tsin à la fin des Song. – L'Ecole Lin-tsi-tsong. – L'Ecole Ts'ao-tong-mé. – Les grottes de Wei-tse-ngai, au Kan-sou.

Art. XVI. Le Bouddhisme au temps des Ts'ing (1644-1911). 108

Liste des bonzes remarquables. – Notices sur les bonzes et leurs œuvres. – *Appendice*: Fonctionnaires, Lettrés, Bonzesses amidistes. – Etat du Bouddhisme sous les Ts'ing et sous la République. Politique des empereurs à l'égard du Bouddhisme chinois. – A l'égard des Lamas tibétains. – Politique de la République. – Les sectes bouddhiques: Végétariens; Védantisme ; Amidisme.

Art. XVII. Résumé synthétique des Ecoles chinoises. ... 138

Liste chronologique des sectes. – Sommaire historique et doctrinal des sectes.

Résumé du Sommaire historique du Bouddhisme. 170

Le Bouddhisme dans l'Inde. — Le Bouddhisme en Chine. — Bouddhisme proprement dit. — Lamaïsme: au Tibet; — en Mongolie. — *Notes*. Administration des Lamaseries. — Nombre approximatif des bouddhistes dans le monde.

CHAPITRE III

L'Amidisme contemporain. Le Dogme.

Art. I. Notions préliminaires. 177

Le Bouddhisme populaire, éclectique: l'Amidisme. L'ouvrage "Ts'ing t'ou tch'en tchong".

Art. II. Résumé du premier livre du "Ts'ing-t'ou-tch'en-tchong". 179

Origine de la "Terre pure". — Doctrine à croire.

Art. III. Exhortations et pratiques. 194

Devoir de se préparer à entrer au Paradis de l'Ouest. — Devoir d'exhorter tout le monde à y tendre.

Art. IV. Invocations et bonnes œuvres. 199

Invocations et méthodes de prière. — Bonnes œuvres et œuvres prohibées.

Art. V. Résumé du dernier livre du "Ts'ing-t'ou-tch'en-tchong". 210

Conseils pour l'heure de la mort. — Réponses à quelques objections, doutes, questions.

CHAPITRE IV

L'Amidisme contemporain. – La Morale.

Art. I. L'ouvrage "In Kouo-che-lou". 222

But de l'ouvrage; sa forme et son plan. — Notions générales sur la justice de l'autre vie.

Art. II. Début de la "Vraie généalogie de la rétribution". 224

Préliminaires du jugement. Formalités et procédure.

Art. III. Législation en cours dans les tribunaux d'outre-tombe. 227

Dialogue entre le Roi des Enfers et le lettré.

Art. IV. Le jugement. Sentence et exécution. 235

Renvois sur la terre. — Admissions au Paradis. — Condamnations à l'Enfer.

Art. V. Diverses sentences. 240

Un brigand. — Un pêcheur.

Art. VI. Autres sentences. 242

Quatre femmes. — Quinze bonzes. — Un enfant. — Trois bouchers.

Art. VII. Derniers jugements. Epilogue. 249

Un géomancien et un diseur de bonne aventure. — Sept lettrés. — Fin de la séance. — Le lettré revient sur la terre.

Art. VIII. Conclusions sur la théorie de la rétribution dans l'Amidisme contemporain. 254

Art. IX. Les ancêtres de l'Amidisme. 255

Les 24 Bouddhas du Paradis de l'Ouest.

Art. X. La valeur du Bouddhisme. 258

Qualités et défauts. — Notes: Le Tantrisme. — Vices des bonzes. — Emprise du Bouddhisme sur la Chine. — Le Bouddhisme jugé par les lettrés chinois modernes.— Influence moralisatrice du Bouddhisme en Chine.

CHAPITRE V

Le Bouddhisme dans la vie pratique. Divers moyens de popularisation.

Art. I. Popularisation par le calendrier et le journal. ... 262

Calendriers. — Journaux.

Art. II. Le Bouddhisme dans l'architecture. 265

Les maisons. — Les arcs de triomphe. — Les monuments funèbres. — Les tours de pagodes. — Les balustrades en pierre.

Art. III. **Le Bouddhisme dans l'ameublement.** 275

Le lit. — La natte. — Les chaises. — Le "men-lien-tse." — Le cadenas. — Les lanternes. — Les crochets. — Les chandeliers. — Le brûle-parfums. — Le "tchong t'ang." — Les inscriptions. — Les cloches de pagode.

Art. IV. **Le Bouddhisme dans la poterie.** 283

Les vases à fleurs. — Les bols. — Les assiettes. — Les plats. — Les crachoirs. — Les porte-pinceaux. — Les fioles de porcelaine. — Les théières et les pots à vin.

Art. V. **Le Bouddhisme dans les vêtements.** 291

Toilette des enfants. — Toilette des hommes. — Toilette des femmes.

Art. VI. **Le Bouddhisme dans les enseignes et les marques de fabrique.** 298

Enseignes. — Marques de fabrique.

Art. VII. **Le Bouddhisme popularisé par les "Tche-Ma".** ... 301

Les 77 principaux "tche-ma" employés au Kiang-nan.

Art. VIII. **Le Bouddhisme popularisé par le roman et la comédie.** 307

Le roman: le "Si yeou ki". — La comédie. Les feuilles illustrées. Le "Cha-tse pao".

LISTE DES ILLUSTRATIONS

Bodhidharma, 1er patriarche chinois 16

Seng-ts'an, 3ème patriarche chinois 33

Hong-jen, 5ème patriarche chinois 64

Stoûpa métallique de la pagode de Ngo-yu-wang-chan ... 85

Grottes de Wei-tse-ngai. La triade bouddhique 108

— — — Les 360 poussahs 108

Hoei-neng, 6ème patriarche chinois 144

Diplômes d'affiliation à une société secrète 168

Le vaisseau de l'amidisme voguant vers le Paradis de l'Ouest 187

Le jugement du bonze coupable 310

ARTICLE XI.

Les Cinq Petites Dynasties (Ou-tai), 907-959.

I. Liste des bonzes influents.

Tche-siuen	智宣	907
Che-k'eou chan-che	師傳禪師	+ 908
Ou-siang ta-che	無相大師	910
Tche-fou	智孚	900—930
Fa-wan	法苑	900—930
King-tao	景瑫	907
Fa-t'ong	法通	907
Koan-hieou (Chan-yué)	貫休（禪月）	+ 912
Koei-siu	歸序	915
Ts'ing-wai	清外	916
Pou-tai houo-chang	布袋和尚	+ 916
Yen-yang tsuen-tché	嚴陽尊者	900—920
Pouo-tan-lo san-ts'ang	鉢怛羅三藏	918
Hoei-kiang	慧江	923
Hoei-jan chan-che	慧然禪師	+ 924
Tch'eng-hoei	誠惠	925
K'i-tch'eng	契澄	925
Yun-pien	雲辯	926
Koei-tch'en chan-che	桂琛禪師	+ 928
Tsao-sien (K'eou-ping)	藻先（扣冰）	934
Tao-hien	道賢	+ 934

Tse-ling	子麟	935
Lo-k'i Hi-tsi fa-che	螺溪羲寂法師	937+987
Hing-k'in	行欽	936–944
Han-tchong K'o-hong	漢中可洪	939
Tao-i	道翊	939
Tsong-hiun	從勳	939
Hoei-koei	慧龜	944
Fa-yen Wen-i, *alias* Ts'ing-liang Wen-i	法眼文益（清凉文益）	+ 958
Che-hoei	師會	+ 946
Té-chao kouo-che	德韶國師	948+972
Nan-yuen Hoei-yu	南院慧顒	+ 952
I-tch'ou fa-che	義楚法師	954
Tsong-tchen	宗震	937–971

II. Notices sur les bonzes et leurs œuvres.

Tche-siuen 智宣 (907).

Bonze de Ts'iuen-tcheou 泉州, qui alla chercher des livres bouddhiques dans l'Inde. Au retour, il donna ses manuscrits à l'empereur, ainsi qu'une relique de Pi-tche-fou 辟支佛 (1).

Ou-siang ta-che 無相大師 (910).

Fils puîné de T'ai-tsou Ts'ien-liao 太祖錢鏐, fondateur du royaume de Ou-Yué 吳越, en 908.

L'empereur T'ai-tsou lui accorda la faveur de porter des habits violets, et lui donna le titre honorable de "Ou-siang-ta-che 無相大師" (2).

Koan-hieou 貫休 (+ 912).

Ce bonze naquit au Tché-kiang, à Teng-kao 登高, sous-préfecture de Kin-hoa 金華. A sept ans, il fut confié au bonze Yuen-tcheng 圓貞, qui lui apprit à réciter le *Fa-hoa-king*. Son

(1) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 42, p. 23.

(2) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 42, p. 23.

nom de famille était K'iang 姜. Il parcourut successivement le Kiang-si, le Hou-nan, le Hou-pé, et mourut à Tch'eng-tou au Se-tch'oan en 912.

C'est le grand peintre spécialiste pour les tableaux d'Arhats. Partout sur son passage il laissa des types inimitables des ces excentriques personnages. Bientôt ces peintures devinrent fort célèbres.

L'ouvrage *Lou-han-t'ou-tsang-tsi* 羅漢圖贊集, relate en détail tous les tableaux de cet artiste, et cite les localités où ils se trouvent.

Les plus célèbres sont:

Les Arhats de la pagode Yun-tang, à l'ouest de Nan-tch'ang fou.

Ceux de la pagode T'ai-p'ing-hing-kouo, à Hoei-tcheou fou 徽州府.

Ceux de la pagode Cheng-in, à Hang-tcheou.

Les seize Arhats de Tch'eng-tou, au Se-tchoan.

Et enfin les tableau célèbres que le lettré Sou Che se procura à Canton dans la pagode Pao-lin-se, et dont il composa l'éloge descriptif, en y adjoignant deux nouveaux noms: "Nandimitra" et "Pindola".

L'histoire de ces tableaux, qui sont mentionnés par l'empereur Kien-long, a été racontée tout au long dans le *Journal Asiatique*, 1916, en plusieurs articles. Nous renvoyons à cette étude.

Le titre honorifique pai fut donné à Koan-hieou par Wang Kien 王建 au Se-tch'oan est celui de "Chan-yué ta-che 禪月大師, Grand maître, lune de l'Ecole du Dhyâna.

Tch'eng-hoei 誠惠 (925).

Ce bonze de Ou-t'ai-chan 五臺山 passait pour thaumaturge. Il était maître du Dragon, disaient les bouddhistes, et pouvait à son gré commander aux vents et aux pluies. En 925, l'empereur et l'impératrice furent le visiter : il ne daigna pas même se lever pour les recevoir. Une

sécheresse désastreuse étant survenue, l'empereur fit venir Tch'eng-hoei à Lo-yang et lui ordonna de faire tomber la pluie. Le bonze pria et n'obtint rien. Le peuple, désabusé, parlait déjà de le brûler vif: il crut prudent de s'enfuir et mourut de honte. Aussitôt après sa mort, la pluie tomba pendant 75 jours, et tous les fleuves débordèrent (1).

Tsao-sien K'eou-ping 漕先 (扣冰) (934).

Bonze de Tsong-ngan hien 崇安縣, au Kien-tcheou 建州, et disciple de Siué-fong I-tsuen. Quand il se présenta devant lui, il apportait pour présents une écuelle de marinade de pois, tsiang-yeou 醬油, et une poignée d'herbe "Tse 茈" (2), dont on se sert pour teindre les étoffes en rouge. Pendant l'été il passait ses nuits assis et en contemplation; au plus fort de l'hiver il allait casser la glace et s'épongeait à l'eau glacée. De là son surnom de "K'eou-ping 扣冰": Brise-glace. Le roi du Fou-kien lui donna comme résidence la pagode de Choei-yen 瑞巖.

Le préfet de Kien-tcheou, ayant convoqué un jour 1000 bonzes à une réunion, demanda à Tsao-sien si, parmi ses invités, il ne se trouvait pas quelque moine doué d'une vertu extraordinaire. "Il ne s'en trouve aucun, répliqua Tsao-sien; mais demain je vous ferai voir un personnage extraordinaire". Le lendemain, pendant le repas qu'il offrait aux bonzes, entra une vieille femme à qui il fit donner la première place. Le repas terminé, il dit aux préfet: "Cette vieille que vous avez vue, c'est Choei-tsang p'ou-sa 水藏菩薩, c'est-à-dire Choei-mou niang-niang 水母娘娘" (3).

Lo-k'i Hi-tsi fa-che 螺溪羲寂法師 (+ 987).

Disciple de Ts'ing-song, le 13e chef d'Ecole de T'ien-t'ai.

Pendant les troubles et les guerres, beaucoup de livres bouddhiques avaient disparu. Une mission fut envoyée au Japon et en Corée, par le roi de Ou-yué 吳越, pour se procurer la collection coréenne. Le roi de Corée envoya les livres bouddhiques demandés, et le bonze Ti-koang 諦觀 fut chargé de les porter. Les délégués arrivèrent en Chine en 960, avec le nouveau Canon scripturaire. Le roi de Ou-Yué plaça cette collection

(1) *Textes historiques*, p. 1793 et 1794.

(2) Sorte de garance chinoise.

(3) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 42, p. 26, 27.

dans la pagode de Ting-hoei-se 定慧寺, qu'il avait bâtie à Lo-k'i 螺溪. Le bonze coréen les remit à Hi-tsi 羲寂 qui résidait dans cette bonzerie. Hi-tsi les passa au bonze Pao-yun 寶雲. Ils passèrent ensuite aux mains du bonze Fa-tche 法智. Le moine Hi-tsi fut honoré par le roi de Ou-Yué du titre honorifique de "Tsing-koang 淨光" et mourut en l'an 987, le 4 de la XIe lune (1).

Fa yen Wen-i 法眼文益 (+ 958).

Aussi appelé Ts'ing-liang Wen-i 清凉文益. C'est le 21ème chef d'Ecole du Ts'ing-yuen-tsong et le fondateur du Fa-yen-mé 法眼脈, la troisième et dernière ramification de la célèbre Ecole de Che-t'eou.

Fa-yen Wen-i se bâtit une petite habitation sur les flancs du pic Kieou-fong-chan 九峯山, à cinq li à l'Ouest de Kien-té hien 建德縣, (Yen-tcheou fou 嚴州府, au Tché-kiang). Cette cabane rustique fut remplacée en 1039 par la pagode Kieou-fong-se 九峯寺 (2).

Té-chao 德韶 (948 + 972).

24e patriarche de l'Ecole Ts'ing-yuen, honoré du titre de "Kouo-che" (3).

Sa notice nous fournit un exemple de l'éclectisme des bonzes chinois :

1° Il est le 24e patriarche de l'Ecole Ts'ing-yuen.

2° Il est le disciple favori de Fa-yen Wen-i, fondateur de la secte Fa-yen-mé.

---

(1) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 42, p. 27 : — Liv. 43, p. 4-22.
Kao-seng-tchoan (San-tsi), k. 7, p. 24-28.
Recherches, Tome VIII, p. 447.

(2) *Yen-tcheou-fou-tche (Koang-siu)*, K. 8, p. 27-31.
Fou-tsou-t'ong-ki, Liv. 42, p. 29.
Recherches, Tome VIII, 420.

(3) *Recherches*, Tome VIII, p. 421.

3° Il séjourna à T'ien-t'ai, centre du syncrétisme. Son tombeau se trouve sur la montagne T'ien-t'ai-chan (1).

III. Le bouddhisme sous les "Cinq Dynasties".

A. Nouvelle Ecole: la secte Fa-yen-mé 法 眼 脈.

Branche de la Grande Ecole Ts'ing-yuen tcheng-tsong. Elle fut fondée par Fa-yen Wen-i 法 眼 文 益, mort en 958.

Plusieurs auteurs renvoient à 949 la mort de Yun-men Wen-yen et la fondation de la secte Yun-men-mé 雲 門 脈.

Le système contemplatif a produit tous ses fruits: déjà même il perd de sa première vigueur, et bientôt ses adhérents vont se porter en masse vers l'amidisme, qui marche de triomphe en triomphe, et qui peu à peu va absorber toutes les autres écoles. L'air ambiant est comme imprégné de ses doctrines.

B. Koan hieou, le peintre des Arhats.

Ce peintre, spécialiste pour les tableaux d'Arhats, contribua puissamment à répandre leur culte en Chine. Dans la suite, chaque pagode tint à honneur de posséder ses "Dix-huit Lo-han" (c'est le nom vulgaire sous lequel les Arhats sont désignés en Chine).

L'origine de ce culte viendrait de Çakyamouni lui-même, qui, dans un dialogue avec Kâçyapa, désigna quatre grands Srâvaka (disciples), qui devaient protéger le bouddhisme et n'entrer au nirvana qu'après l'extinction de sa loi. Les quatre disciples désignés étaient: Mahâ-Kâçyapa, Kundopadhaniya, (Kundadhâna), Pindola et Rahula. Ils devaient rester sur terre pour protéger le bouddhisme jusqu'à la venue du nouveau Bouddha Maitreya, qui doit succéder à Çakyamouni. "Ces grands Arhats possédaient au complet les mérites illimités, qui sont les trois sciences, les six pénétrations et les huit délivrances". Telle fut l'idée mère de l'institution des Lo-han ou Arhats.

(1) *T'ien-t'ai-hien-tche*, K. 11, p. 22.

Le nombre de 4 passa à 16, après les traductions du bonze Tao-t'ai et du bonze Hiuen-tsang. Ce fut ce dernier qui divulgua le fameux traité intitulé. *Relation du grand Arhat Nandimitra sur la durée de la Loi* (1).

Sous le règne de Kien-long, les Arhats montèrent définitivement au nombre de 18: c'est le nombre reçu ordinairement dans les pagodes. En fait leur nombre est illimité, et les grandes pagodes tiennent à honneur de représenter cinq cents "Lo-han". Il y a beaucoup d'arbitraire dans le choix des sujets et des poses.

Tableaux d'Arhats au Japon.

Le Japon possède de précieux tableaux d'Arhats, peints par des artistes chinois. En voici quelques-uns plus remarquables:

1° Les 16 Kakémonos du temple Kodaiji.

Chef d'œuvre du bonze Koan-hieou 貫休. Ces tableaux furent portés au Japon, très-probablement par le Supérieur du temple Senskyôji, lors de son voyage en Chine, à l'époque Kamakoura en 1211 (2).

2° Les 16 Arhats du peintre Lou Sin-tchong 陸信忠.

Style indo-chinois, plutôt type chinois. La collection appartient à la pagode Shyokokouji. Par la variété de la composition, par la finesse du dessin et l'harmonie des couleurs, elle mérite d'être citée parmi les tableaux typiques des Arhats (3). Certes Lou Sin tchong 陸信忠, peintre ningpouonais de la fin des Song, fut un artiste de mérite: il sut harmoniser dans ses tableaux les deux styles chinois et hindou.

3° Les deux Arhats artistiques de l'Ecole des Arts à Tokyo.

Ces deux tableaux sont attribués au peintre Li Long-mien 李龍眠, qui fit école à l'époque des Song (4).

4° De nombreux tableaux d'Arhats de l'époque des Song et des Yuen.

5° Les 500 Arhats du temple Daitokouji.

Ces tableaux portent des indications de peintres chinois qui en furent les auteurs, par exemple Tcheou Ki-tch'ang 周季常 et Lin T'ing-koei 林庭珪, artistes de l'époque des Song (5).

(1) Tok. XXIV. 8, p. 30-32.

(2) Journal illustré *Kokka*, N° 253 (Figures et Notices).

(3) *Ibidem*, N° 255 (Planches I—VI). p. 33.

(4) *Ibidem*. p. 33, 34.

(5) *Ibidem*.

C. Politique à l'égard du bouddhisme.

Le trait saillant de cette époque, c'est la cruelle persécution que les bonzes eurent à éprouver en 955. Déjà en 939, l'empereur Kao-tsou, des Heou Tsin 後晉, avait défendu de fonder de nouvelles bonzeries. En 940, le roi du Fou-kien sécularisa du même coup dix mille bonzes, parce que les gens du peuple entraient dans les bonzeries pour éviter les impôts et les corvées. Mais tout ceci n'était qu'un prélude du grand désastre qui s'abattit sur le bouddhisme en 955.

L'empereur Che-tsong, des Heou-Tcheou, lança un édit supprimant toutes les pagodes dont la construction n'avait pas été officiellement autorisée. Défense également de se faire bonze sans l'autorisation du gouvernement; et, pour tarir les vocations, le postulant devait présenter un certificat constatant que personne dans la famille n'y mettait d'obstacle, que les oncles et grands parents étaient tous consentants. Dans chaque district on devait tenir un registre officiel de tous les bonzes, notant exactement chaque année les noms des défunts et les noms des nouvelles recrues, etc... ..

Comme résultat de ces mesures restrictives, plus de 30.000 pagodes furent supprimées dans les campagnes et dans les villes. On ne conserva que 3694 pagodes. Plus de 60.000 bonzes furent enregistrés. Par ordre impérial, les cloches et les cymbales des pagodes, les statues bouddhiques, tous les ornements de cuivre durent être livrés aux fonctionnaires locaux dans un laps de cinquante jours. Passé ce terme, peine de mort contre tous ceux qui auraient caché plus de cinq livres de métal. Tout devait être converti en sapèques. Che-tsong disait plaisamment: "Ces statues ne sont pas Bouddha, je ne lui fais donc pas injure. Du reste, Bouddha, dans ses existences antérieures, n'a-t-il pas maintes fois sacrifié son corps pour secourir les malheureux? Comment pourrait-il hésiter à sacrifier ses statues pour l'amour des indigents?" (1).

(1) *Textes historiques*, p. 1813-1815.

Che-tsong entendait qu'on mît ses ordres à exécution. Ayant appris que les gens de Tchen-tcheou 鎮州 conservaient, malgré son édit, une statue chérie de Koan-in dans leur pagode de Ta-pei-se 大悲寺, il s'y rendit, et, une hache à la main, fendit la tête de l'idole et lui ouvrit la poitrine à coups redoublés. Le peuple assistait, pâle de frayeur, à cette scène de destruction.

Peu après sa mort, le souverain fut vu dans les cachots de l'enfer, où un bourreau, armé d'un ciseau, lui ouvrait la poitrine pour y infuser du cuivre fondu. "Son supplice ne finira, dit Yen-wang, le dieu des enfers, qu'après la disparition de la dernière des sapèques marquées *Tcheou-t'ong* 周通, et frappées avec le cuivre provenant de la dépouille des pagodes et des statues bouddhiques (1).

Cette légende, tout en nous montrant la ferme volonté de l'empereur Che-tsong d'abattre la puissance du bouddhisme, nous fait voir aussi l'attachement des populations au culte de Koan-in, et, par le fait même, la grande vogue de l'amidisme.

ARTICLE XII.

Le bouddhisme sous les Song du Nord, 960-1126.

I. Liste des principaux bonzes de l'époque.

T'ai-tsou 太祖, 960-976.

Cheou-yen	守嚴	960
Ts'ing-fan	清範	960
Ti-koan	諦觀	960
Pao-yun I-t'ong	寶雲義通	960+988
Yuen-té	緣德	960
Pen-kio	本覺	960
Yuen-tsi	元寂	961

(1) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 42, p. 29-31.

Ou-ki	無極	962
Hoei-teng	惠燈	962
Chan-ming	善名	962
Fa-yuen	法淵	962
Ki-yé	繼業	964
Tao-yuen	道圓	965—1006
Hing-k'ing	行勤	966
Tsong-yun	崇蘊	966
Wen-cheng	文勝	967
Ma-i houo-chang	麻衣和尚	971
Kien-cheng	建盛	971
Man-tchou-che-li	曼殊室利	971—978
Hiuen-tchao	玄超	972
K'o-tche	可智	972
Fa-kien	法見	972
Tchen-li	眞理	972
Sou-ko-t'ouo	蘇葛陀	972
Mi-lo	彌羅	972
Yen-chao chan-che	延沼禪師	+ 973
Dharmadeva, Fa-t'ien (Fa-hien)	法天(法賢)	973—1001
Fa-ts'in	法進	973
Yong-ming Yen-cheou	永明延壽	+ 975

T'ai-tsong 太宗, 976-997

Ki-siang	吉祥	977
Ki-tsong	繼從	978
Pouo-na-mo	鉢納摩	978
Tsan-ning	賛寧	978+996
Fang-joen	芳潤	980
Ts'ien-soei houo-chang	千歲和尚	980
T'ien-si-tsai san-ts'ang	天息災三藏	980+1000
Dânapâla, Che-hou	施護	980
Hou-lo	護羅	980

Tche-tsé	知則	980
Tch'ang-kin	常謹	982
Ts'ing-chao	清沼	982
Cheng-nien chan-che	省念禪師	982+993
Chen-yao	神曜	982
Koang-yuen	光遠	982
Wei-tsing	惟凈	982
Fa-yu	法遇	983
Tse-siun	自洵	+ 984
Tiao-jan (Fa-tsi-ta-che)	脩然(法濟大師)	984
K'o-tchao	可朝	988
Kia-in	嘉因	988
K'i-k'ien	祈乾	988
Tao-kien (Cheou-kien tao-tché)	道堅(守堅道者)	990
Se-che-kiai (Je-koang-fou)	四世界(日光佛)	990
Tche-kio tao-tché	赤脚道者	990
Tchong-ta	重達	991
Pou t'ouo-ki-touo	補陀吃多	991
Cheng-tch'ang liu-che	省常律師	991 – 1020
Yen-fa-hoa	言法華	991
Tsing-kiai	凈戒	991
Meou-tcheng	茂貞	994
Kia-lo-chan-ti	迦羅扇帝	995
Cheng-ts'ai	省才	995
Lo hou-lo	羅護羅	997
Tche-yuen	智圓	998
Pao-chou	保俶	998
Ts'iuen-liao	全了	998

Tcheng-tsong 眞宗, 998-1022.

Ni-Wei-ni	你尾抳	998
Fou-hou	佛護	998
Ts'e-tchao-ts'ong chan-che	慈照聰禪師	999
Soei-tche-tché chan-che	隋智者禪師	+ 1003

Tsi-tchao	寂照	1004
Fa-hou san-ts'ang	法護三藏	1004—1058
Kiai-hien	戒賢	1004
Tao-yuen	道原	1004
Mou-lo-che-ki	目羅失稽	1005
Ta-mo-pouo	達磨波	1005
Siu-tche-mong	徐志蒙	1006
(Tchou-t'eou-houo-chang	豬頭和尚)	
Pen-sien chan-che	本先禪師	1006
Yun-houo chan-che	雲豁禪師	1010
Tsong-té	崇德	1010
Kio-tch'eng (Fa-kiai)	覺稱(法戒)	1010
I-wen	異聞	1010
Tsi-hien	寂賢	1011
Jen-tsan	仁贊	1011
Tche-hien	知賢	1013
Man-hien	滿賢	1013
Feou-che Tch'ong-kiu fa-che	浮石崇矩法師	1013
Che Tse-tch'eng	釋自誠	1015
T'ien-hio	天覺	1016
Miao-té	妙德	1016
T'ong-cheou	童壽	1016
P'ou-tsi	普積	1016
Ki-ts'iuen	繼全	1016
Si-yen	栖演	1016
Tche-ou	智悟	1016
Pen-jou fa-che (Chen-tchao)	本如法師(神照)	1017 (+1051)
Kin-pi tsou-che	金臂祖師	1017
Tao-tch'eng	道誠	1019
Tsuen-che	遵式	1019 (+1032)
Pi-yen	秘演	1020
P'ou-chan	普善	1020
Kien-tchang	簡長	1020
Hoa-yen	華嚴	1022
Yun-chou	蘊述	1022

I-ts'ing	義清	1022
I-lin	義璘	1022
Chao-p'in	紹頻	1022
Kien-tchen	鑑眞	1022
Chan-tchao	善昭	1023
Ngai-hien	愛賢	1024
Hou-hien	護賢	1024
Se-ming fa-tche	四明法智	+ 1028
Hoai-wen	懷問	1031—1039
Hoei-teng	慧燈	1035
Fa-tch'eng	法稱	1035
Si-pi	栖秘	1035
Té-tsi	得濟	1039
Yong-ting	永定	1039
Té-ngan	得安	1039
Hoei-tché	慧喆	1041
Tch'ou-yuen	楚圓	+ 1041
Tche-sien chan-che	智僊禪師	1041—1049
Tsin-choei fa-che (Cf. Ts'ing-yuen fa-che)	晉水法師	1041—1088
Tch'eng-tsou	誠祖	1041
Tchou-in Kiu-na chan-che (Yuen-t'ong kiu-na)	祖印居訥禪師 (圓通居訥)	1045
Hoang-long Sin chan-che (Hoang-long Ou-sin)	黃龍新禪師 (黃龍悟新)	1045 (+1068)
Tsou-sieou	祖秀	1045
Cheou-sien	守遲	1046
P'ou-tchoang	普莊	1046
Fou-in Liao-yuen chan-che	佛印了元禪師	1047 (+1098)
Seng Yuen-ta	僧元達	1048
I-tsing	義津	1049
Hoai-lien chan-che	懷璉禪師	1049
Tche-lin	智林	1050
Siao-choen (Choen-lao-fou)	曉舜 (舜老夫)	1050
Ting-i	丁義	1050

Tsing-yen chan-che	淨嚴禪師	1050
Hoei-ming	惠明	1052
Tche Ki-siang	智吉祥	1053
Tsong-pen	宗本	1053+1099
Tsing-in Tse-kio chan-che	淨因自覺禪師	1053+1117
Siué-teou Tchong-hien	雪竇重顯	+ 1054
Tao-long	道隆	1054
Yu-hoa-yen	顒華嚴	1054
Tao-tchou	道住	1055
Wen-hoei Tchong-yuen chan-che	文慧重元禪師	1061
Ts'ing-kong	青公	1058—1061
T'ien-i I-hoai chan-che	天衣義懷禪師	1061+1103
Tche-yuen Yun-kan liu-che	智圓允堪律師	+ 1061
Tsing-kio	淨覺	1031—1064
Kio-fan	覺範	1064—1068
Kiao-yué	皎月	1064
Hoang-long Hoei-nan	黃龍慧南	+ 1068
Hoai-hien	懷賢	1070
Tsong-ting	宗定	1070
Ki-song	契嵩	1062—1071
Kien-yu	鑑聿	1062
Sin-tch'eng	尋成	1072
Hoei-pien ta-che	慧辯大師	+ 1073
Hoei-ts'ai fa-che	慧才法師	1078
Ling-tche Yuen-tchao	靈芝元照	1078
Cheou-i chan-che	守一禪師	1078
Ou-yong chan-che	無用禪師	1079
Tch'ang-tsong chan-che	常總禪師	1080
Toei-choai Tsong-yué	兜率從悅	1080
K'ing-chan chan-che	慶閑禪師	1081
P'an-nien (P'an-ngang)	潘晏(潘盎)	1081
Tchang P'ing-chou	張平叔	1082
(Tse-yang)	(紫陽)	1084
Fa-ts'iuen chan-che	法泉禪師	1084

I-t'ien	義天	1086
Tsing-yuen fa-che	淨源法師	1086 (+1088)
Ts'e-pien Kien fa-che	慈辯諫法師	1086
Pien-ts'ai fa-che	辯才法師	1089
Chen-tche Cheng fa-che	神智昇法師	1090
Hoei-lang	惠朗	1090
Yu-ts'ong chan-che	與聰禪師	1092
Tchong-li fa-che	中立法師	1092
Kiai-jan	介然	1092
Tchong-pien	重辯	1095
Fa-yun Sieou chan-che	法雲秀禪師	1096
Fa-ing chan-che	法英禪師	1097
Yuen-tchao liu-che	元照律師	1097—1116
Ts'oei hoa	翠華	1094—1098
Wei-pé chan-che	惟白禪師	1101
Fan-tchen	梵臻	1103
Fan-tchen	梵眞	1105
Yong-tao (Fa-tao)	永道(法道)	1106
Fou-yong Tao-k'iai	芙蓉道楷	1107+1118
K'ong Ts'ing-kio	孔清覺	1108
Kio-hai Yu chan-che	覺海愚禪師	1108
Chan-pen chan-che	善本禪師	+ 1109
Che-men Hoei-hong chan-che	石門惠洪禪師	1111
Kin-tsong-tch'e (Suvarnadharani ?)	金摠持	1112
Tao-min (Yuen-ki)	道旻(圓機)	1113
Jen-i	仁義	1113
Tsong-tcheng	宗正	1113
Tch'eng-kien	澄鑑	1113
Hoei-che	慧世	1117
Tchao-fou Pao-fan ta-che	昭符寶梵大師	1117
Min-hing Yuen-ming ta-che	敏行圓明大師	1117
Tchan-ta-choen	詹大順	1117—1129
P'ou-tch'ao	普潮	1118
Lou-men Fa-teng chan-che	鹿門法燈禪師	1117

Je-hoa-yen	日華嚴	1119
P'ong-kio	朋覺	1119
Hong-ping	洪炳	1119
Siang-t'ien K'ing houo-chang	象田卿和尚	1119
Fa-sing Hing-tch'e chan-che	法性行持禪師	1119
Cheou-na chan-che	守訥禪師	1119—1126
Je-tche	日智	
San-kié: K'o-k'in chan-che	克勤禪師 (San-kié 三傑)	1136
San-kié: Fou-kien-hoei-k'in	佛鑑惠勤 (San-kié 三傑)	1117
San-kié: Hoei-yuen chan-che	惠遠禪師 (San-kié 三傑)	1175

II. Notices sur les bonzes et leurs œuvres.

Pen-kio 本覺, (960).

Bonze chinois, auteur d'une bonne chronique du bouddhisme chinois, jusqu'en 960. Cette histoire, intitulée *Che-che-t'ong-kien* 釋氏通鑑, fut ensuite continuée par le bonze Hi-tchong 照仲, sous la dynastie des Yuen, 1336. (Voir cette notice).

La Chronique du moine Hi-tchong a pour titre *Che-che-tse-kien* 釋氏資鑑.

Ki-yé 繼業, (964-978).

La 2e année de K'ien-té 乾德, 964, une caravane de 200 Ouïgours et d'une soixantaine de bonzes partit de Kiai-tcheou 階州, au Sud du Kan-sou, pour un voyage dans l'Inde. Les envoyés furent dévalisés et reconduits à Kan-tcheou 甘州.

En 966, cent cinquante-sept bonzes furent délégués par l'empereur, reçurent des subsides et des lettres patentes, pour aller dans l'Inde, à la recherche de nouveaux textes sanscrits. Ils passèrent par Kan-tcheou.

A laquelle de ces deux bandes appartenait Ki-yé? Peut-être à la première: à Kan-tcheou, il se serait adjoint à la seconde caravane pour faire son pèlerinage au Cachemire. Il revint en Chine par le Népâl et y arriva en 976. Ce fut vraisemblablement en 977, avec Ki-siang 吉祥, ou en 978, avec Ki-tsong 繼

Bodhidharma 527-535

Vingt-huitième patriarche bouddhique — Premier patriarche chinois

從, et les pèlerins de la seconde bande, qu'il apporta à l'empereur T'ai-tsong des textes sur feuilles de palmier et des reliques.

L'empereur lui donna le choix d'une résidence; Ki-yé se rendit à Ngo-mei-chan, lieu de pèlerinage à P'ou-hien Samantabhadra, et choisit le site de Nieou-sin-chan 牛心山, un peu au Nord, où avait résidé Suen-se-miao 孫思邈, le dieu des remèdes.

Fan Tch'eng-ta 范成大, en visitant la pagode de Nieou-sin se 牛心寺, eut l'idée d'insérer dans son *Ou-tch'oan-lou* 吳船錄, l'ouvrage du bonze Ki-yé, intitulé: *Ki-yé Si-yu hing-tch'eng* 繼業西域行程, "Itinéraire du voyage de Ki-yé au Si-yu", où il décrit les pays visités, c'est-à-dire le Cachemire, le Gaudhâra, le Magadha, Buddha Gaya etc. (1). On ignore l'époque de la mort de Ki-yé.

Ma-i houo chang 麻衣和尚, (971).

Bonze physiognomoniste. L'empereur T'ai-tsou, avant d'être parvenu à l'empire, était allé trouver le bonze Ma-i pour connaître son avenir. Ma-i, pour toute réponse, lui dit: "Un empereur viendra et le bouddhisme refleurira".

En 971, en se rendant au Chan-si pour reprendre T'ai-yuen fou, l'empereur passa par la pagode de Lou-tcheou 潞州, où habitait Ma-i houo-chang, et y vénéra Bouddha. Dans ce temple, il promit de ne pas tuer un seul homme (2).

Yong-ming Yen-cheou 永明延壽, (+ 975).

27e patriarche de Ts'ing-yuen, considéré comme sixième patriarche de l'amidisme: preuve de l'envahissement de cette doctrine, qui absorbe toutes les sectes rivales (3).

Nous avons dans la personne de ce bonze un exemple du plus parfait éclectisme, et du peu de cas que font les bonzes chinois des principes dogmatiques des diverses Ecoles.

(1) *B.E.F.E.O.*, Tome II, p. 257;—Tome IV, p. 75.
Journal Asiatique, Août 1847, p. 103.

(2) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 43, p. 2-7.

(3) *Recherches*, Tome VIII, p. 422 et 460.

Yong-ming Yen-cheou est donc :

1° Le 27e patriarche de l'Ecole Ts'ing-yuen.

2° Le dernier grand maître de l'Ecole Fa-yen-mé 法眼脈, une des ramifications de la précédente. La différence des doctrines était bien peu considérable, puisque les tenants de la branche principale le prirent pour l'un de leurs patriarches.

3° Le 6e patriarche de l'Ecole Tsing-t'ou 淨土, amidiste.

Quelques auteurs ont cru voir dans son enseignement une doctrine différente de l'amidisme proprement dit, et ont nommé sa secte : Ecole protectrice des poissons et des crustacés.

C'est un mélange du Ts'e-ngen kiao 慈恩教, "Ecole de la compassion pour les êtres vivants", par T'ang-seng, et d'amidisme.

Cette petite secte spéciale compte sept chefs principaux. Ce fut une ramification temporaire que l'amidisme finit par absorber.

Ce bonze Yen-cheou habitait la pagode de Yong-ming-se 永明寺, à Ts'ien-t'ang 錢塘. Après sa mort, arrivée en 975, l'empereur lui conféra le titre posthume de Tche-kio 智覺.

Il écrivit l'ouvrage *Tsong-king-lou* 宗鏡錄, "le Miroir de l'Ecole Dhyâna (védantisme)".

Le roi de Corée envoya 36 bonzes à Yong-ming-se, pour étudier la doctrine du Fa-yen-mé 法眼脈, avec le bonze Yen-cheou. Ces moines Coréens, de retour dans leur pays, y firent naître cette secte, qui disparaissait bientôt en Chine. On peut juger, par ces quelques indications, du rôle important que joua ce fameux bonze à son époque (1).

Tsan-ning 贊寧, (978 ; + 996).

Tsan-ning était supérieur général des bonzes de Ou-Yué 吳越, en 978 ; ce fut cette année-là que le roi Ts'ien-chou 錢俶

(1) *Recherches*, Tome VIII, p. 422.
Fou-tsou-t'ong-ki, Liv. 43, p. 4-10.
Nanjio, Catalogue, N° 1489, 1652, 1655, et App. III, N° 45.

fit sa soumission à l'empereur T'ai-tsong. Le bonze Tsan-ning fut chargé par ce souverain de porter un reliquaire à l'empereur.

En récompense de sa mission, T'ai-tsong le nomma agrégé de l'Académie et lui conféra le titre honorifique de T'ong-hoei-ta-che 通慧大師, "Grand maître profond et savant".

En 988, Tsan-ning écrivit ou publia la troisième section de l'ouvrage *Kao-seng-tchoan* 高僧傳, (de 645 à 988), comprenant les notices de 533 bonzes, auxquels sont adjoints 50 autres.

Il écrivit aussi les ouvrages suivants:

Nei-tien-lou	內典錄	150 kiuen;
Wai-hio-tsi	外學集	49 kiuen;
Seng-che-lio	僧史略	3 kiuen;
T'ong-luen	通論.	

Il mourut à 82 ans, en 996 ou 1001, suivant les auteurs (1).

Il se nommait Kao, de Té-ts'ing-hien 德清縣, au Tché-kiang.

Wei-tsing 惟淨, (982-1027).

Un édit impérial avait ordonné de choisir 10 des bonzes novices les plus intelligents pour leur enseigner le sanscrit. Wei-tsing fut l'un de ces jeunes novices; il s'appelait Li 李, et était originaire du Kiang-nan. Après un an et plus il fut admis à la profession, et choisi comme traducteur des écritures hindoues. L'empereur lui accorda le privilège de porter la chape violette, et lui donna pour nom d'honneur celui de Koang-fan ta-che 光梵大師, "Grand maître, brillant sanscritiste".

En 1027, il composa le catalogue des livres bouddhiques *T'ien-cheng-che-kiao-lou* 天聖釋教錄, comprenant 6.197 kiuen.

En 1035, il composa avec Dânapâla et d'autres un dictionnaire intitulé *T'ien tchou-tse-yuen* 天竺字源, en sept kiuen (2).

---

(1) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 43, p. 14-25; Liv. 44, p. 2-3.
Kao-seng-tchoan (Se-tsi), k. 1, p. 1.
Nanjio, n° 1495, et Append. III, n° 46.

(2) *Fou-tsou t'ong-ki*, Liv. 43, p. 18; Liv. 44; p. 8; Liv. 45, p. 3-6.

Cheng-tch'ang liu-che 省常律師, (991-1020).

Nommé dans le siècle Yen Tsao-Wei 顏造微, il habitait Ts'ien-t'ang 錢塘, et entra dans une pagode dès l'âge de sept ans.

En 991, il habitait la pagode de Tchao-k'ing-se 昭慶寺, au Si-hou 西湖, à Hang-tcheou. Il sculpta une statue de Ou-liang-cheou-fou (Amitabha) et écrivit le *Hoa-yen-tsing-hing p'in* 華嚴淨行品, avec son sang.

Il fit une association du Hoa-yen king, où entrèrent 120 grands fonctionnaires et lettrés; l'association compta ensuite plus de mille membres qui se nommèrent "Tsing-hing ti-tse".

Il fut le 7e ancêtre de l'amidisme, et changea le nom primitif de Lien-che 蓮社, Société du Lotus, en celui de "Tsing-hing-ché, Ecole Tsing-hing 淨行, de la pureté", ou encore "Tsing-t'ou 淨土, de la terre pure".

Il mourut en 1020, à 62 ans. La tour élevée sur sa tombe se trouve à côté de celle de Niao-k'ou chan-che 鳥窠禪師, le dernier chef de l'Ecole Hien-cheou-kiao (1). On le nomme aussi Tchao-k'ing sing tch'ang liu che 昭慶省常律師.

Siu Tche-mong 徐志蒙, (1006).

Nom populaire: Tchou-t'eou houo-chang 豬頭和尚, le "bonze à la tête de porc". Il habitait Ou-tcheou 婺州, aimait les beaux habits, et son grand régal était de manger de la tête de porc. Il avait grande réputation comme devin et se posait en avatar de Ting-koang-fou 定光佛.

Il mourut dans la pagode de Ki-siang-se 吉祥寺; on en fit une momie qui fut vernie et dorée puis exposée au culte. Il passa pour être très secouralle à tous ceux qui l'invoquaient (2). C'est peut-être le type et l'exemplaire du célèbre Tchou pa-kiai, du roman *Si-yeou-ki*?

Pen-jou fa-che (Chen-tchao) 本如法師(神照) (+1051).

Bonze de Tong-yé-chan 東掖山, à T'ai-tcheou 台州. L'empereur lui fit présent des œuvres de Tche-tché 智者 (Tche-k'ai); en tout 4.620 kiuen. Pen-jou 本如 bâtit un pavillon (Tsang-king-leou 藏經樓) pour y déposer ces précieux ouvrages, et nomma ce kiosque: "Kiao-tsang-ko 教藏閣, Pavillon des livres doctrinaux de l'Ecole (de T'ien t'ai)". Il groupa 100 bonzes tenants du *Fa-hoa-king*: l'Ecole tombait en décadence sous le flot de l'amidisme.

(1) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 43, p. 25.
Recherches, Tome VIII, p. 460-461.
(2) *Fou tsou t'ong-ki*, Liv. 44, p. 4-6.

En 1042, l'empereur lui décerna le titre de Chen-tchao 神照, avec privilège de la chape violette.

Nous avons vu que, vers 991, le bonze Cheng-tch'ang liu-che avait adopté pour l'amidisme le nom de Tsing-hing-ché 淨行社, ou Tsing-t'ou-ché 淨土社, Ecole de la Terre pure, et avait renoncé à l'appellation primitive de Lien-ché 蓮社, Association du Lotus, appelée encore Pé-lien-ché 白蓮社, Société du Lotus Blanc.

Donc, à partir de cette époque, l'amidisme commence à se séparer de la société du Lotus. Le bonze Pen-jou, au contraire, organise et restaure cette association. Secondé par le gendre de l'empereur, Li Tsuen-hiu, très fervent bouddhiste, et par le ministre Tchang Té-siang 章得象, ainsi que par plusieurs autres lettrés, il donne à son association le nom de "Pé-lien-ché 白蓮社, Société du Lotus blanc"; l'empereur lui-même lui accorde une inscription frontale pour sa pagode de Liu-chan "Pé-lien 白蓮, pagode du "Lotus blanc" (1042). Il y a donc désormais deux branches distinctes. Pen-jou développe la société du Lotus blanc, qui, au siècle suivant, tournera en société secrète et sera prohibée, sous le bonze Mao Tse-yuen.

Cheng-tch'ang au contraire renonce à ce nom, et adopte pour l'Ecole le nom de "Terre Pure" ou Ecole de la Pureté. Il fut le septième patriarche de l'Ecole, et, après la bifurcation, le porte-drapeau de l'amidisme proprement dit, lequel ne fut jamais suspect aux autorités chinoises (1).

T'ien-tchou Tsuen-che 天竺遵式 (Ts'e-yun fa-che 慈雲法師) (1019; † 1032).

Bonze éclectique, de la pagode Ts'e-yun-se, de T'ien-tchou-chan 天竺山, à Ts'ien-t'ang. En fait, il appartenait à l'Ecole de T'ien t'ai, et en 1024 l'empereur, accédant à sa demande, voulut bien incorporer au Canon chinois (Tripitaka) les ouvrages des écrivains de T'ien-t'ai. Il mourut en 1032 et reçut le titre

(1) *Fou tsou t'ong-ki*, Liv. 44, p. 15; — Liv. 45, p. 7-8.

posthume de "Fa-pao ta-che 法寶大師".

Il paraît bien avoir été plus amidiste que syncrétiste, si nous considérons ses écrits. De plus, il demanda à l'empereur de faire creuser un étang près de sa pagode pour y nourrir les poissons et crustacés sauvés de la mort. Rappelons-nous que le bonze Yen-cheou, mort en 975, avait fondé à Ts'ien-t'ang la société protectrice des poissons et des crustacés. Le bonze Tsuen-che propose de convoquer chaque année, le 8 de la IVe lune, une assemblée des associés de la société protectrice, afin d'attirer le bonheur et une longue vie à l'empereur régnant.

Nous voici en présence d'un moine à trois opinions : il est difficile de savoir laquelle prédominait (1). Six de ses ouvrages figurent sur le Catalogue de Nanjio : les N°s 1512, 1513, 1514, 1515, 1519, et 1522.

N. B. — De l'année 1022 datent des inscriptions traduites dans le T'oung-pao, Tome VIII, p. 212-327. Ces inscriptions ont été prises sur des stoupâs érigés en l'honneur de l'empereur et de l'impératrice des Song par les quatre bonzes dont les noms suivent:

Yun-chou 蘊 述.
Bonze de Si-ho, Fen-tcheou fou 汾 州 府, au Chan-si.

I-ts'ing 義 清.
Du monastère du Dhyâna de la capitale orientale, au Ho-nan.

I-lin 義 璘.
Disciple et compagnon de voyage de I-ts'ing.

Chao-p'in 紹 頻.
Bonze du couvent de "l'Enseignement de la sainteté", à la capitale orientale.

Ces quatre bonzes pèlerins érigèrent des stoupâs et portèrent des ex-votos, v. g. une robe en brocart d'or, pour l'étendre sur le trône de Bouddha à Buddha Gaya, au Magadha dans l'Inde (2).

Les trois inscriptions portent la date de 1022, et ont été reproduites d'après l'original retrouvé à Buddha Gaya.

(1) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 44, p. 16-18; — Liv. 45, p. 1-5. Liv. 46, p. 6.

(2) *T'oung pao*, Tome VIII, *loc. cit.*

L'empereur Tchen-tsong était mort depuis deux mois: les bonzes pèlerins l'ignoraient.

Se-ming Fa-tche 四明法智 (Tche-li 知禮) († 1028).

Le dernier grand chef de l'Ecole de T'ien-t'ai 天台. Après sa mort, cette Ecole jadis si florissante ne fit plus que végéter. Le courant de l'amidisme devenait irrésistible (1).

Hoai-wen 懷問. (1031-1039).

Alla trois fois dans les Indes. La 3e fois, en 1033, il fut chargé d'ériger deux stoupâs au Magadha, au nom de l'empereur et de l'impératrice. L'inscription de ces monuments est traduite dans le Tong-pao Tome VIII, p. 339, et date de 1036 (2).

L'en-tête est ainsi conçue: Stoupâ érigé en honneur de l'empereur T'ai-tsong, par l'empereur et l'impératrice douairière de la grande dynastie Song.

L'inscription entière fut composée par ordre de l'empereur et de l'impératrice, qui ordonnèrent au bonze de la faire graver sur les stoupâs.

En 1039, Hoai-wen revint du Magadha avec plusieurs bonzes; il rapportait un os de Bouddha, des reliques et des manuscrits, ainsi que des noyaux de l'arbre de la bodhi, pour en faire des chapelets. Il rapportait également 19 estampes des stèles de l'Inde. L'empereur lui accorda le le titre de "Hien-kiao ta-che 顯教大師", et lui donna droit à la chape violette.

L'empereur Jen-tsong avait aussi fait composer l'inscription suivante: "Hoai-wen san wang Si-t'ien ki 懷問三往西天記". Inscription commémorative des trois voyages de Hoai-wen dans l'Inde", qui devait être gravée sur un stoupâ (3).

Hoei-teng 慧燈. (1035).

Bonze lettré chargé de polir le style des traductions faites par le comité des traducteurs. De Fa-tsin 法進 à Hoei-teng.

(1) *Recherches*, Tome VIII, p. 448.
Fou-tsou-t'ong-ki, Liv. 43, p. 4.

(2) L'année Koei-yeou 癸酉 (1033), gravée sur l'inscription elle-même, indique l'année du départ, et la date Ping-tse 丙子 (1036) celle de l'érection du monument.

(3) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 45, p. 4 à 6.

慧燈, on comptait alors 79 moines bouddhiques qui avaient rempli cet office (1).

Fa-tch'eng 法稱, (1035).

Bonze du Si-yu. Quatre-vingts bonzes *étrangers*, depuis Fa-kiun 法軍 jusqu'à Fa-tch'eng 法稱, avaient apporté à l'empereur des manuscrits bouddhiques de l'Inde ou de l'Occident (2).

Si-pi 栖秘, (1035).

Depuis le premier bonze *chinois* Ts'e-hoan 辭澣, jusqu'au bonze Si-pi 栖秘, 138 moines *chinois* avaient rapporté de l'Inde des textes bouddhiques. Le nombre total des manuscrits montait à 1428 liasses, (paquets pliés en paravent, renfermés dans des boîtes) dont 564 manuscrits seulement avaient été entièrement traduits (3).

Seng Yuen-ta 僧元達, (1048).

Ce bonze, après un voyage en barque sur le bateau même de Tseng Kong-liang 曾公亮, qui se rendait à Ts'ien-t'ang 錢塘, conduisit son hôte à la pagode de Koan-in ta-che 觀音大士 pour la remercier d'un si heureux voyage. Quand ils furent entrés dans le temple, une femme en habits blancs leur apparut et prédit à Tseng Kong-liang qu'il serait ministre à 57 ans. "Quant à toi, dit-elle au bonze, il te donnera le nom d'honneur de Ta-che 大師".

Ici est notée l'origine du culte de Pé-i-koan-in ou la "*Koan-in aux habits blancs*" (4).

Tche-yuen Yun-k'an liu-che 智圓允堪律師, (+ 1061).

Le premier réformateur de l'Ecole ritualiste Nan-chan Liu-tsong 南山律宗. Dans ce but il compila l'ouvrage

(1) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 45, p. 6.

(2) *Ibidem*.

(3) *Ibidem*. — Les renseignements ci-dessus sont intéressants pour l'histoire du bouddhisme chinois.

(4) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 45, p. 17-19.

Hoei-tcheng-ki 會正記, et les réformés prirent le nom de "Disciples du *Hoei-tcheng-ki*" (1).

Tsing-kio 淨覺, (1031-1064).

Se-ming Fa-tche, le dernier grand maître de l'Ecole T'ien-t'ai, mort en 1028, comptait parmi ses disciples le bonze Tsing-kio, qui devait, d'après ses prévisions, continuer la propagation de l'Ecole. Or, ce bonze fut un transfuge. Il se tourna vers le parti du bonze Tsuen-che, *alias* Ts'e-yun fa-che 慈雲法師, un éclectique de la plus belle eau, à la fois syncrétiste, partisan de la "Société protectrice des poissons et des crustacés" établie par Yen Cheou, et surtout amidiste. Aussi Tsing-kio, sur ses vieux jours, tourna complètement à l'amidisme, et devint même si fervent, qu'il se brûla trois doigts, en sacrifice à Amithâbha. Il mourut en 1064.

En résumé: après Se-ming Fa-tche, l'Ecole de T'ien-t'ai compta encore quelques maîtres et quelques disciples, mais on n'y trouve plus un seul bonze éminent: elle fut engloutie par l'amidisme (2).

Kio-fan 覺範, (1064-1068).

S'appela dans le siècle P'ang Té-hong 彭德洪. Il fut supérieur de la pagode Ts'ing-liang-se 清涼寺, à 20 li au sud de Siu-tchang hien 新昌縣, au Kiang-si (actuellement I-fong hien 宜豐縣). C'était sous le règne de Song Ing-tsong, 1064-1068.

Le ministre Tchang Chang-ing 張商英, (mort en 1121) fit savoir à l'empereur les mérites de ce bonze écrivain, et le souverain lui décerna le titre élogieux de "Pao-king-yuen-ming 寶鏡圓明". Miroir de science, précieux et resplendissant.

Ce bonze du Kiang-si a composé des commentaires sur les ouvrages:

(1) *Fou-tsou-t'ong ki*, Liv. 45, p. 18, et Liv. 46, p. 6.

(2) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 21, p. 2. — Liv. 22, p. 2.

Kin-kang-king	金剛經
Leng-yen-king	楞嚴經
Yuen-kio-king	圓覺經
Fa-hoa-king	法華經

La pagode de Che-tai-chan est restée célèbre (1).

Tchang P'ing chou 張平叔, (+ 1082).

Son nom était Pé-toan 伯端. Il naquit à T'ien-t'ai hien 天台縣, au Tché-kiang, se fit bonze et habita la pagode de T'ien-hoei-se 天回寺, au Se-tch'oan. Il eut une apparition du génie Lieou-hai 劉海, qui lui apprit la formule pour la composition de la pilule d'immortalité et la recette pour la cuire.

Le bonze se retira alors dans les montagnes de Han-in-chan 漢陰山, changea de nom et s'adonna à l'alchimie. Son nom personnel fut Yong-tch'eng 用成, et son prénom Tse-yang 紫陽. Malgré ces pratiques taoïstes, il resta quand même attaché au bouddhisme. Il mourut à 99 ans, l'an 1082.

On voit encore dans la sous-préfecture de Tse-yang hien 紫陽縣, au Se-tch'oan, la grotte de Tse-yang-t'ong 紫陽洞, où le bonze séjourna (2).

I-t'ien 義天, (1086).

Prince, fils du roi de Corée, son nom dans le siècle était Yeou-che 祐世. Il vint saluer l'empereur en 1086 et le pria de lui donner un maître pour lui enseigner la doctrine du Hoa-yen hien cheou kiao 華嚴賢首教. Tché-tsong 哲宗 le fit conduire à Ts'ien-t'ang 錢塘, et lui indiqua pour maître Tsing-yuen fa-che, bonze de la pagode de Hoei-in-se.

Peu après, I-t'ien alla trouver Ts'e-pien kien fa-che qui lui enseigna le syncrétisme de T'ien-t'ai.

Enfin il s'adressa en troisième lieu à Yuen-tchao liu-che,

(1) *Sin-tch'ang-hien-tche (Tong-tche)*, k. 6, p. 7-50.

(2) *Chen-sien-t'ong-kien* 神仙通鑑, Liv. 19, art. I, p. 6; art. III, p. 3.

de Ling-tche, pour étudier la doctrine du ritualisme disciplinaire.

N. B. — A cette époque la secte était tournée à l'amidisme. La notice de Hoei ts'ai et la Koan-in illuminée de Ling-tche le démontrent victorieusement.

I-t'ien, de retour en Corée, y fonda l'Ecole de T'ien-t'ai. Il prit Ts'e-pien Kien fa-che pour premier ancêtre du T'ien-t'ai coréen.

Ainsi, de même que le Fa-yen-mé, le syncrétisme de T'ien-t'ai se consolidait en Corée, au temps même où il déclinait sur la terre de Chine (1).

Tsing-yuen fa-che 淨源法師. (+ 1088).

Maître de l'Ecole Hoa-yen hien cheou-kiao qui enseigna cette doctrine au bonze coréen I t'ien, dans sa pagode de Hoei-in-se à Ts'ien-t'ang.

I-tien, après son retour en Corée, lui envoya en guise de remerciement le *Hoa-yen-king* écrit en lettres d'or. Tsing-yuen bâtit un pavillon à étage pour y placer cet ouvrage. On appela ce pavillon "Kao-li-se 高麗寺", Pavillon coréen (2).

Tchong-pien 重辯, 1095).

Bonze de Nan-hoa-se 南華寺, à Tchao-yang 韶陽, Hoei-tcheou 惠州.

A Hoei-tcheou, Sou Che 蘇軾 écrivit la stèle de Lou-tsou Hoei-neng, le 6e patriarche du bouddhisme chinois.

Sou Che, s'étant ensuite rendu de Hoei-tcheou à Tan-eul 儋耳, (Tan-tcheou 儋州), trouva les fameux portraits des Lo-han, peints par un dessinateur du Se-tchoan nommé Tchang 張 (3). (C'est-à-dire Tchang Seng-yeou 張僧繇, qui fut avec Lou Leng-kia 盧楞伽 un des premiers peintres des Arhats).

(1) *Fou-tsou t'ong ki.* Liv. 46, p. 1.

(2) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 46, p. 1.

(3) Cf. notice de Koan-hieou, supra p. 2.

Ces fameux tableaux étaient l'œuvre du bonze artiste Koan-hieou, mort à Tch'eng-tou en 912. Le lettré Sou-che composa une description de ces bonzes excentriques, et concourut à l'extension de leur culte. L'auteur les attribue à tort au peintre Tchang Seng-yeou, à moins qu'il ne s'agisse d'une autre collection.

Non seulement Sou Che fit une description de ces tableaux, mais il leur faisait des offrandes, et les feuilles de thé se changeaient en diverses fleurs de pêcher, de poirier, etc..., qu'on voyait, mais qu'on ne pouvait saisir de la main.

Sou Che légua ensuite ses 18 Lo-han à son frère Sou Tse-yeou 蘇子由 (1).

Fa-yun Sieou chan-che 法雲秀禪師, (1096).

Ce moine était contemporain du peintre Li Pé-che dont la spécialité était de peindre des chevaux. Fa-Yun Sieou lui fit entendre que s'il continuait, il serait changé en cheval dans la vie future. Le peintre effrayé par cette prédiction se mit à peindre des images de Koan in p'ou sa pour réparer ses torts passés.

Yuen-tchao liu-che 元照律師, (1097 + 1116).

Son nom séculier était T'ang Tchan-jan 唐湛然, de Yu-hang 餘杭. A 18 ans il passa son examen avec succès et fut admis au nombre des bonzes. Il eut d'abord la velléité d'étudier la doctrine de T'ien-tai, et alla trouver Tchou-kien fa-che, qu'il pensait prendre pour maître. Ce bonze lui conseilla de tourner plutôt ses vues vers l'Ecole Nan-chan liu-tsong, qui menaçait de s'éteindre. "A vous de la faire refleurir", lui dit-il. En conséquence, Yuen-tchao se mit à l'étude du *Fa-hoa-king*.

Il composa ensuite un ouvrage intitulé *Tse-tche-ki* 資持記, pour renflouer le ritualisme qui sombrait.

C'est le second réformateur, et ses disciples s'appelèrent les "Sectateurs du *Tse-tche-ki*".

Son nom honorifique est Ta-tche 大智; sa tour s'élève à Ling-tche-chan (Hang-tcheou) (2).

Il resta pendant 30 ans dans sa pagode de Ling-tche et y mourut à 69 ans. En plus de l'ouvrage précité, il écrivit: le *Tsi-yuen-hing-tsong* 濟緣行宗; le *Ing-fa-ki* 應法記; le *Tchou-fa-ki*

(1) *Journal asiatique*, 1916.
Fou-tsou-t'ong ki, Liv. 46, p. 3-4.

(2) *Fou tsou-t'ong-ki*, Liv. 46, p. 5.
" " Liv. 4, p. 41.

住法記; le *Pao-ngen-ki* 報恩記; le *Che-lou-koan* 十六觀; le *Siao-mi-t'ou-i-chou* 小彌陀義疏. Il remania le *Li-i-pen* 律儀本 et le *Tche-yuen-tsi* 芝園集 (1).

Yong-tao (Fa-tao) 永道 (法道). (1106).

L'empereur, sous la pression des tao-che, avait consenti à transformer le bouddhisme en taoïsme; les bonzes étaient ou sécularités ou intégrés dans les établissements taoïstes. Yong-tao osa présenter une supplique à l'empereur pour protester contre cette mesure. Comme réponse il reçut un orare d'exil à Tao-tcheou 道州.

En 1125, l'empereur le fit revenir dans la pagode de Tchao-sien chan-yuen, et lui conféra le titre de Fa-tao 法道.

En 1127, il fut nommé Siuen-kiao lang 宣教郎, avec ingérence dans les affaires publiques.

Che-men Hoei-hong chan-che 石門惠洪禪師.

Il avait pour prénom Kio-fan 覺範. Originaire de Yun-tcheou 筠州, il était du parti de Tchang Chang-ing 張商英, et fut exilé avec lui à Ya-tcheou 崖州. L'empereur le rappela en 1113; alors il habita la pagode de Kou-chan, à l'Ouest de la rivière Siang 湘, au Hou-nan. Ce fut dans cette solitude qu'il écrivit les notices de 81 bonzes appartenant aux deux Ecoles de Yun-men-mé 雲門脈 et de Lin-tsi-tsong 臨濟宗.

Cet ouvrage a pour titre: *Chan-lin seng pao-tchoan* 禪林僧寶傳. Il est daté de l'an 1119 (2).

---

(1) *Fou-tsou-t'ong-tsai* 佛祖通載. Liv. 29, p. 19.
Fou-tsou-t'ong-ki, Liv. 45, p. 25.
Fou-tsou-tcheng-tsong, Liv. 4, p. 41.

(2) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 46, p. 10-17.

III. L'état du bouddhisme sous les Song du Nord.

A. Les empereurs et le bouddhisme.

Song T'ai-tsou 宋太祖, 960-976.

Song T'ai-tsou croyait au bouddhisme. La première année de son règne, 960, il se rendit dans la pagode Hiang-kouo-se, entouré de tous les grands de sa cour, et présenta ses hommages à Bouddha. Cette année-là, huit mille jeunes gens quittèrent le siècle et se firent bonzes. La même année parut un édit ordonnant de conserver toutes les pagodes et bonzeries qui n'avaient pas été détruites. Les statues cachées au temps de la persécution furent replacées dans les pagodes, et partout on restaura celles qui avaient souffert.

En 961, l'empereur bâtit dans l'enceinte de son palais la pagode de Kien-long-se 建隆寺, pour les victimes du siège de Yang-tcheou.

En 966, T'ai-tsou envoya une commission composée de 156 bonzes, sons la conduite de Hing-king, pour se procurer des textes sanscrits dans l'Inde. Chaque bonze pèlerin reçut un viatique de 30.000 sapèques.

En 971 commença l'impression du Canon bouddhique, Tripitaka chinois. Le grand mandarin Tchang Ts'ong-sin 張從信 fut envoyé à I-tcheou 益州, au Se-tch'oan, pour faire graver les planches de la première édition imprimée de la collection bouddhique (1).

Voici en résumé les principales éditions du Tripitaka chinois.

I. Editions chinoises.

1° *Edition du Se-tch'oan* (蜀本), (971-983).

Song T'ai-tsou commanda à Kao P'in 高品 et à Tchang Ts'ong-sin 張從心 de se rendre au Se-tchoan, à I-tcheou 益州 (Tch'eng-tou), pour y faire graver une édition du Canon bouddhique. On fit graver 130.000

(1) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 43, p. 2-9.

planches qui furent présentées à Song T'ai-tsong en 983. L'édition comprenait 5048 kiuen.

2° *Editions de Fou-tcheou* (閩 本), (1080-1172).

a) Les bonzes du monastère de Tong-chan-se 東 禪 寺 préparèrent une édition, et gravèrent les planches pour l'impression de 564 liasses, comprenant 6087 kiuen.

Cette impression fut exécutée de 1080 à 1104.

En 1165, on y ajouta le *Cheou-leng-yen-king i-hai* 首 楞 嚴 經 義 海, (Nanjio N° 1588); en 1176, une section de l'Ecole de T'ien-t'ai, et on atteignit un total de 595 volumes ou boîtes, comprenant 6434 chapitres. Le tout fut fait par ordre impérial.

b) Les bonzes du K'ai-yuen se 開 元 寺, dans la 1ère moitié du XIIe siècle, firent graver les planches de 564 volumes, et en 1172 on y ajouta une section des ouvrages de l'Ecole Dhyâna (3 volumes); donc un total de 567 volumes en 6117 kiuen.

3° *Edition de Hou-tcheou* (湖 州 本), (1132).

Appelée encore édition du Tché-kiang ou édition du Se-ki (思溪本).

Deux exemplaires comprenant 548 volumes et environ 5900 kiuen sont conservés au Japon.

Edition de 1239. Editeur inconnu (Dillo).

4° *Edition de Hang-tcheou* (杭 州 本), (1277-1290).

Gravée dans la 1ère décade de la dynastie mongole, à Yu-hang 餘 杭, préfecture de Hang-tcheou, dans la pagode de la secte du Nuage Blanc. Un catalogue de cette édition en 587 volumes, 6017 kiuen, fut édité en 1299 par le bonze Jou-jong 如 瑩 de la secte du Nuage Blanc.

5° *Edition de Sou-tcheou*, dite Tsi-cha-pen (磧 砂 本), (1301-1306).

Entreprise en 1301 dans la pagode Tsi-cha yen-cheng-se 磧 砂 延 聖 寺, du P'in-kiang-lou 平 江 路, (Sou-tcheou fou, au Kiang-sou), et poursuivie sous la direction de Koan Tchou-pa 管 主 八, en 1306. On ignore si elle fut complètement achevée. Elle est perdue.

N.B. Suiten emprunte à l'introduction de l'édition des Ming une tradition d'après laquelle plus de 20 éditions du Canon bouddhique, tant officielles que privées, auraient été gravées sous les Song et les Yuen (1).

6° Edition de T'ai-tsou 太 祖 des Ming, 1368-1398.

(1) *B.E.F.E.O.*, 1924, Tome 24, p. 181-190.
Nanjio, *Catalogue du Tripitaka*, Introduction, XXVIII.

7° Edition de Tch'eng-tsou 成祖 des Ming, 1403-1424.

8° Edition des Ts'ing, 1735-1737.

II. Editions coréennes.

Le bouddhisme s'introduisit dans la Corée septentrionale en 372; dans le Sud-Ouest en 384; au Silla plus tardivement, vers 565. Le premier exemplaire du Canon bouddhique fut porté au Silla par le bonze Ts'e-ts'ang 慈藏, en 643; il comprenait environ 400 boîtes.

Au Xe siècle (928), le bonze Hong-k'ing 洪慶 porta le canon bouddhique de Fou-tcheou en Corée.

Une 1ère édition, 1010-1031, sous Hyen-tjong 顯宗, renfermait 5 milliers de rouleaux.

Une seconde semble avoir été terminée en 1087.

Les planches furent brûlées par les Mongols en 1232.

La 3e édition fut gravée de 1236 à 1251.

Enfin les éditions extra-canoniques de Eui-htyen (I-t'ien 義天).

N. B. — Les notes historiques et critiques sur ces éditions coréennes peuvent se lire dans le *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, 1924 T. 24, p. 190 207.

III. Edition des K'i-tan 契丹.

En 1068 elle comptait 579 volumes.

Le souverain des K'i-tan ordonna en 1059 de graver les planches pour une édition du Tripitaka. Le bonze Kio-yuen 覺苑 fut chargé de reviser les textes.

IV. Edition annamite.

En 1322, une édition comprenant 5000 kiuen fut imprimée et gravée.

Copies du Canon.

Il avait été copié en 1023 par ordre du roi, et le texte avait été déposé dans la bibliothèque royale. Une seconde copie fut tirée en 1034, et deux ans après déposée dans la bibliothèque Tchong-hing-tsang 重興藏, dans la pagode Tchong-koang-se 重光寺, à Tsien-yeou chan 僊遊山 (1).

(1) *B. E. F. E. O.*, 1924, T. 24, p. 207-218.

Seng-ts'an 593-606

Trentième patriarche bouddhique — Troisième patriarche chinois

A cette liste il convient d'ajouter:

Edition Chinoise, copie de l'édition des Ts'ing, en 1869, gravée à Nan-king, par les soins de Yang Wen-hoei et du bonze Miaokhun, mort en 1880.

Edition de Tokio, 1881 (1).

T'ai-tsong 太宗, 976-997.

La première année de son règne, on compta 170.000 jeunes gens qui prirent la robe des bonzes.

En 978, une ordonnance parut pour la dénomination des pagodes. Toutes celles qui n'avaient pas de nom spécial durent porter les noms de T'ai-p'ing-hing-kouo-se 太平興國寺, ou de Kien-ming-se 乾明寺. (Nom de la période de règne ou date de l'avènement au trône).

En 978, une des salles du palais fut convertie en pagode privée, sous le nom de Tse-fou-tien; l'empereur y fit placer un reliquaire d'Asoka, apporté de Ming-tcheou 明州, (Ning-pouo).

Les deux grandes œuvres bouddhiques du présent règne furent les travaux d'installation ou de restauration entrepris à Ou-t'ai-chan et à Ngo-mei-chan.

1° *Ou-t'ai-chan* 五臺山, *pèlerinage à Manjusiri.*

En 980, l'empereur députa le haut fonctionnaire Tchang Ting-hiun à Ou-t'ai chan, avec mission de fondre des statues d'or et de cuivre de Wen-chou 文殊 et autres poussahs. Il fit restaurer dix pagodes:

Tchen-yong	眞容.	Hoa-yen	華嚴.
Cheou-ning	壽寧.	Hing-kouo	興國.
Tchou-lin	竹林.	Kin-ko	金閣.
Fa-hoa	法華.	Pi-mi	秘密.
Ling-king	靈境.	Ta-hien	大賢.

De plus, au N.-O., la pagode en pierre, qui contenait deux statues de marbre, l'une de Wen-chou, l'autre de Maitreya; au

(1) Catalogue de Nanjio, Introduction, XXVIII.

S.-E., la pagode Ta-fou-se 大 孚 寺, bâtie jadis par Wei-Wen-ti 魏 文 帝; au N.-E., la pagode Wang-tse-se 王 子 寺, où s'élevait la tour d'Asoka, non loin de la grotte de Kin-kang-k'ou 金 剛 窟; au S.-O. de cette grotte se trouvait la pagode spécialement réservée à Wen-chou 文 殊: par respect on n'osait pas s'approcher de ce lieu redoutable. A l'Ouest, deux pagodes encore: Pi-mo-yen 毘 魔 巖 et Fou-koang-se 佛 光 寺.

Ou-t'ai-chan, la "Montagne des cinq Terrasses", est située au Chan-si, latitude 28° 46', long. 113° 24'. C'est le massif le plus élevé de la Chine du Nord. On le nomme encore Ts'ing-liang-chan 清 凉 山, "Montagne pure et fraîche", en raison sans doute de son altitude et de la pureté de l'air.

Chacune des cinq Terrasses, Centre, Nord, Sud, Est et Ouest, est surmontée d'un pic: ce sont les "Ou Fong 五 峯", cinq Pics. La terrasse centrale a cinq li de pourtour: on y voit de nombreuses bonzeries et lamaseries peuplées de lamas tibétains et mongols.

Les temples peuvent se partager en cinq groupes, rangés autour des cinq pics du massif. La terrasse centrale mérite une plus particulière attention, vu qu'elle est le centre d'attraction de tous les pèlerins, et comme le cœur du pèlerinage. Un portique donne accès à un escalier majestueux qui conduit à la première plate-forme, sur laquelle est érigé le stoupâ blanc Ta-pao-t'a 大 寶 塔, haut d'environ 25 mètres, mais qui paraît beaucoup plus élevé, en raison de sa position sur une base dominant les alentours. La tour actuelle fut complètement rebâtie en 1579. Primitivement on y avait déposé des reliques. Ce stoupâ se trouve à l'Ouest de la grande bonzerie Ta yuen 大 院, appelée: Pao-t'a-se 寶 塔 寺.

Construite en 1407, elle fut restaurée et bâtie sous les dimensions actuelles par l'empereur Wan-li 萬 曆, en 1578. Elle est vaste et bien bâtie. Là sont hébergés les pèlerins de marque, à leur arrivée au pic central.

Dans une des cours, à l'Est, on voit le stoupâ renfermant le cheveu de Manjusiri, et appelé Wen-chou-fa-t'a 文 殊 髮 塔. Ce bodhisattva, s'étant métamorphosé en une pauvre jeune fille, se coupa un cheveu qu'il laissa dans ce lieu. Plus tard, sous le règne de Wan-li, il se trouva changé en un fil d'or.

Au delà de la bonzerie du Grand stoupâ, un peu plus haut, se trouve la pagode Hien-t'ong-se 顯 通 寺, qui, dit-on, aurait été construite par le bonze Indien Mo-teng 摩 騰, le premier qui fut officiellement reconnu en Chine par l'empereur Han Ming-ti, vers 67 ap. J.-C.

Il pria l'empereur de construire cette pagode en l'honneur de Manjusiri, disant que Ou T'ai-chan lui était consacré. Il nomma la pagode "Ta-fou-ling kieou-se 大孚靈鷲寺". C'est une des premières construites en Chine. Actuellement les bâtiments sont bien entretenus.

En arrière du dernier corps de bâtiments, dont le temple est dédié à Ti-tsang-wang, on arrive à une plate-forme où sont placés cinq stoupâs en cuivre, parfaitement exécutés. L'un d'eux date de 1602.

Plus haut sur le flanc de la colline, près de ces stoupâs, s'élève la pagode de cuivre, couverte d'ornements fort bien travaillés.

De là on monte à la pagode Ta-yuen-tchao-se 大圓照寺, ancienne P'ou-ning-se 普寧寺, datant du règne de Yong-lo 永樂 des Ming. Les empereurs K'ang-hi 康熙 et K'ien-long 乾隆, écrivirent des inscriptions honorifiques, lors de leur passage. En continuant l'ascension de la colline, on arrive au temple nommé "Ta-koang-tsong-se 大廣宗寺", ou encore "Wan-cheou-koang-tsong-chan-se". Il fut construit en 1507, par ordre de l'empereur Ming Ou-tsong 明武宗, qui remit au supérieur de l'établissement un sceau spécial, insigne de sa dignité. Dix bonzes, choisis parmi les plus remarquables de l'époque, furent désignés pour habiter la nouvelle bonzerie. L'un d'eux fut le bonze Tsieou-ya 秋厓, l'auteur des Annales de Ou-t'ai-chan. Cet ouvrage en 20 chapitres, écrit pendant la période Tcheng-té 正德, 1506-1522, est intitulé: *Ts'ing-liang-tche* 清凉志. Le temple principal, appelé T'ong-wa-tien 銅瓦殿, est recouvert en tuiles de cuivre doré.

Au-dessus de cette bonzerie, un escalier de 108 marches aboutit au plus haut sommet de la colline. Sur le plateau supérieur a été érigée la pagode Tchen-yong-yuen 眞容院, *alias* Wen-chou-se 文殊寺, construite par le bonze Fa-yun 法雲, mort en 735. Il était originaire de Yen-men 雁門, ancien nom de Tai-tcheou 代州. (Tai-hien actuel). au Chan-si. A l'époque de Yong-lo, des Ming, elle fut restaurée et reçut un importante collection de manuscrits sanscrits.

En 1481, l'empereur Hien-tsong 憲宗, fit exécuter une statue de Wen-chou, couverte de lames d'or, d'une hauteur totale de 16 pieds, et la fit transporter dans ce temple avec 100 talismans, 500 onces d'argent, 1000 pièces de soie et 10.000 chapelets bouddhiques.

L'empereur K'ang-hi, en 1683, fit cadeau à ce temple d'un exemplaire complet du Canon bouddhique.

A certaines époques on compta jusqu'à 300 pagodes à Ou-t'ai-chan. Actuellement il y en a encore une centaine, groupées çà et là autour des cinq pics du massif. Les pèlerins y affluent par milliers, Mongols et Chinois s'y rendent en foule. C'est un des grands pèlerinages chinois.

2° *Ngo-mei-chan* 峨眉山, *pèlerinage à Samantabhadrâ.*

Ngo-mei est la montagne sainte du Se-tch'oan, où, d'après la légende, Samantabhadra P'ou-hien 普賢 serait arrivé montant un éléphant: c'est pour ce motif que, dans le temple antique, derrière la pagode Wan-nien-se 萬年寺, on trouve sa statue en bronze, où il est représenté sur le dos d'un éléphant colossal en cuivre blanc.

Peut-être est-ce la statue que l'empereur Song T'ai-tsong fit couler en 980, lors de la restauration ou de la fondation des pagodes. Ce souverain envoya Tchang Jen-tsan à Tch'en-tou, pour fondre une statue en l'honneur de Pou-hien. Cette statue de 20 pieds de hauteur, en cuivre doré, fut érigée dans la pagode Pou-hien-se 普賢寺. On y bâtit aussi un pavillon artistique (K'o). L'empereur fit restaurer cinq pagodes: Pou-hien-se 普賢寺, Hoa-yen se 華嚴寺, Tchong-fong 中峰, Kien-ming 乾明 et Koang-siang 光相.

En 983, T'ai-tsong fit fondre deux cloches énormes, l'une pour Ou-t'ai-chan, l'autre pour Ngo-mei-chan (1).

(La vieille cloche qu'on voit encore de nos jours à Ngo-mei-chan remonte à l'époque des Ming).

En 987, l'empereur envoya une couronne et des habits précieux pour la statue de P'ou-hien, et en 987 on termina, après 8 années de travail, la belle tour à 11 étages, d'une hauteur de 360 pieds. Ce monument, situé à côté de la pagode K'ai-pao-se 開寶寺, fut nommé Fou-cheng t'a-yuen 福勝塔院. Le sommet de Ngo-mei-chan, dominant la plaine fertile, est un des plus beaux points de vue de la Chine occidentale. Les grottes creusées çà et là dans les parois rocheuses, le long de la rivière Min et du Yang-tse, et nommées vulgairement Man-tse t'ong 蠻子洞, offrent aux savants un beau sujet d'études. Elles sont disséminées sur une longueur de 200 milles, de Kia-ting 嘉定, à Liu-tcheou 瀘州 (2).

---

(1) Cf. *Description de Ngo-mei-chan, Royal asiatic Society,* 1913, p. 100-107.

(2) *Ibid.*, p. 102;—*Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 43, p. 11 à 27.

Etat général du pèlerinage en 1888. — Western China, by Rev. Virgil C. Hart. Résumé des ch. X., XI et XII.

La première pagode élevée à Ngo-mei-chan date, dit-on, de 265 ap.J.-C.; elle fut érigée en l'honneur de P'ou-hien, qui, d'après la légende, serait arrivé sur cette montagne montant un éléphant blanc. C'est l'un des quatre grands poussahs honorés d'un culte très particulier en Chine. Les trois autres sont Wen-chou, à Ou-t'ai-chan, au Chan-si; Ti-tsang-wang, honoré à Kieou-hoa-chan, au Ngan-hoei; et Koan-in, vénérée à P'ou-t'ouo-chan, dans les îles Tcheou-chan. Ce sont des Bodhisattvas, au 1er degré de sainteté, qui passent par le monde, avant d'arriver au suprême honneur du Bouddha; le peuple les honore même plus que Bouddha lui-même. Au bas de la montagne, parmi les nombreux objets qui fixent l'attention, on remarque tout spécialement une tour à 15 étages, en bronze, d'environ 30 pieds de hauteur; 470 figures de Bouddhas sont finement exécutées sur ses parois: c'est une œuvre datant des Ming.

Plus haut, dans le temple Wan-nien-se, on admire une colossale statue en bronze représentant P'ou-hien sur un éléphant. Le monument mesure vingt-cinq pieds de hauteur, exactement 8 mètres 10 centimètres, et remonte à un millier d'années. Là se voit aussi une énorme cloche en bronze d'un poids de 20.000 livres, fondue sous les Ming par le bonze Pié-tchoan, mort en 1579. Virg. C. Hart considère ces trois œuvres d'art comme des monuments de 1er ordre, hors de pair dans toute la province du Se-tch'oan (1). On trouve encore à Ngo-mei-chan une statue d'Amida en bronze doré, reposant sur un socle en bronze et mesurant 25 pieds de hauteur. C'est une œuvre de l'époque des Song. Le temple dans lequel elle avait été érigée fut sans doute détruit; la statue reste seule sur le versant de la montagne.

A l'arrivée au grand monastère, au sommet de la montagne, la porte d'entrée est confiée à Yu-hoang, le grand dieu taoïste; à droite et à gauche figurent les status de Bodhidharma et de l'Esprit gardien de la montagne.

Devant cette porte monumentale s'ouvre un grand hall de 140 pieds de longueur, haut et large en proportion. P'ou-hien, dieu central, monte un éléphant blanc; il est entouré des 18 Arhats. Koan-in se tient assise à droite; un enfant est sur ses bras, un second, à ses pieds, sourit

---

(1) Cf. Figure de cette tourelle: *Western China*, by Rev. Virgil C. Hart, p. 188 et 210. — Figure du monument bâti en 1580 par l'impératrice, mère de Wan-li, pour renfermer la statue de P'ou-hien montant son éléphant.

aimablement. Wei-t'ouo 韋駄, le général gardien et protecteur du bouddhisme, se tient près de la porte. Sa statue est artistique.

On traverse une cour et on se trouve en face du fameux temple de bois, élevé par l'empereur Yong-tcheng en 1723. Un brûle-parfums monumental, de 20 pieds de hauteur et à trois étages, se dresse devant la porte d'entrée.

Une triade bouddhique: Çakyamouni, Vairotchana, Lochana, siège sur trois socles. Ces statues de bronze, hautes de 16 pieds, datent de huit siècles. Devant l'autel au centre trône le Bouddha de l'avenir, Maîtreya; il a deux assesseurs, ou plutôt deux servants, qui tiennent des encensoirs de chaque côté de lui. Mais le clou de cette bonzerie est la rotonde de l'éléphant. Sur quatre lotus en bronze, d'un mètre de diamètre sur 20 centimètres de hauteur, de dresse un éléphant du bronze le plus pur, haut de 2^{m} 95, et long de 4^{m} 90. La statue de bronze de P'ou-hien repose sur son dos, et le monument a une hauteur totale de 8^{m} 10. La rotonde en briques et en pierres fut élevée aux frais de la mère de l'empereur Wan li des Ming, qui, lors de son pèlerinage à Ngo-mei-chan, donna ordre de construire cet édifice original, au dôme rond et de forme carrée, une des plus extraordinaires constructions de Chine. (Cf. loc. cit., figure p. 210). La statue fut fondue à Tch'eng-tou au Xe siècle par ordre de l'empereur. La rotonde-carrée fut en partie détruite par un incendie, il y a une centaine d'années. La statue de l'impératrice-mère se trouve dans un beau temple proche de la rotonde ou porte de Caaba chinoise, vénérée par les pèlerins tibétains et chinois.

Les bonzes font vénérer aux pèlerins une prétendue dent de Bouddha, longue de 14 pouces, et du poids de 18 livres anglaises, une énormité taillée dans la défense d'un éléphant!

En outre, on peut se procurer, pour la modique somme de quelques sous, un passe-port ou lettre officielle de P'ou-hien, que, défunt, on présentera à Ti-tsang-wang, le dieu des Enfers. Ce document est brûlé lors des funérailles, et l'âme du mort est assurée de trouver grâce devant le dieu des Enfers. Le sceau du dieu de Ngo-mei-chan est posé sur le document. Cette coutume remonte au règne de l'empereur Sou tsong des T'ang, Epoque Tche-té, 856-857. Jadis, au sommet du mont, on admirait un merveilleux pavillon en bronze et or, d'un travail parfait. Sa base avait environ seize pieds carrés, et le monument à trois étages atteignait environ 30 pieds de hauteur. La splendide construction en bois qui enchâssait ce bijou d'architecture fut deux fois frappée de la foudre et réduite en cendres. Le monument lui-même a été détruit et dilapidé (1).

(1) Cf. R. Virgil C. Hart, *Western China*, p. 240.

La montagne de Ngo-mei-chan a 3.385 mètres d'altitude; 56 pagodes sont échelonnées sur ses pentes.

La grande pagode de Wan-nien-se est sise à une altitude de 1.300 mètres; du sommet de la montagne la vue est admirable. A l'est s'étend l'immense plaine de Tch'eng-ton, à l'Ouest s'élèvent les cimes tibétaines, la grande muraille du plateau asiatique. A mesure que le soleil monte, le cône de la montagne s'illumine et se projette sur les brumes blanches de la vallée comme sur un écran; la lumière grandit, envahit le ciel: "C'est la gloire de Bouddha", disent les pèlerins, qui ignorent la cause de ce phénomène lumineux, analogue à celui du Brocken dans les montagnes du Harz. Dans leur enthousiasme, plusieurs se jettent du plus haut sommet dans un affreux précipice, et vont se briser sur les rochers à quatre mille pieds plus bas.

Le mont Ngo-mei (Latit. 29° 32', Long. 103° 38') domine la grande plaine de Tch'eng-tou au Se-tch'oan; il se dresse majestueux avec ses flancs abrupts, couverts d'une riche végétation. Au milieu des pins, des bambous et des camphriers, des escaliers très raides et des sentiers escarpés serpentent le long des pentes, et d'étapes en étapes conduisent à des pagodes, espacées de cinq li en cinq li le long de la montée. Au-dessus de la bonzerie Wan-nien-se, la route, pratiquée au milieu d'un réseau inextricable de broussailles, traverse une région fortement tourmentée, et passe quelquefois sur une sorte de digue bordée des deux côtés par des abîmes. Souvent le sommet de la montagne est noyé dans la masse laiteuse des nuages; mais quand le ciel est clair et limpide, on jouit, de ces hauteurs, d'un des spectacles les plus grandioses qui se puissent voir en Extrême-Orient: c'est l'avis de tous les visiteurs (1).

Tchen-tsong 眞 宗, 998-1022.

A son avènement, en 998, il composa une adresse louangeuse en l'honneur de Bouddha.

En 1007, il envoya une chape en fils d'or à Bouddha, dans la pagode Tchong-ko-se.

En 1010, un édit accordait aux bonzes la faveur de se racheter à prix d'argent, dans les cas où, pour une faute, ils seraient punis par les mandarins. Ordre était donné aux fonctionnaires et au peuple de ne pas invectiver les bonzes, et de ne

(1) Cf. Johnston, *From Peking to Mandalay*, ch. VI et VII.

pas les appeler "Teigneux". Les officiers coupables perdraient leur charge, et les gens du peuple seraient bannis à mille li.

En 1019, Tchen-tsong réunit 13.086 bonzes dans son palais.

Enfin, en 1016, par ordre impérial, les temples-grottes de Long-nien (I-k'iué), au nombre de 17.339, furent restaurées sous la direction du bonze Si-yen 栖 演. Nombre des bonzes en 1019 : 230.127 ; des bonzesses : 15.643 (1).

Jen-tsong 仁 宗, 1023-1063.

En 1023, la première année de son règne, il fit ciseler une statue de Koan-in p'ou-sa sur sa couronne impériale. Comme ses Ministres lui faisaient des représentations sur cette singularité, l'empereur leur répondit : "Moi, personnellement, je ne mérite pas de recevoir vos hommages ; mais elle, elle est digne de votre vénération".

En 1034, le dénombrement des bonzes donna les chiffres de 385.520 bonzes et 48.740 bonzesses.

En 1043, prières publiques et honneurs rendus à une dent de Bouddha, pour obtenir la pluie. Les processions ayant mis fin à la désolation universelle, Fa-Yuen-wen 發 願 文, dressa le procès-verbal de la faveur obtenue.

Le lettré Ngeou-yang Sieou 歐 陽 修, s'étant permis de critiquer le culte de la dent de Bouddha, fut envoyé en punition à Tch'ou-tcheou 滁 州, en 1045. On voit encore, gravés sur marbre, les caractères écrits par ce célèbre lettré calligraphe pendant son séjour dans ce pays.

En 1049, nouvelle procession en l'honneur de la phalange de Bouddha, aller et retour de Tch'en-lieou hien 陳 留 縣 au Palais impérial (2).

(1) *Textes historiques*, p. 1848.
Cordier, *Hist. gén. de la Chine*, T. II, p. 92.
Fou-tsou t'ong-ki, Liv. 14, p. 1-8.

(2) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 45, p. 1 à 14.

Chen-tsong 神 宗, 1068-1085.

La première année de ce règne, collecte déguisée pour la réparation des digues. Les bonzes durent acheter à prix d'argent leur certificat d'admission. Aussi l'an 1075, au nouveau recensement, les chiffres avaient considérablement baissé. Nombre des bonzes : 220.660 ; des bonzesses : 34.030 (1).

Hoei-tsong 徽 宗, 1101-1125.

Hoei-tsong, très superstitieux, se laissa pendant quelque temps complètement mener par les tao-che, et très particulièrement par le fripon Lin Ling-sou 林 靈 素, qui persuada à l'empereur de transformer le bouddhisme en taoïsme.

Par un édit publié en 1119, les bonzes devaient être incorporés aux tao-che, et les pagodes bouddhiques transformées en temples taoïstes. Les bonzes récalcitrants furent sécularisés, d'aucuns même furent punis du dernier supplice.

Voici les noms nouveaux imposés par ce dispositif. Fou 佛, Bouddha, s'appelait Ta-kio-kin-sien 大 覺 金 仙, l'Immortel d'or illuminé. P'ou-sa 菩 薩 était remplacé par Ta-che 大 士, Grand Maître ; Houo-chang 和 尚, bonze, par Té-che 德 士, Maître en vertu ; Gni-kou 尼 姑, bonzesse, par Niu-té-che 女 德 士, Maîtresse en vertu ; Se 寺, pagode, par Kong 宮 ; Yuen 院, bonzerie, par Koan 觀.

Lin Ling-sou, alors tout-puissant sur l'esprit dévoyé du souverain, avait rêvé d'éteindre le bouddhisme, non par proscription, mais par assimilation, par absorption. Son orgueil insensé le perdit : il insulta le prince impérial, fut chassé de la Cour et mourut de chagrin.

Le bouddhisme, délivré de son mortel ennemi, reprit le cours ordinaire de ses succès (2).

(1) *Fou-tsou-t'ong-ki* Liv. 45, p. 21-25.

(2) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 46, p. 7 à 19.

B. Les nouvelles Ecoles.

Quatre nouvelles écoles prennent naissance pendant cette période.

1° Ecole protectrice des poissons et des crustacés, fondée par Yong-ming Yen-cheou 永明延壽, 27e ancêtre de l'Ecole Ts'ing-yuen-tsong, et mort en 975.

C'est plutôt un agrégat de trois doctrines qu'une Ecole absolument distincte. Elle compta sept chefs. (Voir notice de Yen-cheou).

2° Ecole de la Pureté ou de la Terre pure, Tsing-hing-ché 淨行社.

L'Ecole primitive du Lotus, Lien-ché 蓮社, fondée à Liu-chan par Hoei-yuen 慧遠, se scinde en deux branches.

En 991, Cheng-tch'ang liu-che 省常律師, septième chef de l'amidisme, changea le nom de Lien-ché 蓮社 en celui de Tsing-hing-ché 淨行社, Ecole de la Pureté, ou Tsing-t'ou, de la Terre pure, comme on la nommera désormais. (Voir notice de Cheng-tchang liu-che).

3° Ecole du Lotus blanc, Pé-lien-ché 白蓮社, propagée par Pen-jou fa-che 本如法師, par le ministre Tchang Té-siang 章得象, en 1042, et par Li Tsuen-hiu, gendre de l'empereur.

C'est cette école du Lotus blanc, une des deux branches de l'amidisme, qui plus tard va être prohibée sous l'administration du bonze Mao Tse-yuen, 1133. (Voir notice de Pen-jou fa-che).

4° Secte du Nuage blanc, Pé-yun-tsai 白雲采. Les végétariens du Nuage blanc eurent pour fondateur K'ong Ts'ing-kio 孔清覺, bonze habitant la pagode du Nuage blanc, Pé-yun-ngan 白雲庵, près de Ts'ien-t'ang, en 1108. (Voir notice de K'ong Ts'ing-kio).

Double réforme de l'Ecole des ritualistes, Nan-chan liu-tsong 南山律宗, *fondée par Tao siuen, mort en* 667.

Le premier réformateur est le bonze Yun k'an 允堪, mort en 1061, auteur de l'ouvrage *Hoei-tcheng-ki* 會正記. De là le nom de ses sectateurs: "Ritualistes du *Hoei-tcheng-ki*".

Le second réformateur fut le bonze Yuen tchao liu-che 元照律師, mort en 1116, auteur de l'ouvrage *Tse-tch'e-ki* 資持記. De là ses disciples s'appelèrent: "Ritualistes du *Tse-tch'e-ki*".

Ces deux dénominations ne correspondent point à la fondation de deux nouvelles Ecoles, mais elles indiquent seulement les deux dernières périodes de l'Ecole ritualiste disciplinaire de Nan-chan. (Voir les notices des deux bonzes réformateurs).

C. Quelques remarques sur les autres sectes.

1° *Le culte des Lo-han.*

En 984, T'ai-tsong fit exécuter 516 statues de Lo-han, qu'il fit placer dans la pagode de Cheou-tch'ang-se 壽昌寺, à T'ien-t'ai (1).

2° *L'amidisme et Koan-in p'ou-sa.*

La notice du bonze Fa-yun-sieou nous a fait connaître un nouveau peintre, Li Pé-che 李伯時, qui voua le reste de sa carrière à peindre des tableaux de Koan-in. Ce fut un second Ou Tao-tse.

3° ***Deux Ecoles chinoises passent en Corée.***

a) L'Ecole de T'ien-t'ai 天台.

Le bonze I-t'ien 義天, fils du roi de Corée, propage le syncrétisme de T'ien-t'ai dans son pays en 1086. Il donne à son maître, Tse-pien Kien fa-che, le titre honoraire de "fondateur de l'Ecole syncrétiste coréenne".

b) L'Ecole Fa-yen-mé 法眼脈.

En 975, à la mort de son dernier grand chef Yong-ming Yen-cheou 永明延壽, l'Ecole passe en Corée, où elle est

(1) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 43, p. 20-27.

implantée par une commission de 36 bonzes coréens, disciples du bonze Yen-cheou à Ts'ien-t'ang. (Voir notice de Yong-ming-Yen-cheou).

A l'époque même où ces deux sectes passaient en Corée, elles déclinaient en Chine, où l'Amidisme absorbait toutes les autres sectes.

D. Note sur les textes hindous.

Jusqu'en 1035, voici quelques chiffres intéressants.

1° Bonzes chinois occupés à polir le style des traducteurs étrangers ou trop peu lettrés : 79.

2° Bonzes étrangers qui apportèrent en Chine des manuscrits hindous : 80.

3° Bonzes chinois qui rapportèrent de l'Inde des textes bouddhiques : 138.

4° Nombre total de manuscrits introduits en Chine (liasses de feuilles-manuscrits) : 1428.

5° Manuscrits traduits en Chinois : 564.

6° Manuscrits non encore traduits à cette date : 864 (1).

E. Les grottes de Toen-hoang et de Yuen-ngan-fou.

1° *Grottes de Toen-hoang* 敦 煌.

(Grottes des Mille Bouddhas, Ts'ien-Fou-tong).

Vers 1035, les grottes de Toen-hoang dans le Kan-sou Occidental furent murées, à l'occasion de la conquête du pays par les Si Hia 西 夏.

Ces grottes, explorées par la Mission Pelliot, 1906-1909, se divisent en deux principales sections : la section dite des "Grottes des Mille Bouddhas, Ts'ien-fou-tong 千 佛 洞", et celle des "Grottes-bibliothèques".

(1) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 45, p. 6.

Dans cette dernière section, M. Pelliot a trouvé un amas de manuscrits, de livres, de statuettes, d'images, de broderies, etc. Tous les manuscrits en langue sogdienne furent acquis par l'heureux explorateur; 8.000 rouleaux de tout genre furent transportés à Pékin dans la bibliothèque nationale.

Les photographies de Toen-hoang ont déjà paru en quatre volumes. Viendront ensuite les explications des tableaux et des scènes bouddhiques.

Ces grottes contiennent un grand nombre de statues et de sculptures des Wei et des T'ang, et des fresques murales, avec cartouches expliquant les scènes et précisant les dates du Ve au XIe siècles (1).

Rappelons-nous que Dharmaraksha, nommé en Chinois Fa-hou 法護, descendant d'une famille gète établie à Toen-hoang 敦煌, à l'entrée de la passe vers le Tarim, arriva à Lo-yang en 266 ap. J.-C. Il fut un des traducteurs les plus remarquables. Le bouddhisme était donc déjà connu dans ces pays à cette date reculée.

En 357 arrivait à Kien-k'ang (Nan-king) un autre bonze de Toen-hoang, nommé Chan-tao. Il ne craignait ni le froid ni la chaleur, et mourut dans une grotte à Louo-fou-chan (2). (On le nomme aussi Chan Tao-k'ai). La grotte murée fut découverte en 1900 par Wang-tao, et visitée ensuite par M. Stein, qui y travailla pendant trois jours, et put se procurer nombre d'objets et d'ouvrages du plus haut intérêt (3). M. Pelliot en 1908 fut encore plus heureux que son devancier. Parmi ses trouvailles figurent un fragment d'un manuscrit manichéen, et deux chapitres du fameux pamphlet "*Hoa-hou-king*", composé par Wang Fou.

---

(1) *Bulletin de l'Ecole Française*, T. XXI, p. 367-369; T. VIII, p. 501-529.

(2) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv: 36, p. 1, 2, 8.

(3) Le D. Stein put emporter 24 caisses de manuscrits et 5 de peintures, aujourd'hui à Londres.—H. Cordier, *Mélanges*, p. 162.

Quelques bonzes de Toen-hoang.

Tchou Fa-tcheng 竺法乘, disciple de Fa-hou 法護, alla se fixer à Toen hoang 燉煌 où il bâtit une pagode et mourut.

Yu Tao-soei 于道邃, compagnon de Yu Fa-lan lors de son pèlerinage dans l'Inde, était originaire de Toen-hoang au Kan-sou. Il mourut avec son maître, pendant son voyage, en 360.

Tchou Tan-yeou 竹曇猷, aliàs Fa-yeou 法猷, naquit à Toen-hoang, passa au Chan-tong, où il mourut en 397.

Le bonze Che-Fa-ing 釋法顯, traducteur à Kien-yé (Nan king), et nommé supérieur de tous les bonzes de la capitale, par un décret impérial de 481, était natif de Toen-hoang 燉煌 et se nommait Sou 索.

Che Tch'ao-pien 釋超辯, bonze de Toen-hoang 燉煌, habita Tchong-chan, à Nan-king, où il mourut en 492. Pendant 30 ans il ne sortit jamais de l'enceinte de sa pagode; il faisait chaque jour mille prostrations devant Bouddha.

Le célèbre bonze Hoei-yuen, très estimé de l'empereur Soei Wen-ti, mourut à la capitale en 592. Auteur du *Ta-tcheng-i-tchang*. Il était natif de Toen-hoang.

Bien d'autres célébrités bouddhiques rappellent le souvenir du bouddhisme à Toen-hoang.

2° *Grotte de Yen-ngan-fou* 延安府, *au Chen-si* 陝西.

Une relique de la dynastie des Song, c'est encore le beau temple de Yen-ngan-fou au Chen-si, dont on admire la vaste salle taillée dans le roc, sur la rive gauche de la rivière Yen-choei. Des milliers de bouddhas couvrent les parois du temple, et forment des bas-reliefs, ou plutôt une tapisserie en pierre.

Dans cette bonzerie on remarque une belle statue de Koan-in dont on peut voir la photographie dans l'ouvrage de Mr Clark: *Through Shen-kan* (Plate 20, p. 42). Ces statues et les décors du temple portent une forte empreinte du style hindou. Les bonzes gardiens de cette antique pagode la disent vieille de six siècles au moins. Plus haut sur la colline, des ruines attestent l'existence d'un ancien temple dont les proportions paraissent avoir été grandioses. Il fut détruit par les Mahométans, lors des troubles.

Les Annales de Yen-ngan-fou citent cette grotte où auraient été sculptés environ 10.000 bouddhas. Sur le sommet de la montagne se trouvait le tombeau d'un bonze, devenu bouddha sous le nom de Che-p'i-fou 尸 毗 佛, qui se coupa un morceau de chair pour sauver un pigeon. Cette légende a fait donner à la sous-préfecture le nom de Fou-che-hien 膚 施 縣, c'est-à-dire "sous-préfecture où il donna sa chair en pâture".

Le général Che Tch'ang-yen 施 昌 言, à l'époque K'ing-li 慶 曆, 1041-1049, rasa la pagode et fit ouvrir le tombeau du bouddha, où l'on trouva une soixantaine d'objets précieux : bracelets, pendants, etc. Une dizaine de temples sont échelonnés le long des flancs de la montagne.

Avant la rébellion des Mahométans, on comptait encore une dizaine de pagodes, dont plusieurs étaient fort belles (1).

ARTICLE XIII.

Le bouddhisme sous les Song du Sud, 1127-1278.

I. Liste des bonzes marquants.

Kao-tsong, 1127-1162.

K'o-k'in	克 勤	1127+-1135
Chao-té et Hoei-siun	紹 德	1127
Chao-long	紹 隆 (虎 丘 紹 隆)	1128(?)-1136)
Yuen-ing fa-che (Té-hien)	圓 應 法 師 (德 賢)	1129+-
Jou-tsing fa-che	如 靖 法 師	1129+-
Soei-tchao	歲 朝	1130
Yuen-tchao li-che	元 肇 律 師	1130+-
T'ien-t'ong Hong-tche	天 童 宏 智	1130-1157
Yué-t'ang chan-che (Tao-tchang)	月 堂 禪 師 (道 昌)	1130

(1) *Yen-gan-fou-tche (Koang-siu)*, k. 8; p. 6, k. 36, p. 1-6.

Yuen-pien fa-che (Tao-tseng)	圓辯法師(道琛)	1130
Tao-yuen	道元	1130
Mao Tse-yuen	茅子元	1133—1162
Ing-jou	應如	1135
Kin-chan Tsong-kao	徑山宗杲	1141—1163
(Fou-je; Pou-kio; Ta-hoei)	(佛日;普覺;大慧)	
Chan-ta	善達	1143
Tao-yué chan-che	道月禪師	1143
Fou-tche Toan-yu chan-che	佛智端裕禪師	1148+
Fa-tchong chan-che (Mou-ngan chan-che).	法忠禪師	1149+
Tchen-sié Ts'ing-liao chan-che	眞歇清了禪師	1151
Fa-yun	法雲	1151
In-sou chan-che (P'ou-ngan)	印肅禪師(普庵)	1153—1169
Hiao-yong chan-che	曉瑩禪師	1155
Wang Je-hieou (laïque)	王日休	1160
Tan-yong	曇瑩	1161

Hiao-tsong, 1163-1189.

Ta-chan Liao-ming chan-che	大禪了明禪師	1163
Tchou-sieou chan-che (Che-che)	祖琇禪師(石室)	1164
T'ien-t'ong Ing-ngan chan-che	天童應庵禪師	1164+
Ling-in Song-yuen chan-che	靈隱松源禪師	1164
Hien-hoei	咸輝	1165
Yun-wen	蘊聞	1165
Tse-lin fa-che (Tse-cheou)	子琳法師(慈受)	1165
Nieou-ha-louo-si-li	吽哈囉悉利	1165
Jo-na fa-che (Hoei-koang)	若訥法師(態光)	1167
Ki-sin	棲心	1167
K'ing-cheou Kiao-heng chan-che	慶壽教亨禪師	1169+
Tchang chang-ing (laïque)	張商英	1170
Hoei-yuen chan-che (Hia-tang)	慧遠禪師(瞎堂)	1171—1175
Ko-koan fa-che	可觀法師	1171+1182

Pao-ing chan-che	寶印禪師	1172
Tche-lien fa-che (Kio-yun)	智連法師（覺雲）	1163
Yuen-kong	元公	1163
P'ou-tcheng	普正	1163
Koang-ning	廣甯	1174
Tsé-yo fa-che (Yuen-ngan)	則約法師（元菴）	1173
Tchong-jen chan-che	中仁禪師	1174
Fa-ing	法應	1174
Wen-hoei ta-che	文惠大師	
Ling-in Té-koang chan-che	靈隱德光禪師	1176
P'ing-t'ien Hing-ki chan-che	平田行機禪師	1177
Liao-pou chan-che (Tse-hang)	了朴禪師（慈杭）	1178
P'ou-tchao Tao-ou chan-che	普照道悟禪師	1178-1205

Ning-tsong, 1195-1224.

Tche-koang	智廣	1200
Hoei-tcheng	慧眞	1200
Cheng Tche-yuen	沈智元	1202
Pé-fong Tsong-in Kiang-che	北峰宗印講師	1213

Li-tsong, 1225-1264.

Hoei-je	慧日	1225
Che-tsan fa-che	師贊法師	1226
Chan-yué	善月	1230
Cheou-yu fa-che	守愚法師	1234
Tche-tan	質曇	1234
Hai-in	海印	1236
Hai-yun ta-che	海雲大師	1236
Wen-se li-che	聞思律師	1246
Chao-té	紹德	1260
Tche-pan	志槃	1269-1271
Tao-tch'eng	道殿	avant 1279
Wang-kou	王古	avant 1279
Kiai-hoan	戒環	avant 1279

Miao-hi et Tchou-ngan	妙喜,竹庵	avant 1279
Tchai Tsang-tchou	賾藏主	avant 1279
Ou-kiu Tao-hing	烏巨道行	
San-yen chan-che	三眼禪師	
King-siang chan-che	景祥禪師	
Ko-siuen	可宣	

II. Notices sur les bonzes et leurs œuvres.

Ko'-k'in 克勤 (Yuen-ou) (圓悟), 1127+1135.

Ce bonze est nommé Yuen-ou K'o-k'in 圓悟克勤 et Yuen-ou Fou-kouo 圓悟佛果; il fut le 23e chef de l'école Nan-yo-tcheng-tsong. L'empereur le manda à Yang-tcheou en 1127 et lui donna le titre de Yuen-ou. C'est l'un des trois Kié, ou bonzes éminents. Il mourut en 1135, à l'âge de 73 ans (1).

Cf. Recherches. Tome VIII, p. 402.

Yuen-ing fa-che (Té-hien) 圓應法師(德賢), + 1129.

Disciple de Tse-yun à T'ien-tchou chan, Ts'ien-t'ang, mais disciple médiat, à la 4e génération. Tse-yun étant le second tenant de la Société protectrice des poissons et des crustacés, Yuen-ing est par conséquent le 6e propagateur de cette secte composite, qui n'eut pas grand succès.

Une légende assez drôle circula au sujet de ce moine bouddhiste.

Son destin était fixé d'avance: il devait être victime d'une mort violente. Le devin indiqua un moyen d'éviter ce malheur: c'était de se faire bonze. Yuen-ing, sur le point de mourir, rappela à ses confrères la prédiction de l'astrologue et ajouta: "Parce que je me suis fait moine, j'ai pu éviter une mort violente pendant cette vie; mais, après ma mort, je serai tué".

Les bonzes moulèrent sa statue après sa mort, et entourèrent son cou d'un cercle de fer, bien dissimulé sous la peinture et le vernis.

Les Tartares (2) arrivés dans la pagode trouvèrent cette statue couchée dans un coin. "Comment es-tu si impoli? lui dirent-ils. Tous les autres poussahs sont debout pour nous recevoir, et toi, tu restes couché! Cha 殺! Qu'on le tue!" crièrent-ils. — Sitôt dit, sitôt fait: un soldat lui

(1) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 47, p. 1-14.

(2) Les Tartares prirent Hang-tcheou et Ning-pouo en 1129.

asséna un grand coup de sabre pour lui couper le cou, mais la lame frappa sur le fer et n'endommagea pas la statue. Alors ils résolurent de le brûler. Un bûcher fut préparé à la porte de la pagode; on y déposa la statue, et on alluma le bois. Aussitôt une troupe de bonzes, tenant en main des fioles remplies d'eau, apparurent dans les airs: ils éteignirent le feu et les soldats s'enfuirent (1).

Tao-yué chan-che 道月禪師, 1142.

Bonze de l'Ile d'Or; un des Arhats. Cf. T. VII, Fig. 70.

Tao-yué fut une célébrité de l'île d'Or, à Tchen-kiang, au Kiang-sou. Le général Yo Fei 岳飛, indignement calomnié par le premier ministre Ts'in Koei, passa par Tchen-kiang, pour se rendre à Hang-tcheou. Avant de passer le Kiang, il vit en songe le ciel se couvrir d'un nuage épais; deux chiens le poursuivaient et lui commandèrent de passer le Kiang. Intrigué par cette vision, il alla consulter le bonze Tao-yué, à sa pagode de Kin-chan-se, à l'Ile d'Or. Le bonze lui expliqua son songe.

Deux chiens qui parlent, c'est la composition du caractère Yu 獄 prison, formé de Yen 言 parole et de deux Kiuen 犬 chiens. "Le présage est néfaste; croyez-moi, retirez-vous dans la solitude, pour ne pas périr dans la tempête qui se prépare, et qui est figurée par les nuages amoncelés au ciel".

Yo Fei sourit, remercia et continua sa route; c'était en 1142. Quelque temps après, le loyal serviteur tombait frappé par la main du bourreau (2).

Jo na fa-che (Hoei-koang) 若訥法師(慧光), 1167.

En 1167, il était supérieur de la pagode de T'ien-tchou-chan, où l'empereur se rendit pour y offrir ses hommages à la déesse Koan-in. Hiao-tsong fit ensuite construire un Che-lou-koan-t'ang (Temple aux 16 pagodes, sous le vocable de Koan-in) (3).

En 1168, le Nei-koan-t'ang 內觀堂, temple de l'intérieur du palais, fut achevé. Le bonze Jo-na fut désigné par l'empereur pour chef de bande

---

(1) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 47, p. 3.

(2) Recherches. T. XII, p. 1127-1130.
Song-che, K. 365. p. 1-4.
K. 373. p. 3-12.
Chen-sien-t'ong-kien, K. XIX, Articl. IX.

(3) Cf. suprà la description de ces temples en l'honneur de Koan-in: Seize chapelles sous son vocable, autour d'un grand pavillon central.

des 50 bonzes appelés à célébrer la dédicace de cette pagode impériale. La cérémonie achevée, chacun des bonzes officiants reçut en cadeau une pièce de toile. Leur supérieur fut honoré du titre pompeux de Hoei-koang 慧光.

Un décret fixa au 18 de la IVe lune l'anniversaire de cette fête.

En 1175, l'empereur constitua le supérieur de T'ien-tchou-chan Directeur général de toutes les associations bouddhiques, et lui donna un sceau officiel, sur lequel étaient gravés les 4 caractères: Pé-yun-t'ang-in 白雲堂印, c'est-à-dire: Sceau du temple du Nuage blanc (1).

En 1184, Jo-na demanda à se retirer, et l'empereur lui fit habiter la pagode Hing-fou-yuen 興福院, qu'il venait de faire construire. Ce fut dans ce temple qu'il mourut en 1191. Son titre posthume est Tsong kiao-koang-tse fa-che 宗教廣慈法師, son stoupâ fut nommé P'ou-tchao 普照(2).

Hoei yuen chan che (Hia-t'ang) 慧遠禪師 (瞎堂), 1171-1175.

Disciple de K'o-ts'in, il menait la vie monastique dans la pagode de Ling-in-se 靈隱寺, quand l'empereur le fit venir à la cour en 1171, et lui demanda le moyen d'éviter la renaissance et de se retirer de la roue de la métempsycose. Hoei-yuen lui répondit que seuls ceux qui ont compris la doctrine du Grand Véhicule (Mahayana) peuvent enrayer les transmigrations. (Par la renaissance dans un paradis de délices, au Si T'ien). L'empereur lui accorda le nom honorifique de Fou-hai chan-che 佛海禪師. Il mourut en l'an 1175 (3).

Lin-tch'oan San-In 臨川三隱, 1174-1190.

Les Trois Ermites de Lin-tch'oan:

1° Le tao-che Li Tao-hoa 黎道華, de la pagode Siang-fou-koan 祥符觀.

2° Tseng Ki-li 曾季貍.

3° Le bonze Wen-hoei ta-che 文惠大師, de son nom séculier P'ang Hoei-yen 彭惠嚴, natif de Kin-k'i-hien 金谿縣, au Fou-tcheou-fou (Kiang-si).

---

(1) Il ne faut pas confondre la pagode Pé-yun-ngan 白雲庵, résidence du bonze Kong Ts'ing-kio, le fondateur des Végétariens du Nuage blanc, près de Ts'ien-t'ang, avec cette pagode Pé-yun-t'ang de Hang-tcheou (T'ien-tchou-chan).

(2) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 47, p. 16, 26.

(3) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 47, p. 18.

Ces trois poètes remarquables formaient un Trio, connu en littérature sous le nom de: "Lin-tch'oan San-In", "les Trois Ermites de la ville de Lin-tch'oan" (1).

P'ou-tchao Tao-ou chan che 普照道者禪師, 1178-1205.

Nommé encore Fou-koang Tao-ou 佛光道者; son nom séculier était Koan 冠. Il naquit à Lan-tcheou-fou 蘭州府, au Kan sou, et se donnait pour une réincarnation de Kouo Tse-i 郭子儀. On raconte qu'à sa naissance il avait déjà toutes ses dents. Ce bonze, aux allures voisines du charlatanisme, eut pour maître Pé-yun Hai-kong et habita la pagode P'ou-tchao-se 普照寺, à Tcheng-tcheou 鄭州 (du K'ai-fong-fou). Il portait une robe blanche, montait un bœuf et voyageait ainsi en jouant de la flûte.

En 1205, il alla se fixer dans la pagode de Ta Che-se 大勢寺 à Lin-t'ao 臨洮 (aux limites du Chen-si et du Se-tch'oan), où il mourut à 55 ans, moine amidiste (2).

Cheou-yu fa-che 守愚法師, 1234.

Moine bouddhiste de T'ien-t'ai, qui présenta une supplique au trône, priant Li-tsong d'incorporer au Tripitaka chinois, les 200 et quelques kiuen comprenant les ouvrages du bonze Se-ming Fa-tche 四明法智. Sa pétition reçut une réponse favorable, et les ouvrages de ce maître de T'ien-t'ai furent adjoints aux livres doctrinaux du Canon chinois (3).

Se-ming Fa-tche est le dernier des grands maîtres de cette Ecole, qui succomba sous la poussée de l'amidisme. Voir sa notice.

K'ing-cheou Hai-yun ta-che 慶壽海雲大師, 1236-1257.

Le treizième grand chef de l'Ecole célèbre de Lin-tsi 臨濟.

Son nom laïque était Song In-kien 宋印簡 de Ning-yuen 寧遠 au Chan-si. Il eut pour maître Tchong-koan Chao-kong 中觀沼公, et résidait dans une pagode de Yen (Pé-king actuel), temple de Ta-k'ing-cheou-se 大慶壽寺.

En 1236, des mandarins émirent le projet de marquer d'un sceau spécial tous les bonzes, afin de les reconnaître. Hai-yun

(1) *Ta Ts'ing-i-t'ong-tche*, K. 246, p. 6.

(2) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 31, p. 4-7.

(3) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 48, p. 5.

s'y opposa énergiquement, et riposta que les bonzes n'étaient pas des bêtes de somme marquées pour être conduites au marché.

En 1256, le khan des Mongols organisa une grande assemblée dans la pagode de Hao t'ien-se 昊天寺 pour demander victoire et félicité. Le bonze Hai-yun en fit partie. Peu après il tomba paralysé et mourut en 1257.

Koubilaï khan lui fit élever une tour dans l'enceinte de la pagode Ta k'ing-cheou-se, et lui donna pour nom honorifique: Fou-je-yuen-ming ta-che 佛日圓明大師 "Soleil du Bouddhisme, globe lumineux, grand maître".

Il eut deux disciples (voir Tableau). Hai-yun fut le treizième des grands maîtres de l'Ecole, qui sous les Yuen compta des jours de gloire. Mais après cette époque commença sa décadence (1).

Tche-pan 志磐, 1260-1271.

Bonze de l'Ecole de T'ien-t'ai, auteur de l'encyclopédie bouddhique Fou-tsou-t'ong-ki 佛祖統紀, le recueil le plus sérieux et le plus pratique qui existe en chinois. Cet ouvrage comprend 54 kiuen. Il débute par un résumé chronologique des faits et gestes du Bouddha Çakyamouni; puis il donne brièvement les notices des patriarches du Bouddhisme indien jusqu'à son entrée en Chine. Enfin il note, règne par règne, les principaux événements et les personnages bouddhiques remarquables, jusqu'à la fin des Song du Sud (1246), sous le règne de l'empereur Li-tsong.

Cet ouvrage précieux a été publié entre 1269 et 1271. Il nous a servi de base pour l'histoire du Bouddhisme, de son introduction et de sa propagation en Chine, jusqu'à la dynastie des Song du Sud. (Cf. Nanjio, N° 1661, App. III, N° 68). L'ouvrage qui fait suite à ce récit est l'Histoire du Bouddhisme par Nien-tch'ang 念常, qui continue jusqu'à la fin des Yuen.

---

(1) Cf. *Fou-tsou-t'ong-tsai*, Liv. 32, p. 6, 15.

C'est le résumé de ce second ouvrage que nous allons donner dans les pages suivantes.

Tche-pan est aussi l'auteur d'un petit résumé sur l'établissement de l'amidisme en Chine: Tsing-t'ou-li kiao-tche 淨土立教志.

III. Etat du Bouddhisme au temps des Song du Sud.

A. Politique des empereurs.

Kao-tsong, 1127-1162.

En 1127, l'impératrice Mong ordonna à tous les bonzes de prier Mô-li-tche 摩利支, vulgairement nommée Teou-mou 斗母, la mère des 9 souverains humains (1). Elle commanda d'exposer sa statue à T'ien-tchou-chan, pour qu'elle protégeât le transfert de la Cour à Hang-tcheou. L'édit fut gravé sur une stèle de marbre.

Cette même année, l'empereur permit aux bonzes d'acheter un nom honorifique en 4 caractères, moyennant la somme de 200 ligatures. L'empereur délivrait lui-même ces titres d'honneur.

En 1132, l'empereur se mit à réciter le Kin-kang-king 金剛經, et fit élever à T'ien-tchou-chan 天竺山 une splendide pagode en l'honneur de Koan-in.

En 1133, Tchou I 朱異, trésorier de l'empire, imagina un stratagème pour remplir les coffres de l'Etat. Il insinua à l'empereur que les certificats d'admission, délivrés aux bonzes et gravés sur papier jaune, avaient été très-souvent falsifiés, et qu'il serait bon de les échanger contre des certificats écrits sur étoffe de soie et munis du sceau impérial. Chaque authentique serait payé deux cents ligatures. Ce moyen d'imposer les bonzes fut adopté.

En 1133, la loi décrétant la prééminence du Taoïsme sur le Bouddhisme est abrogée.

---

(1) Cf. Teou-mou. *Recherches*, Tome IX, p. 565.

En 1139, ordre est donné de construire la pagode de Pao-ngen-koang-hiao-chan-se 報恩光孝禪寺 en souvenir de Hoei-tsong, afin que les bonzes prient pour lui.

En 1142, un mémoire au trône, présenté par Tchan Chou-i 詹叔義, conjure l'empereur de ne plus donner de certificats d'admission aux confréries bouddhiques, parce que les bonzes et les bonzesses deviennent trop nombreux. L'empereur approuve cette pétition. La même année il accorde 50.000 ligatures pour la réparation de la grande salle du temple de Koan-in à T'ien-tchou-chan.

En 1145, tout bonze au-dessous de 60 ans et en état de santé satisfaisant, fut soumis à un impôt. Les bonzes furent classés en 9 catégories; l'impôt par tête variait de 1300 sapèques à 10.000 sapèques. Cette contribution fut nommée: impôt sur les désœuvrés, Ts'ing-hien-ts'ien 清閑錢.

En 1158, nouvel édit vexatoire. Le cuivre manquait pour le monnayage: ordre fut donné de livrer aux mandarins locaux, à 20 sapèques la livre, le cuivre des statues bouddhiques, cloches, cymbales, et autres ornements des pagodes. Les particuliers devaient aussi livrer, au prix fixé, le cuivre qui était en leur possession (1).

Hiao-tsong, 1163-1189.

En 1174, construction aux frais de l'Etat d'un Ts'ang-king-leou 藏經樓 ou Pavillon-bibliothèque, à T'ien-tchou-chan, pour recevoir les ouvrages du Tripitaka chinois. L'impératrice écrivit de sa main l'inscription au front du monument (Ngo).

L'empereur *Ning-tsong*, en 1202, condamna la Secte des Végétariens du Nuage blanc, comme dangereuse et subversive de la paix publique. Le porte-drapeau de la secte, le bonze Chen Tche-yuen 沈智元, fut banni, ses pagodes furent rasées et ses biens confisqués.

(1) *Fou-tsou-t'ong-ki*, Liv. 47, p. 1-14.

B. Les sectes bouddhiques.

L'amidisme multiplie ses grands foyers de propagande. Deux grands sanctuaires en l'honneur de Koan-in sont élevés par l'empereur Hiao-tsong lui-même en 1167 : l'un à T'ien-tchou-chan au Tché-kiang, l'autre dans le palais impérial.

L'année suivante, l'ouverture du temple privé, au palais impérial, est présidée par 50 bonzes, sous la direction de leur supérieur Jo-na chan-che.

En 1173, Che Hao 史浩, duc de Wei 魏, organise à Yué-pouo-chan 月波山, Se-ming 四明 (Ning-po), une succursale de Pou-touo-chan ; il creuse une grotte et bâtit des pagodes semblables à celles du grand pèlerinage à Koan-in.

C. Le Bouddhisme en Mongolie.

Le Tibet se soumit en 1206 à Gengiskhan, qui par politique accueillit avec bienveillance le Grand Lama et lui assura l'immunité de tous les impôts. Gengiskhan ne paraît pas s'être déclaré bouddhiste, mais son petit fils Godan fut gagné par les Lamas, et, en 1247, il fit venir le célèbre lama Sakya Gungger gyaltsan (ou Sakya Pandita), qui introduisit le Bouddhisme chez les Mongols. Ce lama fit les premiers essais pour donner à cette peuplade une écriture dans laquelle on pût traduire les Sûtras bouddhiques. (Cf. Bochinger, p. 213).

D. Lamaseries de Mongolie et des Confins.

Les principales lamaseries de Mongolie et des environs sont :

La lamaserie de Ourga, célèbre entre toutes.

La lamaserie Koumboun, au Kan-sou (à la limite du Tibet Nord, district de Arndo).

La lamaserie de Ou-t'ai-chan, au Chan-si.

La lamaserie de "Tcho-miao", en mongol "Tchou-sou-me" c'est-à-dire la lamaserie du Bouddha, maître de cent disciples.

On la nomme encore "le Petit Ou-t'ai-chan" en raison de la ressemblance des deux sites montagneux, où sont construits ces temples fameux.

Ourga.

Ourga est la résidence du Bouddha vivant de toute la Mongolie. La ville est située sur la Selbi, affluent de la Tola, dont elle est distante de trois kilomètres.

Le Bouddha vivant, qui auparavant habitait la ville chinoise de Koei-hoa-tch'eng, vint en 1664 se fixer d'une façon définitive à Ourga, qui, grâce à la présence de ce pontife mongol qualifié de Tjapsoen Tamba, est devenue la cité sainte, où tout Mongol Khalka se glorifie de faire un pèlerinage, afin de pouvoir se dire le disciple du saint d'Ourga: "K'ourin Bogdo in sjabi!"

Les appartements du Bouddha renferment de véritables richesses, qui en font comme un Musée où se trouvent des curiosités rarissimes.

Ourga (48° de latitude Est, à une altitude de 3770 pieds) est située dans la grande souveraineté de T'ou-che-t'ou, dans une belle vallée de 7 à 8 kilomètres de large sur 30 kilomètres de longueur. Au Nord court la chaîne du Chingilta Ola, et au Sud se dresse la montagne boisée de Bogdo Ola, "Montagne du souverain", sur laquelle, selon la tradition, serait né Gengiskhan.

A trois kilomètres au Sud d'Ourga, sur la rive de la Tola' se trouvent deux palais appartenant au Bouddha vivant.

La ville d'Ourga se compose de trois cités juxtaposées. A l'Ouest s'étage sur les flancs d'une montagne la cité lamaïque, comprenant le "Koureu", quartier réservé au Bouddha vivant, et la cité habitée par environ 13.000 lamas.

A l'Est s'étale la concession chinoise, vulgo Mai-mai-tch'eng, ou la ville marchande. Le quartier russe, politique, militaire et commerçant, fait la jonction entre les deux agglomérations mongole et chinoise. La population civile est d'environ 25.000

habitants, auxquels s'ajoutent quelque 600 Européens, la plupart Russes.

En 1921, Ourga est devenu le centre politique, administratif, militaire et économique de la jeune République soviétique mongole.

Les Mongols l'appellent Bogta in K'ouré, "l'Enceinte du saint", ou Ta-k'ouré, la "Grande Enceinte". De là les Chinois ont tiré la dénomination Kou-luen ou Ta Kou-luen.

Tchou-sou-me.

Tchou-sou-me est le sanctuaire bouddhique le plus vénéré de la Mongolie orientale. Il est situé dans le pays mongol des Bairins Orientaux, dans l'enfoncement d'une gorge débouchant sur la grande vallée Bayan-gol qui relie le palais royal (Wang-yé-fou) du roi de la tribu (80 li à l'Ouest), à l'emplacement (25 li à l'Est) de l'ancienne capitale des Ki tan Liao, détrônés en 1125. Cette vieille capitale, aujourd'hui ruinée et nivelée, se nommait "Poro-tch'eng".

La lamaserie se trouve au fond de la gorge, qui se termine en cirque étroit, formé de pittoresques montagnes de granit, d'une structure étrange et bizarre. Ce sont tantôt de gigantesques monolithes entassés les uns sur les autres, et comme étroitement cimentés ensemble ; tantôt des blocs striés de nombreuses balafres, profondes et verticales, qu'on dirait dues à l'action lente d'énormes vers antédiluviens ; tantôt enfin des fissures et des cavités, étroits passages, qui serpentent par milles détours dans la roche vive, pour déboucher parfois au-dessus d'un abîme : y descendre est une gymnastique religieuse très pratiquée par certains pèlerins fanatiques. Dans ce massif montagneux s'ouvrent de belles cavernes, profondément creusées dans le roc sur le versant Nord, et orientées vers le Sud-Est.

Ce site sauvage, les formes mystérieuses des pointes rocheuses, attirèrent de bonne heure l'attention des bouddhistes, qui y virent un lieu consacré à Bouddha et destiné à lui rendre

un culte; les bonzes chinois vinrent s'y fixer, puis des Bouddhas taillés dans le roc ornèrent ces cavernes désertes, à l'époque des K'i-tan Liao, sur la fin de leur domination au Nord de la Chine, avant 1124. Après les avoir chassés en 1124-1125, leurs vainqueurs, les Tartares Kin 金, ancêtres de la dynastie des Ts'ing, dominèrent le Nord de la Chine de 1125 à 1234. Il y eut alors une période de prospérité: les pagodes furent érigées, les grottes furent ornées de statues taillées dans le roc. Il n'y eut qu'une éclipse momentanée, au temps de l'invasion des Mongols, qui, à leur tour, chassèrent les Kin et les remplacèrent vers 1234.

Les statues taillées dans le roc résistèrent aux destructeurs mongols. Mais voici que ces ravageurs devinrent eux-mêmes de fervents bouddhistes, après avoir embrassé le lamaïsme thibétain, bien avant l'entrevue célèbre de Altan Khan avec le 1er Dalaï lama Sonam, au Koukounor, en 1576. Mais à partir de l'introduction en Mongolie du 1er Grand Lama Tamba 丹巴, les Mongols devinrent les plus fervents bouddhistes de l'Extrême-Orient: rien ne fut épargné pour faire éclore des entrailles de la montagne sacrée du Grand Bouddha d'innombrables statues de bodhisattvas et de saints bouddhiques.

ARTICLE XIV.

Le Bouddhisme sous la dynastie des Mongols (Yuen 元) (1280-1368).

I. Liste des principaux bonzes de l'époque.

Hai-yun kouo-che		1251
Fou-yu		1255
Phags'pa (Fa-se-pa)	發思八	1280
Cha-lo-pa	沙羅巴	1280—1314
Yun-fong Miao-kao chan-che	雲峰妙高禪師	1280

Lin-ts'iuen Tsong-luen Tchang-lao	林泉從倫長老	1281
Siang-mai	祥邁	1281—1291
Tsong-tchao	從超	
Té-heng	德亨	
Yuen in	圓胤	
Tche-wen	至溫（佛國普安禪師）	
Ming-tsin	明津	
Pen-lien	本璉	
Tao-yun	道雲	
Liao-hiun	了詢	
K'ing-koei	慶規	
Hing-yu	行育	
Tao-cheou	道壽	
Siang-j'oei	相叡	
Chan-lang	善朗	
Tsou-koei	祖珪	
Yuen-i	元一	
Siué-yen Tsou-k'in	雪巖祖欽	1287
Kao-fong Yuen-miao	高峯原妙	1287+1295
Hing-ing	行英	1287+1295
Ki-t'ai-sa-li	乞台薩里	1283+1307
K'ing-ki-siang	慶吉祥	1285—1287
Yang-lien Tchen-kia	楊輦眞迦	1288
Tan-pa Kin-kang chang-che	膽巴金剛上師	1295
Si-yun ta-tsong che-ngan kong	西雲大宗師安公	1295
P'ou-hoei	普會	1295—1318
Hoang Nien-tch'ang	黃念常	1295
Koan-tchou-pa	管主八	1300
Wen-tsai	文才	+1302
P'ou-tou	普度	1314
Ou Ts'iuen-tsié	吳全節	1305
Ts'in-tcheou P'ou-kio fa-che	秦州普覺法師	+1314
Kong-ko-lo	公哥羅	1316+1327
Tch'ong-ngen Fou-yuen kiang-che	崇恩福元講師	1317

Yué-tang Tsou-in	悅堂祖闇	1300—1308
I Touo-fou	易多福	1312
Che-siang Yuen-ming Koang-kiao li-che	實相圓明光教律師	1317
Ta-i-pa kouo-che	達益巴國師	1318
Pao-tsi Miao-wen-kiang-che	寶集妙文講師	1319
Ts'ing-meou	清茂	1320
Chen Ming-jen	沈明仁	1320
Fa-hong	法洪	1321
Hong-kiao ta-che	弘教大師	1321
Ts'e-tsi	慈寂	1321—1323
P'ou-ngan Pao-yen kiang che	普安寶嚴講師	1322
Yuen-kio	圓覺	1322
Tchong-fong Ming-pen kouo-che	中峰明本國師	+ 1323
Suen chan-che	孫禪師	1330
Hoei-wen liu-che	惠汶律師	1332
Mong-joen	蒙潤	1334
Hi-tchong	熙仲	1336
T'an-ngo	曇噩	1340
Wei-tsé	惟則	1342
Kia-ngan	覺岸	1344
Toan-yai Liao-i	斷崖了義	+ 1334
Hoai-tsé	懷則	1334
Yuen-ming	圓明	1341—1368
P'ou-joei	普瑞	
Té-hoei (Ta-sou)	德輝（大訴）	
Lieou-mi (lettré)	劉謐	
P'ou-tchao	普照	
Tche-na	知訥	
Tche-tché	智徹	
Kiu-ting	居頂	1341—1368
Tche-kio seng	赤脚僧	1360—1390

II. Notices sur les bonzes et leurs œuvres.

Hai-yun, (1251).

Mong kou, ayant nommé Li Tche-tch'ang chef de la religion taoïste, nomma, pour établir l'égalité, Hai-yun chef du Bouddhisme; ce bonze, en 1251, fut "persona grata" des Khans mongols.

Fou-yu, (1255).

Supérieur du temple Chao-lin, il soutint une discussion à Kara Koroum, en 1255, avec le tao-che Li Tche-tch'ang, qui fut complètement défait. Le vainqueur profita de son succès pour demander justice à Mong-kou. Les tao-che avaient accaparé plus de 500 pagodes bouddhiques avec les propriétés attenantes, et détruit des statues de Bouddha et de Koan-in. Mong-kou promulgua un édit ordonnant la punition des coupables et la restitution de 37 propriétés bouddhiques. (Edit du 9e mois, 29e jour, 1255) (1).

Phags'pa ou Pa-se-pa (Phasba, Fa-se-pa) 發思八, (1280).

Bonze tibétain, conseiller et confident de Koubilaï Che-tsou 世祖, le fondateur de la dynastie mongole des Yuen 元. Il eut pour maître son oncle paternel Sa-che-kia-koei 薩師加哇; à 22 ans, il était nommé Kouo-che 國師; le Khan lui donna un sceau de jade et la direction suprême du Bouddhisme. En 1269 il composa l'alphabet mongol; en récompense de ses services il fut honoré du titre de *Roi de la grande et précieuse loi: Ti-che ta-pao-fa-wang* 帝師大寶法王. Il reçut un sceau royal, et fut proclamé souverain universel de toutes les sectes bouddhiques. Phags'pa est le chef des bonzes rouges (Lamas rouges), leur vrai fondateur. Il mourut à l'âge de 42 ans, en 1280 (2).

Lin-ts'iuen Tsong-luen tchang-lao 林泉從倫長老, 1281.

Moine bouddhiste de la pagode de Yo-che-yuen 藥師院 à Pékin; l'un des 17 bonzes controversistes qui prirent une part active à la séance mémorable tenue dans le palais Tchang-tch'oen-kong 長春宮, où l'empereur jugea le différend entre bonzes et tao-che à propos du fameux pamphlet *Hoa-hou-king* 化胡經.

(1) Cordier, *Histoire générale de Chine*, p. 335-336, T. II.

(2) *Fou-tsou-t'ong-tsai*, Liv. 32, p. 24-25.
Nanjio, Appendix II, N° 169. — Appendix III, N° 74.

Mong-kou, dégoûté des incessantes controverses entre bonzes et tao-che, avait remis, en 1258, à son frère Koubilaï le soin de les juger à Chang-tou, où il résidait. Le principal motif de dissension était le Hoa-hou-king, suivant lequel Lao-tse se serait rendu à Khotan, et y aurait converti au Bouddhisme les Hou de l'Asie centrale, etc... Les tao-che furent plusieurs fois battus dans les discussions qui suivirent. Koubilaï se fit apporter à Yen-king (Pé-king), livres, gravures, planches pour l'imprimerie, et tout fut brûlé solennellement près du temple Ming-tchong.

De nouveaux édits contre les tao-che et leurs livres parurent successivement en 1261, 1280 et 1281; à cette dernière date, à la suite d'un placet de Tchang yi.

En 1284, 9 lettrés de l'académie reçurent de l'empereur l'ordre de composer le procès verbal attestant la victoire définitive des bonzes sur les tao-che, et de le faire graver sur pierre *ad perpetuam rei memoriam.*

Voici les noms des autres bonzes qui furent désignés pour plaider la cause du Bouddhisme devant Koubilaï en 1281, et qui eurent gain de cause.

Siang-mai	祥邁
Tsong-tchao	從超
Té-heng	德亨
Yuen-in	圓胤
Tche-wen	至溫
Ming-tsin	明津
Pen-lien	本璉
Tao-yun	道雲
Liao-hiun	了詢
K'ing-koei	慶規
Hing-yu	行育
Tao-cheou	道壽
Siang-joei	相叡
Chan-lang	善朗
Tsou-koei	祖珪
Yuen-i	元一

(Cf. Politique de Koubilaï).

(Cf. id. Liv. 33, p. 1-4-7. — Liv. 34, p. 16-17.

Hong-jen Ta-man (Tcheou) 651-675

Trente-douzième patriarche bouddhique — Cinquième patriarche chinois

K'ing ki-siang 慶 吉 祥, 1285-1287.

Bonze chinois, auteur du Catalogue du Tripitaka chinois dressé sous les Yuen et généralement connu dans le monde savant sous le titre simplifié de *Tche-yuen-lou* 至 元 錄 ou Fa-pao-piao-mou 法 寶 標 目.

Il contient 1440 ouvrages en 5586 fascicules. Aux trois parties essentielles, Soûtras — Vinaya — Sâstras, fut adjointe une quatrième division, comprenant les Variétés, œuvres de bonzes hindous ou chinois (1).

Hoang-Nien-tch'ang 黃 念 常, 1282-1344.

Moine bouddhiste de l'Ecole Lin-tsi-tsong, né à Hoa-ting 華 亭, dans le Song-kiang-fou. Son prénom était Mei-ou 梅 屋. Très souvent il est aussi appelé Nien tch'ang 念 常. Il avait à peine treize ans, quand il obtint de la main du supérieur du Kiang-hoai un billet d'admission dans la confrérie bouddhique, en 1295.

En 1308, il étudia la doctrine de Lin-tsi 臨 濟 dans la pagode Tsing-ts'e-se 淨 慈 寺 à Hang-tcheou, où il eut pour maître le bonze Fou-tche Hoei-ki 佛 智 晦 機; ensuite on l'employa comme scribe dans ce monastère.

En 1316, il devint supérieur de la bonzerie Siang-fou-se 祥 符 寺 à Kia-hing 嘉 興.

En 1323, il fut membre du comité des écrivains chargés de transcrire en lettres d'or les textes bouddhiques qui furent ensuite conservés dans la bibliothèque impériale.

Pendant plus de vingt ans il travailla à la composition de son histoire bouddhique, le *Fou-tsou t'ong-tsai* 佛 祖 通 載 en 36 kiuen, qui s'arrête à l'année 1344. Au cours du récit il parle aussi des principaux faits relatifs au Taoïsme et au Confucéisme (2).

(1) Nanjio, N° 1612, et *Fou-tsou-t'ong-tsai*.

(2) Cf. Préface du Fou-tsou-t'ong-tsai, Liv. I, p. 1-4.
Nanjio, N° 1637. Appendix III, N° 84.

Son ouvrage est une des meilleures histoires du Bouddhisme, avec le *Fou-tsou-t'ong-ki* 佛祖統紀.

Ta-i-pa kouo-che 達益巴國師, +1318.

Bonze très érudit, qui connaissait à fond le "Grand et le Petit Véhicule", la doctrine des Ritualistes et des Tantristes. Pendant 19 ans il résida dans la pagode de Kou-fou se à Ling-tao, sur la limite du Chen-si et du Se-tch'oan. L'empereur Ou-tsong le fit venir à la capitale, et l'honora du titre de Hong fa-p'ou-tsi-ta-che 弘法普濟大師. Il mourut à 73 ans, en 1318. Par décret impérial, son titre posthume fut Yeou-cheng kouo-che 佑聖國師, et son cercueil fut transféré à Tch'eng-ki 成紀 (1).

Kio-ngan 覺岸, (1344).

Condisciple du bonze Nien-tch'ang 念常 à Hang-tcheou. En 1344, il était supérieur de la pagode de Ché-chan (Zô-cè) 佘山 (2). Ce temple s'appelait Tchao-k'ing-se 昭慶寺. Il composa la préface de l'histoire du Bouddhisme, *Fou-tsou-t'ong-tsai* 佛祖通載, œuvre de son ami Nien-tch'ang (3).

Tche-kio-seng 赤脚僧, (1360-1390).

Né à Hou-k'eou-hien 湖口縣, il se nommait Chen Kio-hien 沈覺顯 et avait le prénom de Wang-té 往德. Il se fit bonze vers la fin des Yuen 元, puis se fixa à Liu-chan 廬山, dans la pagode appelée Ting-hoei-ngan 定慧菴. L'empereur Hong-ou ayant été affligé de fièvres tenaces, ce bonze lui porta un remède qui le délivra de son mal. Ce médicament lui avait été procuré, disait-il, par le tao-che Tcheou Tien-sien 周顛仙. Tche-kio-seng, le "Bonze aux pieds nus", est renommé dans les récits romanesques (4). C'est le pendant du héros taoïste "Tche-kio-ta-sien". Son tombeau se trouve sur la montagne T'ien-tche-fong 天池峯, près de la bonzerie Hia-fong-se 霞封寺, à 50 li au S.-O. de Kieou-kiang-fou, au Kiang-si. Du reste il avait bâti sur cette même montagne une pagode appelée Fa-t'ang-ngan 法堂菴 (5).

---

(1) *Fou-tsou-t'ong tsai*, Liv. 36, p. 11-13.

(2) La montagne de Zô-cè dont il est fait mention ici est le lieu du pèlerinage à N.D. de Zô-cè, au Kiang-sou.

(3) *Fou-tsou-t'ong-tsai*, Liv. I, p. 1 à 4.

(4) *Kieou-kiang-fou-tche*, K. 51, p. 19.

(5) *ibidem* K. 13, p. 1-11.

Deux monuments historiques rappellent ces événements: ce sont deux stèles en pierre que l'empereur Hong-ou fit ériger sur la montagne T'ien-tche-fong 天池峯. La première est renfermée dans le kiosque Yu-pei-ting 御碑亭, en l'honneur du tao-che Tcheou T'ien-sien 周顛仙, qui avait fourni le médicament efficace, porté à l'empereur par le bonze Tche-kio-seng 赤脚僧. La seconde est érigée dans le kiosque Tsiu-sien-ting 聚仙亭, où se trouvent les statues de 4 personnages:

T'ien-yen tsuen-tché	天眼尊者.
Tcheou Tien-sien	周顛仙.
Tche-kio-seng	赤脚僧.
Siu Tao-jen	徐道人.

III. Prospérité du Bouddhisme sous les Yuen.

A. La politique des empereurs.

Les Lamas rouges (2).

Koubilaï, le fondateur des Yuen, tolérant pour tous les cultes, très-superstitieux, semble avoir donné ses préférences au Bouddhisme. Son conseiller et son confident était le bonze tibétain Phags'pa, qu'il combla d'honneurs et de faveurs.

Avant d'être proclamé empereur de Chine, il avait placé dans son palais une statue de Bouddha, que le bonze Yuen-i 元一 avait apportée de l'Inde.

Il fit appeler au palais le bonze Hai-yuen kouo-che, pour imposer un nom au prince héritier et le vouer à Bouddha. Koubilaï avait à son usage un chapelet bouddhique, et les murs de ses appartements étaient couverts de sentences bouddhiques, écrites en sanscrit. Il avait de fréquents entretiens avec les bonzes du palais.

(1) *Kieou-kiang-fou-tche*, K. 7, p. 1-11.

(2) Les Dalaï lamas devinrent rois du Tibet sous la suzeraineté de la Chine.

Il fit don d'une collection complète du Tripitaka à la pagode de Ngo-mei-chan au Se-tch'oan. Le bonze Ché-lo-sa 舍羅薩 Tchang-ta-che 張大師 fut désigné pour porter ce recueil canonique. Des scribes habiles étaient choisis d'office pour copier en caractères dorés les textes des prières bouddhiques; l'empereur les faisait déposer dans des écrins artistiques, et les conservait dans la bibliothèque du palais comme des objets précieux.

Koubilaï commanda à des statuaires de sculpter une image de Bouddha dans une énorme pièce de bois précieux conservée au palais impérial.

De fréquentes réunions de bonzes avaient lieu dans l'intérieur du palais; une de ces assemblées à la capitale compta jusqu'à 100.000 moines bouddhistes.

Les bonzes chargés d'expliquer la doctrine devaient porter des habits rouges. Cette catégorie de bonzes rouges fut instituée par Phags'pa (Phasba, Pa-se-pa). Ce furent les *Lamas rouges.*

L'empereur commanda la classification des livres bouddhiques selon leur corrélation avec le Petit ou le Grand Véhicule. Ce catalogue fut intitulé *Fa-pao-piao-mou* 法寶標目. Par ordre impérial, 36 ouvrages du Canon bouddhique furent imprimés et distribués dans les contrées voisines.

Cinq grandes pagodes furent construites à Ts'ing-liang-chan 清凉山 (Nan-king).

Le procès du Hoa-hou-king 化胡經.

Une des plus mémorables interventions de l'autorité impériale dans les questions religieuses se produisit lors du célèbre procès intenté aux tao-che par les bonzes, calomniés dans le Hoa-hou-king. L'empereur, dans des assises solennelles au palais, condamna les livres taoïstes, excepté le Tao-té-king, à être brûlés,

---

Cf. *Fou-tsou-t'ong-tsai*, Liv. 33, p. 1 à 4.
" " Liv. 34, p. 14 à 17.
" " Liv. 35, p. 2 à 13.

et défense fut faite de les réimprimer. L'autodafé eut lieu dans la pagode Ming-tchong-se 憫忠寺.

L'empereur Timour (Tcheng-tsong), 1295-1307.

Il donna maintes preuves de son attachement au Bouddhisme, spécialement par les faveurs accordées à l'Ecole de Lin-tsi. Son chef est revêtu d'une haute dignité, il est possesseur d'un sceau officiel dont il peut user au nom de la secte entière; une première stèle est érigée devant le monastère central Lin-tsi-yuen.

Timour, atteint d'une maladie grave, en 1302, fit venir le bonze Tan-pa et lui demanda de prier pour le rétablissement de sa santé. Après 7 jours et 7 nuits de prières, tout danger avait disparu. Un édit impérial ordonna des prières d'action de grâces dans toutes les bonzeries; de l'encens et de l'argent furent offerts aux pagodes (1). Le peuple était ruiné par les contributions exigées pour les bonzeries et les pagodes. Le censeur Li Yuen-li protesta inutilement (2).

La stèle de l'Ecole de Lin-tsi.

Un précieux document pour l'Ecole de Lin-tsi nous est conservé dans les Annales du règne de l'empereur Ou-tsong, 1308-1311. Il s'agit d'une stèle en marbre, érigée au centre de cette Ecole, à Ling-tsi, en 1309. Le texte, outre les phrases à la louange de cette doctrine, énumère les chefs de l'Ecole, depuis son fondateur Ling-tsi I-hiuen, jusqu'au supérieur de l'époque, le bonze Si-yun ta-tsong-che ngan-kong.

Cette rédaction est due au pinceau de l'académicien Tchao Mong-yao 趙孟頫, qui fut désigné par l'empereur pour la composer.

---

(1) *Fou-tsou-t'ong-tsai*, Liv. 35, p. 20.

(2) Chinese Recorder, 1894, p. 344.

Les grands chefs de l'Ecole de Ling-tsi depuis 867 *jusqu'à* 1295.

Lin-tsi I-hiuen	臨濟義玄	+ 867
Hing-hoa Ts'uen-tsiang	興化存獎	+ 924
Nan-yuen Hoei-yu	南院慧顒	+ 922
Fong-hiué Yen-tchao	風穴延沼	+ 973
Cheou-chan Cheng-nien	首山省念	+ 982
Ou-tsou Fa-yen	五祖法演	+1104
T'ien-mou-Ki	天目齊	
Lan-nieou-Houo	懶牛和	
Tchou-lin Pao	竹林寶	
Tchou-lin-Ngan	竹林安	
Hai-si-t'ang Yong-ngan	海西堂容菴	
Tchong-houo-tchang	中和璋	
Hai-yun-ta-che kien-kong	海雲大師簡公	+1257

Ce treizième chef eut deux disciples:

K'o-ngan-lang 可菴朗 et I-ngan-hoan 頤菴儇

Pi-ngan-man 蓽菴滿 — Si-yun ta-tsong-che ngan-kong 西雲大宗師安公

Ce document impériai, gravé sur une stèle de marbre au centre même de l'Ecole, restera toujours comme une preuve officielle de la véritable généalogie des chefs d'Ecole de la secte de Lin-tsi, quoiqu'en puissent écrire les auteurs de biographies, qui peuvent y apporter quelques noms divergents.

En 1311, l'empereur ferma les tribunaux érigés par les bonzes et les tao-che, en vertu de leurs charges officielles (1).

Les bonzes devenant très arrogants, et insultant les fonctionnaires et les grands de l'état, l'empereur menaça de faire couper la main ou la langue à quiconque battrait ou insulterait un bonze étranger (2).

(1) *Fou-tsou t'ong-tsai*, Liv. 35, p. 21.
ibidem Liv. 36, p. 1.

(2) *The Chinese Recorder*, 1894, p. 345.

Jen-tsong, 1312-1320.

Avant son élévation au trône, l'empereur avait étudié la doctrine bouddhique dans la pagode Hong-kiao-fou-tche 弘教佛智, à la capitale.

En 1316, l'académicien Tch'eng Kiu-fou 程鉅夫 reçut l'ordre de composer le procès-verbal attestant réception de la véritable effigie de Bouddha, statue qu'on avait offerte à l'empereur.

En 1319, le même souverain bâtit à la capitale la superbe pagode de Ta-yong-íou-se 大永福寺, dont le nom fut ensuite changé en celui de Ts'ing-ta-se 青塔寺 (1).

Ing-tsong, en 1323, fit continuer les copies du Tripitaka en caractères dorés.

Tai-ting, 1324-1328.

Il convoquait les bonzes dans son palais, pour le chant des Soûtras, et lui-même promit de garder les observances en présence du bonze son précepteur.

Il bâtit des temples luxueux, qu'il fit décorer de pierreries et d'ornements d'or; son ministre Tchang Koei eut beau lui prouver que les bonzes, égoïstes, paresseux et accapareurs, n'étaient d'aucune utilité dans l'état et étaient la plaie du pays, que l'empire dépérissait dans la mesure même de la prospérité du Bouddhisme, l'empereur n'écouta pas ses observations.

Les bonzes tibétains, munis d'une tablette avec caractères d'or, tyrannisaient le peuple au nom de l'empereur, injuriaient et outrageaient les personnes du sexe. Vainement le censeur Li Tch'ang 李昌 protesta contre ces abus criants.

Wen-tsong, en 1329, fit construire à Tsiang-chan 蔣山 la pagode Tch'ong-hi-wan-cheou-se 崇禧萬壽寺. L'année suivante il fit édifier le temple Ta-long-siang-tsi-k'ing-se 大龍翔集慶寺 (2).

---

(1) *Fou-tsou-t'ong-tsai*, Liv. 36, p. 3-13.

(2) *Fou-tsou-t'ong-tsai*, Liv. 36, p. 20-21.

Choen-ti, 1334-1368.

Un édit impérial investit un bonze tibétain de la dignité d'"Instructeur de tout l'empire mongol". Ses disciples choisirent des jeunes filles de bonne famille, pour en faire, disaient-ils, leurs servantes. Plusieurs en avaient jusqu'à trois ou quatre.

L'empereur inventa la "Danse des démons", T'ien-mô-ou 天魔舞. Les choses en vinrent à ce point qu'hommes et femmes, souverain et sujets, se livrèrent à la prostitution et à la débauche, dans un état de nudité complète.

Toute une horde de bonzes avait ses entrées franches dans les appartements privés du palais; les plus humbles des fonctionnaires étaient écœurés de leur grossièreté.

Sous la dynastie mongole, les contributions pour l'entretien des bonzes et la construction des pagodes devinrent de plus en plus lourdes.

Chaque année les prisons étaient entièrement vidées: tous les criminels, même les plus indignes de pardon, étaient remis en liberté, sous prétexte d'attirer le bonheur sur la famille régnante et sur tout l'empire. Les faveurs de la justice, devenue effrontement vénale, l'accès aux charges officielles, tout dépendait d'un mot du tout puissant bonze "Instructeur impérial" (1).

Le Bouddhisme chez les Mongols après les Yuen.

Les Mongols furent chassés de Chine en 1368; leurs tribus se divisèrent et furent plus ou moins soumises aux Ming. Les prudents Lamas se détachèrent des vaincus pour se rallier aux Chinois victorieux. Le Bouddisme n'avait pas jeté d'assez profondes racines chez les Mongols, peuple nomade, pour s'y maintenir par ses propres forces, sans l'appui du trône. Il fut peu à peu oublié en Mongolie, et il fallut l'y introduire de nouveau, deux siècles plus tard, au temps de la décadence des Ming (2).

(1) *Tsi-chouo-ts'iuen-tcheng.*
The Chinese Recorder, 1894, p. 345-346. H. Parker.

En 1571, *Alt'an-khan* (Yen-ta), le roi des Toumeds, victorieux dans la plupart de ses entreprises contre les Chinois, reçut un sceau d'or, que l'empereur Mou-tsong des Ming lui envoya avec le titre de roi, afin de mettre fin à ses incursions. Alt'an-khan entreprit en 1573 une nouvelle expédition contre le Tibet; il en ramena un Lama nommé Arik, qui le couvertit au Bouddhisme. De concert avec son petit-neveu K'ot'okt'ai setsjpn, souverain des Ortos, il envoya une ambassade au Dalaï-Lama de Lhassa, pour le prier de rétablir le Bouddhisme en Mongolie. Le Dalaï Sodnam-Tjamso quitta Lhassa en 1576, et Alt'an-khan alla à sa rencontre jusqu'au Kou-kou-nor. En 1578, le Dalaï-Lama continua son voyage et vint en Mongolie, où il laissa le grand Lama Tamba 丹巴, le premier sur la liste des Guison. Après la mort d'Alt'an-khan (1583), le Dalaï-Lama, invité une seconde fois par le fils du khan défunt, entreprit un second voyage; il passa par Ning-hia-hien et par le pays des Ortos, où il indiqua l'emplacement favorable pour la lamaserie de Wang-in-tjoo. De là il passa chez les Toumeds, et fit subir la crémation au cadavre d'Alt'an-khan. Ce Dalaï Lama mourut en Mongolie, le 6e jour de la XIIe lune, l'an 1588.

Jondom Tjamso (You tan), petit-fils d'Alt'an-khan, désigné comme étant la réincarnation du Dalaï défunt, lui succéda dans sa haute fonction, et fut le second qui porta officiellement le titre de Dalaï Lama.

En 1602, avant de partir pour le Tibet, il nomma pour la Mongolie un représentant spécial, dont les réincarnations y continuent sous le nom de Maitari Khoutouktou (K'ot'okt'ai). Un deuxième Lama resta également en Mongolie: le Manjouçri Khoutouktou, que le Dalaï Lama y avait laissé lors de sa visite à Alt'an-khan, à K'euk'ek'ot'o, (Ville Bleue), située dans le pays des Toumeds occidentaux. Là, il continue, lui aussi, de se réincarner, mais il n'occupe que le deuxième rang, après le Lama réincarnation de Maitari Khoutouktou, qui réside à Ourga (1).

(1) *Variétés Sinologiques*, N° 53. Notes sur le T'oemet, p. 6-7.

B. Les Ecoles bouddhiques.

1° *Ecole de Lin-tsi* 臨濟.

Après l'amidisme, la plus florissante des Ecoles, sous la dynastie Yuen, paraît avoir été l'Ecole de Lin-tsi. Les faveurs impériales, l'érection des stèles, le sceau officiel remis à son supérieur général, tout nous montre qu'elle atteignit à cette époque l'apogée de sa gloire. Longtemps encore elle survivra à ce passé glorieux, elle comptera encore de nombreux adhérents, et des maîtres pour enseigner sa doctrine; pourtant elle suivra toujours une marche descendante et finira par se démembrer en 1614.

2° *Ecole Hoa-yen-Hien-cheou-kiao.* (Avantaka).

Cette Ecole paraît encore prospère à la mort de son chef Wen-tsai (1301 ou 1302). Ses deux disciples Pao-yen 寶嚴 et Kin 金, morts en 1322, lui succèdent dans son enseignement, puis cèdent leur chaire aux bonzes Yuen kio 圓覺 et P'ou-joei 普瑞.

C. Littérature bouddhique.

Le grand catalogue du Tripitaka chinois *Fa-pao-piao-mou* 法寶標目, par les bonzes Koan-tchou-pa 管主八 et K'ing-ki-siang 慶吉祥. L'histoire du bouddhisme par Nien-tch'ang 念常, *Fou-tsou-t'ong-tsai* 佛祖通載, terminée en 1344.

La collection biographique de moines bouddhistes *Sin-sieou-k'o-fen liou-hio seng-tchoan* 新修科分六學僧傳, par le bonze T'an-ngo 曇噩, vers 1340.

D. Condamnation du Lotus blanc.

Les affiliés à la secte du Lotus blanc furent condamnés comme perturbateurs de l'ordre public en 1308 et en 1322. La secte était un foyer de conspiration contre la dynastie mongole.

Le turban rouge. — En 1351, le magicien Lieou Fou-t'ong organisa les "Patriotes au turban rouge", annonça le prochain avènement de Maitreya, et s'empara de K'ai-fong-fou en 1358. Dans la suite, il éprouva des

revers, et la révolte fut étouffée par Tchou Yuen-tchang, le futur empereur des Ming (1).

E. Prohibition de la secte du Nuage blanc.

En 1303, sous Timour, l'administrateur officiel de la secte au Kiang-nan fut privé de ses fonctions. Les terres appartenant aux pagodes du Nuage blanc durent payer l'impôt.

Les offices d'administrateurs religieux sont supprimés en 1306, puis rétablis en 1308 sous le règne suivant.

En 1309, l'office de la secte est supprimé à Hang-tcheou.

En 1319, sous Jen-tsong, les fonctionnaires accusent Chen Ming-jen 沈明仁 d'avoir volé au peuple 20.000 k'ing de terres, le k'ing vaut 100 meou), et de réunir plus de 100.000 adeptes, pour fomenter une révolte.

En 1320, nouvelle accusation portée par le gouverneur de la province du Tché-kiang, contre Chen Ming-jen et son bras droit Tchen Tchong-cheng. Chen Ming-jen est accusé d'avoir ordonné 4800 bonzes et accaparé 40.000 king de terres.

En 1320, au 2e mois, la secte fut dissoute par sentence officielle; Chen Ming-jen fut jugé et condamné, ses biens furent confisqués et tous les bonzes de sa secte au Kiang-nan furent sécularisés (2).

F. Ou-tang-chan 武當山.

Pèlerinage à Tchen-ou (3) génie taoïste. (Hou-pé).

La montagne de Ou-tang-chan 武當山 est située à 120 li environ au Sud de Kiun-hien 均縣, ancien Kiun-tcheou 均州, du Siang-yang-fou 襄陽府, au Hou-pé. Le Rd Scarborough lui donne 6.000 pieds de hauteur. Le massif compte 72 pics,

---

(1) Cf. *Textes historiques*, p. 1983-2000.

(2) Cf. B.E.F.E.O. 1904, p. 438-440.

(3) *Recherches*, T. IX, p. 479-485. Fig. 135. 136.

quelques-uns boisés, d'autres rocheux ; on y accède par des défilés bordant des précipices : le coup d'œil est féérique. Cette route taillée dans le roc au prix de mille difficultés fut ouverte aux frais de l'empereur Yong-lô (1403-1424), ainsi que la plupart des nombreux temples échelonnés sur toutes ces pentes. Travail gigantesque ! La montée est quelquefois si raide, qu'on est obligé de se servir de chaînes de fer posées en guise de rampes. Avant d'arriver au sommet, on traverse tout un village, habité par des marchands d'objets superstitieux que les pèlerins emportent comme souvenirs. On arrive au "temple d'or", Kin-tien 金殿, par un escalier tournant très rapide, que l'on grimpe en s'aidant des chaînes. L'édicule est élevé sur le plus haut point du sommet ; il repose sur une plate forme en pierre ; il n'a que 15 pieds de haut sur environ 12 pieds carrés de surface. Excepté le pavé qui est en marbre, tout l'édicule est en cuivre ou en bronze ; le toît est richement doré. Il n'y a de place que pour l'idole et ses deux assesseurs ; devant eux est une table-autel sur laquelle on brûle de l'encens. Deux brûle-encens sont placés chacun d'un côté de l'entrée. L'édicule n'a qu'une porte, sans aucune fenêtre.

Ce "temple d'or" fut érigé sur le pic T'ien-tchou chan, à l'époque des Yuen. Sous le règne de Yong-lô, on le transféra sur le pic Siao lien-fong 小蓮峰, aussi le nomme-t-on Tch'oan-tchan tien 轉展殿, "le Palais transporté. Pour prévenir toute tentative de vol, on l'a entouré d'une solide protection. Au moins deux mille tao-che, dispersés dans les divers temples de cette colonie taoïste, vivent aux dépens de la crédulité publique. Des centaines de mendiants ont envahi ces parages, pour exploiter les pèlerins. Ce sont surtout les Tchai kong 齋公, "Végétariens", qui font ce pèlerinage à Tsou-che 祖師 (Tchen-ou 眞武), encore appelé vulgairement Lao-yé 老爺.

Deux grandes inscriptions datent des règnes de K'ang-hi et de K'ien-long (*Kiun-tcheou-tche*, K. VI, p. 22), en 1703 et en 1778. A cette dernière date, K'ien-long offrit un "pien" au temple du pic T'ien-tchou-fong 天柱峰, "Colonne du Ciel". Cette

montagne s'appelait alors T'ai-houo chan 太和山; sous le règne de Yong-lô 1403-1424, la montagne s'appela T'ai-yo 太嶽.

A l'époque des Tchan-kouo 戰國, la forteresse de Kiun-ling 均陵 dépendait du royaume de Tch'ou 楚 et était une des redoutes avancées, contre l'invasion des Ts'in 秦. Sous les Han 漢, la ville fut démantelée (1).

Une tradition raconte que Tchen-ou, le génie taoïste, cueillit une fleur de prunier, la plaça sur une branche de pin et dit: "Quand ce pin fleurira et donnera des fruits, le taoïsme fleurira". On montre encore ce vieux pin sur la montagne (2).

ARTICLE XV.

Le Bouddhisme au temps des Ming (1368-1644).

I. Liste des bonzes éminents.

Che-tchang fa-che	士璋法師	1368—1369
Yun-fong Tsou-teng	雲峰祖燈	1369
Yong-ning	永寧	1369
Pé-yun Tche-tou chan-che	白雲智度禪師	1369
Ta-t'ong fa-che	大同法師	1369
K'o-sin	克新	1370
T'ien-ning Fan-k'i chan-che	天寧梵琦禪師	1370
Tsong-lé	宗泐	1370+1382
Wan-kin chan-che	萬金禪師	1371

(1) Cf. *Kiun-tcheou-tche*, K. XIV, p. 6 et p. 1.
K. II, p. 7 et 8.
Siang-yang-fou-tche, K. IV, p. 57.
K. V, p. 44.

(2) *Kiun tcheou-tche*, K. XIV, p. 5.

Tchou-ngan Hoai-wei	竹菴懷渭	1371+1375
Tsou-lai	祖來	1371
Tsou-tch'an	祖闡	1371
I-tchong chan-che	以中禪師	1373—1378
Chou-tchong Ou-yun chan-che	恕中無慍禪師	1374—1386
Ming Seou-tch'ang	明叟昌	1376
Jou-ki fa-che	如玘法師	1377—1385
Tong-ming Hoei-je fa-che	東溟慧日法師	1379
Wan-fong Che-wei	萬峰時蔚	1381
Hing-tchong Tche-jen	行中至仁	1382
Yuen-tchen fa-che	原眞法師	1385
Tao-tch'eng chan-che	道成禪師	1390+1431
Hoei-ti (Lao-fou)	惠帝	1399
T'ien-yen tsuen-tché	天眼尊者	1399
Pandita		1403—1425
Tong-pé Chan-ki fa-che	東白善啓法師	1404+1443
Hi-kou Che-i	希古師頤	1404+1422
Fou-kien Kien-ngan	佛鑑簡菴	1404+1432
T'ai-tch'ou Ki-yuen	太初啟原	1405
Ha-li-ma	哈立麻	1407
Ning-jan Liao-kai	凝然了改	1413+1421
Kiu-k'ong K'i-pin	俱空契斌	1413+1452
Wen-sieou chan-che	文琇禪師	1418
I-jou	一如	
Yuen-tsing	圓瀞	1431
T'an-pi	曇璧	1433
Tche-ing	智瑛	1436
Hai-tcheou P'ou-ts'e	海舟普慈	1441+1462
Hai-tcheou Yong-ts'e	海舟永慈	1441+1462
Chao-k'i chan-che	紹琦禪師	1457
Kou-k'i Kio-tch'eng	古溪覺澄	1464+1473
K'ong-kou King-long chan-che	空谷景隆禪師	1470
Yué-kiang Kio-tsing	月江覺淨	1479
Jou-fou chan-che	如巿禪師	1489
Jou-pa	如杷	1489

Tsing-chan	淨善	1498
Ts'ing-fong	清風	1465+1498
Tche-sou (Tsing-ngan)	智素(靜菴)	1506
Kou-tchouo chan-che	古拙禪師	1526
Ou-siang Yuen-ing chan-che	無相圓應禪師	1526
Ts'ing-sieou	清秀	1522+1567
Yué-k'ong	月空	1522+1567
Hoang-long Wei-ts'ing	黃龍惟清	1540
Sing-k'ong	性空	1557
Fa-hai	法海	1522+1567
Wan-song Chao-lin	萬松紹林	1556
Tao-yong	道融	1558+1568
Fa-tcheou Tao-tsi chan-che	法舟道濟禪師	1560
Té-k'oei	德葵	1572
Té-kiai	德戒	1572
Tche-k'ong	智空	1656+1580
Jou-tche	如智	1580
Tsou-tchou Hoan-i	祖住幻依	1584+1587
Té-lien	德連	1586
Ts'ien-song Ming-té	千松明得	1587
Tchen-k'o	眞可	1589+1603
Hoei-koang chan-che	慧廣禪師	1598
Tchen-yuen	督緣	1598
Tsing-chan		1598
Ta-tche chan-che	大智禪師	1573+1620
Ou-leou P'ing chan-che	無漏瓶禪師	1614
Yun-si Lien-tch'e ta-che	雲棲蓮池大師	1573+1615
Tchou-hong		1615
Hai-hien	海賢	1615
Tsi-yong	寂融	1615
San-wei Tsi-koang	三昧寂光	1615—1621
P'ou-t'ai	普泰	1622
Miao-ti (Hiué-ing houo-chang)	妙諦(血影和尚)	1573+1628
Li-chan	立禪	1622
I-lien	依蓮	1627

Song-jou Tao-mi	嵩乳道密	1628+1658
Té-tch'eng	德證	1631
Mi-yun Yuen-ou	密雲圓悟	1631+1642
T'ien-in Yuen-sieou	天隱圓修	1634+1695
Ta-hiang Ngan-lan fa-che	大香唵嚂法師	1636
Tchou Che-ngen (laïque)	朱時恩	1633
Choei-koang Hong-tsé	瑞光宏徹	1636-1648
Eul-mi Ming-fou	爾密明複	1642
Tsi-koang liu-che	寂光律師	1645

II. Notices sur les bonzes et leurs œuvres.

Tsong-lé 宗泐, 1370-1382.

Moine de la pagode T'ien-kiai-se 天界寺 à Nan-king. L'empereur eut un premier entretien avec lui en 1370, puis, en 1378, il l'envoya au Si-yu comme chef de file d'une trentaine de moines, avec ordre de se procurer des ouvrages bouddhiques nécessaires pour compléter les traductions chinoises.

Les pèlerins revinrent en 1382, et remirent à T'ai-tsou le *Tchoang-yen-king* 莊嚴經, le *Pao wang-king* 寶王經 et le *Wen-chou-king* 文殊經 ainsi que plusieurs autres manuscrits. L'empereur conféra à Tsong-lé une dignité dont il abusa sans doute, car il fut privé de sa charge et se sauva à Tch'a-fong 槎峯, au Fong-yang-fou 鳳陽府, où il mourut.

En 1378, avant son voyage au Si-yu, il avait composé, avec le bonze Jou-ki 如玘, trois commentaires sur le *Pan-jo-king*, le *Leng-yen-king* et le *Kin-kang-king* (1).

Tsou-lai 祖來, 1371.

Le roi du Japon envoya le bonze Tsou-lai 祖來 en ambassade auprès de T'ai-tsou. Celui-ci le reçut bien, et, pour resserrer les liens entre les deux nations, ne négligea point d'utiliser leur commune croyance au bouddhisme. Dans ce but il députa le bonze Tsou-tch'en et 7 autres vers le souverain du Japon, avec mission de lui porter un calendrier! Peu

(1) *Tsong-t'ong-p'ien-nien*, Liv. 28, p. 211-213.

après, en 1381, un des ambassadeurs japonais fit comprendre à l'empereur, que les Japonais n'entendaient pas courber l'échine devant Sa Majesté céleste (1).

Tsou-tch'en 祖 闡. 1371.

Chef de l'ambassade envoyée par T'ai-tsou au roi du Japon, au retour du bonze Tsou-lai. Les huit bonzes chinois, leur commission faite, entreprirent de prêcher leur doctrine pendant deux ans. Le roi Ohito ne vit pas d'un bon œil cette propagande étrangère, et renvoya les bonzes chinois (2).

Wan-fong Che-wei 萬 峯 時 蔚. †1381.

En 1381, mourut le 36e chef de l'Ecole Nan-yo tcheng-tsong.

N. B. Il est bon de remarquer que le bonze Ki-in 紀 蔭, dans son *Tsong-t'ong p'ien-nien*, met sur la liste de l'Ecole Lin-tsi la plupart des chefs du Nan-yo tcheng-tsong. Il considère cette école Nan-yo tcheng-tsong comme presque complètement transformée en l'Ecole Lin-tsi. Cette opinion personnelle et quelque peu partiale paraît exagérée. De fait l'ancienne Ecole fondamentale subsista jusqu'en 1735, et son dernier grand chef fut Ming-hoei chan-che, calligraphe célèbre, honoré par l'empereur Yong-tcheng. (Voir la liste et les notices des 68 chefs d'Ecole du Nan-yo-tcheng-tsong dans le VIIIe volume des *Recherches*, p. 395 à 413).

La vérité est que deux rameaux poussèrent sur cette branche; l'un d'eux, l'Ecole Lin-tsi, fut le plus vigoureux, mais il ne fit pas périr la souche d'où il était né.

Le *Tsong-t'ong-p'ien-nien* nomme Wan-fong Che-wei le 21e chef de l'Ecole Lin-tsi, et ainsi de suite pour les autres chefs du Nan-yo. Che-wei mourut à 79 ans en 1381. Les deux Ecoles préconisent les mêmes hommes comme leurs maîtres (3).

Bien mieux, les bonzes de l'école Lin-tsi s'attribuent bravement Mo-tsou pour premier fondateur, et suppriment ainsi sans plus de façon toute l'Ecole Nan-yo tcheng-tsong, qui devient l'Ecole Lin-tsi. Sans diminuer l'importance de cette Ecole, il convient de rester dans les limites du vrai. Il y eut mélange des deux Ecoles, et non suppression de l'Ecole mère.

Tao-tch'eng chan-che 道 成 禪 師. 1390†1431.

Il a deux prénoms: Tsieou-fong 鷲 峯 et Siué-hien 雪 軒. Ce bonze

(1) *Textes historiques*, p. 2011.

(2) *ibidem*.

(3) *Tsong-t'ong-p'ien-nien*, Liv. 28, p. 212.

appartenait à la secte Ts'ao tong-mé et eut pour maître Ts'ieou-kiang kié 秋江潔.

L'empereur l'investit de l'office d'Examinateur national de tous les bonzes de l'empire. T'ai-tsou lui fit don d'une chape d'or, et lui donna pour résidence la pagode Tien-kiai-se.

En 1403, Tch'eng-tsou lui donna un bol d'or et un bâton pastoral d'étain, puis le députa vers le Japon, pour réformer les doctrines erronées de cette contrée.

Tao tch'eng revint en 1404, et mourut à Nan-king en 1431. L'empereur lui fit élever un stoûpa, et la pagode où il mourut prit le nom de Tsieou-fong chan-se (1).

Ing-neng 應能.

Hoei-ti (Lao-fou) 惠帝 (老佛), 1399.

Une légende raconte que l'empereur Hoei-ti ne périt point dans l'incendie du palais de Nan-king, mais qu'un de ses familiers lui remit une robe de bonze, lui rasa la tête et le fit évader par une conduite d'eau; 27 de ses fidèles l'accompagnèrent dans sa fuite et se firent bonzes. Il se réfugia ensuite au Se-tch'oan, passa au Yun-nan, au Koei-tcheou, au Koang-si, et vécut dans les bonzeries jusqu'en 1440. Il manifesta le désir de mourir au lieu de sa naissance. L'empereur Ing-tsong, mis au courant du mystère, le fit venir à la cour et le tint prisonnier dans un appartement du palais.

Il y mourut, et fut inhumé secrètement. On l'appela Lao-fou 老佛, le Vieux Bouddha. Il a sa pagode et sa statue à Fou-Choen-hien, au Se-tch'oan, à Ts'ing-chan-hia, 50 li Sud-Est de la ville.

Pandita, 1403-1425.

Pandita, bonze indien, arriva à Pé-king sous le règne de Yong-lo (1403-1424), et offrit à l'empereur cinq statuettes de Bouddha en or. L'empereur décerna au bonze le titre de "Grand maître du royaume", et fit construire à 6 li à l'Ouest de Si-tche men le temple Ou-t'a-se, ainsi nommé parce qu'il comprend une terrasse sur laquelle se dressent cinq tours.

Yong-lo assigna ce temple comme demeure à Pandita. A l'époque des Ts'ing, des lamas succédèrent aux bonzes pour la garde du temple (2).

---

(1) *Tsong-t'ong-p'ien-nien*, Liv. 28, p. 213-215.

(2) *Bulletin de l'association amicale franco chinoise*, Vol. III, p. 137-138.

Ha-li ma 哈立麻, 1407.

Le bonze Ha-li-ma, précepteur de l'empereur, est nommé "Grand Excellent Bouddha du Si-t'ien", avec le titre de "Roi de la grande et précieuse Loi". Ses trois principaux disciples reçoivent le titre de "Kouo-che", avec juridiction sur tous les bouddhistes. De là date la prédominance des bonzes rouges tibétains sur les bonzes gris chinois (1).

Ning-jan Liao kai 凝然了改, 1413+-1421.

Le 45e chef de l'Ecole Tsing-yuen et le 25e chef de l'Ecole Tsao-tong-mé (2). (*Recherches*, T. VIII, p. 428).

Kiu-k'ong K'i-pin 俱空契斌, 1413+-1452.

Le 46e chef de l'Ecole Tsing-yuen et le 26e chef de l'école Tsao-tong-mé (3).

N. B. Les deux noms précédents prouvent que désormais les partisans de l'Ecole Tsao-tong-mé considèrent l'Ecole souche, Tsing-yuen-tsong, comme à-demi transformée en leur secte et confondue avec elle, aussi donnent-ils les grands chefs de l'Ecole Tsing-yuen pour les chefs de leur Ecole, sans même le mentionner. C'est une seconde assimilation de l'Ecole mère avec la branche secondaire. Ces deux remarques sont nécessaires pour l'intelligence de tout le texte du Tsong-t'ong p'ien-nien 宗統編年.

Nan-yo-tsong } Amalgamées. (Eclectisme).
Lin-tsi-tsong }

Tsing-yuen-tsong } Amalgamées. (Eclectisme).
Tsao-tong-mé }

Tous les autres auteurs font subsister les deux Ecoles souches.

Hai-tcheou Yong-ts'e 海舟永慈.
(*Hai tcheou P'ou-ts'e*) 海舟普慈, 1441-1462.

Il s'agit ici du 39e patriarche de l'Ecole Nan-yo tcheng-tsong, que le Tsong-t'ong-p'ien-nien, suivant sa méthode, compte comme le 24e patriarche de l'Ecole Lin-tsi. Cet ouvrage prétend que les auteurs se sont trompés sur ces deux noms; voici comment il les classe: *Hai-tcheou P'ou-ts'e* 海舟普慈, nom de famille Ts'ien 錢, de Tch'ang-chou 常熟 au Sou-tcheou 蘇州. (*Recherches*, T. VIII, p. 428).

(1) *Textes historiques*, p. 2022.
(2) *Tsong-t'ong-p'ien-nien*, Liv. 28, p. 213-215.
(3) *Tsong-t'ong-p'ien-nien*, Liv. 28, p. 214-216.

Hai-tcheou Yong-ts'e 海舟永慈, nom de famille Yu 余, de Tch'eng-tou 成都, au Se-tch'oan 四川.

D'après ce biographe, le Fou-tsou tcheng-tsong a confondu Yong-ts'e avec P'ou-ts'e (1).

Fa-tcheou Tao tsi chan-che 法舟道濟禪師, +1560.

Bonze tantriste, il se nommait Tchang 張 et habitait Sieou-tcheou 秀州. A Yen koan 鹽官, la vieille pagode de Kiu-tche-yuen 俱胝院 était croulante; près de ce temple se trouvait un puits. Il arriva qu'une femme passa par là après ses couches et souilla l'eau de cette source. La foudre frappa le vieux mur de la pagode: il s'écroula et combla le puits. Ce fut dans ces circonstances que Tao-tsi y arriva. Il rassura les gens et leur dit: "Pour la pagode, je la rebâtirai; je remettrai aussi le puits en bon état". Ceci dit, il récita une formule magique: aussitôt la moitié des pierres sortirent du puits. Depuis ce temps on le nomma Pan-tsing: Le Demi-puits.

Plus tard il s'en alla à Ou-kang, et les grenouilles vinrent écouter le récitatif de ses prières. Il mourut à Kia-hing, en 1560 (2).

Souvent ces légendes ridicules ont contribué à rendre célèbre telle ou telle pagode.

Tche-k'ong 智空, 1565.

Dans le siècle il se nommait Ko Miao-yeou 葛妙有. Il naquit à T'ai-houo 太和, au Yun-nan. Devenu moine bouddhiste, il habita la montagne de Ki-tsou-chan 鷄足山, et se brûla un doigt en l'honneur de Bouddha. Dans la suite il vint à Nan king, résida quelque temps dans la pagode T'ien-kiai-se, puis alla se fixer à Ché-chan (Zô-sè) 佘山, où il mourut en 1580.

Le lettré Siu kiai 徐階 composa l'épitaphe qui fut gravée sur son stoûpa (3).

Tchen-k'o 眞可, 1589-1603.

Il eut deux prénoms: Ta-koan 達觀 et Tse pé 紫柏. Pendant la persécution de Che tsong contre les bonzes, la pagode

(1) *Tsong-t'ong-p'ien-nien*, Liv. 28, p. 214.

(2) *Tsong-t'ong-p'ien-nien*, Liv. 30, p. 223.

(3) *Tsong-t'ong-p'ien-nien*, Liv. 30, p. 223-224.

Ché-chan, au Song-kiang-fou, pèlerinage du Kiang-sou, à N.D. Auxiliatrice.

Stoûpa métallique de la pagode
de Ngo-yu-wang chan.

de Leng-yen-se 楞嚴寺 avait été détruite: il demanda à l'empereur Chen-tsong, en 1589, de bien vouloir la relever. Cette faveur lui fut accordée. Cette pagode, destinée à devenir célèbre, se trouvait à Kia-houo 嘉禾 (Kia-hing au Tché-kiang).

Ce bonze lettré et industrieux, remarquant la difficulté d'imprimer les livres bouddhiques sur des bandes de papier pliées en éventail, eut l'idée de les imprimer sur des feuilles rectangulaires séparées et reliées en un volume. Avec le concours d'un de ses disciples, Tao-kai Fa-pen 道開法本, et de plusieurs lettrés ses amis, dont deux sont spécialement mentionnés: Fong Mong-tcheng 馮夢禎 et Lou Koan-tsou 陸光祖, il entreprit une nouvelle édition du *Tripitaka*, qui porta le nom de *Kia-houo Leng-yen-tsang-king* 嘉禾楞嚴藏經, c'est-à-dire: "Tripitaka de la pagode Leng-yen-se à Kia-houo".

En 1591, l'impératrice Ts'e-cheng 慈聖 prit le bonze Tchen-k'o pour son instructeur, et reçut les *défenses*.

En 1592, il partit pour le Nord, à la recherche d'une maison de pierre contenant, gravées sur marbre, des écritures du Tripitaka. Ses recherches lui firent découvrir ce vieux monument dans la bonzerie de Wan-kong-t'a-yuen 琬公塔院, où se trouvait la pagode de Lei-in-se 雷音寺. Il entra dans la vieille maison de pierre et y trouva une cassette contenant des Ché-li (Reliques). L'impératrice se fit apporter ces reliques, les conserva 3 jours dans son palais pour les vénérer, puis les fit reporter dans la maison de pierre. Le bonze Tchen-k'o mourut en 1603. Son stoûpa est à Choang-king 雙徑 (1).

Hoei-koang chan-che 慧廣禪師, †-1598.

Ce moine se nommait dans le siècle Yao Jang-i 姚讓義; il naquit à Liang-k'i 梁溪. Ce fut en 1598 qu'il vint sur la montagne de Ngo-yu-wang-chan 阿育王山, à 50 li à l'Est de Ning-po. La pagode de cette montagne, appelée Yu Wang-chan se 育王山寺, renferme un petit stoûpa métallique contenant des reliques de Bouddha et ciselé par ordre d'Asoka.

Hoei koang prétendit avoir eu une apparition de Bouddha; il résolut

(1) *Tsong-t'ong-p'ien-nien*, Liv. 30, p. 225-228.

de s'immoler en holocauste pour sa gloire. Il se frotta d'huile, puis se brûla vivant, le 25 de la IVe lune (1).

Tchen-yuen 眞 緣, 1598.

Bonze brûlé en holocauste. Son nom de famille était Liang 梁 et il était natif de Si-chan 錫 山. Après divers tâtonnements il se décida pour l'Ecole de T'ien-t'ai, mais en même temps il continua d'invoquer Bouddha: mi-syncrétiste, mi-amidiste. Il eut une apparition de Bouddha, qui se présenta auréolé de lumière et haut de 16 pieds. Devant lui, Tchen-yuen fit vœu de se sacrifier en son honneur et de se brûler vif. Sur ce, il cessa de prendre aucune nourriture, et pendant quelques jours il but de l'huile. Le jour fixé pour l'accomplissement de son vœu, il alla s'asseoir sur la colline de T'a-chan 塔 山, à Se-ming (Chao-hing fou). Il s'entoura le corps de bandelettes qu'il imbiba d'huile, puis frotta vigoureusement entre ses mains une boule de ngai 艾 qui s'enflamma; le feu se communiqua des pieds à la tête et au bûcher préparé: le bonze fut ainsi brûlé vif.

Un arc lumineux parut au-dessus de sa tête, et au sommet, on aperçut un Bouddha d'or de deux pieds de hauteur...

Plus de 10.000 spectateurs assistèrent à cette tragédie macabre!

Yun si-lien-tche-ta-che 雲 棲 蓮 池 大 師, 1573-1615.

Le 8e Chef de l'Amidisme; fut supérieur de la pagode Kin-chou-chan 金 粟 山, 35 li S.O. de Hai-yen-hien 海 鹽 縣 au Tché-kiang, sous le règne de Wan-li (2).

Tchou-hong 祩 宏, 1615.

Abbé de la pagode de la "Terre Pure" de Yun-si-se 雲 棲 寺, près de Hang-tcheou au Tché-kiang. Il eut une discussion doctrinale avec le P. Mathieu Ricci (3).

Miao-ti 妙 諦, 1573+-1628.

Surnommé Hiué-ing-houo-chang 血 影 和 尙. Les Japonais, s'étant emparés de Kia-hing fou au Tché-kiang, au début du règne de Tchong-tchen, des Ming, vers 1628, pillèrent la ville. L'argent, les objets volés et les femmes captives, tout fut accumulé dans la grande pagode San-t'a se 三 塔 寺, à 5 li à l'Ouest de la ville. Des gardes laissés dans la pagode, les

(1) *Ngo yu wang-chan-tche*, K. 8, p. 19.

(2) *Kia-hing-fou-tche*, K. 19, p. 14-29.
Recherches, T. VIII, p. 461.

(3) *Truth and Tradition in Chinese Buddhism. Reichelt*, p. 157.

soldats continuèrent de piller. Le bonze Miao-ti enivra les gardes, mit les femmes en liberté et leur conseilla d'emporter tout ce qu'elles pouvaient des objets volés. Les Japonais de retour, le bonze dit que pendant son sommeil il avait vu un Esprit qui était venu délivrer les captives. Les Japonais ne furent pas dupes de cette invention, ils battirent le bonze et le brûlèrent. Son sang coagulé à terre forma l'image d'un bonze, et les traces existent encore. Le sous préfet Wei Ki-ping 危芑濱 érigea une stèle commémorative. Les païens viennent en foule brûler de l'encens au bonze patriote. (Chen-pao 申報, 31 Mai 1926).

Tchou Che ngen 朱時恩, (laïque), 1633.

L'auteur de l'histoire du Bouddhisme intitulée *Fou-tsou-kang-mou* 佛祖綱目, qui débute à la période légendaire des 7 Bouddhas, et nous mène jusqu'à la mort du bonze Wan-fong Che-wei 萬峯時蔚, en 1381, la 14e année de Hong-Ou, le fondateur des Ming.

Il travailla à la composition de cette histoire de 1610 à 1631, et la publia en 1633.

Il composa encore un recueil biographique des lettrés favorables au Bouddhisme, en tout 72, depuis Wei Mô-kié 維摩詰 jusqu'à Song-king-lien 宋景濂. Ce recueil a pour titre: *Kiu che-fen teng lou* 居士分燈錄. Le nom de lettré de Tchou-che-ngen est Sin-k'ong-kiu che 心空居士 (1).

III. L'état du Bouddhisme sous les Ming.

A. Politique des empereurs Ming.

Hong-ou, le fondateur, nommé Tchou Yuen-tchang 朱元章, né à Fong-yang-fou au Ngan-hoei, entra dans une pagode à 17 ans. Il échangea bientôt la robe du bonze contre le sabre, prit rang parmi les principaux chefs révolutionnaires, et finalement monta sur le trône en 1368. Ancien bonze, il se montra toujours conciliant pour la confrérie bouddhique. La première année de son règne, il convoqua une assemblée religieuse à Tsiang-chan 蔣山, sous la direction des 10 bonzes les plus remarquables du Kiang-nan. Ce fut dans cette circonstance qu'il fit

(1) *Tsong-t'ong-p'ien-nien*, Liv. 31, p. 233, 234.

l'éloge du bonze "aux sourcils blancs" : Tong-ming Hoei-je fa-che.

Chaque année, il ne manquait pas d'organiser de grandes processions, "Hoei", où de nombreux bonzes se trouvaient réunis. Lui-même voulut assister avec toute sa cour à la grande procession bouddhique de Tchong-chan 鐘山, en 1372.

Il écrivit de sa main, en 1377, les préfaces des prières bouddhiques *Kin-kang-king* 金剛經, *Leng-yen-king* 楞嚴經 et *Sin-king* 心經.

En 1378, il envoya une trentaine de bonzes au Si-yu, avec mission de se procurer des ouvrages hindous sur le Bouddhisme.

Hong-ou n'entendait pas volontiers les observations à cet égard. Ainsi, en 1382, l'empereur ex-bonze crée une hiérarchie parmi les moines bouddhistes, leur confère des dignités, favorise leur culte, les reçoit familièrement et parle de sujets doctrinaux avec eux. Le grand juge Li Che-lou 李仕魯 réclama contre ces faveurs, et dénigra le Bouddhisme devant l'empereur. Celui-ci le fit mettre à mort sous ses yeux.

L'impératrice étant tombée malade cette même année, les grands ministres prièrent l'empereur de la recommander "aux prières des bonzes". L'impératrice fut ensevelie et inhumée avec prières et cérémonies bouddhiques. Chaque pagode bouddhique, dans tout l'empire, dut sonner trente mille coups avec la cloche de la communauté. De là sans doute la coutume, encore en vigueur de nos jours (1920), de sonner pendant 49 jours et 49 nuits la cloche d'une pagode pour la délivrance de l'âme d'une femme de bonne famille (1).

En 1686, Hong Ou donne l'autorisation au bonze Kou-tchouo-tsuen 古拙俊 d'admettre mille bonzes dans une seule cérémonie à Fan-tch'ang 繁昌.

---

(1) *Recherches*, T. I, p. 121.

En 1390, un décret impérial établit l'examen des bonzes(1).

L'empereur Tcheng-tsou, 1403-1424.

En 1403, il envoie le bonze Tao-tcheng au Japon, pour réformer les sectes japonaises dissidentes.

En 1403, l'empereur réunit en comité les moines bouddhistes les plus savants, et leur commande de surveiller l'impression du Tripitaka chinois. Le travail fut terminé en 1409 (2).

Yong-lô fit élever la fameuse tour de porcelaine à Nan-king lors du transfert de la capitale à Pé-king. Elle fut achevée en 1431 (3).

Siuen-tsong, en 1431, décréta que des sacrifices seraient offerts au bonze Tao-tcheng, délégué impérial au Japon et récemment décédé.

En 1435, deux pagodes bâties avec les deniers de l'Etat, l'une à Hang-tcheou, Kou-tao-chan 古道山, l'autre, le temple Tong-ming chan-se 東明禪寺, furent ouvertes au culte avec de grandes solennités (4).

L'empereur Ing-tsong, en 1445, fit don d'un exemplaire du Tripitaka à toutes les pagodes remarquables de l'empire. La pagode Siang-fou-se 祥符寺 de Tchang-tcheou, résidence du célèbre historien Ki-ing, en reçut aussi un exemplaire.

En 1461, le *Ta Ming-i-t'ong-tche* 大明一統志, la grande géographie des Ming, sous la direction de Li-Hien, fut achevée. L'impression avait commencé dès 1450 (5).

L'empereur *Che-tsong* favorisa le Taoïsme aux dépens des bonzes, et détruisit les pagodes de la capitale, en 1536.

(1) *Tsong-t'ong-p'ien-nien*, Liv. 28, p. 210 à 213.
Textes historiques, p. 207, 213, 214.
(2) *Tsong-t'ong-p'ien-nien*, Liv. 28, p. 214, 215.
(3) Cf. *Article* IV. La Tour de Porcelaine.
(4) *Tsong-t'ong-p'ien-nien*, Liv. 28, p. 215.
(5) *ibidem* Liv. 28, p. 215, 216.
Liv. 29, p. 217.

Chen-tsong, en 1586, fit ajouter au Tripitaka chinois 15 ouvrages écrits par des auteurs Nordistes. Ces ouvrages furent imprimés, et un exemplaire fut envoyé à chacune des grandes pagodes qui avaient précédemment reçu le premier recueil.

L'impératrice Tse-cheng reçut les *défenses* bouddhiques (1).

Hi-tsong, en 1624, canonisa Koan-kong, le dieu de la guerre et des lettrés. A partir de cette époque il fit sans bruit son entrée dans les pagodes bouddhiques (2).

B. La politique des Ming à l'égard du Lamaïsme tibétain. L'abolition de l'hérédité du Lama-Roi.

Les Lamas Jaunes.

Le Grand Lama du Tibet, "roi de la Loi" et "aviseur impérial", était, depuis 1280, vrai roi du Tibet sous la suzeraineté de la Chine. Huit chefs Saskya se succédèrent sur le trône du Tibet, et profitèrent de leur situation privilégiée pour écraser les sectes adverses. Les Lamas rouges de Pa-se-pa étaient maîtres. Les Lamas noirs, sectateurs de la religion primitive, les Bumpos, quittèrent en masse le Tibet central et vinrent s'établir aux confins du Se-tch'oan, dans le bassin du Ming-kiang.

Les Lamas rouges de la secte "Saskya" étaient mariés, et leurs fils héritaient du pouvoir des chefs de famille ; de la sorte le pouvoir était héréditaire et restait toujours aux mains de ces lamas.

Les Ming, dans le dessein de supprimer peu à peu ce système d'hérédité, leur opposèrent des princes laïques et des lamas hétérodoxes, qu'ils comblèrent de titres et de faveurs. Cette politique avait pour but de contrebalancer la puissance des lamas "Saskya". Les Grands Lamas de trois autres lamaseries furent mis sur le pied d'égalité avec le Grand Lama des "Saskya".

(1) *Tsong-t'ong-p'ien-nien*, Liv. 29, p. 225, 226.
(2) *ibidem* Liv. 31, p. 231.

De là, entre ces multiples têtes administratives, rivalité dont la Chine sut tirer bon parti. C'est ainsi qu'en 1371 Ming Hong-ou nomme roi du Tibet *Lakialétsang*, descendant de Phagspa (Pa-se-pa).

En 1407, Yong-lo donne la souveraineté du pays de Gou-tong au roi de Niala. Il réussit aussi à former un Etat-tampon entre la Chine et le Tibet, par l'agglomération des Kiala, des Mossos et des Mou de Li-kiang. Mais celui qui favorisa le mieux leur politique fut le réformateur Tsongkhaba.

Tsongkhaba naquit en 1355, dans le district de Amdo, au Nord du Tibet, à la limite du Kan-sou, là où fut construite la lamaserie de Kumbun. La légende raconte qu'il eut pour maître un lama très intelligent, "au grand nez, à l'œil vif" : peut être un missionnaire catholique romain, ou du moins un homme familier avec les rites de l'Eglise. Cela expliquerait la ressemblance frappante des cérémonies lamaïques avec celles des religieux catholiques (1).

Tsongkhaba s'efforça de régénérer la secte des Khadampa, conglomérat de magie, de démonologie et de Tantrisme ; il essaya d'extirper le culte des esprits, la nécromancie, la sorcellerie, et rétablit *le célibat*. Cette dernière réforme supprimait du même coup la menace d'une monarchie indépendante de la Chine.

Aussi bien le gouvernement chinois s'empressa-t-il de favoriser la nouvelle secte, qui ne tarda pas à dominer à son tour. Ces Lamas réformés portèrent le nom de "Lamas jaunes".

Tous les favoris, tous les ambitieux se déclarèrent partisans des Lamas jaunes et disciples de Tsongkhaba. Les Réformés fondèrent les célèbres lamaseries de Lhassa, Galdhan en 1409, Depuny en 1414, Sera en 1417. Le premier Dalaï-lama des Lamas jaunes fut Gedundruba 根登珠巴 (Gedunbud). Ces lamas réformés, Guéloupa, se nommaient Lamas jaunes, par opposition aux lamas non réformés, ou Lamas rouges.

(1) Cf. Williams, *Bouddhism*, p. 277, 278, 279.

C. Théorie de la réincarnation: Bouddha-vivant.

En 1448, la fondation de la lamaserie Tashilhumbo raviva les luttes entre les deux sectes. Les Guéloupa ou Lamas jaunes y installèrent un Grand Lama, dont les successeurs devaient être qualifiés de Pan chan 班 禪.

Pour maintenir le principe d'hérédité, malgré le célibat obligatoire, Gedundruba fit savoir officiellement qu'il choisirait lui-même, avant de mourir, l'enfant dans le corps duquel il avait résolu de se réincarner après sa mort. Ce fut en 1474 que commença l'application de cette nouvelle loi, accueillie avec joie et adoptée par toutes les autres sectes. Gedundruba mort en 1542, on le tint pour réincarné dans la personne de Souo-nan 銷 南 (Sonam) (1) qui fut le premier Dalaï-lama avec titre officiel: Gedundruba ne l'était que de fait. C'est Alt'an Khan qui gratifia de ce titre "Dalaï-lama" (Vaste Océan) le Lama Sonam, dans leur entrevue au Koukounor en 1576. D'après ce système nouveau, l'héritier du Lama est désigné par le Lama lui-même, ou, à son défaut, par le sorcier d'une lamaserie, qui reconnaît l'enfant avatar du Dalaï-lama.

Le Dalaï-lama Ngaouang Lozong, voyant les Lamas rouges intriguer pour récupérer leur pouvoir, fit appel aux Mongols, qui envahirent le Tibet et proclamèrent roi le Dalaï-lama. Celui-ci fixa sa résidence sur le Marpori, et commença la construction du Potala "Port", du nom de la résidence de Avalokitesvara, dont il se dit la réincarnation. Pour calmer la jalousie du Grand Lama de Tashilhumbo, son précepteur, le Dalaï-lama le déclara, lui et ses prédécesseurs, incarnation de Amitabha. Ainsi les 2 chefs du Lamaïsme sont parents, comme Amitabha et Avalokitesvara. Le rôle actif est dévolu au Dhyâni Bodhisattva; donc le Dalaï-lama doit seul s'occuper des choses de ce monde. Telle fut la convention de 1640.

(1) Sodnam – Tjamso.

D. Amidistes célèbres, de la fin des Tsin à la fin des Song (420—1280)

1. — Bonzes amidistes (Chefs d'Ecole).

a) Avant les Song.

Kia-siang Hoei-k'ien fa-che	嘉祥慧虔法師	+ 410
Kiang-ling T'an-kien fa-che	江陵曇鑑法師	vers 450
Kiang-ling Tao-hai fa-che	江陵道海法師	vers 450
Hoai-nan T'an-hong fa-che	淮南曇泓法師	vers 450
Tong-yuen Tao-koang fa-che	東轅道廣法師	vers 450
Hong-nong Tao-koang fa-che	弘農道光法師	vers 450
Kiao-tche Tan-houo (Tan-hong)	交趾曇和(曇弘)	+ 455
Kiao-tche Tan-hong (Tan-houo)	交趾曇弘(曇和)	+ 455
Kao-tsouo Hoei-tsing fa-che	高座慧進法師	+ 485
Liu-chan Tao-tcheng fa-che	廬山道珍法師	502—520
Pi-kou Tan-loan fa-che	壁豆曇鸞法師	+ 542
Lo-yang Hoei-koang fa-che	洛陽慧光法師	+(550—577)
Tsin-yuen Fa-lin fa-che	晉原法琳法師	+ 495
I-tou Seng-joei fa-che	鄴都僧柔法師	+ 494
Tch'ang-cha Hoei-ming fa-che	長沙慧命法師	556—580
Fa-ing fa-che	法因法師	556—580
Touo-pao Seng-ya fa-che	多寶僧崖法師	+ 559
Liu-chan Tche-choen fa-che	廬山智舜法師	+ vers 610
Ho-tong Tche-t'ong fa-che	河東智通法師	+ 611
Ma-kou Tchen-hoei fa-che	麻谷眞慧法師	605
Nan-yo Hoei-se chan-che	南岳慧思禪師	+ 577
T'ien-t'ai Tche-k'ai chan-che	天台智顗禪師	+ 597
Tche-kiang Hoei-tch'eng	枝江慧成	583—589
Sien-tch'eng Hoei-ming	仙城慧命	+ 568
Tchang-ngan Koan-ting	章安灌頂	605—617
Kiang-tou Hoei-hai	江都慧海	605—617
Wa-koan Fa-hi	瓦官法喜	605—617

T'ien-t'ai Teng-koan	天台等觀	+ 636
Pi-kien Fa-tsuen	碧澗法俊	589—618
Kai-kio Tao-yu	開覺道喻	589—618
Fen-yang Cheou-hong	汾陽壽洪	589—618
Tch'ang-ngan Pao-siang	長安寶相	vers 610—630
Kouo-ts'ing fa-che	國清法智	589—618
Hoei-tch'ang Té-mei	會昌德美	+ 637
Pou-yé Chan-kieou	博野善冑	+ 619
Tsien-fou Hoai-kan	千福懷感	627—650
Yang-tou Fa-siang	楊都法祥	+ 624
Tchong-nan Fa-choen	終南法順	+ 640
Hing-chan Ming-tchan	興善明瞻	606 (+628)
Pi-kou Tao-tcho	壁谷道綽	640—645
Tao-fou fa-che	道撫法師	640—645
Wei-tcheou Tao-ngang	魏州道昂	+ 633
Hou-k'ieou Tche-yen	虎丘智琰	+ 634
T'ien-t'ai Tche-yen	天台智琰	+ 634
Pou-tcheou Chen-sou	蒲州神素	+ 643
Siun-i Kong-kiong	浚儀功迥	610—630
Ping-tcheou Wei-ngan	并州惟岸	VIIe siècle
Kiang-ling Fa-tche	江陵法持	+ 702
Tse-min Hoei-je san-ts'ang	慈愍慧日三藏	+ 748
Tch'eng-tou Hiong-tsuen	成都雄俊	+ (766—780)
Ping-tcheou Seng hiuen	并州僧衒	vers 620—640
Ou-tchen K'i-fang	悟眞啓芳	vers 620—640
Ou-tchen Yuen-kouo	悟眞圓果	vers 640
Siang-yang Pien-tsai	襄陽辯才	+ 778
Tchong-lin Tse-kio	重林自覺	+ 796
Tan-k'ieou Hoai-yu	丹丘懷玉	+ 742
Hou-k'ieou Tsi-han	虎丘齊翰	+ 775
Ou-tou Chen-hao	吳都神皓	+ 790
Si-ho Seng-ts'ang	西河僧藏	vers 710—730
T'ai-chan Ta-hing	泰山大行	883
King-tcheou Wei-kong	荆州惟恭	vers 820
Lin-tche Chan-tao	臨淄善道	vers 840

Tcheng-tcheou Tché-king	鄭州智欽	vers 850
Fou-fong Tche-t'ong	扶風志通	939

b) Sous la dynastie des Song (960 – 1280).

Yong-hing Cheou-tchen	永興守眞	+ 971
Ts'ien-t'ang Chao-yen	錢唐紹岩	+ 971
Ts'e-koang Ou-ngen	慈光悟(晤)恩	+ 986
Pao-yun I-t'ong	寶雲義通	+ 988
Hing-kouo Yeou-ki	興國有基	988 (+1015)
Fa-tche Tche-li	法智知禮	+ 1028
Ts'e-yun Tsuen-che	慈雲遵式	1019(+1032)
Tcha-ngan Yeou-yen	槽菴有嚴	vers 1050
Chen-tchao Pen-jou	神照本如	1017(+1051)
Chen-ou Tchou-k'ien	神悟處謙	1008(+1075)
Koang-ts'e Hoei-tsai	廣慈慧才	1078
Sa-tch'oan Yong-ko	雪川瑩珂	1060–1080
Tchao-kouo Ling-tchao	超果靈照	+ 1082
Tsing-tchou Se-tchao	淨住思照	1086–1090
Tsing-tchou Tse-k'in	淨住子欽	1068–1090
Pien-tsai Yuen-tsing	辯才元淨	1089(+1091)
T'ong-kiang Tché-ing	桐江擇英	1068(+1099)
Té-tsang Tché-ing	德藏擇英	1068(+1099)
Se-ming K'o-kieou	四明可久	+ 1099
Ts'ien-t'ang K'o-kieou	錢唐可久	+ 1099
Kieou-fa-hoa	久法華	+ 1099
Tsing-ts'e Tsong-pen	淨慈宗本	1053(+1099)
Hoei-ki Miao-cheng	會稽妙生	vers 1100
Long-ts'iuen Tan-i	龍泉覃異	+ 1102
Ta-t'ong Chan-pen	大通善本	+ 1109
Ts'e-hing Tche-chen	慈行智深	+ 1115
Ming-tche Tchong-li	明智中立	1092(+1115)
Ling-tche Yuen-tchao	靈芝元照	+ 1116
Lei-fong Fa-tsong	雷峯法宗	1078(+1117)
Tch'an-tchou Fa-tsong	懺主法宗	1078(1117)
Hien-tchang Tchong-ming	憲章仲閎	1111–1118

Hoei-ki Tao-yen	會稽道言	vers 1120
Ling-tche Se-ming	靈芝思敏	vers 1120
Ming-k'ing Hing-chen	明慶行詵	vers 1120
Yen-cheou Hoei-heng	延壽慧亨	vers 1120
Ts'i-pao Yong-k'in	七寶用欽	vers 1120
Mou-na Liao-i cheou-tsouo	木訥了義首座	vers 1120
Sien-tan Jo-yu	仙潭若愚	1055(+1126)
Fa-kien Jo-yu	法鑑若愚	1055(+1126)
Tsé-tchang fa-che	則章法師	+ 1126
Ling-chan Tsé-tchang	靈山則章	+ 1126
Hoei-kio Ts'i-yu	慧覺齊玉	+ 1127
Hou-sin Yuen-tchao	湖心元肇	+ 1130
Tchen-kiao Tche-sien	眞教智仙	vers 1120—1140
Pé-koan Se-tsing	北關思淨	+ 1140
Kia-ming Jou-tchan	假名如湛	+ 1140
Tche-yong Liao-jan	智涌了然	1138(+1141)
I-siang Tsong-li	一相宗利	1055(+1144)
Yuen-pien Tao-tcheng	圓辯道琛	1130(+1153)
Si-chan Se-fan	西山思梵	+ 1168
Yuen-t'ong Se-fan	圓通思梵	+ 1168
Mou-ngan Yeou-p'ong	牧菴有朋	+ 1168
Ts'e-che Miao-yun	慈室妙雲	(+vers 1180)
Siué-k'i Hi-yen cheou-tsouo	雪溪睎顏首座	1149—1180
Koang-cheou Fa-yen	廣壽法因	1160(1193)
Chang-yu Tche-lien	上虞智廉	+ 1195
Nan-hou Liao-siuen	南湖了宣	+ 1201
Hoei-ngan Hoei-ming	晦菴慧明	+ 1199
Nan-hou Chan-yong	南湖善榮	+ 1204
Kia-houo Wen-hoei	嘉禾文慧	1200—1213

c) Bonzes amidistes des Song, sans dates précises.

Tsing-hoei Se-i	淨慧思義
Tsing-tchou Tsong-ya	淨住從雅
Fa-pao Tsong-ya	法寶從雅
Tch'ang-lou Tsong-tché	長蘆宗賾

Hoa-tch'en Wei-yué	化城惟月
Hoa-tou Fa-tche	化度法持
Ts'ien-t'ang Wei-yo	錢唐惟渥
Pao ngen Tchong-ming	報恩仲明
Tsing-koang Tchong-i	淨光冲益
Yuen-ché Hi-tchan	阮社聆湛
Tsing-tchou Tan-i	淨住曇懿
Fa-ngan T'ai-wei	法安太微
Fa-ngan Se-tsong	法安思聰
Tse-cheng Hoei-tcheng	資聖慧誠
Nan-yo Tsou-nan	南岳祖南
Tsi-koang Tsing-koan	寂光淨觀
Fa-hoei Li-sien	法慧利先
P'ou-tsing Che-ngan	普靜師安
Kio-hoa Jou-pao	覺華如寶
Yong-cheou Hien-tchao	永壽顯超
Ts'ien-pou Yeou-k'ai	千步有開
Hing-tou Tao-cheng	興福道生
Kia-hoei Jo-koan	嘉會若觀
Ti-yuen Tche-in	祇園智印
Ki-lo Kiai-tou	極樂戒度
Ming-sin Tsou-hoei	明心祖輝
T'a-chan Jou-kien	塔山如鑑
Fou-yuen Tsou-sin	福源祖新

2. — Bonzesses Amidistes.

Fa-cheng fa-che	法盛法師	420—479
Fa-yuen fa-che	法爰法師	420—479
Fa-ts'ang fa-che	法藏法師	420—479
Ou-sing fa-che	悟性法師	(T'ang)
Tsing-tchen fa-che	淨眞法師	(T'ang)
Neng-fong fa-che	能奉法師	(Song)
Hoei-ngan fa-che	慧安法師	(Song)

3. — Fonctionnaires amidistes.

Yu Chen	庾詵	520— 527
Pé Kiu-i	白居易	+ 846
Tchang Kang	張抗	936— 947
Tchong-li Kin	鍾離瑾	1010—1030
Ma Liang	馬亮	1010—1030
Tchong-li Kin-yong	鍾離景融	1030—1050
Ma Yu	馬玗	1030—1050
Ma Yong-i	馬永逸	1050—1080
Ko Fan	葛繁	1078—1094
Yang Kié	楊傑	1086—1094
Wang Tchong-hoei	王仲回	1086—1094
Wang K'ou	王古	1086—1094
Wang Tchong	王衷	1111—1118
Kiang Kong-wang	江公望	(1119—1826)
Hou In	胡闇	vers 1120
Fong Tsié	馮檝	1131—1163
Li Ping	李秉	1131—1163
Ou Ping-sin	吳秉信	1155
Tchong-li Song	鍾離松	1165—1174
Tsan Ting-kouo	昝定國	1201 (+1211)
Ts'ien Siang-tsou	錢象祖	+ 1211
Wang Je-hieou	王日休	(Song)

4. — Lettrés amidistes notoires.

Kao Hao-siang	高浩象	502— 557
Song Man	宋滿	589— 618
Tcheng Mou-k'ing	鄭牧卿	713— 742
Tsouo Chen	左伸	1017—1051
Suen Liang	孫良	1100—1116
Chen Ts'iuen	沈銓	vers 1120
Yen Pang-yong	閻邦榮	vers 1190
Mei Fou	梅福	(Song)
Yao Yo	姚約	(Song)

T'ang Che-liang	唐世良	(Song)
Kouo Tsi-tche	葛濟之	(Song)

5. — Quelques notabilités féminines, ferventes de l'amidisme.

Wen-ti hoang-heou (Soei)	文帝皇后	581 605
Ma Wang-che	馬王氏	1030 1050
Wang fou-jen	王夫人	1086 1094
Kouo Miao-yuen	郭妙圓	vers 1100—1120
Chen Che-che	沈施氏	vers 1120
Soei-Tchou-che	薛朱氏	+ 1193
Hiang (Hang) Miao-tche	項妙智	+ 1233
Chen Miao-tche	沈妙智	+ 1235
Nien-fou-tao-tché	念佛道者	(Song)

D. Les Ecoles bouddhiques sous les Ming.

1° L'Amidisme.

Il grandit sur les restes ruineux des autres Ecoles, et à la fin de la dynastie il avait triomphé même des plus florissantes; c'est-à-dire de l'Ecole Lin-tsi-tsong et de l'Ecole Ts'ao-tong-mé. (Voir ci-jointe la liste des chefs d'Ecole).

2° Lin-tsi-tsong 臨濟宗.

L'Ecole de Lin-tsi était dans toute sa vitalité à l'avènement des Ming; les faveurs impériales en avaient fait la branche proéminente de la souche Nan-yo tcheng tsong. Comme ces deux Ecoles enseignaient à peu près la même doctrine, les chef d'Ecole des deux branches se mêlèrent et se confondirent si bien, que le même bonze est considéré à la fois comme chef des deux Ecoles, et beaucoup *cumulent* les deux charges.

Le Tome VIII *des Recherches*, p. 395-413, donne les noms et les notices des 68 chefs de l'Ecole Nan-yo; ici nous allons donner la liste des chefs de l'Ecole Ling-tsi, en indiquant ceux qui cumulent les deux charges.

Chefs de l'Ecole Lin-tsi-tsong.			*Chefs de Nan-yo.*
1° Lin-tsi I-hiuen	臨濟義玄	+ 867	10°
2° Hing-hoa Ts'uen-tsang	興化存獎	+ 888	12°
3° Nan-yuen Hoei-yu	南院慧顒	+ 930	13°
4° Fong-hiué Yen-chao	風穴延沼	+ 973	14°
5° Cheou-chan Cheng-nien	首山省念	+ 993	15°
6° Fen-tcheou Chan-tchao	汾州善昭	+1023	16°
(Fen-yang Chan-tchao)	(汾陽善昭)		
7° Che-choang Tch'ou-yuen	石霜楚圓	+1040	17°
8° Yang-ki Fang-hoei	楊岐方會	+1049	19°
9° Pé-yun Cheou-toan	白雲守端	+1072	21°
10° Ou-tsou Fa-yen	五祖法演	+1104	22°
11° Yuen-ou K'o-k'in	圓悟克勤	+1135	23°
12° Hou-k'ieou Chao-long	虎丘紹隆	+1136	25°
13° Ing-ngan T'an-hoa	應菴曇華	+1163	26°
14° Hoa-ts'ang Hien-kié	華藏咸傑	+1197	
(Mi-ngan Hien-kié)	(密菴咸傑)		27°
15° Wo-long Tsou-sien	臥龍祖先	+1211	
(P'ouo-ngan Tsou-sien)	(破菴祖先)		28°
16° King-chan Fou-kien	徑山佛鑑	+1249	
(Che-fan)	(師範)		29°
17° Yang-chan Tsou-k'in	仰山祖欽	+1287	
(Siué-yen Tsou-k'in)	雪巖祖欽		30°
18° Kao-fong Yuen-miao	高峯原妙	+1295	31°
19° Tchong-fong Ming-pen	中峯明本	+1323	33°
20° Cheng-cheou Yuen-kien	聖壽圓鑑	+1357	
(Yuen-kien P'ou-tsi)	(圓鑑普濟)		
21° Wan-fong Che-wei	萬峯時蔚	+1381	36°
22° Pao-ts'ang P'ou-tche	寶藏普持	+1408	37°
23° Tong-ming Hoei-tchao	東明慧昌	+1441	38°
24° Hai-tcheou Yong-tse	海舟永慈	+1462	39°
25° Pao-fong Tche-siuen	寶峰智瑄	+1478	
(Pao-fong Ming-siuen)	(寶峰明瑄)		40°
26° T'ien-ki Pen-choei	天奇本瑞	+1508	41°

27° Ou-wen Ming-tsong	無聞明聰	+1543	42°
28° Siao-yen Té-pao	笑巖德寶	+1581	43°
29° Hoan-yeou Tcheng-tchoan	幻有正傳	+1614	44°

Après la mort du 29e chef, l'Ecole perd son unité d'enseignement; les quatre disciples de Tcheng-tchoan enseignèrent séparément. L'Ecole n'eut plus un chef unique reconnu de tous.

Les 4 disciples de Tcheng-tchoan furent:

Mi-yun Yuen-ou	密雲圓悟	+1642	45°
T'ien-in Yuen-sieou	天隱圓修	+1695	46°
Siué-k'iao Yuen-sin	雪嶠圓信	+1647	47°
Pao-pou Lien	抱朴蓮	+1629	

Les noms et les notices ci-dessus sont tirés du *Tsong-t'ong p'ien-nien*, Liv. 14 p. 107 jusqu'au livre 31 p. 240.

3° Ts'ao-tong-mé 曹洞脉.

Les remarques faites au sujet de l'Ecole Lin-tsi peuvent s'appliquer à l'Ecole Ts'ao-tong-mé, qui devint la branche prépondérante de l'Ecole-souche Ts'ing-yuen-tsong. Les chefs des deux Ecoles sont confondus; le même bonze est chef d'Ecole à la fois du Ts'ing-yuen-tsong et du Ts'ao-tong-mé. Cette dernière eut une période glorieuse sous les Ming. Vers la fin de la dynastie, elle succombe comme toutes les autres sectes sous le courant irrésistible de l'amidisme. Ses derniers chefs sont imprégnés d'idées amidistes.

Le Tome VIII des *Recherches*, p. 414 à 439, contient la liste et les notices des 85 chefs de l'Ecole Ts'ing-yuen-tsong. Beaucoup d'entre eux sont chefs de l'Ecole Ts'ao-tong-mé. Nous allons en donner ici la liste, en indiquant ceux qui sont simultanément chefs des deux Ecoles.

Chefs de l'Ecole Ts'ao-tong-mé.

1° Ts'ao-chan Pen-tsi	曹山本寂	+ 901	9°
2° Yun-kiu Tao-ing	雲居道膺	+ 902	11°
3° T'ong-ngan P'ei	同安丕	+ 932	13°

	(T'ong-ngan Tao-p'ei	(同安道丕)		
4°	T'ong-ngan Tche	同安志	964	16°
5°	Liang-chan Yuen-koan	梁山緣觀	+999	19°
6°	T'ai-yang King-hiuen	太陽警玄	+1027	22°
7°	T'eou-tse I-ts'ing	投子義青	+1083	25°
8°	Fou-yong Tao-kiai	芙蓉道楷	+1118	29°
9°	Tan-hia Tse-choen	丹霞子淳	+1119	
10°	Tchang-lou Ou-kong	長蘆悟空	+1153	
11°	T'ien-t'ong Tsong-hio	天童宗珏	+1168	
12°	Siué-teou Tche-kien	雪竇智鑑	+1171	
13°	T'ien-t'ong Jou-tsing	天童如淨	+1173	
14°	Lou-men Kio	鹿門覺	+1177	31°
	(Lou-men Tse-kio)	(鹿門自覺)		
15°	P'ou-tchao I-pien	普照一辨	+1185	33°
	(P'ou-tchao Hi-pien)	(普照希辨)		
16°	Ta-ming Pao	大明寶	+1189	36°
	(Ta-ming Seng-pao)	(大明僧寶)		
17°	Wang-chan T'i	王山體	+1192	37°
	(Wang-chan Che-t'i)	(王山師體)		
18°	Siué-yen Hoei-man	雪巖慧滿	+1219	38°
19°	Wan-song Hing-sieou	萬松行秀	+1236	39°
20°	Koang-tsong Yu	光宗裕	+1275	40°
	(Siué-ting Fou-yu)	(雪庭福裕)		
21°	Chao-che T'ai	少室泰	+1289	41°
	(Ling-in Wen-t'ai)	(靈隱文泰)		
22°	Pao-in Fou-yu	寶印福遇	+1320	42°
23°	Choen-tchouo Wen-tsai	淳拙文才	+1351	43°
24°	Wan-ngan Yen	萬安嚴	+1383	44°
	(Song-t'ing Tse-yen)	(松庭子嚴)		
25°	Ning-jan Liao-kai	凝然了改	+1413	45°
26°	Kiu-k'ong K'i-ping	俱空契斌	+1444	46°
27°	Ou-fang K'o-tsong	無方可從	+1473	47°
28°	Yué-tcheou Wen-tsai	月舟文載	+1515	48°
29°	Tsong-king Chou	宗鏡書	+1567	49°
	(Ta-tchang Tsong-chou)	(大章宗書)		

Après la mort de Tsong-king Chou en 1567, sous le règne de Mou-tsong des Ming, l'Ecole Ts'ao-tong-mé se divisa entre les six disciples de ce 29e maître, et n'eut plus un chef unique reconnu de tous. Ce fut le signal de la décadence. Voici les principaux maîtres qui jouirent encore d'un certain renom.

- Le dernier grand chef : Tsong-king Chou
  - Chao-che Joei
    - Tsing-liang Nien.
      - Yun-men Tcheng (Tchan-jan Yuen-tcheng)
        - Chao-ki Tse
        - Ming-in Hoai
        - Fou-je Fang (Che-yu Ming-fang)
        - Yu-ngan Yu (San-i Ming-yu)
        - Tsong-chan Fou (Eul-mi Ming-fou)
        - Pien-chan Siué (Choei-pé Ming-siué
    - Ou-yen Tan
      - Chao-che Hi
      - Kin-chan Tchao
    - Tche-kong Joei
    - Ngao-kou Ing
    - Ou-i Sin
  - Lin-chan Tcheng (Yun-kong Tchang-tcheng)
    - Cheou-tchang King (Ou-ming Hoei-King)
      - Pouo-chan Lai (Ou-i Yuen-lai)
        - Siue-kouan Tao-in
        - Tan-tou Mi (Song-jou Tao-mi).
        - Hoa-cheou Touo
        - King-ling Yen
    - Tong-wan King
      - Tsien-kiai Cheng
    - Kou-chan Hien
      - Kou-chan Pei (Lin-pei)
    - Hoang-long Yuen-mi.
  - In-ngan Jou-tsin
  - Ta-fang Jou-ts'ien
  - Kou-fong T'ong-hiuen
  - T'ien-jan Yuen-tsouo (1683.

Les derniers maîtres de l'Ecole Ts'ao-tong-mé.

Leurs noms divers, leur époque, cumul de fonctions.

a) Les six disciples de Tsong-king Chou 宗鏡書.

Tsong-king Chou mourut en 1567, mais il cessa d'exercer sa charge de chef d'Ecole dès 1546, si nous en croyons le *Tsong-t'ong-p'ien-nien*, autorité très respectable. Voici ses six disciples:

Chao-che Joen	少室潤	+1585	50°
Lin-chan Tchong	廩山忠	+1588	51°
In-ngan Jou-tsin	隱菴如進		
Ta-fang Jou-ts'ien	大方如遷		
Kou-fong T'ong-hiuen	古風通玄		
T'ien-jan Yuen-tsouo	天然圓佐	+1585	

Chacun d'eux tint une Ecole privée dans sa pagode; les deux premiers eurent plus de succès et continuèrent l'enseignement avec quelque honneur.

b) Les disciples de Chao-che Joen 少室潤.

Chao-che Joen eut cinq disciples, qui ouvrirent aussi des Ecoles particulières pour enseigner l'ancienne doctrine de la secte.

Ts'ing-liang Nien	清涼念		52°
(Ts'e-tcheou Fang-nien)	(慈舟方念)		
Ou-yen Tao	無言道	+1590	
Tche-k'ong Joei	智空睿		
Ngao-kou In	鰲谷銀		
Ou-i Sin	無疑信		

L'Ecole de Ts'ing-liang Nien eut quelque succès, il eut un disciple qui put lui succéder honorablement. Ce fut:

Yun-men Tch'eng	雲門澄	+1626	54°
(*alias* Tchan-jan Yuen-tch'eng)	(湛然圓澄)		

Celui-ci à son tour eut six disciples:

Chao-ki Tsé	沼溪徹		
Ming-in Hoai	明因懷		
Fou-je Fang	佛日方	+1647	59°
(*alias* Che-yu Ming-fang)	(石雨明方)		
Yu-ngan Yu	愚菴盂	+1665	60°
(*alias* San-i Ming-yu)	(三宜明盂)		
Tong-chan Fou	東山澓	+1642	61°
(*alias* Eul-mi Ming-fou)	(爾密明澓)		
Pien-chan Siué	弁山雪	+1641	58°
(*alias* Joei-pé Ming-siué)	(瑞白明雪)		

Ou-yen Tao, second disciple de Chao-che Joen, eut seulement deux disciples, à savoir:

Chao-che Hi	少室喜	+1639
Kin-chan Tchao	金山肇	+1632

c) *Les disciples de Lin-chan Tchong* 廩山忠.

Lin-chan-Tchong, nommé souvent Yun-k'ong-Tch'ang-tchong 蘊空嘗忠, le 51e chef de l'Ecole Ts'ing-yuen (+1588 Cf. *Recherches* T. VIII, p. 429), eut pour principal disciple Cheou-tch'ang King.

Cheou-tch'ang King	壽昌經	+1618	53°
alias Ou-ming Hoei-king	(無明慧經)		

Ou-ming Hoei-king eut à son tour quatre disciples:

Pouo-chan Lai	博山來	+1630	55°
(*alias* Ou-i Yuen-lai)	(無異元來)		
Tong-yuen King	東苑鏡	+1630	56°
(*alias* Hoei-t'ai Yuen-king)	(晦臺元鏡)		
Kou-chan Hien	鼓山賢	+1657	57°
(*alias* Yong-kio Yuen-hien)	(永覺元賢)		
Hoang-long Yuen-mi	黃龍元謐	+1649	

Parmi les quatre disciples de Ou-ming Hoei-king, trois sont mentionnés comme ayant eu des disciples jouissant d'une certaine notoriété :

1° Pouo-chan Lai, qui eut quatre disciples :

Siué-koan Tao-yen	雪關道閭	+1637	62°
Tan-tou Mi	檀度密	+1658	64°
(*alias* Song-jou Tao-mi)	(嵩乳道密)		
Hoa-cheou-Tou	華首獨		
Kin-ling-Yen	金陵嚴		

2° Tong-yuen King, qui eut pour disciple :

T'ien-kiai Cheng	天界盛	+1659	63°
(*alias* Kio-lang Tao-cheng)	(覺浪道盛)		

3° Kou-chan Hien, qui eut pour disciple :

Kou-chan Lin-p'ei	鼓山霖霈

N.B. L'école Ts'ao tong-mé compte encore des adhérents à Ou-tchang-fou, au Hou-pé. Zi-ka-wei possède dans ses archives bouddhiques un certificat d'ordination Kiai tan délivré à un ordinand le 3 janvier 1913, par le 45e Maître de l'Ecole Ts'ao-tong-mé, nommé Tchen-tai (1).

4° Les bonzes noirs de Nan-chan 南山.

Les Ritualistes disciplinaires de Nan-chan accusent encore une certaine vitalité sous les empereurs de la dynastie des Ming.

Nous avons vu en 1317, au temps des Yuen, tous les grands de la cour et les hauts fonctionnaires s'intéresser aux conférences du bonze Yuen-ming Koang-kiao, à Nan-king.

En 1679, au début des Ts'ing, le célèbre Maître Kien-yué li-che y tiendra encore Ecole et y sera considéré comme l'oracle de la secte.

(1) Cf. Tsong-t'ong p'ien nien, Liv. 13, p. 103, jusqu'au Liv. 32, p. 249.

Les bonzes noirs restèrent à Nan-king jusqu'aux troubles de 1860. Leurs pagodes furent alors détruites, et la tour de Porcelaine renversée: les bonzes durent se disperser. Leur principal centre au Kiang-sou est Pao-hoa-chan, à l'Est de Nanking.

5° Le Ou-wei-kiao (Idéalisme somnolent).

Un aventurier du Chan-tong, qui se donna pour un second Lou Hoei-neng (même nom que le 6e patriarche du Védantisme chinois), et natif de Lai-tcheou-fou, popularisa cette secte pendant la période Cheng-té (1506-1520). C'est une branche du Mi-mi-kiao 密密教. Leur livre doctrinal est le *Koan-in-tsi-tou-pen-yuen-tchen-king*. "Le vrai livre de Koan-in, la grande libératrice". Ils donnèrent 500 ans d'antiquité à cet ouvrage, apporté bien plus tard de Pou-touo-chan. Pour mieux surprendre la bonne foi des adhérents, ils y ajoutèrent une préface qu'ils prétendirent composée par Bodhidharma.

Cette secte vénère Koan-in et la Déesse d'or, Wang-mou niang-niang (déesse de l'Ouest, dont le symbole est l'or ou le métal.) (1) Lou Hoei-neng, d'abord emprisonné comme émeutier, troublant l'ordre public, fut ensuite relâché. Il publia 5 ouvrages ou fascicules, copiés par ses deux disciples Fou-hi et Fou-pao.

6° La Société du Lotus blanc. (Révolutionnaire).

Les adeptes du Pé-lien-kiao, secte du "Lotus blanc", se soulèvent au Chan-tong en 1621, sous les ordres de Siu-Hong-jou.

Cette secte politique se révolte ainsi périodiquement. En 1793, sous les Ts'ing, au moment des troubles, nous la retrouverons avec Lieou Song (2).

---

(1) Cf. *Chinese Recorder*, p. 261-263 (1888).

(2) *Textes historiques*, p. 2043.

E. Les Grottes de Wei-tse-ngai, au Kan-sou.

Les Missions Catholiques de 1909 donnent un récit très intéressant du R.P. Dols sur les célèbres Grottes de la montagne Wei-tse-ngai, située dans le Tsin-tcheou, au S.E. du Kan-sou, près de la petite ville de Ma-p'ouo-tchoan. Ces cavernes ont été creusées dans la montagne, par les soins du Général Yu-Sin, qui commandait les troupes lors du combat livré à Tchang-ngan, (Si-ngan-fou) la 6e année du règne de Kia-tsing des Ming, en 1527. On en compte plus de 500. Au bas d'une triade bouddhique sculptée dans le roc, et de grandes dimensions, on lit ces mots: "De la main droite Bouddha soulève l'univers, de la main gauche il le maintient suspendu en haut". Dans les grottes et dans les couloirs environnants, des peintures et des bas-reliefs reproduisent les faits et gestes du Bouddha; 360 statues de poussahs sont sculptées dans la paroi du rocher, tout autour de la triade. Dans une grotte souterraine adjacente, les 18 Arhats bouddhiques trônent sur des socles sculptés; parmi eux se trouve "Ta-mo", Bodhidharma, le premier patriarche du Bouddhisme chinois. Les galeries suspendues sur le pourtour de la montagne, ont été ou démolies ou incendiées, lors de la révolte mahométane. Ce qu'on voit encore peut donner une idée de la magnificence des constructions de cette montagne avant la catastrophe (1).

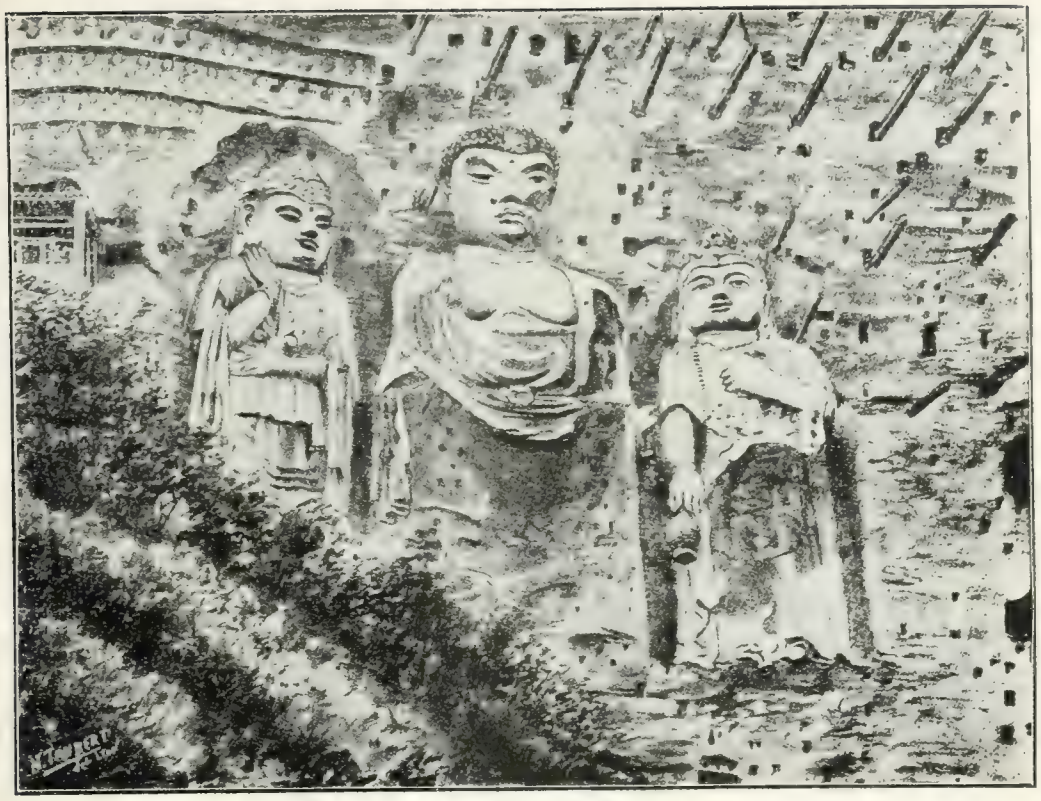
ARTICLE XVI.

Le Bouddhisme au temps des Ts'ing (1644-1911).

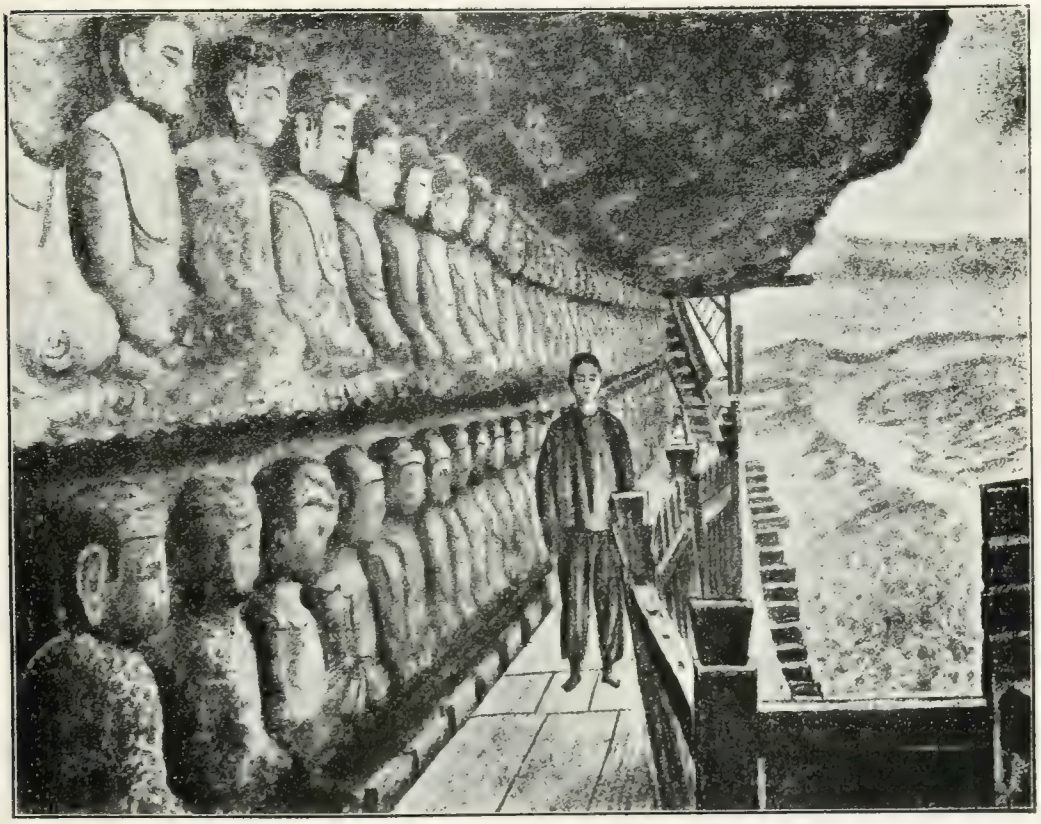
I. Liste des bonzes remarquables.

Siué-kiao Yuen-sin	雪嶠圓信	1647
Fei-in T'ong-yong	費隱通容	vers 1665

(1) Cf. *Miss. Cath.* 1909, p. 198-200 et 210 213. (Gravures ci-jointes).



Grottes de Wei-tse-ngai. La triade bouddhique.



Grottes de Wei-tse-ngai. Les 360 poussahs.

In-pé	印白	1644—1662
Mou-yun-men chan-che	牧雲門禪師	1644—1662
Kou-ya Tsing-ts'ong	孤崖淨聰	1644—1662
Mou-tch'en Tao-ming	木陳道忞	1644—1662
Kio-ou	覺悟	1644—1662
Siué-kiao Yuen-sin	雪嶠圓信	1647
Yun-men Li houo-chang	雲門禮和尚	1647
Se-k'o	斯可	1648
Hai-song	海松	1649
Han-pouo-ts'ong houo-chang	憨璞聰和尚	1656
Yuen-hien Yong-kio houo-chang	元賢永覺和尚	1657
Lin-yé T'ong ki	林野通奇	1687
Kieou-mei Ta-in	久默大音	1658
Lin-pei houo-chang	霖霈和尚	1658—1680
Yu-lin T'ong-sieou	玉林通琇	1658—1674
Kio-lang Tao-cheng	覺浪道盛	1659
Kou-ya Tsing ts'ong	孤崖淨聰	1644—1662
Hiu-tchong	虛中	1662
Tou-yang (Teou-yu tsou-che)	都養（斗雨祖師）	1662—1723
Tche-yuen (Kou-i)	志元（古嶷）	1662—1723
Wan-yuen	萬緣	1663—1723
Cheng-ts'e	勝慈	1663
Hing-tsé	行策	1663—1682
San-i Ming-yu	三宜明盂	1665
Fei-in T'ong-yong	費隱通容	1665
Kouo-sing	果性	1666
Mei-kou Yué houo-chang	梅谷悅和尚	1666
Ling-yen Tchou chan-che	靈焰燭禪師	1677
Luen-ngan Koei houo-chang	輪庵揆和尚	1678
Tch'eng-che	成時	1678
Pou-fan	博凡	1683
Tchao-k'ong	超空	1683—1700
Ou-tché	悟徹	1683—1690
Tou-t'i Kien-yué liu-che	讀體見月律師	1683

Ts'e-kai Heng	紫蓋衡	1684
T'ien-koei Tsin houo-cheng	天揆晉和尚	1685
Nan-tsien Yué-han houo-chang	南潛月函和尚	1686
Lin-yé T'ong-ki	林野通奇	1687
Kien-ts'ing	鑒青	1689
I-yun-tché chan-che	義雲徹禪師	1691—1701
Ki-in	紀蔭	1693
Hai-joen	海潤	1690
Tchao-tch'eng	超城	1695
Ming-hong	明宏	1727
Ting-cheng	定生	1714—1725
Tsi-cheng	濟生	1723
K'o-ta	可達	1734
Che-hien	實賢	1729—1734
Tch'ou-yun Ming-hoei	楚雲明慧	1735
Tchao-koang	超廣	1735—1745
Ho-p'ou	合浦	1745
Tch'eng-tchou	成註	1747—1769
Tao-tsé	道徹	1754
Che-yuen	實圓	1760—1763
Té-tsiun	德峻	1763
Song-jou	松如	1775
Fou-ngan	佛安	1776
Che-ting	實定	1777
P'ong Tsi-ts'ing	彭際清	1775—1780
P'ong Hi-sou (laïque)	彭希涑	1783
Tsé-mi	徹迷	1791
Liu-tsing	律淨	1806
Hoei-ming	慧明	1807
Tsi-sing (Na-t'ang)	際醒（訥堂）	1810
K'i-sin	起信	1812
Ta-choen	達純	1814
Fang-hai (Si-t'ai)	方海（西臺）	1816
Tao-cheou	道守	1818

Kio-yuen	覺源	1819
Tcheng-tchen	正眞	1821
Ting-ki (Ling-sieou)	定基 (琳琇)	1821
Tse-sieou	自修	1818
Ming-k'ong	明空	1825
Ou-ling	悟靈	1828
Hai-tou	海渡	1836
Li-wei	理微	1836
Tchen-king	眞莖	1837
Koang-ming	廣明	1840
Yuen-che	源實	1840
Tchen-sien	眞先	1842
Pi-chan	碧山	1843
Tch'ang-meou (Tsai-king)	昌茂 (在經)	1848
Hou-ting	胡珽	1850
(Lien-koei kiu-che)	(蓮歸居士)	
I-ngan (Ming-kien)	懌安 (明謙)	1851
Song-yuen	松園	1868
T'i-tch'eng (Miao-kouo)	體成 (妙果)	1875
Lien-k'ing	蓮慶	1876
Fa-jen chan-che		1844—1905
Tsi-nan-chan-che		1853—1923

Amidistes.

Lien-fa	蓮發	1878
Joei-tang	瑞棠	1879
Tch'e-koan kiu-che	咫觀居士 laïc	1879
Tcheng Ing-fang	鄭應房	

Fonctionnaires amidistes.

Ting-Ming-teng (Kien-hong)	丁明登 (劍虹)	1845
Hoang I-cheng (Tse-yu)	黃翼聖 (子羽)	1659

Tchang P'an-koei	章攀桂	1789
Tchang Che-tcheng (Lan-tchou)	張師誠 (蘭渚)	1829

Lettrés amidistes.

Tcheou K'é-fou (Tong-chan tao-jen)	周克復	1659
P'ong-Chao-cheng	彭紹升	1783—1796
Ling Chou (Ki-jen)	凌樹 (吉人)	1807
Ou Yun-cheng	吳允升	1829

Bonzesses amidistes.

Tchou Kin	祩錦	1614
Fou-ki	佛琦	1791

II. Notices sur les Bonzes et leurs œuvres.

Kou ya Tsing-ts'ong 孤岸淨聰 (1644-1662).

67e chef de l'Ecole Tsing-yuen, fut recteur de la pagode de Tong-chan 洞山 à 50 li N.E. de I-fong hien actuel, au Kiang-si. Il mourut avec une grande réputation de science, sous le règne de Choen-tche (1).

Mou-tch'en Tao-ming 木陳道忞 (1644-1662).

Supérieur de la grande pagode Kin-chou chan 金粟山, 35 li S.O. de Hai-yen-hien 海鹽縣, au Tché-kiang, auquel l'empereur accorda en 1659 un titre honorifique et une inscription pour sa pagode: "*King-fou* 敬佛" (2).

L'empereur alla plusieurs fois lui faire visite dans sa pagode. Il était accompagné de Wang Hi 王熙 et de deux académiciens (Tchoang-yuen): Suen Tch'eng-ngen 孫承恩 et Siu Yuen-wen 徐元文. L'empereur fit don à Mou-tch'en d'un sceau en argent. Ce bonze ayant demandé à se

(1) *Recherches*, T. VIII, p. 433.
Sin-tch'ang-hien-tche (Tong-tche), K. VI, p. 7-50.

(2) C'est un pendant du King-t'ien 敬天 accordé aux missionnaires catholiques sous K'ang-hi. *Kia-hing fou tche*, K. XIX, p. 14-29.
Ning-po fou-tche, K. VII, p. 5; K. XI, p. 1-8.

retirer dans la solitude, l'empereur l'accompagna jusqu'à la porte Pé-yuen-men 北苑門. Mou-tchen mourut en 1674. Plusieurs ou-vrages lui sont dus.

D'abord, en 1631, il rédigea, en collaboration avec le pieux laïque Ou T'ong 吳侗 du Fou-kien, le *Chan teng che-p'ou* 禪燈世譜, sorte de tableau généalogique des bonzes et de leurs disciples, depuis Çakyamouni jusqu'au Ming. L'ordre laisse à désirer pour la division des Ecoles. Les trois derniers "Kiuen" sont plus soignés et plus utilisables (38 à 41).

Cette Histoire du Bouddhisme est inférieure aux précédentes et au *Tsong-t'ong pien-nien.*

Les autres ouvrages de cet auteur sont:

Che yao t'ang chouo 師苑堂說.

Ts'an-chan yao-yu 參禪要語.

Kieou-hoei-pé-tch'eng pé-yeou lou 九會百城北遊錄 (1).

Tch'eng-che 成時, † 1678.

Dans le monde, il se nommait Ou Kien-mi 吳堅密; son pays d'origine était Hi hien 歙縣, au Koei-tcheou.

Bonze amidiste, il devint supérieur de la pagode Pan-fong 半峰 à Kiang-ning (Nan-king).

Il fit imprimer un ouvrage de propagande intitulé *Tsing-t'ou-che-yao* 淨土十要: "Les dix points importants de la doctrine de la Terre pure", compendium élémentaire de l'Amidisme. Il y adjoignit deux petits traités de sa composition, intitulés *Koan-king-tchou-men* 觀經初門, *Mi-t'ouo-hing-i* 彌陀行儀. Il mourut en 1678 (2).

Nan ts ien Yué-han houo chang 南潛月函和尚, 1686.

Bonze de Sou-tcheou, auteur de:

Yu tsiao-pi tch'eng	玉椒筆乘
Piao-tcheng-tsi	表正集
Fa hoa-ling	法華領
T'ai ki tou-piao	太極圖表
Tcheou-i-ts'i lio	周易七略

(1) *Tsong-t'ong-pien-nien*, Liv. 32, p. 247-252.
Chan-teng-che-pou (Cheou-kiuen), p. 257.
Recherches, T. VIII, p. 409.

(2) *Tsing-t'ou cheng-hien lou*, Liv. VI, p. 154.

Les seuls titres indiquent quelle fut la philosophie: un amalgame de toutes les doctrines (1).

I yun tché-chan-che 義雲徹禪師, 1691 (+1701).

82e Maître de l'Ecole Ts'ing-yuen, fut supérieur pendant 10 ans de la grande bonzerie de Hai-tcheou, sur la montagne de Sou-tch'eng-chan 宿城山, au Nord du lac (2).

Ki-in 紀蔭, 1693.

Ki-in est l'auteur de l'ouvrage que nous avons résumé dans ces notices: le *Tsong-t'ong pien-nien* 宗統編年, en 33 kiuen.

Ce bonze a trois prénoms: Suen-yuen 損園, Siang-yu 湘雨, Kieou-ting 宙亭. Il était supérieur de la pagode Siang-fou-se 祥符寺, à Ou-tsin-hien 武進縣, au Tch'ang-tcheou-fou 常州府. L'empereur lui donna une inscription frontale pour sa pagode, et permit l'impression de son célèbre ouvrage. Les planches furent gravées dans la pagode Ma-nao-se 瑪瑙寺, puis elles disparurent pendant les troubles du Koang-tong. Près de deux siècles après, le bonze Hou-wei 鳧亹, qui résidait dans la pagode Tien-ning-se 天寧寺, à Yang-tcheou 揚州, trouva un exemplaire de cet ouvrage dans la pagode de Siang-fou-se, à Tchang-tcheou; il en fit une seconde édition en 1887.

C'est un bon résumé du Bouddhisme jusque vers 1690, sous le règne de K'ang-hi. On y trouve l'exposé correct des Ecoles, des chefs d'Ecoles et de leurs disciples. Comme toujours, les multiples noms des bonzes, noms, prénoms, titres honorifiques, titres posthumes, mêlés aux nombreux noms de pagodes que ces bonzes ont habitées, rendent l'usage de cet ouvrage assez difficile à ceux qui n'ont pas étudié par le menu les notices de ces moines bouddhistes. La malheureuse habitude de ne prendre que le dernier caractère du nom d'un bonze, et de l'unir au nom de la pagode ou de la montagne où il a résidé, décuple encore le travail

(1) *Tsong-t'ong-pien-nien*, Liv. 32, p. 254.

(2) *Hai-tcheou-tche*, K. 29, p. 4-10.
Recherches, T. VIII, p. 438.

des recherches. D'ailleurs ce livre est une des meilleures encyclopédies bouddhiques, avec le Fou-tsou t'ong-ki et le Fou-tsou-t'ong-tsai (1).

Tsi-cheng 濟 生, 1723.

En 1723, le bonze Tsi-cheng, supérieur de la pagode Fou-kouo-se 福 國 寺, à Yang tcheou (Porte Sud), y fit élever le pavillon Wan-fou leou 萬 福 樓 ou des "Dix-mille Bonheurs". Edifice à 3 étages. Cf. Yang-tcheou-fou-tche, K. 25 et 28.

Tchao koang 超 廣, 1735-1745.

Célèbre bonze de Hing-hoa-hien (Kiang-sou). Mandé à la cour en 1735, comblé d'honneurs, il mourut à la capitale en 1745. Son disciple Ho-p'ou 合 浦 ramena ses restes dans la pagode Chang-fang-yuen 上 方 院, à la porte de l'Est de Hing-hoa. Il avait reçu une chape et des habits violets, une crosse pastorale, un bol de porcelaine etc... des mains de l'empereur. Cf. Yang-tcheou-fou-tche, (Kia-k'ing), K. 29, p. 12-14.

Ho-p'ou 合 浦, 1745.

Bonze disciple de Tchao-koang 超 廣, qui ramena dans la pagode de Hing-hoa les restes de son maître, mort à la capitale en 1745.

Cf. Yang-tcheou-fou-tche (Kia-k'ing), K. 29, p. 12-14.

Fou-ngan 佛 安, 1776.

Il habitait Sou-tcheou; son prénom était Che-yuen 誓 願. Il avait atteint sa trentième année, quand un jour, en sa présence, un boucher ouvrit le ventre d'un porc: il y vit écrit le nom de Tsao Ts'ao 曹 操, le fameux guerrier des Trois Royaumes. Frappé de terreur, il embrassa la vie monastique, et devint supérieur de la pagode de Ta-wang-miao 大 王 廟, à Pé-ho 北 濠.

Les dernières années de sa vie, il avait continuellement sur les lèvres l'invocation à Bouddha, et s'adonnait aux pratiques de la Société protectrice des êtres vivants.

Avant d'expirer, il réunit les bonzes pour la cérémonie dite Fang-yen-k'eou 放 餤 口, destinée à implorer l'assistance de Bouddha; après quoi il renouvela son invocation à Amithabha et mourut (2).

(1) *Tsong-tong-p'ien-nien (Cheou kiuen)* p. 1.
Liv. 32, p. 255-256.

(2) *Tsing-t'ou-cheng-hien-lou*, Liv. VI, p. 161.

Cette cérémonie est du genre de celles dites: "Tso-fou-che". Les autres cérémonies pour les morts s'appellent: Che-che 施 食, Li-kou 利 孤, Tchai-kou 齋 孤.

P'ang Hi-sou (laïque) 彭希溱. 1783 (+1793).

Adepte laïque, auteur du livre dont nous venons de donner des extraits et intitulé: Tsing-t'ou cheng hien-lou 淨土聖賢錄. Il avait deux prénoms: Lo-yuen 樂園 et Lan-t'ai 蘭臺; c'était un lettré de Yuen-houo-hien 元和縣, au Sou-tcheou, de la secte des Végétariens amidistes, très fervent à invoquer Amithabha. Il mourut en 1793. Son ouvrage date de 1783. Il relate les amidistes éminents: bonzes, bonzesses, upasakas, mandarins, lettrés, pécheurs couvertis etc.... (1).

P'ang Tsi-ts'ing 彭際清, 1775-1780.

Laïque amidiste de la même époque que le précédent; auteur de deux ouvrages d'importance notable: Kiu-che-tch'oan 居士傳, collection d'hommes amidistes, lettrés et autres, avec leurs notices; Chan-niu-jen-tch'oan 善女人傳, recueil de notices sur des femmes amidistes chinoises. On lui doit encore de nombreux opuscules.

Hoei-ming 慧明, 1807.

De Kin-hien 鄞縣 à Ning-po; fut bonze dans la pagode de Pao-kouo-se 報國寺 à Hang-tcheou. Sans interruption, l'invocation de Bouddha sortait de ses lèvres. Les aumônes qu'il recevait étaient employées au rachat des êtres vivants, et, en leur rendant la liberté, Hoei-ning ne manquait jamais d'invoquer O-mi-t'ouo-fou. A tous les visiteurs qui se présentaient devant lui, il répétait ces paroles: "Se tao-tsai!" 死到哉. "La mort approche!" et il les exhortait à invoquer Bouddha pour mériter d'aller au Paradis de l'Ouest après leur mort (2).

Ki-sin 起信, (+1812).

Dans le siècle il se nomma Chan-Hiang-hai 單香海, et habita Fou-tch'oen 富春. Dans la suite il fut supérieur de la bonzerie de Kou-mei-ngan 古梅庵. On raconte qu'il formulait journellement 100.000 invocations à Bouddha. Il composa aussi un cantique pour exhorter les gens à invoquer "O-mi-t'ouo fou. Il mourut en 1812 (3).

Tcheng-tchen 正眞, 1821.

Prénom: Ta tsong 達宗. De Hiang-tan-hien 湘潭縣, au Hou-nan. Admis dans la confrérie bouddhique, il se fixa dans la vieille pagode de Tsieou-fong 鷲峰. Grâce aux aumônes qu'il put recueillir, il la remit à

(1) *Tsing-t'ou cheng-hien-lou sou-pien*, Liv. II, p. 208-207.

(2) „ „ „ „ Liv. I, p. 197.

(3) Cf. Recherches, T. VI. p. 12.
Tsing-t'ou cheng-hien-lou sou-pien, Liv. I, p. 198-199.

neuf, et put acheter plusieurs centaines de k'ing de terres (plusieurs myriades de meou). C'était un fervent amidiste, ami du grand mandarin Yao Ki-fou 姚姬傅, et du lettré grand examinateur Tchang Hoai-tchou 章淮樹. Ce dernier se fit moine, et ses deux concubines entrèrent dans une pagode de bonzesses (1).

Ting ki (Ling-sicou) 定基 (琳琇), 1821.

Bonze amidiste de Ling-hai 臨海. Il se brûla le bras en s'allumant de l'encens sur la peau devant la statue de Bouddha. Il avait toujours devant les yeux un tableau d'Amithabha, et mourut en l'invoquant (2).

Hou Ting (Lien-koei-kiu-che) 胡珽 (蓮歸居士) 1850.

Laïque, auteur de l'ouvrage Tsing-t'ou-cheng-hien-lou sou-pien 淨土聖賢錄續編, d'où sont tirés les renseignements qui précèdent (3). C'est un supplément au Tsing-t'ou-cheng-hien-lou, jusqu'en 1850.

Tche-koan-kiu-che 咫觀居士, 1879.

Auteur laïque, bachelier primé de Kiang-tou-hien 江都縣, fervent amidiste et végétarien. Tche koan kiu-che était son nom de plume; il s'appelait Tcheng Ing-fang 鄭應房. En outre il avait deux autres prénoms: Se-tsing 駟卿 et Tsé-wong 且翁. Il recueillit, par lui-même ou par l'intermédiaire de ses amis, des renseignements sur l'Amidisme de son époque, et composa ainsi son recueil de biographies, qui a pour titre Sieou-si-wen-kien-lou 修西聞見錄, en 7 chapitres. Y sont présentés les plus célèbres des bonzes, bonzesses, fonctionnaires et lettrés qui furent amidistes (4).

Fa-jen chan-che 法忍禪師, 1844-1905.

Bonze originaire du Tche-li, nommé Kouo 郭. Il naquit le 4 de la IIIe lune 1844. Il entra dans une bonzerie de sa province natale, puis vint à Tcheng-kiang, dans la pagode Kin-chan-se, en 1872. Il eut pour maître Koan sin-hoei houo-chang 觀心慧和尚. Son éducation achevée, il enseigna lui-même les livres bouddhiques, puis, en 1884, il partit pour Kiu-yong-hien 句容縣, et alla se fixer sur la montagne de Tche-chan 赤山. Des disciples de plus en plus nombreux se pressaient autour de lui pour écouter son enseignement, si bien qu'on dut bâtir une pagode plus grande. Il mourut le 16 de la Xe lune, l'an 1905. Ses disciples érigèrent un stoupa

(1) *Tsing t'ou cheng-hien-lou sou-pien*, Liv. I, p. 200.

(2) Ibid. p. 200.

(3) *Tchong-lien-tsi*, p. 228.

(4) *Sieou-si-wen-kien-lou*, Liv. I, p. 272. Liv. III, p. 279.

sur sa tombe, à Tche-chan 赤山. Sur une stèle sont gravés les hauts faits de ce bonze destiné à passer à la postérité.

Cf. Fou koang yué pao 佛光月報 (5 tché) 1925, p. 5-7.

Tchang-hi 昌僖. †1906.

Bonze de Tong T'ien-mou-chan 東天目山, à 50 li N.O. de Ling-ngan-hien, au Tché-kiang. Il alla habiter une très-misérable pagode, Jou-long-se 茹蘢寺, où tout manquait. Par son zèle à quêter des aumônes, il parvint à la restaurer et à l'orner; de plus il la dota de 40 meou de terres.

Quand il fut mort, en 1906, personne ne voulut se charger de brûler son corps, comme il l'avait demandé: on aurait désiré le conserver en souvenir de ses bonnes œuvres. On prit donc le parti de le laisser dans sa chambre, dont on ferma la porte.

Il resta ainsi jusqu'en 1925, époque où les notables résolurent de convertir sa pagode en école. On ouvrit la porte de la cellule, et, à la stupéfaction universelle, il fut trouvé assis sur son lit comme vivant: seuls les yeux semblaient avoir souffert. On voulut le sortir de sa cellule, mais il devint si lourd qu'il fut impossible de le bouger. Alors on lui promit de le laisser dans une chambre devant la pagode: aussitôt on put le soulever aussi facilement qu'une plume.

L'école fut aménagée, les élèves s'y réunirent; mais voilà que plusieurs se mettent à pousser de grands cris, disant qu'on les frappe cruellement au visage ou dans la poitrine. Il fallut transporter l'école ailleurs et rendre la pagode au culte.

De plus, le bonze défunt apparut au Supérieur des bonzes de T'ien-mou chan, et à un notable médecin nommé Tche Ts'ing 池清, demandant à être guéri. Tous deux allèrent examiner le corps resté sans corruption, et il fut résolu qu'on le momifierait. Il fut donc entouré de bandelettes de soie, verni et doré, puis exposé au culte dans sa pagode; et l'inauguration de ce nouveau culte eut lieu le 30 de la XIIe lune chinoise de l'an 1925, la veille du premier de l'an chinois. Des milliers de pèlerins s'y sont rendus.

Cf. Chen-pao. Récit du 5 de la IVe lune (5 Avril 1926), p. 3.

Nous laissons au Chen-pao la responsabilité de ces détails.

Tsi-nan-chan che 濟南禪師, 1853-1923.

Bonze de P'i-tcheou 邳州, au Kiang-sou, nommé Yu 余. Il devint Président du Bureau de l'Education pour les bonzes, en 1905. Le vice-roi Toan Ou-kiao 端午橋 le nomma Recteur de la pagode Hiang-ling-se 香林寺.

Le grand fonctionnaire Cheng Siuen hoai 盛宣懷 lui bâtit une pagode sur son domicile à Mé-ken-lou 麥根路 (Chang-hai), et dota cette pagode de revenus importants.

En 1923, le bonze donna à la pagode Hiang-lin-se un exemplaire du canon bouddhique.

Cf. Fou koang yué pao 佛光月報 (5 tché) 1925, p. 8-9.

T'ai hiu 太虛, 1927.

Bonze président de l'académie bouddhique de Ou-tchang, au Hou-pé: Fou-hio-yuen 佛學院; chef de tous les lettrés bouddhistes modernes, au Hou-pé, au Kiang-sou, au Tché-kiang. Il donne des conférences sur les questions modernes et les sciences religieuses de toutes les Confessions. Beaucoup de lettrés laïques sont en relation avec lui, de nos jours. Ces questions actuelles sont traitées dans une revue intitulée Hai-tchao in 海潮音.

Cf. Truth and Tradition in Chinese Buddhism. Reichelt. p. 301.

APPENDICE

★

1° Fonctionnaires Amidistes.

Ting Ming-teng (Kien-hong) 丁明登 (劍虹) 1645.

Lettré de Kiang-pou 江浦, ami et disciple de Yun-ki, le 8e chef de l'Ecole Amidiste. On le surnomma Lien-liu 蓮侶, après son admission au doctorat; il fut mandarin à Kiu-tcheou 衢州. Sa mansuétude pour les prisonniers était célèbre. Plutôt que de frapper les coupables accusés à sa barre, il les obligeait à lui remettre une certaine quantité de riz, qu'il distribuait aux captifs dans les prisons; il donnait aussi à chacun des détenus un chapelet bouddhique, pour l'exhorter à invoquer Bouddha. Il mourut en 1645 (1).

Tchang Che-tcheng (Lan-tchou) 張師誠 (蘭渚) 1829.

Né à Koei-ngan 歸安, Hou-tcheou 湖州. De degré en degré il parvint aux fonctions de gouverneur du Kiang-sou. Amidiste convaincu, il fit plusieurs proclamations, pour exhorter les habitants à tuer moins d'animaux, à rendre la liberté aux poissons, oiseaux et autres êtres vivants en danger de mort. Lui-même pratiquait l'abstinence bouddhique, et se nommait I-si-kiu-che — 西居士, c'est-à-dire: Un lettré (du Paradis) de l'Ouest, ou un partisan de l'Amidisme (2).

2° Lettrés amidistes.

Tcheou K'é-fou 周克復, 1659.

Auteur du traité dogmatique de l'Amidisme chinois, intitulé Tsing-t'ou-tch'en-tchong 淨土晨鐘, l'ouvrage le plus complet qui existe sur ce sujet. C'est cet ouvrage dont nous donnons l'analyse dans le chapitre suivant: Dogme de l'Amidisme contemporain.

---

(1) *Tsing-t'ou-cheng-hien-lou*, Liv. VII, p. 170.

(2) *Tsing-t'ou-cheng-hien-lou sou-pien*, Liv. II, p. 204.

La préface de l'ouvrage fut écrite par P'ong Chao-cheng, oncle de P'ong Hi-sou. Tcheou K'é-fou était originaire de Tchang-tcheou-fou, compatriote de P'ong Chao-cheng; il s'appelait aussi T'ong-chan tao-jen 同善道人.

Ou Yun-cheng 吳允升, 1829.

Un intellectuel de Hi-hien 歙縣, ou Hoei-tcheou; végétarien amidiste. Il traça sur son bras avec de la poudre d'encens les 4 caractères: Kieou cheng si fang 求生西方 "Je demande à renaître dans le paradis de l'Ouest"; il mit le feu à l'encens, et grava ainsi sur sa peau, en caractères indélébiles, la prière adressée à Amithabha.

Il avait pour ami un riche mandarin du sel, appelé Yen Kien-t'ien 延儉田, de Hang-tcheou; il obtint de lui une somme de 200 onces d'or, qu'il employa à l'érection de nouvelles pagodes, et à la fondation de processions solennelles en l'honneur de Bouddha. Son zèle inlassable était connu dans toute la contrée; il fut un des grands propagateurs de l'Amidisme (1).

3° Bonzesses amidistes.

Tchou-king 祩錦, †1614.

Mariée d'abord à Chen Jen-houo 沈仁和, son mari la quitta pour se faire bonze, et devint le 8e chef de l'Amidisme: Yun-si Lien-tch'e-tache. Elle n'avait alors que 19 ans. Parvenue à l'âge de 47 ans, elle entra dans une bonzerie de Hang-tcheou, et y mourut en 1614 (2).

Fou-ki 佛琦, †1791.

Conduite contre sa volonté, par sa mère, dans une bonzerie de Sou-tcheou, dans la pagode de Yu-hoa-ngan 雨華庵, elle fut plus tard supérieure à Tchong-fou-ngan 崇佛庵, reçut d'abondantes aumônes, érigea un temple sous le vocable de la Triade amidiste, et institua des processions annuelles. Elle acheta des terres pour augmenter les revenus de la pagode T'ien-ning-se 天寧寺, à Tchang-tcheou, et mourut en 1791 (3).

(1) *Tsing-t'ou-cheng-hien-lou-sou-pien*, Liv. III, p. 212-213.
(2) *Tsing-t'ou-cheng-hien-lou*, Liv. VI, p. 161.
(3) *Tsing-t'ou-cheng-hien-lou-sou-pien*, Liv. I, p. 202.

III. Etat du Bouddhisme sous les Ts'ing et sous la République.

A. La politique des empereurs.

a) A l'égard du Bouddhisme chinois.

Choen-tche, 1644-1661.

En 1660, il fit cadeau à Mou-tch'en Tao-ming d'un sceau en argent et d'une statue de Koan-kong, canonisé Koan-tchoang-miao-heou 關壯繆侯, et constitué protecteur du Bouddhisme. Le bonze emporta la statue de Koan-kong à T'ien-tchong-chan, et la plaça devant la porte d'entrée de sa pagode.

C'est probablement en souvenir de cette nouvelle attribution, que le dieu de la guerre et des lettres se rencontre fréquemment dans la niche du gardien de pagode, dans le petit édicule en face la porte d'entrée, en compagnie de Wei-touo, ou de Kia-lan (1).

En 1660 encore, l'empereur donna un sceau en or au bonze T'ong-sieou. Après la mort de Choen-tche, les bonzes du palais furent éconduits par les Régents.

K'ang-hi, 1661-1722.

En 1684, à son passage à Yang-tcheou, il écrivit deux caractères pour une inscription frontale, qu'il fit remettre à la pagode de T'ien-ning-se 天寧寺. Il fit la même faveur à P'ing-chan 平山. Pendant son séjour à Tchen-kiang 鎮江, K'ang-hi visita la pagode de Kin-chan et la fit restaurer. Une stèle mentionne cette faveur impériale. Il écrivit aussi quatre caractères pour une inscription frontale : Kiang-t'ien-i-lan 江天一覽. "Le Fleuve et le Ciel (sont ici vus) d'un coup d'œil" (2).

(1) *Tsong-t'ong pien-nien*, Liv. 31, p. 247.

(2) Ceci se passa lors de sa première visite ; plus tard il en fit une seconde.

Les pagodes de Sou-tcheou reçurent aussi des témoignages de sa bienveillance.

En 1689, l'empereur offrit de l'encens à Bouddha et l'adora dans la pagode de Cheng-ngen-se 聖恩寺 à Teng-chan 鄧山. Nan-king, Hang-tcheou, Sou-tcheou, Ts'ien-t'ang eurent plusieurs de leurs pagodes honorées d'une faveur impériale. K'ang-hi changea le nom de la pagode de Tchang-tcheou, et ce temple Siang-fou-se 祥符寺 fut appelé Chen-kiun 神駿. Il écrivit de sa main un "ngo" ou inscription frontale ainsi conçue: Choei-yué-chan-sin 水月禪心. "L'image de la lune reflétée dans une onde limpide est le symbole du cœur pur bouddhifié". En d'autres termes, Bouddha se forme dans le cœur du méditatif comme l'image de la lune dans l'eau (1).

Autant que la politique le lui permit, K'ang-hi fut accueillant pour tous les cultes, et chercha à faire plaisir à toutes les confessions. Il se montra tolérant même pour la religion catholique, autant qu'il put le faire sans trop froisser les lettrés et le fameux Tribunal des Rites, son épouvantail et son cauchemar.

Les autres souverains de la dynastie se montrèrent pratiquement bienveillants à l'égard des bonzes. Du reste il n'y avait plus matière à chicane, car l'Amidisme est aussi coulant que possible sur les questions de doctrine: il s'est chinoisé autant que faire se peut. Sa seule différence essentielle avec le Confucéisme théorique, c'est la croyance à la survivance, et à la récompense dans une autre vie. Nous avons constaté que les lettrés, pour les gens du peuple, prêchent la même doctrine, et la pratiquent pour eux-mêmes, dans l'ordinaire de la vie. La pièce de théâtre achevée, à peine sont-ils dans les coulisses, qu'ils sont amidistes comme le reste de leurs compatriotes. Empereurs, grands de la cour, fonctionnaires, lettrés ont recours aux bonzes en cas de décès, de maladie, d'épidémie, de sécheresse, d'inondation, de calamité publique ou privée.

(1) *Tsong-t'ong-pien-nien*, Liv. 32, p. 253-255.

b) **A l'égard des Lamas tibétains.**

Le Dalaï-lama.

Le Dalaï-lama Jondom Tjamso (Youtan), petit-fils d'Altan-khan, entré au Tibet en 1602, y mourut en 1615, et choisit pour se réincarner le fils d'un haut fonctionnaire tibétain nommé Lozang, qui devait être le 3e Dalaï-lama et Dalaï-roi.

Sous son règne eurent lieu des événements importants. Les Lamas rouges, qui dominaient dans le Tibet occidental, soutenus secrètement par les Chinois, réussirent à s'emparer de Lhassa et menacèrent la suprématie des Lamas jaunes. Lozang fit appel à Kouche-khan, chef des Mongols du Koukounor, qui envahit le Tibet en 1641, battit les troupes des Lamas rouges, et transmit la royauté du Tibet au Dalaï-lama, qui régnera assisté d'un administrateur ou Dési. Sa résidence royale sera désormais le palais de Marpori. Ce fut à cette époque que commença la construction de Potala, le "Pou-touo-chan" des Tibétains.

Lozang, pour consolider son trône et donner plus de prestige à sa secte, se proclama avatar de la Divinité tutélaire du Tibet, du Bodhisattva Avalokitesvara, ainsi que les autres successeurs de Tsongkhaba. Les Tibétains, avec leur foi robuste et leur ignorance superstitieuse, ne firent aucune difficulté pour admettre cette énormité. Dorénavant leur Dalaï-lama sera considéré comme une réincarnation de Avalokitesvara, dans la secte des Lamas jaunes. Le rusé Lozang trouva aussi un moyen de calmer les susceptibilités du Grand Lama chef des Lamas rouges, et proclama officiellement qu'il était, lui et ses prédécesseurs, une réincarnation de Amithabha. Les deux Dalaï-lamas devenaient ainsi comme deux souverains amis, unis par les liens d'une parenté transcendante.

L'empereur Choen-tche, le fondateur des Ts'ing, reconnut Lozang comme roi du Tibet, sous la suzeraineté de la Chine. En 1652, il se rendit à la cour de Péking, où il fut traité en demi-dieu (1).

(1) Cf. Williams, Buddhism, p. 291-294. Liste des Dalaï-lamas.

Lozang se montra plutôt ennemi de la dynastie, en soutenant Ou san-koei et Galdan, qui méditait la restauration de la dynastie mongole. Il mourut en 1680. Il avait choisi Ts'ang yang 倉洋 pour se réincarner. Le choix était malheureux : la conduite de Ts'ang yang fut si révoltante qu'on dut convoquer un concile pour le déposer. Mais comment déposer un Bouddha, un dieu ? Le prince mongol Latsang résolut la difficulté en le faisant assassiner. Puis il le raya sans pitié de la liste des Dalaï-lamas, déclarant qu'on s'était trompé, et que Lozang s'était réellement incarné dans la personne du Lama Aouangisi, âgé alors de 25 ans (Chapori).

La trouvaille n'était pas du goût des Lamas et du Régent, habitués à voir le Bouddha vivant se réincarner dans le corps d'un enfant de son choix ; aussi refusèrent-ils d'admettre le nouvel élu Aouangisi. Du reste ils découvrirent que Ts'ang yang, le Dalaï-lama assassiné, avait repris naissance dans le corps d'un enfant de la région de Litang. Depuis cette époque les Lamas de la lamaserie de Lhassa ont seuls le privilège de découvrir l'avatar ou la réincarnation des Dalaï-lamas décédés.

Le gouvernement chinois refusa de reconnaître l'élu des Lamas, et relégua l'enfant dans la lamaserie de Ta-eul-se.

Un conflit sérieux était engagé entre Chapori, l'élu du prince mongol, et l'enfant désigné par le Régent et les Lamas. Latsang, le khan mongol, dénoua le nœud en tranchant la tête au Régent. Le gouvernement chinois confirma l'élection de Aouangisi ou Chapori, sous la régence du khan mongol Latsang, en 1710, et voulut ainsi supprimer le dualisme.

Les Lamas ne se tinrent pas pour battus ; ils appelèrent à leur secours Alapoutan, neveu et successeur de Galdan. Lhassa fut livré aux armées mongoles, Chapori fut relégué dans sa lamaserie, Latsang fut exécuté, et l'élu des Lamas fut confirmé dans sa dignité de Dalaï-lama roi (1).

(1) Cf. Historique du Tibet, Missions Catholiques.

Liste des Dalaï-lamas de Lhassa

(*Incarnations de Avalokitesvara*)

	Noms	Naissance	Mort	
1	Gedun grubpa (Neveu de Tsongkhaba, fonde Tashi Lhumpo (1445)	1391	1475	
2	Gedun Gyam Thso	1475	1543	
3	Sodnams Gyam Thso (Fonde le siège de Grand Lama en Mongolie).	1543	1589	
4	Yon-tan	1589	1617	
5	Navang Lobsang (Ngag dB'ang bLobsang) rGya-mts'o. (Il bâtit le palais de Potala). Interrègne de 2 Dalaï-lamas	1617	1682	1er Dalaï en titre
6	Ts'ans dbyans rGya-mts'o	1683	1706	
7	sKal-bzan rGya-mts'o	1708	1758	
8	Jam-dpal rGya-mts'o	1758	1805	
9	Lun-rtogs „ „ (Le Régent tue ses 3 enfants). Le dernier nommé:	1805	1816	
10	Ts'ul K'rims rGya-mts'o	1819	1837	
11	mK'as-grub „ „	1837	1855	
12	P'rin-las „ „	1856	1874	
13	T'ub-bstan „ „	1876		

Cf. Williams, Buddhism, p. 291-294.
Waddell, Lamaïsm, p. 233.

Le Khanpo.

C'est le supérieur de Kaa-n-den (Galdan), près de Lhassa. —(Voir plus bas: Grandes lamaseries du Tibet: *Kaa-n-den*).

Le Panchan-lama (Tashi-lama)

Tashi-Lhumpo, situé à 230 milles ouest de Lhassa (1), est la résidence du Panchan-lama (Panchan Erdeni) (de Pandita, Maître, et Erdeni, Trésor). Le Panchan-lama est le collègue du Dalaï-lama, depuis la réforme de Tsongkkaba; sa charge est de maintenir l'intégrité doctrinale (2).

(1) Le China Year Book 1914 marque seulement 230 milles, ou huit journées de marche.

(2) Cf. Wadell, Lamaïsm, p. 235-236. Liste des Panchan-lamas.

Le Bogdo-lama et autres Grands Lamas.

Outre ces Grands Lamas du Tibet, le Lamaïsme ne compte pas moins de 160 Bouddhas vivants, appelés Hutukhtu (Saints), avatars de Bouddhas, se réincarnant successivement dans d'autres hommes.

Toutes les grandes lamaseries ont un ou même plusieurs de ces Hutukhtu. Les principaux sont : le Grand Lama de Ourga (le Maidari) ; celui de Péking ; celui de Ou-t'ai-chan, au Chan-si ; celui de la Confédération des Silinghols, au Nord de Kalgan ; les lamas de Kumbum, de Koei-hoa-tch'eng et de Jehol (1).

Le Grand Lama de Ourga est "Bogdo-lama" : ce titre lui a été conféré en 1653 par le Dalaï-lama (2).

Grandes lamaseries du Tibet (3).

Potala. Résidence du Dalaï-lama à Lhassa, fondée en 1643-1645 *(Lamas jaunes).*

Le temple de la Médecine est perché sur un rocher au S.E. du palais de Potala. Le rocher est creusé, taillé, sculpté. On y voit une multitude de poussahs peints de couleurs brillantes et variées. Cette colline rocheuse se nomme Chag ga.

(Cf. photographies de Waddell, Lhassa and his mysteries, pp. 330, 376, 388, 426).

Sera. Monastère-Université. Vraie ville universitaire, avec ses 6.000 Lamas *(Lamas jaunes)* et ses temples très-vastes ; située à 2 milles de Lhassa, au Nord ; bâtie par Byam Chen chos-rje. (Cf. Waddell, id., p. 374, 372).

Kaa n-den (Galdan). Monastère-Université (3.300 *Lamas jaunes*), à 25 milles de Lhassa, à l'Est, près de la rivière Kyi ; fondé par Tsongkhaba en 1409 ; il y fut enterré. Le tombeau du grand réformateur est splendide.

Ce sont là les 3 principales lamaseries des Lamas jaunes. Le Supérieur (Khanpo) de Kaa-n-den est supérieur des 3 lamaseries, et, en

(1) Cf. The China Year book 1924, p. 606-607.

(2) Studies in the Religions of the East. A.S. Geden, p. 562-563.

(3) On compte environ 3000 lamaseries au Tibet.

l'absence du Dalaï-lama, il le remplace; ainsi, après la victoire anglaise, il traita avec le colonel Younghusband: le Dalaï-lama s'était enfui.

Le Khanpo vient le premier en importance au Tibet après le Dalaï-lama et le Panchan-lama.

Breebung. (Cf. photog. Waddell. Lhassa and his mysteries, p. 328)

alias: *Drephung, Dapung, Daipung, Dalung, De-bung, Brebung, Re-bung* etc...

Palais d'été du Dalaï-lama, et 4 collèges-universités. Grande lamaserie-université, où résident des docteurs du lamaïsme, et de 7 à 8 mille lamas étudiants ou gradués. Bâtie par Jam-yang chos-rje, elle est située à environ 2 milles de Lhassa, à l'Ouest, non loin des bords de la rivière qui passe dans cette capitale. Les gradués de cette université exercent une véritable influence sur l'administration du pays *(Lamas jaunes).*

Nartang. Lamaserie près de Tashi Lhumpo; la principale imprimerie du Tibet, avec celle de Lhassa. Une troisième est à Pé-king.

Tashi Lhumpo. La lamaserie de Tashi Lhumpo est la résidence du Panchan-lama ou Tashi-lama, deuxième chef du Lamaïsme tibétain, *(Lamas jaunes).*

Cette lamaserie importante est située à Giegazze ou Shigatse, sur la rivière Nyang, près du grand fleuve Tsangpo (Brahmapoutre), dans les régions à l'Ouest de Lhassa. (Cf. Figure: Waddell, Lamaïsm, p. 260).

Tsâri Tugka. Grande lamaserie, rendez-vous de pèlerinage, sur le mont Pal Tsâri, 40 milles S.E. de Tsâri, dans le pays de Takpô. Ce temple est aussi nommé Çeri.

Wu-tse, alias Samyas, ou *Samye.* Temple, lieu de pèlerinage, dédié à Urghien (Padmasambhava), qui aurait résidé dans une grotte de la montagne et bâti ce temple. Situé dans les environs de Samaye, 35 milles S.E. de Lhassa, sur la rive Nord du Tsangpo *(Lamas rouges).*

Kang Rinpoche (mont Kailas, dans l'Himalaya). Grand pèlerinage de l'Asie Centrale; grotte-temple où est honoré le même Urghien (Padmasambhava), nommé par les Tibétains "Guru Rinpoche". C'est le fondateur du Lamaïsme; il était originaire de l'Urgyn (Udyâna), entre le Chitral et l'Indus. Kang Rinpoche est nommé "Mont d'Urghien" par le Jésuite Desideri. (Cf. T. XVI, vol. I, p. 307).

Nang Dzong. A 123 milles de Tsetang (Zze-thang). Dzong est un lieu de passage pour les voyageurs et les commerçants.

Lhabrang. Grand temple de Lhassa; "le Grand Ramoche", "la maison des dieux", nommé encore "Jo-kang". La statue de Jo (Çakyamouni)

est d'or massif. Siège du Ministère; bâti par le roi Srong Tsan Gampo vers 650 ap. J.C. Le magnifique temple Jo Kang (ou Cho khang) est un des plus riches du monde.

Kündeling. Un des 4 grands monastères royaux de Lhassa, situé près de la porte Pargo Ka ling, près du Medical College.

Il fournit le Lama-Régent pendant la minorité du Dalaï-lama.

Reting Gompa, aliàs Raiting Gompa, Raseng, Radeng ou *Ra sGreng.* Pèlerinage lamaïque à Reting, 80 kilomètres N. N.-E. de Lhassa. Fondé par Brom Ton en 1058. Brom Ton était disciple d'Atisa, et fonda la secte Kadampa.

Hanle. Lamaserie au Nord de Tsaparang, mi-route entre Tsaparang et Leh.

Tsomoling (Chomoling). Un des 4 monastères royaux; quartier Nord de Lhassa.

Tengyeling. Un des 4 monastères royaux; quartier central de Lhassa. "Le Petit Ramoche" ou "Petit Jo-kan": temple bâti par la princesse épouse de Srong Tsan Gampo. On y voit la statue de Bouddha, qu'elle apporta en dot (1).

Khudi-Tchratsong. Grande lamaserie de Batang, au Tibet. Elle fut pillée et détruite en 1905 par les soldats chinois, commandés par Tchao Eul-fong, chargé de réprimer la révolte des lamas.

Sam-pin-lin. Lamaserie fortifiée, à 12 jours S.E. de Batang. Les lamas de Batang s'y étaient retranchés en 1905. Défendue par 3.000 lamas et 3.000 laïcs, protégée par 8 enceintes et admirablement située, elle ne fut enlevée que par ruse. Un message envoyé par les lamas à Li-tang, afin de demander du secours, fut saisi par les Chinois; on y trouva la manière de s'introduire dans la forteresse, et, le jour fixé, 200 soldats déguisés en Tibétains y furent introduits. Le gros de l'armée suivait. La lamaserie fut prise malgré une résistance désespérée.

Tong-tchou-lin. Lamaserie sur la rive droite du Kin-cha-kiang (Yang-tse), située au Sud de Atentze. Lors de la révolte de 1905, les lamas

(1) Les notes précédentes sont tirées de l'ouvrage intitulé: Early Jesuit Travellers in Central Asia. C. Wessels, S.J.
The Hague, Martinus Nijhoff. 1924.
Williams: Buddhism, p. 440-492.
Waddell: Lhassa, p. 364-379.

s'étaient emparés d'un petit chef militaire chinois et de ses cinquante soldats, les avaient tués et avaient empaillé la peau du chef pour la suspendre dans leur lamaserie. La lamaserie fut prise en 1906 par les soldats du Yun-nan, et la peau du chef fut envoyée à Yun-nan-fou, comme pièce à conviction.

Kampou. Lamaserie proche de Yetche. Des lamas Mossos du rite tibétain habitent cet établissement, perché sur un terre-plein au-dessus d'une magnifique forêt de pins.

Lagongun. Lamaserie au Sud de Yerkalo, près de Pontine, non loin des bords du Mékong. Accrochée comme un nid d'aigle au flanc de la montagne, elle fut, en 1905, après bien des tentatives infructueuses, prise, pillée et détruite: on avait attiré les lamas dans un guet-apens au bas de la montagne. — Il faut une demi-journée pour y monter.

Chumbi. Située au sortir de la vallée de Chumbi, au-delà de Ya-tung, sur les confins du Tibet et au Nord du Sikkim anglais. La route de Ya-tung à Gyantse passe près de cette lamaserie. Le Supérieur en est prétendu infaillible. A Lhassa, il avait prophétisé à faux la victoire des Tibétains sur les Anglais: il dut s'enfuir à Chumbi, où il continue son métier de devin. On raconte qu'il avait prédit l'année et le mois où finirait la grande guerre européenne de 1914-1918.

Tchong-tien. Lamaserie tibétaine à l'Est du Kin-cha-kiang (Yang-tse), à 7 journées au Nord de Li-kiang.

Cf. Bacot. Les Marches Tibétaines.

Li-tang. Grande lamaserie, dans les Marches Tibétaines, à l'Est du Dokerla, le célèbre lieu de pèlerinage. (Voir plus bas).

Kumbum (T'a-eul-se). Dans la province de Amdo, au Nord du Tibet, sur la limite du Kan-sou. Là serait né Tsong Khaba en 1355 ou 1357. Il est honoré dans cette grande lamaserie fondée en 1576; sa statue, d'une hauteur d'environ trois pieds, *est en or pur.*

Cf. Figure: Waddell, Lamaism, p. 280. — Rokhill, Land of Lamas, p. 66.

Sakya (Saskya). Lamaserie des Lamas rouges, à 55 milles de Tashilhunpo, sur la route S.O. vers le Népal.

Brikhung (Brikun ou *Brigung).* A 4 journées au Nord de Lhassa, dans le district de Tsang, au S.O. de Shigatse. Fondée par le fils de Koucho Yalpo, le premier Grand Lama de la lamaserie Sakya.

Gyantse. Grande lamaserie située à environ 45 milles S.E. de

Tashilhunpo, sur la rive droite de la rivière Nyang affluent du Tsang-po.

Cf. Williams: Buddhism, p. 270, 280, 440, 441, 492.

Grandes lamaseries de Mongolie.

Lamaserie de *Ourga (Urgya-Kuren)*, sur la rivière Tula, dans le pays des Khalkas. C'est le siège du Grand Lama de Mongolie, Bogdo-lama, qui serait une réincarnation du fameux Lama Taranatha. — Environ 14.000 lamas; Huc dit 30.000.

Lamaserie de *la Ville Bleue, Kuku Khotun*, au Nord du Hoang-ho. Là aurait résidé jadis le Lama Taranatha, canonisé avec le titre de Je-tsun Tamba. Environ 20.000 lamas.

35 grandes lamaseries sont énumérées dans l'ouvrage de Waddell: Lamaïsm, p. 285, comme faisant partie de la contrée du Sikkim.

Trois pèlerinages célèbres dans les Marches Tibétaines.

Le Dokerla, pic sacré de 6.000 mètres, entre le Mékong et la Salouen, au S. E. du Tibet, à la limite entre le Tsarong et les Marches Tibétaines, entre les frontières du Se-tchoan, du Yun-nan et du Tibet.

Cf. Carte des Marches Tibétaines du Yun-nan, B.E.F.E.O., année 1923, T. 23, p. 370, 393 et 324.

Le Kawalori, entre Kan-tse et le Niarong.

Le Meurdou, dans la région de Tan-pa et de Meou-kong.

Cf. Marches Tibétaines du Se-tch'oan, Carte, B.E.F.E.O., 1923, T. 23, p. 324 et 393.

Les trois classes de lamaseries.

Les lamaseries *noires*, des Lamas noirs ou Bunpos, non-réformés. Ils ont admis le panthéon bouddhique et les usages lamaïques, mais conservent les pratiques de la magie indigène. Ces Lamas noirs tournent le moulin à prières de gauche à droite, et laissent les monuments ndobong ou khieutun à main gauche.

Les lamaseries *rouges*, des Lamas rouges, qui reconnaissent Padma Sambhava pour leur fondateur, et l'honorent d'un culte spécial. Ils ne sont pas astreints au célibat, et vivent en famille aux environs de leurs monastères. A époques fixes, ils ont l'obligation de faire acte de présence à la lamaserie.

Les lamaseries *jaunes*, des Lamas jaunes, réformés, Kadangpa et Guéloupa, tenus à garder le célibat et astreints à une discipline plus sévère. Il doivent s'abstenir d'alcool et de tabac, mais peuvent vivre dans leur famille et s'occuper de choses profanes.

Les grandes lamaseries possèdent au moins un Bouddha vivant, souvent jusqu'à trois ou quatre. Plusieurs forment de véritables cités, avec murs d'enceinte.

B. La politique de la République chinoise.

Au début de la République chinoise, après la chute des Mandchoux, il y eut une crise pour le Bouddhisme. Les néo-républicains, pleins de zèle et d'ardeur, convoitant les riches domaines des pagodes, firent le relevé de tous les temples, la liste de toutes leurs possessions, et, dans quelques contrées, plusieurs pagodes furent converties en écoles: leurs propriétés servirent de fondation à ces nouveaux établissements scolaires. Mais le premier enthousiasme ne fut pas de longue durée. La population, essentiellement bouddhiste, vit d'un mauvais œil ces spoliations; il se forma une Société protectrice des pagodes et des propriétés bouddhiques: Fou-kiao-hoei 佛教會, et l'influence des membres de cette association eut vite raison du mouvement spoliateur. A part l'attribution de quelques terrains aux écoles, et la saignée assez bénigne de quelques riches bonzeries, tout est resté dans le "statu quo", et, dans l'intérieur des provinces, c'est-à-dire dans la vraie Chine, c'est à peine si on remarque quelque changement après dix années de République. Les auteurs, comme Reichelt, qui ont étudié la question actuelle, constatent même dans l'ensemble de vrais progrès du Bouddhisme.

En 1911, Le Grand Lama d'Ourga, collègue au spirituel de l'Amban chinois, a proclamé l'indépendance de la Mongolie Extérieure, sous sa souveraineté.

En 1925, les Mongols, à l'instigation des bolchévistes russes, ont confisqué les biens du Bouddha vivant, se montant à 1 million de dollars, et ont décrété que cette somme serait consacrée à l'éducation.

Lors de l'invasion du Tibet et de la prise de Lhassa par les troupes anglaises, le Dalaï-lama prit la fuite et fut remplacé par le Panchan-lama. Un décret impérial daté de 1910 prononça la déposition du Dalaï en fuite, mais son successeur ne fut pas nommé officiellement.

En 1912, grâce aux succès des Tibétains révoltés contre la Chine, le Dalaï-lama rentra à Lhassa, et un nouveau décret présidentiel le confirma dans sa souveraineté, le 28 octobre 1912.

Le Dalaï-lama actuel est âgé de 47 ans; il est le 13e élu. Sa résidence est Po-ta-la, à Lhassa; il détient le pouvoir temporel. Son collègue, le Panchan-lama de Tashilhumpo, chargé du pouvoir spirituel, est allé en visite diplomatique à Péking en 1925, et à Nanking en 1930.

C. Les sectes bouddhiques.

1° Les Végétariens: Tche-sou 喫素.

On comprend d'ordinaire sous le nom de Végétariens, *vulgo* "Mangeurs d'herbes" (Tche-sou), différentes sectes issues du Védantisme et du Lotus blanc. Presque toutes se donnent comme premier ancêtre Lou-tsou Hoei-neng 六祖慧能, le 6e patriarche du Bouddhisme chinois. En général, ces sectes politico-religieuses sont des sociétés secrètes; aussi les nomme-t-on souvent d'une appelation commune: Mi-mi-kiao.

Voici les principales branches, ou plutôt les principaux noms: Yao-tche-men 瑤池門; Ou-wei-kiao 無爲教; Tche-sou 喫素 ou Tchai-kong 齋公; Mi-mi-kiao 密密教; T'ien-ti-hoei 天地會, etc.

Toutes ces sectes sont plus ou moins amidistes, croient au paradis de l'Ouest et à Amida. Le Chinese Recorder, en 1902, p. 1-10, a donné une notice sur la première de ces associations, qui porte un nom moins connu: la société dite "Yao-tche-hoei" 瑤池會, ou Société de la pièce d'eau enchanteresse de Wang-mou niang-niang, dans son jardin des montagnes de

Koen-luen-chan. Ces sectaires honorent d'un culte spécial la déesse Wang-mou, ou Kin-mou 金母, et la liste de leurs patriarches remonte à Bodhidharma. Après Lou-tsou Hoei-neng, les chefs de la secte ne furent plus des bonzes, mais des laïques. Il est plus croyable qu'ils ignorent les vrais chefs d'école du Védantisme, car les noms qu'ils donnent aux deux successeurs de Hoei-neng, Pé 百 et Ma 馬, font naturellement penser à Ma-tsou 馬祖 et à Pé-tchang 百丈, les deux grands chefs d'école. Leur dernier chef, nommé Tchang 張, résidait à Ou-tchang 武昌, capitale du Hou-pé; il fut accusé auprès du vice-roi d'entretenir et d'enrégimenter des centaines de Pé-lien-kiao, sectaires du Lotus blanc. Il fut saisi, jugé et emprisonné à Han-yang, où il était détenu depuis 21 ans, en 1902, quand le R^d^ Miles, de Han-k'eou, écrivit le rapport concernant cette société. Tchang continuait à être reconnu comme le patriarche de la secte; il était secouru par les adeptes, qui venaient en grand nombre lui présenter leur condoléances et lui offrir leurs présents. La secte est organisée hiérarchiquement.

1° Le "Tsou-che" ou Patriarche, chef d'école.

2° Les 10 Ministres (Che-ti).

3° Les 54 Examinateurs et administrateurs provinciaux (Ting-kang).

4° Les 54 Répondants (Pao-ngen).

5° Les "In-ngen", entremetteurs qui présentent le candidat aux Pao-ngen ou Répondants.

6° Les adeptes ordinaires, appelés Tchong-seng, sectateurs. Femmes ou hommes, tous sont admissibles.

Leurs temples s'appellent "Tsai-kong-t'ang", temples des Végétariens.

Les Végétariens ne mangent pas de viande, et s'abstiennent même de laitage, de vin et de légumes de haut goût: ail, oignon, etc.

Admission. Chacun des adeptes doit payer une cotisation plus ou moins forte, suivant les contrées. (Dans les régions ordinaires, c'était alors 3.300 sapèques pour les hommes, et 4.400 pour les femmes). Ils pratiquent les cinq préceptes prohibitifs (les cinq défenses) : défense de tuer, de voler, de commettre l'impudicité, de mentir, de boire des liqueurs fermentées et de manger de la viande.

Culte. Ils vénèrent très spécialement Yao-tche Kin-mou 瑤池金母 (la déesse Wang-mou) ; Koan-in pou-sa 觀音菩薩 ; Tsou-che pou-sa 柱史菩薩 de Ou-tang-chan 武當山 au Hou-pé, (Tchen-ou, dieu taoïste) ; Yu-hoang 玉皇, le dieu taoïste ; Tsao-kiun 竈君, le dieu du foyer.

Les adeptes récitent des prières secrètes, qu'ils se communiquent oralement ; ils promettent de n'en pas révéler la teneur. Ils invoquent surtout O-mi-touo-fou, et font une marque quelconque, (un rond ou un point), sur leur feuille de papier. Quand elle est remplie, ils la déposent dans une enveloppe jaune, et la brûlent pour offrir tous ces mérites à Amitabha.

Ils croient perdre tous les mérites acquis, s'ils mangent de la viande ; aussi leur conversion pratique au christianisme est-elle un acte héroïque, qui fournit d'ordinaire la preuve qu'ils croient fermement en Dieu. Ces convertis sont généralement de très solides chrétiens.

Les prières de la secte aident les adeptes à passer les neuf douanes tracassières qui se trouvent sur le chemin du Paradis de l'Ouest.

Soulèvement des Végétariens du Lotus blanc.

Plusieurs fois depuis l'avènement des Ts'ing, les adeptes du Lotus (ou du Nénuphar) blanc, sous divers noms, ont organisé des révoltes.

En 1793, ils se soulevèrent dans le Ngan-hoei sous les ordres de leur chef Lieou Song.

En 1813, nouvelle insurrection. Deux porte-drapeaux de la secte, Li Wen-tcheng au Ho-nan et Lin Tsing au Tche-li, enrôlèrent plusieurs myriades d'adeptes. Li, mandarin de Hoa-hien, ayant osé s'emparer de Li Wen-tcheng, les conjurés forcèrent les portes de la ville et tuèrent ce fonctionnaire; puis, sous la conduite de Lin Tsing, les Turbans blancs du Tche-li envahirent le palais impérial et engagèrent une rude mêlée avec la garde impériale. Un des fils de l'empereur sauva la vie à son père par un acte de bravoure. Lin Tsing fut pris, les insurgés de Hoa-hien furent réduits par l'artillerie mandchoue, et tout rentra dans l'ordre.

En 1831, sous le nom de Sectateurs du Ciel et de la Terre, les associés du Lotus blanc tentèrent de nouveau d'ourdir une révolte (1).

En 1863, le chef des Mangeurs d'herbes du Kiang-pé, un nommé Wang, fit un pacte secret avec les Rebelles aux longs cheveux, (Tchang-mao), pour leur livrer la montagne de Kiun-chan, près T'ong-tcheou (Kiang-sou). On devait allumer des feux pendant la nuit pour donner le signal. Le complot échoua grâce à la méprise d'un courrier, qui remit son message à un mandarin militaire, homonyme du conspirateur Ki, chargé de donner les signaux convenus.

Les impériaux massacrèrent un grand nombre de conspirateurs, mais, des sept chefs de la révolte, un seul put être saisi: ce fut le nommé Wang. Le malheureux fut mis à mort après d'affreuses tortures. La révolte, enrayée dans le Sud, se propagea au Nord, et la ville de Siu-tcheou tomba au pouvoir des insurgés (2).

(1) Cf. Textes historiques, p. 2080-2084.

(2) Cf. The new China Review: Le grand pèlerinage bouddhique, p. 5 et 6.

2° **Le Védantisme.**

a) Ecole Nan-yo 南嶽.

Le 68e chef de cette école et le dernier mourut en 1679, sous K'ang-hi.

b) Ecole Ts'ing-yuen 青原.

Le 84e chef de l'école Ts'ing-yuen mourut en 1685, sous le même règne, et son successeur, le dernier maître de cette branche, ne lui survécut guère.

Les deux ramifications les plus vigoureuses de ces deux écoles, l'école Lin-tsi et l'école Ts'ao-tong-mé, étaient depuis de longues années dans un état d'affaiblissement voisin de la dissolution. (Voir plus haut: Les Ecoles bouddhiques sous les Ming).

a') Ecole Ling-tsi 臨濟.

La célèbre école Ling-tsi se maintient jusqu'à la mort de de son 29e chef, Hoan-yeou Tcheng-tchoan, en 1614, puis se scinde à son tour en plusieurs écoles simultanées. A partir de 1647, après la mort de Yuen-sin, elle ne fait plus que végéter.

b') Ecole Ts'ao-tong-mé 曹洞脉.

Dès 1546, l'unité de l'enseignement reçoit un coup fatal. Divers chefs tenant des écoles privées le font survivre jusqu'en 1659, à la mort de Kio-lang Tao-cheng.

3° **L'Amidisme.**

Il est souverain incontesté, sans rival; il s'enrichit des dépouilles de toutes les autres sectes. "L'Hinayana, le vrai Bouddhisme, est bien malade. Le Bouddhisme idéaliste Mahayana paraît mourant ou mort" (1).

Au contraire, l'Amidisme est en pleine vogue; une riche littérature contribue puissamment à le répandre: traités systématiques, historiques; recueils de tracts et de dissertations morales,

(1) Wieger: La Chine à travers les âges, p. 262.

biographies nombreuses d'amidistes de tout rang, de toute classe et de toute condition. Les notices des bonzes et des auteurs laïques nous les ont fait connaître.

Pour tout dire en un mot : la Chine est devenue amidiste. L'exposé de cette doctrine mazdéenne, confucéiste, taoïste et bouddhique est le chef d'œuvre de l'éclectisme chinois et a gagné tous les suffrages.

NOTE. *Kiu-che-lin* 居士林 *(In koang fa-che* 印光法師).

Kiu che-lin est le nom d'une nouvelle pagode qui vient d'être bâtie (1926) à Chang-hai pour l'amidisme des hautes classes. Le bonze In-koang et chargé de ce nouveau temple. Les autorités civiles, Tao ing, sous-préfet, etc, s'y sont rendues pour l'inauguration, le 8 de la IVe lune. A l'étage on montre une tour (Ché-li t'a 舍利塔) en or et brillante de pierres précieuses. Cette pagode est située à Sin ming-kouo lou 新民國路, à Tcha-pé.

Les bouddhistes de la haute classe, parmi lesquels on compte de hauts fonctionnaires et des lettrés de renom, se réunissent dans cette pagode de style moderne, où le bonze Hien-ts'e fa-che 顯慈法師 donne des conférences sur le Leng-yen-king (Sura angama Sûtra) le vendredi et le dimanche de chaque semaine.

(Cf. Che-pao, No du 19 Août 1927).

ARTICLE XVII.

Résumé synthétique des Ecoles chinoises.

I. Liste chronologique des sectes.

Noms des sectes chinoises	*Dates de l'introduction en Chine.*
Hinayâna Siao-tch'eng 小乘.	67— 70
Mahâyâna Ta-tch'eng 大乘.	147—186

Nom des sectes chinoises	*Dates de l'introduction en Chine.*
Amidisme Lien-tsouo (Tsing-tou)	386
Sautrantikas Tcheng-che-luen	401–412
Madhyamika Tchong-luen-kiao (3 Noms)	401—412
De la Pénitence Tchan-mo-tsong 懺 摩 宗	514
Védantisme Chan-tsong (Dhyâna)	529
Syncrétisme de T'ien-tai 天 台	575—597
Sarvastivadas Kiu-ché-tsong 俱 舍 宗	569
Panthéisme réaliste Hoa-yen-hien-cheou	640
Idéalisme { --Tse-ngen-tsong, --Fa siang-tsong } 4 branches.	648—664
(Védantisme) Nieou-t'eou-chan 牛 頭 山	659
Vinayisme Liu-tsong 律 宗	667
(Védantisme) Ts'ing-yuen 青 原	730
(Védantisme) Nan-yo-tsong 南 岳 宗	744
Tantrisme Yu-kia-kiao 瑜 珈 教	774
(Védantisme) Tche-yen-koei-tsong 赤 眼 歸 宗	810
(Védantisme) Long-tan Ts'ing-yuen 龍 潭 青 源	819
(Védantisme) Wei-yang-tsong 潙 仰 宗	853
(Védantisme) Hoang-pi-tsong 黃 蘗 宗	855
(Védantisme) Lin-tsi-tsong 臨 濟 宗	866
(Védantisme) Ts'ao-tong-mé 曹 洞 脉	901
(Védantisme) Yun-men-mé 雲 門 脉	903
(Védantisme) Fa-yen-mé 法 眼 脉	958
Société protectrice des êtres vivants. (戒 殺)	975
(Terre pure) Tsing-hing-ché 淨 行 社	991
Lotus blanc Pé-lien-ché 白 蓮 社	1042
Nuage blanc Pé-yun-tsai 白 雲 齋	1108
Ou-wei-kiao 無 爲 教	1506—1520
Végétariens Tche-sou 喫 素	
Végétariens Yao-tche-men 瑤 池 門	
Végétariens Mi-mi-kiao 密 密 教	
Végétariens T'ien-ti-hoei 天 地 會	1831
Végétariens Ta-tong-hoei 大 同 會	1915—1923

II. Sommaire historique et doctrinal des sectes.

1° Hinayâna.

Dans le Chapitre I, Art. VII, en parlant du concile du Cachemire, nous avons suffisamment fait connaître la différence entre le Véhicule inférieur Hinayâna et le Véhicule supérieur Mahâyâna; inutile de revenir sur ces notions. Il suffit de se rappeler que la doctrine hinayaniste est celle qui s'éloigne le moins de l'enseignement de Çakyamouni, et du Bouddhisme primitif.

Le premier ouvrage traduit en chinois fut le sûtra en 42 articles, apporté par les deux bonzes Matanga et Tchou Fa-lan (67-70 ap. J.C.), sous le règne de Han Ming-ti. Vint ensuite la traduction du Dialogue du roi Ménandre avec le bonze philosophe Nagasena, sous les Tsin (265-420) : exposition lucide et très-fine du moi-série, et de la transmission de la dette morale d'une existence à l'autre.

A cette même époque, les Agamas, "Ngo-han-king", par leur simplicité parfois enfantine, achevèrent la physionomie de cette doctrine du Bouddhisme primordial, ou moins dégénéré (1). Les sûtras bouddhiques du petit Véhicule sont au nombre de 218, plus 300 ajoutés sous les Song et les Yuen, 59 ouvrages du Vinaya et 37 sastras.

2° Mahâyâna.

Le Véhicule supérieur.

Les théories mahayanistes ne tardèrent pas à pénétrer en Chine. L'Indoscythe Lokakshin (147-186 ap. J.C.) traduisit deux traités, l'un sur le Nihilisme, l'autre sur l'Amidisme.

Le prince parthe Ngan Che-kao (148-170) répand en Chine les notions sur Amitabha, Maitreya, Manjusri, etc.

(1) Cf. Chap. II, art. II: Notice de Matanga.
„ art. V: Le rejeton de l'Hinayâna.

Cependant le grand propagateur du Mahâyâna fut Kumarajiva (401-402). Son Filet de Brahma est le *Vade mecum* de l'adepte mahayaniste. De plus, il fut le véritable introducteur des systèmes philosophiques d'Harivarman et de Nâgârjuna.

Lui et son disciple Deva vouèrent une grande partie de leur existence à l'exposition de ces systèmes idéalistes et nihilistes. Le célèbre bonze I-tsing, après son retour de l'Inde (671-695), affirme dans son ouvrage qu'à cette époque la Chine était mahayaniste (1). — Les sûtras mahayanistes s'élèvent à 536, plus 28 ouvrages du Vinaya et 93 traités philosophiques, sastras. A ce nombre s'ajoutent 196 ouvrages écrits par des bonzes chinois, et 97 d'auteurs indiens, la plupart mahayanistes.

3° **Amidisme.**

L'Amidisme fut connu en Chine dès les premiers temps. Nous venons de constater que Lokakshin (147-186) avait déjà doté les Chinois de sa traduction Ou-liang-tsing-king 無量壽經. Tche-kien (à Nan-king, 223-253) fait connaître le Ngo-mi-touo-king 阿彌陀經. Dharmaraksha (Fa-hou) (266-317), introduit le culte d'Avalokitesvara, et la cérémonie de l'Ullambana en faveur des morts. Finalement l'Amidisme est constitué en école par Hoei-yuen sur les montagnes de Liu-chan en 386.

Les célèbres tableaux de Koan-in féminine par l'artiste Ou Tao-tse, les grands pèlerinages de Lang-chan au Kiang-sou, de Kieou-hoa-chan au Ngan-hoei, de Pou-touo-chan aux îles Tcheou-chan, vers 858, achèvent sa popularité.

En 991, il se scinde en deux branches :

a) L'Amidisme proprement dit, appelé désormais Tsing-hing-ché 淨行社, ou Tsing-t'ou 淨土, c'est-à-dire Ecole de la Pureté ou de la Terre pure.

b) La Société du Lotus ou Nénuphar blanc : Pé-lien-ché.

---

(1) Cf. Chap. II, art. III : Sous les derniers Han.
„ art. V : Kumarajiva.

L'école de la Terre pure ne fut jamais suspecte aux yeux de l'autorité; elle ne prit point part aux rébellions ni aux dissensions politiques. Son nom lui fut imposé par Cheng-tchang Li-che, le septième chef de l'Amidisme.

Au contraire, la Secte du Lotus blanc, propagée par Pen-jou-fa-che et Tchang Té-siang en 1042, devint une secte révolutionnaire au temps de Mao-tse-yuen, en 1133. Depuis cette époque elle fut fréquemment proscrite, v.g. en 1308, 1322, 1351, 1358, 1621, etc.

De cette société du Lotus blanc et des sectes du Tantrisme sortirent toutes ces sectes modernes, connues sous les noms généraux de Végétariens ou Mangeurs d'herbes, Mi-mi-kiao, Tchai-kong, etc. (1) La doctrine de l'Amidisme fera le sujet des deux chapitres suivants.

4° Phénoménalisme pur.

En chinois Tcheng-che-tsong 成實宗, nom tiré du livre doctrinal de la secte: le Tcheng-che-luen 成實論. (Satyasiddhi-sastra), œuvre d'Harivarman, traduit par Kumarajiva (406-412). Les partisans de cette école sont les représentants de l'ancienne école indienne des Sautrantikas; leur doctrine est l'acheminement vers le pur Nihilisme. Dans l'ouvrage en question, l'auteur, après avoir établi le parallèle des arguments pour le réalisme et le phénoménalisme, et fait ressortir d'une façon lucide le pour et le contre de la thèse et de l'antithèse, s'abstient de formuler son opinion, par respect encore pour l'autorité de Çakyamouni, qui avait recommandé à ses disciples de croire sur parole, sans raisonner ni philosopher. Cependant Harivarman, malgré son adhésion rituelle et son acte de foi traditionnel, laisse deviner entre ses lignes que son intelligence n'est plus d'accord avec sa

(1) Cf. Notice de Hoei-yuen. Origine de l'Amidisme. Lotus blanc. Notices de Cheng-tchang-Li-che; Mao-Tse-yuen. Recherches, T. VIII, p. 457-462. L'école et ses chefs.

parole. Il a préparé les esprits à la révolte, sans oser lui-même en arborer le drapeau.

Il demeure phénoménaliste par foi en la parole de Bouddha. Mais les Sautrantikas insinuent que peut-être Çakyamouni eut deux enseignements, suivant les aptitudes des sujets qui se présentaient à lui. Aux débutants, aux esprits de faible portée, au commun, il enseignait la réalité du moi et des choses visibles; aux esprits supérieurs, à ses disciples de choix, il manifestait ses convictions intimes: l'irréalité du moi, le vide universel. A son jugement, le monde n'était qu'un mirage trompeur, une pure fautasmagorie.

Kumarajiva, en homme habile, se garda bien d'enseigner *ex abrupto* le nihilisme absolu; il débuta par sa traduction du livre d'Harivarman, pour préparer les esprits, et leur faire admettre, après la réalité, le mirage; après le mirage, le néant. — Nous allons étudier maintenant cette seconde manœuvre, dernier coup porté au vieux fidéisme traditionnel.

En 495, Hiao Wen-ti, des Yuen Wei, nomma officiellement le bonze Tao-t'eng fa-che au poste de conférencier, et le chargea d'expliquer en sa présence l'ouvrage Tcheng-che-luen. Ce moine, et deux autres de ses devanciers, Song et Yuen, furent les propagateurs officiels de cette doctrine en Chine.

5° Madhyamika: Nihilisme.

On a donné divers noms à cette secte. Le mot "Madhyamika" exprime l'idée d'un système médian, qui a été appelé Nihilisme dialectique, Nihilisme scolastique, etc.

En Chinois le système est nommé: Tchong-luen sing-kiao 中論心教, Tchong-luen 中論, San-luen-tsong 三論宗, ou même tout court Tchong-tsong 中宗. Tous ces noms sont tirés des trois traités (luen 論), qui sont les livres fondamentaux du système. On y trouve l'exposition nette de la théorie de Nagarjuna Long-chou 龍樹, qui, coupant le fil traditionnel du fidéisme

à la parole de Çakyamouni, formula brutalement les conclusions raisonnées de son système de négation universelle et totale.

Ces traités sont: 1° Madhyamika-sastra, en chinois Tchong-luen 中論; 2° Dvadasa-nika-ya-sastra, Che-eul-men-luen 十二門論; 3° Sata-sastra, Pé-luen 百論.

Les deux premiers furent composés par Nagarjuna; le troisième est l'œuvre de son disciple Deva. Harivarman, nous l'avons vu, s'était contenté de mettre en parallèle le pour et le contre, avec la secrète intention d'attirer le lecteur vers le Nihilisme. Nagarjuna, au contraire, attaque ses adversaires sans peur et sans ménagement. Le temps où l'on croyait aveuglément à la parole de Bouddha est bien passé; il faut désormais ne s'autoriser que de la raison. Sur ce, il expose les arguments pour le réalisme et pour l'idéalisme, et conclut qu'ils sont faux, aussi bien les uns que les autres: ils ne prouvent rien, car rien ne prouve rien. Donc rien n'existe: tout est vide et néant. Le corps est un agrégat d'atomes irréels; dans ce corps illusoire n'habite aucune âme: ce qui n'est pas ne peut loger un être existant.

Ainsi pas d'âme, pas de corps, pas de "moi", pas d'action réelle bonne ou mauvaise: donc ni mérite ni péché, ni récompense ni punition, ni ciel, ni enfer.

Bien mieux: la naissance, la vie, la mort, n'ont rien de réel; tout est vide et néant.

La vie étant une irréalité, libre à chacun de rêver des délices pour le présent ou pour le futur. Qu'on se représente le tableau enchanteur des jouissances féériques du Paradis de l'Ouest: plus le rêve sera séduisant, plus le plaisir irréel sera charmant; mais tout se réduit à une douce illusion: il n'y a pas plus de paradis que d'Amitabha! Mirage imaginaire: il n'y a ni chose vue ni vision.

Les trois ouvrages sus-nommés furent traduits par Kumarajiva (401-412). La thèse eut un certain succès d'estime au

Hoei-neng (Lou) 676-712

Trente-troisième patriarche bouddhique — Sixième patriarche chinois

VIIe siècle, mais dans l'ordre spéculatif, s'entend, car le Chinois est un homme bien trop pratique pour se laisser persuader qu'il mange du riz imaginaire, dans un bol irréel, pour satisfaire un appétit illusoire (1).

Pourtant, il faut l'avouer, cette doctrine est commode pour les gens aux mœurs faciles, et il n'est point surprenant que le viveur Kumarajiva l'ait propagée avec assiduité. Le roi Ajatasatru, parricide, craignait fort les supplices de l'enfer; il demanda à Bouddha s'il pourrait les éviter. Bouddha s'abstint de répondre. Le roi s'adressa à Manjusri. "Pas de difficulté, lui répondit ce dernier; rien n'existe réellement, il n'y a ni monde réel, ni péché réel, ni enfer réel: donc rien à craindre! Le vrai, c'est le vide universel, la non-existence du moi, de tous et de tout".

Deux bonzes, Hoei-yuen et Ki-tsang, vers 610, propagèrent le Nihilisme didactique au temps des Soei. A cette secte confine l'école dite: Nié-pan-tsong.

6° Ecole de la Pénitence (Tchan-mo-tsong 懺摩宗).

D'après cette école, la pénitence rituelle peut effacer les plus graves fautes: ainsi on peut éviter les excommunications fulminées par le Pratimoksha. — Cette secte mahayaniste fut, paraît-il, fondée par Pao-tche-kong 寶誌公, le fameux bonze conseiller de Liang Ou-ti. Pao-tche-kong mourut en 514. Il a sa pagode à Nan-king, où on continue à l'honorer.

Cf. de Groot: Le Code du Mahâyâna, p. 4, 5.

7° Védantisme.

L'école du Dhyâna ou du Mysticisme contemplatif, appelée par les Chinois Chan-tsong 禪宗, est une secte mahayaniste, qui compta en Chine de très-nombreux adhérents, et resta florissante jusqu'au triomphe de l'Amidisme. Les Recherches ont souvent fait mention, et avec détail, de cette grande école. Voir, en

(1) Remarque du P. Wieger S.J.

particulier: Tome VIII: Les deux branches maîtresses du Védantisme, Nan-yo-tcheng-tsong 南嶽正宗, Ts'ing-yuen-tcheng-tsong 青原正宗. Notices des 68 chefs d'école du Nan-yo, et des 85 chefs de l'école Tsing-yuen, p. 395 à 439. — Tome VII, p. 246 à 262: Les six patriarches du Bouddhisme chinois. Les tableaux généalogiques des chefs d'école du Védantisme. (Poches adjointes). — Tome XVI, chapitre II, art. VI: Période des Deux Cours. La secte des Contemplatifs. Tableau des principales ramifications de cette école. — Tome XVI (2e vol.), ch. II, art. XV: Le Bouddhisme sous les Ming. Etat du Bouddhisme. Les écoles bouddhiques.

Il ne nous reste donc à donner ici que des indications sur la doctrine du Dhyâna et un rapide aperçu de son développement.

Fondation et développement.

Le fondateur de l'école des Contemplatifs fut Bodhidharma, en chinois Ta-mo 達磨, ou Ta-mo-ta-che, qui, après son arrivée à Canton, passa par Nan-king, où il eut une entrevue avec Liang Ou-ti, puis passa le Yang-tse et alla s'établir à Lô-yang, où il mourut en 529, dans la pagode de Tsien-cheng-se (1).

Son école, continuée par les cinq autres patriarches ses successeurs, se partagea en deux grandes branches-souches avec les deux disciples de Hoei-neng, nommés: Hing-se 行思, fondateur du Ts'ing-yuen-tsong, 730, et Hoai-jang 懷讓, fondateur du Nan-yo-tsong, 744. Ces deux branches se subdivisèrent en cinq ramifications, connues dans les histoires du Bouddhisme sous le nom de Ou-tsong-kiao 五宗教, les cinq écoles orthodoxes. Trois autres ramifications secondaires vinrent s'y adjoindre. Toutes ces sectes professent à peu près la même doctrine.

(1) Kumarajiva (401-412) avait déjà traduit la Méthode de contemplation.

- Védantisme (529).
  - Nan-yo tcheng-tsong (744)
    - Branches principales
      - Wei-yang-tsong (853).
      - Par Wei-chan Ling-yeou.
      - Lin-tsi-tsong (866).
      - Par Lin-tsi I-hiuen.
    - Ramification secondaire
      - Hoang-pi-tsong.
      - Ecole de
      - Hoang-pi Hi-yun +855.
  - Ts'ing-yuen tcheng-tsong (730)
    - Branches principales
      - Ts'ao-tong-mé (901).
      - Par Ts'ao-chan Pen-tsi.
      - Yun-men-mé (903).
      - Par Yun-men Wei-yen.
      - Fa-yen-mé (958).
      - Par Fa-yen Wen-i.
    - Ramifications secondaires
      - Tch'e-yen Koei-tsong (810).
      - Par Koei-tsong Tche-tchang.
      - Long-t'an Ts'ing-yuen (819).
      - Par Long-t'an Tsong-sin.

Doctrine du Dhyâna.

Méthode générale. Pas d'étude dans les livres; tout se fait par l'enseignement oral. Conséquence inévitable: on mit par écrit les enseignements oraux des principaux maîtres, et il se forma ainsi une volumineuse compilation "Yu lou" 語錄, du nom générique qu'on adopta pour ces collections védantistes.

Idée générale du système. Le cœur: voilà le Bouddha. Donc se faire Bouddha, ou se "bouddhifier", en méditant, en contemplant le Bouddha dans son cœur, et parvenir ainsi à l'illumination complète, au Nirvana. Prier Bouddha, étudier les livres bouddhiques, tout cela est parfaitement inutile.

Cependant les divers systèmes bouddhiques servent de préparation plus ou moins éloignée, et sont comme de petits sentiers aboutissant à la grande route du Dhyâna (de la Contemplation).

Le Dhyâna est la voie royale qui conduit sûrement à la bouddhification, dernière étape sur le chemin du Nirvana.

Doctrine immorale, déprimante, favorisant l'oisiveté rêveuse, rendant l'homme inutile, paresseux, et par suite vicieux. Cette secte a peuplé de fainéants, d'ignorants et d'êtres méprisables, d'innombrables pagodes. L'enseignement, d'abord purement oral' transmis des maîtres aux disciples, fut recueilli et collectionné; de ces compilations sortirent des traités, des méthodes de contemplation. Les livres, d'abord écartés, prirent un rôle important, et dans les pagodes bouddhiques, au temps de la dynastie des Ts'ing, les bonzes contemplatifs ne sont pas rares. Ils s'appliquent suivant des règles déterminées à développer en eux-mêmes le germe de Bouddha jusqu'à parfaite bouddhification. Ce faisant, ils mangent leur riz sans être obligés de travailler.

8° Syncrétisme de T'ien-t'ai 天 台.

Sur la fondation de l'école de T'ien-tai et ses 16 grands chefs, voir Recherches, Tome VIII, p. 440 à 449. Cf. Tome XVI, Histoire du Bouddhisme chinois.

Origine et progrès.

L'école se recommande de Long-chou Nagarjuna, parce que son premier ancêtre Hoei-wen 慧 文, bonze chantonnais, avait puisé sa nouvelle théorie dans le Tchong-luen 中 論, ouvrage de Nagarjuna. Il le passa à son disciple Hoei-se, bonze védantiste du Nan-yo, qui devint le second initiateur de la future secte. Hoei-se s'affectionna au Fa-hoa-king 法 華 經, et ces deux ouvrages devinrent les livres doctrinaux de l'école de T'ien-t'ai, définitivement organisée par le célèbre bonze Tche-k'ai, et nommée quelque fois en Chinois: Fa-hoa-tsong 法 華 宗.

Tche-k'ai avait tout d'abord étudié le Védantisme de

Bodhidharma; il tint école à Nan-king et eut de beaux succès. Malgré l'estime de ses disciples, il se montrait peu satisfait du système contemplatif, qui écartait l'enseignement par les livres, et rejetait tout commerce extérieur pour plonger ses adeptes dans une somnolente rêverie.

La 7e année de T'ai-kien, 575, Tche-k'ai vint se fixer à T'ien-t'ai. Cette contrée était alors couverte de forêts et de broussailles inextricables; ses fourrés étaient infestés de bêtes sauvages; les pâtres et les bûcherons osaient à peine s'y aventurer. Le groupe de hautes collines qui composent la chaîne de T'ien-t'ai se déroule au Tché-kiang et se termine tout court au Sud Ouest. Du haut des murs de T'ien-t'ai, à 180 milles S.E. de Hang-tcheou, on aperçoit la "Muraille rouge", colline abrupte, de couleur rougeâtre, couronnée par une des pagodes de T'ien-t'ai. Le bonze fondateur mourut en 597. Nous avons vu au cours de ce récit historique les honneurs qui lui furent conférés, et la faveur impériale concédée à son établissement central, par l'érection du temple Kouo-ting-se en mémoire du grand défunt.

Doctrine de l'école de T'ien-t'ai.

L'école de T'ien-t'ai est une création entièrement chinoise. Les fondateurs, suivant une voie moyenne entre le pur traditionnalisme et le pur phénoménalisme, imaginèrent une sorte de syncrétisme, une doctrine conciliatrice et de juste-milieu, destinée à satisfaire tous les partis, aux dépens de la logique: bref un nouveau Madhyamika, louvoyant entre les systèmes reçus et unissant la contemplation, Koan, à la science, Tche; aussi ce système est-il souvent appelé: Tche-koan. son Bouddha favori est Pi-lou-tché-na (Vairo-cana) (1). Son principal livre doctrinal est le Fa-hoa-king Saddharma Pundarika Sutra.

Dans la pensée des fondateurs, l'idéal chinois était atteint: choisir dans chaque doctrine ce qui convient à ses goûts, mettre de côté ce qui ne satisfait pas, suivre un sentier d'entre-deux. De fait l'école chinoise eut longtemps du succès.

---

(1) Cf. Recherches, T. VI, p. 87-89.

C'est cette incroyable facilité à être à la fois de deux ou trois religions, que nous allons bientôt constater de nouveau à propos de l'Amidisme moderne. Du reste la secte de T'ien-t'ai emprunta à l'Amidisme ses théories sur les quatre terres du royaume d'Amida, ou sur les quatre régions du Paradis de l'Ouest. Ces notions ne sont qu'un emprunt; les termes eux-mêmes sont amidistes, et l'ouvrage qui en rend compte est amidiste. Mao Tse-yuen, un des sectateurs de l'Amidisme, s'en servit aussi pour décrire le Si-t'ien ou Elysée d'Amithabha.

L'école de T'ien-t'ai eut quatre ramifications:

1° Yuen-kiao 圓教: l'école qui arrondit les angles, qui met toutes les doctrines dans une seule boule: la boule syncrétique; 2° Tsang-kiao 藏教; 3° T'ong-kiao 通教; 4° Pié-kiao 別教.

Ces noms sont assez peu usités dans les histoires du Bouddhisme, où il n'est guère fait mention que de l'école de T'ien-t'ai.

Elle fut fondée au Japon en 805 par le bonze Ts'oei-tch'eng, et officiellement établie en Corée en 1086, par le bonze I-t'ien. Déjà elle y florissait depuis un siècle.

Pendant les troubles, une bonne partie des ouvrages doctrinaux de cette école avait disparu en Chine: le roi de Ou-Yué envoya une députation au roi de Corée, le priant de lui faire parvenir les ouvrages qui manquaient. Le souverain de Corée députa le bonze Ti-koan, en 960, et le chargea de porter en Chine les manuscrits demandés. Ceci se passait plus d'un siècle avant la fondation officielle du T'ien-t'ai coréen par le prince-bonze I-t'ien.

En 1024, à la demande du bonze Tse-yun fa-che, l'empereur fit incorporer au Tripitaka chinois les ouvrages de l'école de T'ien-t'ai. Ordre réitéré en 1175.

9° Sarvastivadas chinois.

Cette secte se nomme Kiu-ché-tsong 俱舍宗, et s'autorise de Vasubandu (Che-ts'in 世親), frère d'Asanga.

Introduite en Chine par Paramartha (Tchen-ti 眞諦, 556-569), elle trouva un propagateur zélé et autorisé dans la

personne de I-tsing, le bonze voyageur. Celui-ci, après son retour en Chine (671-695), déploya la meilleure partie de son activité à la propagation de cette secte.

Déjà, vers 657, Chen-t'ai 神泰, supérieur de la bonzerie Si-ming-se, n'avait point ménagé sa peine pour répandre cette doctrine. Au temps du bonze I-tsing, elle était établie dans l'Ouest du Chen-si et dans l'Est de la Chine; elle florissait au Sud du Kiang; on la trouvait dans le Koang-tong, le Koang-si et le Sud de la Chine.

Les Sarvastivadas sont une subdivision des Dharmaguptas. Par un illogisme bien fréquent chez les bouddhistes, ils étaient personnalistes, tout en n'admettant qu'un "moi" instantané et successif, par série (Skandhas). Ce système a été expliqué Tome XVI, p. 103-106.

Comme école, cette secte a disparu, mais les idées qu'elle propagea ne sont pas encore complètement délaissées par certaines écoles modernes.

10° Panthéisme réaliste.

Cette secte chinoise s'appelle Hoa-yen tsong 華嚴宗 et Hoa-yen Hien-cheou kiao 華嚴賢首教. On trouvera dans Recherches, T. VIII, p. 449-453, l'histoire de sa fondation et les notices de ses cinq grands chefs. Ce furent: Tou-choen 杜順, le fondateur, mort en 640; Yun-hoa Tche-yen, son disciple et successeur; Hien-cheou Ta-tsang, qui donna son nom à la secte (695); Tcheng-koan kouo-che, en grande faveur à la Cour; Koei-fong-Tsong-mi, auteur fécond et maître de la secte.

A sa mort, l'école périclita, languit, puis se ranima momentanément au temps du bonze Wen-tsai, mort en 1301. Ses deux disciples, Pao-yen et Kin, cédèrent leur chaire aux bonzes Yuen-kio et P'ou-joei, en 1322. L'école touchait à sa fin. Elle paraît à peu près éteinte au Sud de la Chine; quelques tenants lui restent dans les contrées du Nord, à Ou-t'ai-chan et aux alentours.

Son livre doctrinal est le Hoa-yen-king 華嚴經 (1) qui fut traduit en chinois par Buddhabhadra (Fou-touo-pa-touo-louo) vers 418. Ce fut le premier germe de l'école Avantaka en Chine. Puis le bonze Hoa-yen, 華嚴, mort en 465, voua sa vie au développement de la nouvelle doctrine.

Cette école prétend transmettre le véritable enseignement de Çakyamouni. Les Japonais la nomment Ke-gou-shu; ils la connurent vers le VIIIe siècle. Sa doctrine est une sorte de panthéisme réaliste, d'après lequel tout procède d'une nature unique, d'une masse commune, contenant le bien et le mal.

Les dernières gloires de l'école finirent avec les disciples du bonze Wen-tsai, son chef de 1301 à 1322. A l'époque des T'ang, le Ti-luen-tsong se fondit avec cette école.

11° Ecole de la Miséricorde.

En chinois: Ts'e-ngen-kiao 慈恩教, Fa-siang-tsong 法相宗.

Cf. Recherches, Tome VIII, p. 453-455: notice sur son fondateur et son second chef.

Elle remonte à Ts'e-che jou lai 慈氏如來, et c'est de là qu'elle tire son premier nom: Ts'e-ngen-kiao. Ce nom indique qu'elle fait dépendre le salut, en partie du moins, de l'exercice de la compassion à l'égard des êtres vivants.

Son second nom, Fa-siang-tsong 法相宗, indique la direction de sa doctrine vers un certain idéalisme subjectif, enseigné jadis par Ma-ming (Asvaghosa). La pensée, la représentation, existent; la chose pensée, l'objet représenté, sont irréels: l'univers n'est qu'une illusion, un rêve.

(1) Ta-fang-koang-fou hoa-yen-king 大方廣佛華嚴經. La traduction chinoise du Buddhawatangsaka-mahâ-waipuliya-sûtra, fut faite vers 695, sur l'ordre de Ou-heou, par les bonzes Hien-cheou et Sikshanada, pour perfectionner le travail de Buddhabhadra.

Les livres doctrinaux de la secte sont: le Wei-che-luen 唯識論 et le Tcheng-wei-che-luen 成唯識論, ou commentaire de Dharmapala (Hou-fa). Ils furent traduits par le bonze Hiuen-tsang (T'ang-seng), à son retour de l'Inde en 645.

Ce bonze fut le véritable introducteur de la secte en Chine; son disciple K'oei-ki 窺基 continua son œuvre.

Deux bonzes savants composèrent des écrits pour propager cette doctrine à l'époque des T'ang; ce furent Tche-tcheou 智周 et K'oei-ki 窺基. Ce dernier, auteur de plusieurs écrits, composa des commentaires sur les deux livres fondamentaux, le Wei-che-luen et le Tcheng-wei-che-luen. On donne à la secte comme premier fondateur "Kiai-hien". Cf. Encyclopædia Sinica, p. 74.

Il faut croire que l'école idéaliste chinoise se préoccupa médiocrement des considérations philosophiques; car la secte de Hiuen-tsang fut généralement connue sous le nom de Ts'e-ngen-kiao: école de la compassion pour les êtres vivants; ses adeptes préférèrent nourrir des poissons, racheter des tortues, protéger la vie des bœufs et des grenouilles, plutôt que de se creuser la tête pour soutenir des thèses de métaphysique.

La véritable école philosophique Fa-siang-tsong est une imitation chinoise du Madhyamayana, (Tchong-tcheng), des Vijnanavadins.

Le Fa-siang-tsong a plus d'un point de ressemblance avec le Panthéisme dialectique de Fichte. L'univers n'est rien qu'une représentation de la Pensée, dans la Pensée et pour la Pensée. La pensée elle-même est comme le lieu de tout ce qui est, ou mieux, l'unité formelle de tout ce qu'elle contient.

L'école Wei-che-tsong 唯識宗, dont les livres fondamentaux sont aussi le Wei-che-luen et le Tcheng-wei-che-luen, n'est qu'une nuance de l'école Fa-siang-tsong. L'école Ché-luen-tsong 攝論宗 s'incorpora également au Fa-siang-tsong à l'époque des T'ang 唐. Les deux doctrines ont à peine quelques points dissemblables.

12° **Ecole de Nieou-t'eou-chan 牛頭山.**

Sur la quatrième racine du Védantisme poussa un rejeton isolé du tronc de l'arbre: ce fut l'école de Nieou-t'eou-chan (de la Tête de bœuf), située à 20 km. Sud de Nan-king.

Elle eut pour fondateur le bonze Fa-yong, mort en 657. Or Fa-yong était le disciple du quatrième patriarche chinois Tao-sin 道信; pour ce motif on peut considérer la secte comme un rejeton prématuré, qui poussa sur la quatrième racine du Mysticisme contemplatif.

Cf. Recherches, Tome VIII, p. 392 à 394. L'école de Nieou-t'eou-chan et les noms des 8 chefs de la secte.

Elle se fondit avec l'école souche après la mort de son huitième maître Ou-kouo-chan-che 烏窠禪師, en 822.

13° **Vinayisme.** (Les bonzes noirs).

Noms de l'Ecole.

"Ecole ritualiste"; "Ritualisme disciplinaire"; "Ecole de réaction de Nan-chan". En chinois: "Nan-chan liu-tsong" 南山律宗. Ce dernier nom a été donné à l'école du Vinaya parce que son siège central est la bonzerie de Si-ming-se 西明寺 (couvent de la Lumière occidentale), située sur les montagnes de l'extrême Sud, Tsong-nan-chan 終南山, au Chen-si.

On appelle le Vinayisme "Ritualisme disciplinaire", parce que son règlement disciplinaire est le code en quatre parties Se-fen-kiai-pen ou Se-fen-li, traduction du Dharmagupta-vinaya par Buddhayaças, en 405.

Le Prâtimoksha ou code disciplinaire a été traduit en anglais par Beal et en français par Wieger.

Cf. Recherches, Tome VIII, p. 455, 456. Notices de Tao-siuen et de Yuen-tchao liu-che.

Le fondateur.

La secte, connue depuis longtemps par diverses traductions

et compilations, fut définitivement organisée et fondée à Tsong-nan-chan par Tao-siuen 道宣, dont le prénom était Liu 律. Assez souvent il est nommé Liu-tsou 律祖, le fondateur Liu; il mourut en 667.

La secte fut florissante en Chine jusqu'au temps où l'Amidisme éclipsa toutes les doctrines rivales.

En 1317, les grands de la cour, les hauts fonctionnaires, les lettrés, s'intéressent aux conférences du bonze Yuen-ming Koang-kiao. Il y eut des bonzes noirs de Nan-chan dans la ville de Nan-king, jusqu'à l'époque des Tchang-mao (Rebelles aux longs cheveux). Leur pagode et la Tour de porcelaine furent détruites pendant les troubles de 1860.

La doctrine.

Le Vinayisme est une école de réaction, une école chinoise, s'ingéniant à écarter toutes les discussions entre Grand Véhicule et Petit Véhicule. Non seulement elle fait abstraction des deux Véhicules, mais elle rejette positivement les arguties des philosophes, et s'efforce d'en revenir à la recommandation de Bouddha, qui défendit si énergiquement les discussions philosophiques. Supprimer toute dispute, revenir au fidéisme primordial, s'appliquer de tout son cœur à la pratique du bien, à l'exercice de la charité: tel est l'objectif à atteindre.

Les réformes.

Le Ritualisme fut réformé une première fois par le bonze Yun-kan 允堪 en 1061. Les réformés s'appelèrent Ritualistes du Hoei-tcheng-ki 會正記.

Une seconde réforme fut faite par le bonze Yuen-tchao li-che 元照律師, mort en 1116. On eut alors les Ritualistes du Tse-tche-ki 資治記.

Ces deux noms furent tirés du titre de l'ouvrage des deux réformateurs.

Un décret impérial (1246) fit incorporer au Tripitaka

chinois les œuvres du fondateur Tao-siuen et du second réformateur Yuen-tchao li-che, en tout 73 kiuen.

La bonzerie centrale de la secte actuelle est située sur la montagne de Pao-hoa-chan, 40 km. à l'Est de Chang-yuen-hien, la première sous-préfecture de Nan-king.

Les bonzes Ritualistes sont habillés de noir, et observent une discipline sévère; ils ne font que deux repas par jour.

La pagode Hoei-kiu-se, de Pao-hoa-chan, date des Ming, elle fut restaurée par K'ang-hi et Yong-tcheng (1).

14° Ecole Ts'ing-yuen tcheng-tsong 青原正宗.

Dans la première moitié du VIIIe siècle, l'école de la Contemplation se divisa en deux branches-souches, dont la première se nomma Ts'ing-yuen tcheng-tsong 青原正宗. Elle eut pour fondateur Hing-se 行思, disciple du sixième patriarche Hoei-neng, et mort en 730. Après sa mort, son illustre disciple Che-t'eou Hi-ts'ien 石頭希遷, mort en 790, acheva l'œuvre du maître et organisa une des sectes les plus nombreuses que la Chine ait jamais connues.

Cf. Tableau généalogique des chefs d'école de Ts'ing-yuen, Tome VII, Poche; Tome VIII, p. 414-439.

La doctrine resta sensiblement la même avant et après la bifurcation. Les derniers grands maîtres du Ts'ing-yuen-tsong vécurent au temps de K'ang-hi, fin du XVIIe siècle.

15° Ecole Nan-yo tcheng-tsong 南嶽正宗.

Deuxième branche-souche de la Contemplation.

Le second disciple de Hoei-neng 慧能, nommé Hoai-jang 懷讓, fut le maître qui enseigna cette autre moitié du Védantisme, après la bifurcation. Hoai-jang, mort en 744, eut un disciple qui devint plus célèbre que lui : le fameux Ma-tsou Tao-i 馬祖道一, chef d'une innombrable phalange de bonzes contemplatifs. Il mourut en 788.

Cf. Tableau de Ma-tsou. Tome VII (Poche). — Ecole Nan-yo. Tome VIII, p. 395 à 413. Le dernier grand maître de l'école mourut en 1735, la dernière année de Yong-tcheng.

---

(1) Cf. *Tsing-i-tong-tche*, K. 52, p. 2, 3.
Truth and Tradition in Chinese Buddhism. Reichelt. p. 307.

16° **Tantrisme.**

Noms.

Cette secte porte plusieurs noms, désignant les divers points de vue d'où l'on envisage la doctrine. On l'appelle: Yu-kia-kiao 瑜伽教, Yogisme, parce qu'elle emprunte à cette secte ancienne un bon nombre de ses pratiques; Mi-kiao 密教 ou Mi-mi-kiao 密密教, parce que l'enseignement de ses formules, de ses incantations, est secret; Tchen-yen-tsong 眞言宗, parce qu'elle fait un usage fréquent de formules prétendues efficaces: tchen-yen 眞言, Mantra, Tantras; Mi-pou-tsong 密部宗, allusion également à l'enseignement secret, aux formules cabalistiques.

Origine et propagation.

C'est une adaptation chinoise du Yogisme indien, remanié par Samantabhadra (P'ou-hien) et fixé par Asangha (Ou-tchou) sous forme de polythéisme.

Un traité d'Asangha fut traduit en chinois en 647. Mais, près de trois siècles auparavant, le bonze Hindou Dharma Aranya (Fa-tcheng) (381-395) avait traduit des Dharanis, des formules magiques et des charmes de tous genres, pour lutter contre les néo-taoïstes de Nan-king.

En 716, Chan-ou-wei, l'Indien Subhadra, gagna à sa cause le bonze chinois I-hing chan-che; ce moine d'une intelligence hors ligne l'aida pour ses traductions chinoises: tout un arsenal de formules magiques, de Dharanis, fut partie translittéré du sanscrit, partie traduit en langue chinoise ("Chen-tcheou"). Deux autres bonzes indiens, Vajrabodhi (Kin-kang-san-tsang), et Amogha (Pou-kong), arrivés en Chine en 719, donnèrent un essor extraordinaire au nouveau culte. Amogha alla aux Indes, à Ceylan, en 741, pour faire une collection de Matras, Mudrâs, Dharanîs, etc. Pendant plus d'un demi-siècle qu'ils vécurent en Chine, ils se persuadèrent que tous les systèmes philosophiques échoueraient misérablement avec le peuple chinois, essentiellement

porté à l'éclectisme. Aussi, rejetant toute philosophie, tout raisonnement, ils implantèrent en Chine tous les poussahs, dieux, immortels, et organisèrent un panthéon varié, où siégèrent tous les dieux protecteurs : plus de 1000. Des Tantras, formules magiques, appropriées à chacun d'eux, assurèrent leur secours contre les épidémies, les calamités publiques ou privées, et surtout contre les armées de démons malfaisants, dont le nombre n'est pas inférieur à 60.000.

En 804, le Tantrisme passa au Japon, avec le bonze Kong-hai 空海.

Song Tai-tsong, vers 980, favorisa grandement cette secte par la création du pèlerinage de Ngo-mei-chan au Se-tch'oan. Les monuments élevés en l'honneur de Samantabhadra sur cette montagne célèbre avivèrent les pratiques tantriques.

Idée mère de ce culte.

L'homme n'est pas un fruit sans noyau ; l'enveloppe corporelle renferme une âme immortelle, qui doit subir un jugement après sa descente aux enfers. De là une grande ferveur dans le culte des morts, et une grande variété dans les moyens imaginés pour les secourir dans l'autre vie. Il s'agit avant tout de leur épargner les supplices de l'enfer, et de les en retirer, s'ils y ont été condamnés : il faut donc acquitter leurs dettes, leur gagner des protecteurs, puis leur procurer une heureuse renaissance. Telle fut l'origine de toutes les pratiques populaires en faveur des défunts : mois des morts ; cérémonies rituelles pour les tirer de l'enfer, pour leur faire passer le pont fatal du "Nai-ho" ; papier-monnaie, comme pourboire aux sbires les prisons infernales, et devant aussi servir aux menues dépenses et à l'entretien du ménage chez les morts ; habits de papier, maisons, chaises, véhicules de papier, repas servis aux défunts, même opium pour les opiomanes !

Des talismans, des porte-bonheur, des charmes contre les lutins, remplissent des volumes entiers : voilà pour la vie présente. Pas de maladie, pas de cas imaginable, qui n'ait un Dharanî en

l'honneur de telle ou telle divinité, et par conséquent un remède transcendant efficace. L'usage de chapelets, d'amulettes, d'eau lustrale, de sonnettes, de bâtons magiques, renforce l'effet des formules. Bien entendu, les inventeurs du système mettent au compte de Çakyamouni toutes ces pratiques sorties de leur cerveau. "C'est Çakyamouni lui-même, ajoutent-ils sans sourciller, qui a enseigné telle recette, telle incantation, et recommandé telle pratique". C'est la finale reçue. Cette liturgie yogiste se retrouve encore actuellement dans les cérémonies des bonzes: formules incantatoires, gestes, mouvements des doigts, v.g. dans la distribution des grains de riz aux âmes faméliques; processions pour éconduire les mauvaises étoiles, chasse aux génies malfaisants, bûchers allumés aux carrefours, bannières, lanternes, musique et pétards... Des centaines de milliers de bonzes chinois vivent de ces invocations, conjurations et incantations. L'Amidisme leur doit une grande partie de son succès.

Cf. Notices d'Amogha, Vajrabhodi, I-hing, etc... T. VIII, p. 299-308.

En résumé, les Tantras peuvent se définir "manuels de magie". Selon le but qu'on veut atteindre, les livres diffèrent et sont dédiés à des Bodhisattvas différents. Parfois l'initié désire obtenir d'une manière préternaturelle des dons matériels, tels que: le pouvoir de se mouvoir aussi rapidement que la pensée; l'invulnérabilité; l'élixir de vie; le pouvoir de se rendre invisible; celui de faire de l'or. D'autre fois, on veut vaincre ses ennemis, conjurer des esprits, dominer les éléments; ou bien évoquer un Bouddha ou un Bodhisattva, afin d'obtenir de lui la solution d'un doute, la guérison d'une maladie... Il est indispensable d'être initié par un maître: c'est une condition "sine qua non" du succès.

Cf. Kern. Histoire du Bouddhisme dans l'Inde, T. II, p. 458.

17° Secte des Yeux rouges.

Cette petite école parasite tire son nom du sobriquet donné au maître Tche-tchang 智常, qui enseignait avec succès la doctrine contemplative. L'usage fréquent de divers collyres lui avait irrité les paupières, et on l'avait surnommé "Les Yeux rouges". Ses disciples formèrent une école locale, qui prit le nom de Tche-yen Koei-tsong 赤眼歸宗, ou "Disciples du Maître Koei-tsong Tche-tchang 歸宗智常, le Maître aux yeux

rouges". Koei-tsong Tche-tchang était disciple de Che-t'eou Hi-ts'ien, qui fut le second fondateur de l'école Ts'ing-yuen-tcheng-tsong. Il mourut en 810.

La petite secte Tche-yen-koei-tsong n'est donc qu'un rameau très secondaire poussé sur la branche du Ts'ing-yuen-tsong.

18° Long-tan-ts'ing-yuen-tsong 龍潭青原宗.

A peu près à la même époque, un autre maître du Dhyâna, nommé Long-tan Tsong-sin 龍潭崇信, se distinguait aussi dans l'enseignement. Son école, ouverte à Long-tan, prit le nom de Long-tan-ts'ing-yuen-tsong, c'est-à-dire Ecole de Ts'ing-yuen à Long-tan. Le bonze Tsong-sin était disciple de Tao-ou 道悟, et ce dernier avait eu pour maître Che-t'eou Hi-ts'ien. L'école locale dont il s'agit ici était donc une faible ramification de la maîtresse branche du Ts'ing-yuen-tsong, ce fut une dénomination locale, bien plutôt qu'une secte différente. Long-tan Tsong-sin mourut en 819. Cf. Tome VIII, p. 416.

19° Wei-yang-tsong 潙仰宗.

L'école Wei-yang-tsong est une des deux branches de l'école souche Nan-yo-tcheng-tsong. Elle fut fondée par le bonze Wei-chan Ling-yeou 潙山靈祐, disciple de Pé-tchang Hoai-hai, lequel avait eu pour maître Ma-tsou Tao-i 馬祖道一, second organisateur de la grande école de Nan-yo.

Wei-chan Ling-yeou mourut en 853. Ses succès ne furent pas comparables à ceux de Ling-tsi I-hiuen; malgré tout il compta d'assez nombreux disciples.

Cf. Notice de Ling-yeou, Tome VIII, p. 397. Fig. 130 (5).

20° Hoang-pi-tsong 黃檗宗.

Ecole locale de la branche Nan-yo, où enseignait le maître Hoang-pi Hi-yun 黃檗希運, mort en 855. Ce bonze fut le principal disciple de Pé-tchang Hoai-hai; il se fit une haute réputation de science, et quelques auteurs sont allés jusqu'à donner son nom à la branche Nan-yo-tsong. L'école Hoang-pi-tsong ne doit point être considérée comme une secte détachée de la souche, mais plutôt comme un nom local du Dhyâna.

Hoang-pi Hi-yun est resté célèbre pour ses grossiers procédés à l'égard de ses disciples. Nous avons raconté dans sa notice, Article X, comment il frappa à trois reprises le prince Yeou-koang, le futur empereur Siuen-tsong. Tous ces maîtres védantistes rivalisaient de rigueur et même de cruauté pour éprouver leurs novices. Ils ne leur ménageaient point

les coups de pied ni les coups de bâton, et quelques-uns de ces malheureux disciples furent même estropiés. Les instructeurs prétendaient reconnaitre le degré de bouddhification où était parvenu l'adepte, d'après le genre de cri ou de gémissement qu'il poussait sous les coups.

21° Ecole Lin-tsi 臨濟.

L'école Lin-tsi-tsong 臨濟宗 fut fondée par le bonze I-hiuen, communément nommé Lin-tsi I-hiuen 臨濟義玄, du nom de la petite bonzerie qu'il habita tout d'abord. Elle se trouvait sur les bords de la rivière Hu-to, sorte de torrent, qui descend du Chan-si dans la province du Tche-li, puis traverse la préfecture de Tcheng-ting-fou 眞定府, et va se jeter dans le Grand Canal au S.E. de cette ville. Ling-tsi veut dire : "Près du torrent". I-hiuen vécut là dans la solitude, et sa réputation de thaumaturge lui attira de nombreux disciples. Les légendes bouddhiques racontent qu'il pouvait arracher les poils du museau des tigres, fendre les rochers, marcher sur le tranchant d'un glaive, etc.

Après sa mort en 866 un stoupâ fut érigé sur sa tombe, au Tche-li Sud, près de Ta-ming-fou, au N.O. des murs.

Sous la dynastie des Yuen, la secte Lin-tsi fut la plus florissante après l'Amidisme. Les faveurs impériales, le renom de ses chefs, lui donnèrent une véritable célébrité.

La liste complète de ses maîtres, et l'histoire de ses derniers succès jusqu'en 1647 ont été notifiés dans l'Article XV : le Bouddhisme au temps des Ming.

De nos jours, il existe encore quelques bonzeries où la doctrine de Lin-tsi s'allie à celle de l'Amidisme, comme à Pou-touo-chan, le grand pèlerinage à Koan-in ; mais on peut dire qu'elle a disparu comme école bien tranchée et indépendante.

Doctrine.

Les Européens ont disserté sur la doctrine philosophique de l'école Lin-tsi, beaucoup plus que les Chinois eux-mêmes. Les bonzes, et surtout le peuple, se préoccupent assez peu des raisonnements philosophiques ; et la rapidité avec laquelle la secte se

propagea prouve que les arguties de la dialectique furent reléguées au second plan.

D'une façon générale, les infractions à la discipline étaient réprimées par de vigoureux coups de poing sur les côtes et d'énergiques soufflets : ce traitement viril perfectionnait l'esprit et les sensations. Il s'agissait de nettoyer l'esprit de la conscience de l'existence, et il paraît que l'infortuné novice la gardait assez longtemps, puisque souvent les coups pleuvaient sur son enveloppe du Bouddha. En effet le Bouddha est caché à l'intérieur du corps humain comme la châtaigne dans sa gaîne épineuse. Il s'agit de l'en dégager. De cette métamorphose sort le Ou-wei tcheng-jen, ("True men without a position") Cf. Edkins, p. 164.

Les instructeurs, dans leur enseignement oral, proposaient des énigmes à leurs disciples, et livraient aux novices une doctrine mystérieuse : tout cet appareil enveloppait la secte d'une atmosphère de mysticisme, qui fut pour une part dans son succès.

La réponse du fondateur I-hiuen à une triple interrogation résume à peu près l'idée générale de l'école.

Quel est le vrai Bouddha ?

Quelle est la Loi (Dharma) ?

En quoi consiste la perfection du religieux bouddhiste ?

Réponse :

Quand le cœur est pur et calme, voilà le Bouddha.

Quand l'intelligence est claire et lucide, voilà la loi.

Quand les distractions portant aux objets sensibles sont écartées, quand l'intelligence est parfaitement illuminée : voilà la perfection : le bonze a atteint le "tao", la vraie sagesse. Dégager son esprit de toutes les emprises terrestres, se faire Bouddha en méditant : tel est à peu près, en pratique du moins, le résumé doctrinal de l'école Lin-tsi.

Cf. Recherches, T. VIII, p. 398, Fig. 130 (5).

L'ouvrage Chan-lin-seng-pao-tch'oan, du bonze Che-men

Hoei-hong chan-che (1111), donne les notices de 81 moines remarquables, de l'école Lin-tsi et de l'école Yun-men-mé.

22° Ts'ao-tong-mé 曹洞脉.

La branche Ts'ao-tong-mé joua pour l'école-souche Ts'ing-yuen tcheng-tsong à peu près le même rôle que la secte Lin-tsi pour la branche maîtresse Nan-yo. Elle devint très vivace, aussitôt après son institution par le célèbre Ts'ao-chan Pen-tsi 曹山本寂, mort en 901. Pour l'histoire de cette école et la liste généalogique de tous ses maîtres jusqu'en 1659, voir la fin de l'Article XV: Bouddhisme sous les Ming; les écoles bouddhiques: l'école Ts'ao-tong-mé.

A l'époque des Ming, la secte Ts'ao-tong-mé lutta d'importance avec l'école-souche Ts'ing-yuen-tcheng-tsong.

Cf. Notice de Ts'ao-chan Pen-tsi, Tom. VIII, p. 417, et fig. 130 (7).

La secte Ts'ao-tong-mé existe encore de nos jours (1925) au Houpé.

23° Yun-men-mé 雲門脉.

Seconde branche de l'école Ts'ing-yuen-tcheng-tsong, fondée par le bonze Yun-men Wen-yen 雲門文偃, mort en 954. Yun-men Wen-yen eut pour maître instructeur Siué-fong I-ts'iuen, mort en 908.

Secte "frappante" comme ses sœurs, elle n'eut rien d'original, sinon l'ingéniosité de certains maîtres, pour inventer de nouveaux modes de "boxer" leurs disciples.

Cf. Notice de Yun-men Wen-yen, T. VIII, p. 418, et fig. 130 (7).

Les bonzes célèbres de cette école ont une notice spéciale dans l'ouvrage Chan-lin-seng-pao-tch'oan du bonze Hoei-hong, 1111 ap. J.C.

24° Fa-yen-mé 法眼脉.

Cette troisième branche de l'école Ts'ing-yuen-tsong eut pour fondateur le bonze Fa-yen Wen-i 法眼文益, qui mourut en 958. Elle fut la dernière ramification de l'école principale de Hing-se et de Che-teou. Pour la réputation, elle resta loin en arrière de sa rivale Ts'ao-tong-mé.

Ces cinq branches principales: Lin-tsi, Wei-yang, Ts'ao-tong, Yun-men et Fa-yen sont nommées en chinois Ou-tsong-kiao 五宗教, ou les cinq écoles de l'Orthodoxie. Ce langage, bien entendu, a été formulé par les auteurs du Mysticisme contemplatif, et les moines du Dhyana.

Cf. Tome VIII, p. 420. Fig. 130 (7).

25° La Société protectrice des êtres vivants. (Kiai cha 戒 殺).

La Société protectrice des poissons, des crustacés, des êtres vivants en général, n'est guère qu'une greffe de l'école Tse-ngen-kiao ou de la Compassion envers les êtres vivants. Elle eut pour fondateur le bonze éclectique Yong-ming Yen cheou 永 明 延 壽, mort en 975.

Il enseigna à la fois la doctrine de l'école Ts'ing-yuen, celle de l'école Fa-yen-mé, et l'Amidisme. Finalement, il s'ingénia à faire un mélange de ces trois doctrines avec celle de Hiuen-tsang, et livra sa mixture à quelques bonzes ses disciples, qui occupèrent leurs trop longs loisirs à visiter les poissons et les tortues de leurs viviers.

Cf. Notice de Yong-ming Yen-cheou (+975). Art XII, Bouddhisme sous les Song du Nord.

"Fang cheng", c'est accorder le bénéfice de la vie aux poissons pris dans les filets des pêcheurs, aux animaux recherchés par les chasseurs; c'est exhorter les gens à ne pas tuer les êtres vivants pour se nourrir de leur chair. Cette bonne œuvre a toujours été hautement préconisée par les sectes bouddhiques, qui toutes croient à la métempsycose.

Beaucoup de souverains ont recommandé de creuser des viviers près des villes, sur le bord des fleuves, pour y nourrir les poissons achetés aux pêcheurs et rendus à la liberté. De nos jours, la Société protectrice des animaux fonctionne encore en Chine, par exemple à Chang-hai.

26° Ecole de la Pureté.

Avant 991, on appelait communément l'Amidisme: la Société du Lotus, en chinois: Lien-ché 蓮 社. Cheng-tchang li-che 省 常 律 師, le septième chef de cette secte, changea, en l'an 991, le nom de son école en celui de Tsing-hing-ché 淨 行 社, qui veut dire: école de la Pureté; elle prit aussi le nom de "Terre pure": Tsing-t'ou-tsong 淨 土 宗.

De ce fait, la société primitive se trouva scindée en deux. Après la bifurcation, la Société du Lotus devint une secte quasi séparée de l'Amidisme proprement dit, ne tarda guère à tourner en association politique, et fut proscrite, comme nous allons le voir. Désormais l'Amidisme sera nommé: La Terre pure ou la Pureté.

Cf. Tome XVI, Article XII: Bouddhisme sous les Song du Nord. – Tome VIII, p. 460, 461. Notice de Cheng-tchang li-che.

27° Pé-lien-ché 白 蓮 社.

L'école du Lotus blanc ou du Nénuphar blanc. Ce fut le

premier nom que le bonze Hoei-yuen donna à sa société, fondée sur les montagnes de Liu-chan en 386.

L'Amidisme conserva ce nom jusqu'en 991, époque où Cheng-tchang li-che lui donna celui d'école de la Pureté ou de la Terre pure. Un bon nombre d'adeptes gardèrent leur nom primitif, et la Société du Lotus blanc, Pé-lien-ché 白蓮社, subsista.

En 1042, nous la trouvons prospère; elle a pour patron le ministre Tchang Té-siang 章得象; le chef d'école est le bonze Pen-jou-fa-che 本如法師.

En 1133, le bonze Mao-Tse-yuen 茅子元, chef de l'école appelée alors Pé-lien-tsai 白蓮菜, ou Végétariens du Lotus blanc, fut suspecté de rébellion. Il s'intitulait Maître-guide du Lotus blanc, se montrait arrogant et malhonnête; il fut condamné, et exilé au Koang-si.

En 1308, en 1322, à l'époque des Yuen, les affiliés du Lotus blanc furent condamnés comme perturbateurs de l'ordre public.

En 1351, la secte leva les bandes des Turbans rouges, sous les ordres du magicien Lieou Fou-tong 劉福通. Les rebelles prirent Kai-fong-fou en 1358. Sous les Ming, en 1621, nouvelle révolte au Chan-tong. L'histoire mentionne encore plusieurs soulèvements du Lotus blanc sous les Ts'ing. En 1813, les Turbans blancs envahirent le palais impérial et faillirent renverser la dynastie; en 1831, nous les trouvons de nouveau en révolte sous le nom de Sectateurs du Ciel et de la Terre.

Bref, la secte du Lotus blanc est une secte politique, toujours disposée à s'insurger contre le gouvernement; c'est avec raison que l'autorité la tient pour suspecte.

28° Société du Nuage blanc.

Le Pé-yun-tsai 白雲菜, ou Association du Nuage blanc, fut fondée par le bonze K'ong Ts'ing-kio 孔清覺, dans la pagode de Pé-yun-ngan, près de Ts'ien-t'ang, en 1108.

Accusé par son confrère Kio-hai-yu, le bonze K'ong Ts'ing-kio fut condamné et exilé à Ngen-tcheou.

En 1202, l'empereur Ning-tsong proscrivit la secte du Nuage blanc comme perturbatrice de la paix publique. Le bonze Chen Tche-yuen fut banni, ses biens furent confisqués et les pagodes détruites.

Sous les Yuen, les Affiliés au Nuage blanc furent souvent accusés. En 1303, ils durent payer l'impôt. En 1306, l'office l'Administrateur fut supprimé. En 1320, Chen Ming-jen 沈明仁, grand chef de la secte, fut condamné officiellement. Ses biens furent confisqués, la société fut dissoute et ses pagodes furent fermées.

Elle existe encore çà et là comme société secrète.

29° Ou-wei-kiao 無爲教.

Idéalisme somnolent.

Pendant la période Cheng-té (1506-1520), un aventurier de Lai-tcheou-fou, au Chan-tong, qui se nomma Lou Hoei-neng, comme le sixième patriarche du Bouddhisme chinois, popularisa cette secte.

Les affiliés vénèrent Koan-in pou-sa et la déesse Wang-mou 王母.

Le nom Ou-wei porte à penser que ce serait un rejeton de l'école Lin-tsi-tsong, sur lequel on aurait greffé les croyances courantes du Mi-mi-kiao, de l'Amidisme et des Végétariens. La notice que donne le Chinese Recorder nous apprend que le fondateur fut incarcéré comme sorcier et magicien, puis remis en liberté. Il composa 5 petits opuscules. La plupart des sectes végétariennes se vantent de remonter à Hoei-neng, le sixième patriarche.

Cf. Article XV, B: Ecoles bouddhistes sous les Ming; 5° Le Ou-wei-kiao: fondation et doctrine.

30° Végétariens. (Tche-sou-kiao 喫素教).

Les Mangeurs d'herbes, comme il est convenu de les appeler en Chine, forment une société secrète très répandue dans les provinces, encore à notre époque.

L'enseignement est secret, l'enrôlement est secret, ils ne divulguent point le nom de leurs chefs, et, au moment des troubles, ils peuvent devenir dangereux.

C'est ainsi qu'en 1863, les Mangeurs d'herbes du Kiang-pé faillirent livrer la contrée aux Tchang Mao 長毛, Rebelles aux Longs cheveux.

Cf. Article XVI: Sous les Ts'ing. Sectes bouddhiques. Les Végétariens.

31° Yao-tche-men 瑤池門.

Les Affiliés de l'Etang de Wang-mou. On doit se rappeler que la déesse Wang-mou, dans son parc féérique de Koen-luen, possède un étang sacré, aux abords enchanteurs; c'est sur les rives de cette pièce d'eau paradisiaque que se tient le banquet des Immortels, nommé Pan tao-hoei. L'étang s'appelle Yao-tche 瑤池, et c'est de là que vient le nom de la secte, très dévote à la déesse Wang-mou, aliàs Kin-mou 金母.

Le sujet a été traité assez amplement à la fin de l'Article XVI: Les Végétariens: Tche-sou. On y a relaté leur généalogie, leur doctrine, leur organisation et leur culte (1).

32° Mi-mi-kiao 密密教.

"Société secrète". Ce nom vient de la dénomination même du Tantrisme, qui s'appelait Mi-kiao, en raison de certaines formules mystérieuses, qu'on tenait secrètes.

Ces sociétés politico-religieuses, étant souvent recherchées activement par la police, gardent le plus strict secret sur leur mode de recrutement, leur organisation et leur but.

Le terme Mi-mi kiao, "Société très secrète", est plutôt un nom commun que celui d'une secte particulière. Les affiliés sont en général des Végétariens, qui dans telle ou telle province se trouvent réunis en association.

33° T'ien-ti-hoei 天地會.

"Affiliés du Ciel et de la Terre": Nom que prirent les sectateurs du Lotus blanc pendant leur révolte en 1831.

Cf. Article XVI: Soulèvement des Végétariens du Lotus blanc.

N.-B. En ces derniers siècles, un très grand nombre de sociétés secrètes se sont formées dans les diverses provinces; presque chaque année en voit naître quelqu'une; les noms et les pratiques varient, mais presque toutes tournent vite vers un but politique. Ces sociétés s'entourent de mystère, afin d'éviter des poursuites fâcheuses.

La plupart d'entre elles sont des rameaux du Mi-mi-kiao, du Pé-lien-kiao et des Végétariens. En général, les habitants d'une contrée se

(1) Le P. Jos. Van Oost, dans les Missions Belges, Année 1914, Avril, p. 73-83, donne une relation intéressante des "Abstinents" chinois de la Mongolie Sud-Ouest. Secte éclectique s'il en fut, tenant du chaos primordial du Taoïsme Hoen-yuen 渾元, et observant la plus stricte abstinence bouddhique. Les "Abstinents" sont très dévots à Koan-in.

réunissent sous l'un de ces noms pour se prêter un mutuel secours, une assistance jurée. Plusieurs de ces sectes forment une vraie Franc-maçonnerie chinoise (1).

34° Ta-t'ong-hoei 大同會. La septième religion.

Sorte de syncrétisme, prétendant unifier toutes les religions précédentes: Taoïsme, Confucéisme, Bouddhisme, Catholicisme, Protestantisme, Mahométisme. Cette religion, ou plutôt cette secte, a été imaginée par un Setchoanais nommé T'ang Hoan-tchang 唐煥章, bachelier des Ts'ing. Son bras droit est un lettré du Chan-tong, nommé Tchang Hi-kiang. Dès 1915, ils commencèrent à répandre leur secte.

Le centre de propagande est à Tch'eng-tou, au Se-tch'oan, dans la pagode Koei-sing-leou. La Ta-t'ong-hoei, en 1923, étendait ses tentacules sur plusieurs provinces. Les sectaires prédirent à grand fracas que, le 15 de la VIIIe lune 1923, une éclipse de 5 jours et un tremblement de terre accompagné de terribles ouragans détruiraient le tiers de l'humanité.

Cette secte a probablement un but politique et prépare une révolte. Des gens influents en font partie. L'hypnotisme est employé pour les pratiques d'initiation. Il y a 3 degrés. 1° Debout sur un banc, on fixe son nombril. 2° On se nourrit de pilules d'excréments. 3° On arrive à absorber le sperme humain!

A la fin de l'année 1922, la Ta-t'ong-hoei comptait plus de 13.000 adeptes au Se-tch'oan, et plus de 1.000 à Pé-king, où de hauts personnages sont enrôlés.

Cf. Notice complète dans l'Echo de Chine: 1923, 27 et 28 Septembre. A cette liste de 34 Sectes, l'auteur chinois de l'Histoire générale des Religions ajoute les Ecoles suivantes.

---

(1) Je dois à la bienveillance de M. Roy, du consulat de Changhai, deux diplômes authentiques de ces associations, imprimés sur soie jaune et blanche avec les sceaux des chefs de secte.

Ces deux pièces proviennent d'une double association, qui s'était formée ces derniers temps au Yun-nan 雲南.

On trouvera dans le China Review, T. XXI, N° 6, p. 378, une très bonne dissertation sur cette secte chinoise.

Diplômes d'affiliation à une société secrète.

1° *Pi-tàn tsong* 毘曇宗.

Sarvastivadas chinois. Cette Ecole n'est qu'une nuance un peu diverse du Kiu-ché-tsong 俱舍宗. Ecole des Skandhas réels et du moisérie. Répandue en Chine de 383 à 391, ap. J.C.

2° *Nié-pan-tsong* 涅槃宗.

Secte chinoise qui tire son nom du "Nié-pan-king", traduit en chinois sous les Pé Liang (412-428). Cette Ecole confine au Madhyamika ou Nihilisme Didactique.

3° *Ti luen tsong* 地論宗,

Son code doctrinal est le "Che-ti-king-luen" ou Dasabhumika (Sutra) Sâstra, de Vasubandhu, traduit en chinois en 511.

Sous les T'ang, cette Ecole se fondit avec le Panthéisme réaliste Hoa-yen-tsong 華嚴宗.

4° *Ché luen-tsong* 攝論宗.

Branche du Madhyamika chinois, qui prit naissance vers 563, après la traduction Ché-ta-tcheng-luen ou Mahâyâna samparigraha-Vyâkhyâ. Extrait des Commentaires composés par Asanga et Vasubandhu.

Cette Ecole ne diffère que peu du "Fa-siang-tsong" (Idéalisme). Elle se confondit avec lui vers 649.

N.B. Dans la Chine actuelle, on rencontre ici et là bon nombre d'associations religieuses ou politico religieuses; presque toutes s'inspirent d'idées bouddhiques, mêlées à des conceptions taoïstes. Telles sont:

La secte Tsai-li-men 在理門, qui s'inspire du culte de Koan-in.

Le T'ong-chan-ché	同善社
Le Ou-chan-ché	悟善社
Le Tao-yuen	道院

Cf. Reichelt: Truth and Tradition in Chinese Buddhism, p. 310.

La San-ho-hoei 三合會: Société des "Trois points", ou la "Triade", l'Union des trois, c'est-à dire: l'union du ciel, de la terre et des hommes Cette dernière, très répandue, surtout dans le Sud de la Chine, fut formée contre les Ts'ing. Sa devise était: Fou-Ming fan-Ts'ing 復明反清: rétablir les Ming et chasser les Ts'ing.

Cf. De Mas: La Chine et les puissances chrétiennes, p. 159-161. Chinese Repository, vol. XVIII (1849), p. 281-295.

La Siao-tao-hoei 小刀會.

La Secte de la "Courte épée" ou du "Petit couteau" est encore très répandue de nos jours dans les pays du Centre et du Nord.

La secte Ta-tao-hoei 大刀會 ou I-hou-kiuen 義和拳 est assez connue. Ce fut elle qui suscita les grands troubles de l'année 1900.

RÉSUMÉ

A. Le Bouddhisme dans l'Inde.

I. Les cinq premiers siècles après Bouddha.

De Maha Kasyapa à Punayaja
(Du 1er au 11e Patriarche).

1° Le premier siècle fut la "lune de miel" du Bouddhisme. Les divergences de vues ne troublèrent pas la paix.

2° Cinq disciples de Bouddha mitra donnent naissance à 5 sectes diverses.

3° Au commencement du second siècle, le Petit Véhicule se scinde en deux branches : les Sthaviras, Grands Anciens ; les Mahâsanghikas, la Grande Assemblée.

4° Au début du troisième siècle, la Grande Assemblée se divise en 9 branches secondaires.

Un peu plus tard, au cours du troisième siècle, et au commencement du quatrième, les Grands Anciens se subdivisent en 11 sectes diverses.

5° Du 6e au 8e Patriarche, le Petit Véhicule s'appelle : "la Secte aux vingt branches".

Les Brahmes en profitent pour attaquer la doctrine bouddhique ; dès le Ve siècle, les Bouddhistes sont chassés de l'Inde propre ; ils doivent se réfugier dans l'Inde N.O. et au Cachemire.

Le Brahmanisme refleurit dans l'Inde.

II. La seconde période des 5 siècles suivants.

De Maming à Rahalata
(Du 12e au 16e Patriarche).

1° Cette époque voit se développer le Grand Véhicule (Mahâyâna), jusqu'à son morcellement.

2° Maming, le 12e Patriarche, par sa parole et par ses écrits, livre de rudes combats aux sectes hérétiques, les Brahmes, et s'attaque résolument au Petit Véhicule (Hinâyâna). Sous cette vive impulsion, le Bouddhisme retrouve sa vigueur dans l'Inde.

3° Kanadeva tombe victime des Brahmes, dont la doctrine reprend l'ascendant.

4° Asauga et son frère Vasubandhu, dont l'éloquence et les écrits sont hors de pair, rendent au Bouddhisme toute sa popularité.

5° Dans la première moitié du dernier siècle de cette seconde période, les sectes hérétiques, les ennemis du Bouddhisme sont terrassés. Cette période peut à juste titre s'appeler le printemps du Bouddhisme, le triomphe du Mahâyâna.

Les 4 principaux héros de cette renaissance sont : Maming, Nagarjuna, Asauga et Vasubandhu.

III. La troisième période d'un siècle et demi.

De Sanghanandi à Singhalaputra
(Du 17e au 24e Patriarche).

C'est l'époque d'un siècle et demi qui s'étend de la scission du Mahâyâna jusqu'à la rupture dans la succession du patriarcat bouddhique.

1° Sous le 18e patriarche, Sangkayasheta, la division se remet dans les écoles du Mahâyâna. Le Grand Véhicule se maintient quand même jusqu'au 23e Patriarche.

2° Sous le 24e Patriarche (Che-tse) Singhalaputra, l'ignorance et les divisions doctrinales des bonzes rendent la victoire facile aux Brahmes. Puis la mauvaise conduite des adeptes du Bouddhisme attire sur lui toute la rigueur des lois. Singhalaputra tombe victime de l'inconduite de ses recrues. Le roi commande la destruction des pagodes et des statues, fait brûler les livres et décapiter

le chef de la secte. Singhalaputra était un nihiliste; le roi lui dit: "Si tu n'existes pas, pourquoi m'apportes-tu ta tête?"

B. Le Bouddhisme en Chine.

I. Le Bouddhisme proprement dit.

En 67, sous Han Ming-ti, deux bonzes de l'Inde, Mo-teng et Tchou Fa-lan, arrivèrent en Chine et traduisirent le Sûtra en 42 articles. A partir de 67 jusqu'à l'an 1285, pendant 1218 années, 194 traducteurs de marque traduisirent les manuscrits sanscrits en chinois. Ils furent aidés par une multitude de travailleurs d'un rang secondaire. 1440 ouvrages sortirent de leurs mains et forment un total de 5.546 kiuen. Les doctrines contenues dans cette immense compilation appartiennent à 13 Ecoles principales:

Pi-tan-tsong	毘曇宗	Sarvastivadas.
San-luen-tsong	三論宗	Nihilisme dialectique.
Tcheng-che-tsong	成實宗	Sautrantikas.
Liu-tsong	律宗	Vinayisme.
Nié-pan-tsong	涅槃宗	Confine au Madhyamika.
Ti-luen-tsong	地論宗	Absorbé par le Hoa-yen-tsong.
Tsing-t'ou-tsong	淨土宗	La "Terre pure", Amidisme.
Chan-tsong	禪宗	Mysticisme contemplatif.
Ché-luen-tsong	攝論宗	Incorporé au Fa-siang-tsong.
T'ien-t'ai-tsong	天台宗	Syncrétisme.
Fa-siang-tsong	法相宗	Idéalisme subjectif.
Hoa-yen-tsong	華嚴宗	Panthéisme réaliste.
Tchen-yen-tsong	眞言宗	Tantrisme.

Pendant douze siècles, le Bouddhisme, malgré quelques persécutions passagères, fit en Chine des progrès continus, et obtint un merveilleux succès. Les écoles foisonnèrent; les plus puissantes furent le Mysticisme contemplatif, le Syncrétisme et l'Amidisme. Celle-ci, surtout à partir du Ve siècle, prospéra à tel point, qu'elle surpassa toutes ses rivales.

L'époque des Deux Cours, des T'ang et des Song (420-1280) fut l'Age d'or du Bouddhisme. Sous les Yuen Mongols (1280-1368) commença son déclin. Longtemps encore, sans doute, il conserva son prestige sur les masses populaires; ou s'apercevait cependant qu'il perdait peu à peu de sa puissance et de sa vigueur.

Le déclin continua sous les Ming; à l'époque des Ts'ing (1644), il s'accentua. La science et la vertu semblaient avoir déserté les bonzeries; les tracasseries administratives, les rivalités avec les Lamas, hâtèrent encore la décadence; de nos jours elle paraît totale et irrémédiable. Mais ceci doit s'entendre du "Vrai Bouddhisme", car l'Amidisme frotté de Taoïsme et de Confucéisme, en un mot le Bouddhisme éclectique, est en pratique la religion de toute la Chine, aussi bien des lettrés que du peuple.

Les bonzes sont généralement méprisés; cependant toutes les classes de la société les invitent, pour les funérailles, et pour les cérémonies cultuelles qui par tradition se célèbrent à date fixe chaque année. D'après les dernières recherches de Reichelt, la Chine actuelle compte environ 1 million de bonzes et peut-être une centaine de milliers de bonzesses (1).

II. Le Lamaïsme (Branche du Bouddhisme).

Le Lamaïsme au Tibet.

Le Bouddhisme transformé du Nord de l'Inde fut introduit au Tibet vers 640 par le roi Long-tsan, marié à la princesse Wen-tch'eng, bouddhiste chinoise, envoyée par l'empereur T'ang T'ai-tsong. Le Lamaïsme du Tibet fut fondé en 747 par Padma Sambhava et Santa Rashita. C'est un conglomérat de Magie, de Démonologie, de Tantrisme et de Madhyamika.

Le Lama Pa-se-pa (Phags-pa) fut nommé par Koubilaï (1280) "Roi de la Loi" et "aviseur impérial", avec souveraineté

(1) Cf. Reichelt: Truth and Tradition in Chinese Buddhism, p. 298.

sur le Tibet. C'est ainsi qu'il devint le premier Lama-roi du Tibet.

Pa-se-pa est le fondateur des *Lamas rouges* qui, du Tibet, se répandirent en Mongolie, en Mandchourie, au Tche-li 直隸, au Chan-si 山西, au Chen-si 陝西, au Kan-sou 甘肅, au Se-tch'oan 四川, etc.... Les *Lamas noirs*, sectateurs de la religion primitive, persécutés par les Lamas rouges, vinrent s'établir dans les Marches Tibétaines, aux confins du Se-tch'oan, dans la vallée du Min-kiang.

La Dynastie des Ming supprima l'hérédité des Lamas-rois.

Le Réformateur Tsongkhaba rétablit le célibat, porta le coup de mort au pouvoir héréditaire et fonda la secte des *Lamas jaunes* (1409-1420).

Le premier Lama qui porta le titre de Dalaï (vaste océan), fut Souo-nan, qui reçut ce nom honorifique en 1571, pendant une entrevue avec Altan khan, roi de Mongolie.

Le Lamaïsme en Mongolie.

Depuis longtemps les Mongols avaient embrassé le Lamaïsme, mais l'union entre le Lamaïsme mongol et le Lamaïsme tibétain fut définitivement cimentée en 1587, quand Souo-nan, le Dalaï Lama du Tibet, choisit pour se réincarner un prince descendant de Altan khan, nommé You-tan, qui prit possession de son siège à Lhassa en 1600.

Le premier Dalaï Lama mongol fut un Grand Lama tibétain laissé au roi Altan Khan par le Dalaï Lama Souo-nan, après l'entrevue de 1571 au Koukounor (1).

Un Grand Lama réside à Ou-t'ai-chan au Chan-si.

(1) L'ouvrage qui donne le résumé ci-dessus est intitulé Wan-kouo-tsong-kiao tche 萬國宗教志: Histoire des Religions de tous les royaumes (1903), p. 41 à 94.

Note A. — Administration des Lamaseries.

Toute grande lamaserie a au moins un Bouddha-vivant, qui, vu sa dignité surhumaine, occupe des appartements privés, soit dans la lamaserie, soit dans le voisinage immédiat.

L'administration de la lamaserie proprement dite est confiée à un Conseil comprenant une dizaine de dignitaires, préposés aux besoins matériels et spirituels de l'établissement.

1° *Le Grand Lama ou Supérieur* est chargé de la haute intendance tant pour le matériel que pour le spirituel; toutes les affaires importantes sont soumises à sa direction.

2° *Le Préfet de discipline* (*Temtsji*) veille à l'observation de la discipline monastique, à l'assistance des Lamas aux cérémonies de règle. Il a le droit de punir les délinquants. Il a sous ses ordres deux assesseurs (*Tajischas*), qui le renseignent sur la bonne ou la mauvaise conduite des Lamas, et exécutent ses ordonnances.

3° *Le Trésorier* (*Changsat*) a l'intendance générale des finances de la lamaserie

4° *L'Amban*, trésorier en second, qui a la haute main sur la comptabilité, sur les ventes, achats, dépenses et recettes. Il a sous ses ordres deux "compradores".

5° *Les 2 Nierbas ou compradores*, Aides de l'Amban.

6° *Le Prieur* (*Keshwi*), Lama dont l'office est de diriger les prières publiques. Il est assisté de 2 *Ongsats* (Chantres-sacristains).

7° *Le Lama majordome*, ou l'Hôtelier, qui reçoit les hôtes de passage, et prend soin de la cuisine. Viennent ensuite tous les fonctionnaires et servants qui doivent prendre soin des temples, des idoles, du culte. Certaines lamaseries constituent de véritables villes ; par exemple, la lamaserie de Koumboun, à 26 km S.O. de Si-ning-fou, au Kan-sou, ne compte pas moins de 2.600 Lamas; trois Houo-fou ou Bouddhas-vivants résident dans ce vaste établissement.

Après les deux grands Bouddhas-vivants du Tibet, le Dalaï-Lama et le Tashi-Lama, le Grand Lama de Ourga (Djebtsung Damba Khoutouktou) vient le premier en dignité; le Khoutouktou de la Confédération des Silinghols, au Tchagar, est aussi un personnage très réputé. Sur les 160 Bouddhas-vivants des diverses lamaseries, (Khoutouktou) la Mongolie du Nord en compte 19, la Mongolie du Sud 57.

Note B. — Nombre approximatif des Bouddhistes dans le monde.

I. Sectateurs du Petit Véhicule (Siao-tch'eng).

1°	Ceylan	1.520.375	
2°	Birmanie britannique	2.447.831	
3°	Birmanie	3.000.000	(Hommes seulement)
4°	Siam	10.000.000	(Hommes seulement)
5°	Annam	12.000.000	(Hommes seulement)
6°	Inde (provinces centrales)	485.020	
	Total approximatif	30.000.000	

II. Sectateurs du Grand Véhicule (Ta-tch'eng).

1°	Possessions hollandaises	50.000	
	A Java, les bouddhistes viennent de Chine et du Siam ; la population est mahométane.		
2°	Possessions anglaises	500.000	
3°	Possessions russes	600.000	
4°	Iles Lieou-kieou et autres	1.000.000	
5°	Corée	8.000.000	
6°	Boutan et Sikkim	1.000.000	
7°	Cashmir (Ladâk.)	200.000	
8°	Tibet	6.000.000	
9°	Mongolie	2.000.000	
10°	Mandchourie	3.000.000	
11°	Japon	32.794.897	(Year-book 1876)
12°	Népal	500.000	
13°	Chine entière	414.686.994	
	Total approximatif.	470.000.000	

Rhys Davids, Buddhism, p. 4 et 5.

CHAPITRE III.

L'AMIDISME CONTEMPORAIN
LE DOGME

ARTICLE I.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

La Chine étant devenue amidiste, parler du Bouddhisme populaire c'est parler de l'Amidisme. Le vieux Bouddhisme a été supplanté par la théorie de la Terre pure, selon laquelle les bons, après leur mort, renaissent d'une fleur de lotus dans le Paradis de l'Ouest, séjour de toutes les félicités. L'Amidisme enlève à la vieille doctrine de la métempsycose ce qu'elle avait de désespérant; il donne au cœur, en partie du moins, ce que le cœur désire: une vie pratiquement éternelle, et une récompense pour les bonnes actions. Il a balayé la sèche doctrine, la pernicieuse morale des lettrés, qui ne laissent plus briller un rayon d'espoir au delà de la tombe, et finalement donnent le même lot, le néant, au saint et au scélérat, au pauvre vertueux et au riche voluptueux.

"Nous vivons dans ce monde et pour ce monde. Notre morale est donc faite pour le monde présent, aussi ne parle-t-elle d'aucune divinité, elle traite uniquement des choses humaines.

"Ayant un autre passé historique et une autre forme de civilisation que les peuples d'Europe et d'Amérique, tenons à notre morale particulière, à la morale pour ce monde-ci. Ne cherchons pas à transplanter chez nous la morale étrangère.... Comme maître et modèle des générations passées et futures,

personne n'égale notre Confucius. Les fondateurs des autres doctrines s'appuyèrent trop sur l'extraordinaire, sur les miracles, pour prouver leurs dires; ils cherchèrent à émouvoir et à effrayer. Notre Confucius fit tout le contraire..."(1). Donc c'est bien clair: même sous la République, en 1920, le Confucéisme officiel recommandé à tous les lycéens n'admet rien pour l'autre monde; l'homme est une bête raisonnable et parlante; quand elle a cessé de vivre, tout est fini. Le cœur de l'homme s'est toujours révolté et se révolte encore contre tant d'injustice; la masse du peuple chinois s'est tournée vers cet espoir d'une vie meilleure qu'ouvre l'Amidisme aux petits et aux humbles, à la classe laborieuse et à tous les déshérités de ce monde. L'Amidisme devenu populaire s'est débarrassé peu à peu de toutes les contraintes doctrinales; il a fait d'heureux emprunts aux théories taoïstes sur l'administration de l'autre monde, et même aux théories confucéistes sur les vertus morales et sociales; bref, il est devenu une religion très admissible pour les Chinois de toutes les classes, quelles que fussent leurs opinions antécédentes. C'est le chef d'œuvre de l'éclectisme chinois.

C'est ce Bouddhisme dégénéré, ou plutôt cet Amidisme contemporain, qu'il nous faut étudier maintenant, au point de vue doctrinal et au point de vue moral, dans la pratique. Entre les nombreux ouvrages de propagande édités dans les temps modernes pour la diffusion de cette doctrine, deux se recommandent par leur incontestable supériorité. L'un traite du Dogme; c'est le Tsing-t'ou-tch'en-tchong 凈土晨鐘, composé par Tcheou K'é fou 周克復 en 1659(2). Dans le présent chapitre nous allons analyser cet ouvrage, et en donner le résumé substantiel. Le second ouvrage, ou traité de morale, fera le sujet du chapitre second. Tcheou K'é-fou expose la doctrine exotérique de l'Amidisme: l'enseignement public, populaire. A peine fait-il une allusion discrète à

(1) Traité de morale, officiel pour écoles moyennes et lycées. Wieger, Moralisme officiel, p. 449, 450.

(2) Voir sa notice: Art. XVI: Lettrés amidistes.

l'enseignement ésotérique de quelques philosophes de la secte, qui confient à leurs seuls initiés que le bonheur du Paradis de l'Ouest n'est pas éternel absolument, mais qu'après un laps de temps fort long et quasi indéfini, les êtres vivants devront rentrer dans la substance d'Amitabha.

Cf. Chap. I. art. VI. Ecoles dissidentes; § I: Amidisme.

ARTICLE II.

Résumé du premier livre (Kiuen). Origine de la Terre pure. Doctrine à croire.

I. Les prières du matin.

1° Koan-king chang-ping chang-cheng-tchang 觀經上品上生章.
2° Pouo-jo-pouo-louo-mi-touo-sin-king 般若波羅蜜多心經.
3° Leng-yen-ta-Che-tche-nien-fou-tchang 楞嚴大勢至念佛章.
4° Nien-fou-wen 念佛文.
5° Li-pai-san pan 禮拜三皈.
6° Yeou-ts'e-yun-yuen-wen 又慈雲願文.

II. Les prières du soir.

1° Fou-chouo-Ngo-mi-touo-king 佛說阿彌陀經.
2° Wang-cheng-tsing-t'ou-tcheou 往生淨土咒.
3° Nien-fou-wen 念佛文.
4° Li-pai-san-pan 禮拜三皈.
5° Yeou-ts'e-yun-yuen-wen 又慈雲願文.
6° Chan-tao-lin-choei-jou-koan-wen 善導臨睡入觀文.

III. Origine de la Terre pure.

La Terre pure, nommée encore Félicité Suprême (Ki-lô-che-kiai 極樂世界), est notre patrie, le royaume où Amitabha, le père miséricordieux des hommes, règne en souverain. La doctrine de l'école de la Terre pure est la plus efficace de toutes pour tirer les âmes de l'engrenage compliqué de la métempsycose.

IV. Notice sur Amitabha.

Dans les kalpas précédents, un roi de Miao-hi 妙喜, nommé Kiao Che-kia 憍尸迦, régnait au temps où parut le

Bouddha Che Tse-tsai 世自在. Le roi abdiqua, renonça à son trône et à sa couronne, alla trouver le Bouddha, se mit à sa suite, puis devint bonze sous le nom de Fa-tsang pi-k'ieou 法藏比丘. Ce bonze, de renaissance en renaissance, devint le Bouddha Amitabha. Bientôt nous verrons son entrée dans la Terre pure, sur l'ordre ou à l'exhortation de Çakyamouni.

Amitabha formula 48 vœux, énumérés dans le Ngo-mi-touo-king 阿彌陀經 (1); le ciel et la terre tremblèrent, une pluie de fleurs tomba du ciel, et une voix se fit entendre, pour annoncer que le bonze Fa-tsang pi-ki'eou serait certainement un Bouddha.

V. Rôles divers d'Amitabha et de Çakyamouni.

Le Pei-hoa-king explique l'origine de la mission différente de Çakyamouni et d'Amitabha.

Dans un des kalpas précédents, à l'époque où le Bouddha Pao-tsang-fou 寶藏佛 s'incarna sur terre, un grand roi nommé Ou-tcheng-nien 無諍念 avait un ministre appelé Pao-hai 寶海.

Le roi Ou-tcheng-nien formula le vœu de gouverner la Terre pure, et manifesta son dégoût pour notre terre souillée. Son royaume fut donc la Terre pure, et ce souverain, ce fut Amitabha.

Son ministre Pao-hai, roulant d'existence en existence, monta au faîte de la perfection dans ce monde souillé, puis finalement reçut l'illumination suprême, et devint le Bouddha Çakyamouni, qui exhorte les mortels à se hâter d'entrer dans la Terre pure, le Paradis de délices de son ancien souverain.

VI. Çakyamouni prêche l'Amidisme.

Ici l'auteur raconte l'exhortation de Çakyamouni à la reine Vaidehi, jetée en prison par son fils dénaturé Ajatasatrou. Bouddha, pour la consoler, lui indique les moyens faciles de renaître dans la Terre pure.

---

(1) Cf. Recherches, Tome VI, p. 81-83. — Cf. Royal Asiatic Society 1917, p. 1. The vows of Amida.

1° Se montrer pieux à l'égard de ses parents.

2° Honorer les "trois précieux": Bouddha, la Loi, la Confrérie; observer les cinq défenses.

3° Avoir foi dans la rétribution, et invoquer le Bouddha du Paradis de l'Ouest: Amitabha.

Cette légende est racontée en détail dans la vie de Çakyamouni (1).

VII. Divers degrés de félicité dans la Terre pure.

Le royaume d'Amida se divise en trois zônes; chacune de ces zônes comporte trois degrés d'excellence, et le 1er degré d'excellence de la zône supérieure comprend trois subdivisions. Le petit tableau suivant rendra cette description plus claire.

Première Zône	Degré supérieur	1° Suprême	Avoir le cœur droit. S'abstenir de tuer (invoquer Amida).
		2° Médian	Avoir une foi ferme. Réciter le Ta-tcheng (invoquer Amida).
		3° Infime	Se tourner vers le Si-t'ien (Ouest). Désirer y aller et invoquer Amida.
	Degré médian		Croire à la rétribution, ne pas mépriser le Bouddhisme et invoquer Amida.
	Degré inférieur		Il suffit d'avoir à l'article de la mort les désirs ci-dessus et d'invoquer Amida.
2e Zône	Degré supérieur		Eviter le mal, observer les abstinences, invoquer Amida.
	Degré médian		Observer les abstinences 1 jour et 1 nuit; à la mort, désirer le Paradis de l'Ouest et invoquer Amida.
	Degré inférieur		Piété filiale, bonté pour le prochain. A la mort, on entend parler de la Terre pure: si on désire y aller, si on invoque Amida, on est sauvé.
3e Zône	Degré supérieur		Un pécheur invoque Amida à la mort.
	Degré médian		Un violateur des observances consent à s'unir à celui qui pour lui invoque Amida.
	Degré inférieur		Un pécheur insigne connaît Amida au moment de la mort, et consent à l'invoquer.

(1) Cf. Recherches: Vie de Çakyamouni, Chap. IV, Art. V.

Dans la zône inférieure du Paradis d'Amida sont admis les plus grands pécheurs, pourvu qu'à l'article de la mort ils émettent suivant leurs moyens un acte de repentir, et qu'ils invoquent Amida, espérant qu'il les sauvera.

1° *Degré supérieur.*

Si, à la mort d'un grand pécheur, quelqu'un invoque pour lui les Bouddhas des douze ouvrages du Ta-tcheng, le mourant obtient la rémission de toutes les fautes qu'il a commises pendant 10.000 kalpas, dans ses existences antérieures.

Si le mourant lui-même invoque Amida avec confiance, il obtient le pardon de tous les péchés commis durant cinq millions de kalpas, et est admis dans la région supérieure de la dernière zône du Paradis.

2° *Degré médian.*

Le violateur des observances bouddhiques doit, d'après tous les principes, aller en enfer.

Cependant, si, au moment de sa mort, quelqu'un auprès de lui invoque Amida, et si le mourant, l'entendant, consent à s'unir à lui et à invoquer Amida dans la mesure de ses forces, il obtient le pardon des péchés commis pendant 8 millions de kalpas, et mérite d'être admis au degré médian de la 3e zône.

3° *Degré inférieur.*

Ici, il s'agit d'un pécheur insigne qui durant sa vie n'a fait aucune bonne œuvre. D'après son Karma, le cours de ses transmigrations dans les six voies de l'existence doit se poursuivre pendant une durée indéfinie.

Supposons cependant qu'au moment de sa mort il se trouve quelqu'un qui lui parle d'Amida et de son Paradis, et lui persuade d'invoquer Amida pour être sauvé. Si le moribond consent à l'invoquer dix fois, la vertu de ce nom peut effacer en lui les péchés de huit millions cent mille kalpas, et ce grand criminel pourra entrer dans la région inférieure de la troisième zône du Paradis.

VIII. **Les dix avantages de l'invocation d'Amida.**

1° Les Devas des Cieux, tous les parents et les proches déjà parvenus au Si-t'ien, protègent ceux qui invoquent le nom d'Amida.

2° Ils ont la protection constante des 25 grands Poussahs et de Koan in pou-sa.

3° Amida projette sur eux une lumière qui les sauvera.

4° Les mauvais démons, les yakshas, les serpents et les dragons ne peuvent leur nuire.

5° Toutes les calamités sont conjurées par cette invocation: incendies, inondations, brigandages, incarcération, mort subite, etc...

6° Cette invocation efface tous les péchés antérieurs; les démons vengeurs demeurent impuissants.

7° La nuit, pas de mauvais rêves! On voit en songe Amida dans toute sa gloire.

8° C'est une recette infaillible pour être toujours joyeux et content. Toutes les entreprises réussissent à souhait.

9° On s'attire ainsi la vénération et le respect de tous les hommes.

10° On ne craint pas la mort. Au moment où le mourant va exhaler le dernier soupir, Amida et tous les saints du Paradis de l'Ouest viennent recevoir son âme et l'introduisent dans le séjour bienheureux de la Terre pure.

IX. **Description de la Terre pure.**

Le Paradis occidental, Si-t'ien, est la terre natale de tous les trésors; il n'y a plus là d'enfer à redouter, plus d'âmes faméliques; les oiseaux, les animaux terrestres, les vers ne souillent plus de leurs ordures ces régions immaculées auxquelles on a donné le nom de Terre pure.

Les habitants de ce fortuné séjour naissent d'une fleur de

lotus, et ne sont plus soumis à la vieillesse ni à la mort. Habits, aliments, habitation, tout leur est donné au gré de leurs désirs. Là règne un printemps éternel; les froids de l'hiver, les chaleurs torrides de l'été sont inconnus dans cet Eden, surnommé à juste raison la Félicité suprême (Ki-lô-che-kiai 極樂世界, le Sukhavâtî bouddhiste, en japonais Gokuraku). Cette terre paradisiaque est gouvernée par Amida, appelé encore Ou-liang-cheou (Longévité sans limites), ou Tsié-in 接引 (l'Introducteur des élus). Parce que ce Bouddha projette sa lumière salvatrice sur toute la surface des mondes et n'ignore aucun de ceux qui l'invoquent, on lui a aussi donné le nom de Ou-liang-koang-fou 無量光佛 (Bouddha lumière sans limites).

A l'instant même où un mortel invoque avec foi le nom d'Amida, il se forme une belle fleur de lotus à la surface des étangs du Paradis, et de cette fleur naîtra l'élu au bonheur sans fin; ce bienheureux est affranchi pour toujours de la loi de la métempsycose. De toutes les grandes vérités consignées dans le Tripitaka, celle-ci est la plus incontestable.

X. Amida opère le salut de tous les êtres.

Entre les quarante huit grands vœux que le bonze Fa-tsang pi-k'ieou, le futur Amida, formula jadis, le plus important fut celui de sauver tous les êtres des trois règnes, et de leur procurer la béatitude éternelle dans son royaume.

Si donc un des habitants de son ciel désire renaître dans un autre monde, comme Deva au Ciel, ou comme homme sur terre, s'il se sent de l'attrait pour la vie toute de jouissance des riches du siècle, ou pour la vie calme et innocente des moines, s'il veut savourer le plaisir des immortels, ou celui d'un simple mortel, tout se fera à sa volonté. Mais quelle que soit sa détermination, jamais il ne rentrera dans le cercle de la métempsycose. Alors même qu'il vivrait dans une des voies de l'existence soumises aux lois de la vie et de la mort, sa nature n'en subirait aucun détriment: elle ne sera jamais obscurcie. Tout se fera par la puissance d'Amida, et en dehors des lois du Karma.

N.-B. *Péchés irrémissibles par les moyens ordinaires, d'après la doctrine de l'ancien Bouddhisme.*

1° Blesser jusqu'au sang le corps d'un Bouddha.

2° Tuer son père.

3° Tuer sa mère.

4° Tuer un bonze formé (après son ordination).

5° Tuer un Atcharya (celui qui a terminé son noviciat).

6° Détruire le Karma d'un maître bouddhiste.

7° Tuer un saint des trois écoles.

(Guide to Buddhahood. Tim Richard, p. 38, 39).

XI. Çakyamouni, le prédicateur de l'Amidisme.

Çakyamouni, incarné sur la terre des Indes, qui, comme la Chine, fait partie de ce monde souillé, exhorta tous les mortels à entrer dans le royaume de la Terre pure, gouverné par Amida. "Il suffit, leur répétait-il, d'invoquer le nom d'Amida pour aller au Si-t'ien, parce que ce privilège est l'objet d'un des 48 vœux d'Amida. Quiconque invoque son nom est admis dans son royaume. Cette faveur n'est pas acquise par les forces humaines, mais par la puissance d'Amida. Jadis il entra dans ce royaume de la Terre pure, lorsqu'il régnait sous le nom de Ou-tcheng-nien : il avait mille enfants, et 84.000 petits roitelets l'y suivirent.

Le prince héritier fut Koan-in 觀音; son second fils, Ta Che-tche 大勢至; son troisième fils, Wen-tchou 文殊; son huitième fils, P'ou-hien 普賢.

Son grand ministre Pao-hai, le futur Çakyamouni, eut 80 fils et 300.000 disciples; tous exprimèrent le désir d'aller au Si-t'ien, et parmi eux se trouva Maitreya, le Bouddha qui doit succéder à Çakyamouni.

Ce dernier, voyant tous ses disciples se tourner vers la Terre pure d'Amida, résolut de se dévouer pour procurer le salut de tous les êtres de ce monde souillé; il s'incarna donc dans une dernière existence sous le nom de Çakyamouni, afin de prêcher l'Amidisme, et de sauver tous les êtres des six voies de l'existence, en leur apprenant à invoquer Amida, pour entrer dans le Paradis de l'Ouest.

XII. **Division du Paradis de l'Ouest.**

La Terre pure est un monde, un univers, qui se divise en quatre grands royaumes, habités par des êtres de quatre catégories différentes d'après leur degré de perfection.

1° *La Terre Tchang-tsi-koang-t'ou* 常寂光土 : éternelle, calme et brillante.

— C'est là que tous les Bouddhas habitent dans la gloire et le calme éternels.

2 *La Terre Che-pao ou tchang-ngai-t'ou* 實報無障礙土 : terre de la parfaite récompense, sans limites et sans obstacles.

C'est la région où les Bodhisattvas reçoivent la pleine récompense de toutes leurs mérites.

3° *La Terre Fang-pien-yeou-yu-t'ou* 方便有餘土 : plus accessible, où il y a un reste d'obscurité. Cette région est réservées aux Çramanas et aux Pratyékabuddhas.

4° *La Terre Fan-cheng-tong-kiu-t'ou* 凡聖同居土 ou d'habitation commune pour tous les saints séculiers, provenant des six voies de l'existence : Devas, damnés, âmes faméliques, génies des cieux inférieurs, animaux ou oiseaux, hommes.

XIII. **L'invocation d'Amida brise la chaîne des 12 nidanas.**

En parlant du Bouddhisme primitif dans la vie de Çakyamouni, on a fait mention de la chaîne des causes qui lient un être aux renaissances et à la mort.

Quiconque invoque avec foi et confiance le nom d'Amida, brise, comme avec le tranchant d'un glaive, ces liens redoutables qui lient leur victime à la loi des transmutations.

XIV. **Des trois dispositions requises pour aller au Si-t'ien.**

1ère disposition : la Foi. Croire à Amida, à son Paradis et à la rétribution.

Le vaisseau de l'amidisme voguant vers le Paradis de l'Ouest

2e disposition : le Désir. Désirer sincèrement aller dans la Terre pure pour jouir des délices du Paradis de l'Ouest.

3e disposition : l'Action. Faire pratiquement ce qui est requis pour obtenir cet inappréciable bienfait.

XV. Les avantages de l'invocation d'Amida.

Penser au Paradis de l'Ouest, invoquer Amida, sont des stimulants puissants qui excitent les hommes à faire toujours de bonnes actions. Même ici-bas, ils deviennent par ce moyen des sages et des saints, honorés de tous, protégés par les esprits célestes, et à l'abri de toutes les sanctions des lois punitives.

Cette invocation si utile pour l'autre vie a ceci de particulier, que nulle circonstance extérieure ne peut empêcher qu'on ne l'émette. Bonzes et laïques peuvent invoquer Amida au milieu de toutes leurs occupations journalières ; nul pécheur, si grand soit-il, n'est abandonné par Amida. En buvant, en mangeant, on peut l'invoquer ; mais il n'est pas nécessaire de l'invoquer tout le jour.

XVI. Comparaison du bateau.

Amitabha, accompagné des deux Bodhisattvas Koan-in et Ta Che-tche, monte un grand et solide bateau qu'il dirige vers les côtes de la mer du monde, agitée d'horribles tempêtes, et invite les pauvres humains, ballottés par les vagues, à prendre place près d'eux pour le voyage au Si-t'ien.

Il suffit d'un désir, et les plus grands pécheurs y sont admis. Un seul désir, une seule pensée accompagnée de foi et de confiance suffit pour les sauver, car Amida est tout miséricordieux et tout puissant.

Voir la figure ci-jointe, empruntée à un tract populaire illustré. Amida du haut des cieux protège le Bouddhisme, figuré par une barque voguant entre des lotus vers le "Paradis de l'Ouest", comme l'indique l'inscription du drapeau.

Sur l'avant de la barque, Long-niu 龍女, compagne de Koan-in 觀音, portant une oriflamme, remplit le rôle d'introductrice. A l'arrière, Chan-tsai 善才 serre la voile, et Koan-in 觀音 en personne tient le gouvernail.

Sur le haut de la barque, un roi du Ciel, armé d'un sabre, protège les passagers, et Wei-touo 韋馱, une gaffe en main, surveille la marche du bateau. Sous si bonne garde, les fervents passagers, attentifs à réciter leurs invocations à Amida, ne sauraient manquer de faire une heureuse navigation, et d'arriver au port de l'éternelle félicité.

XVII. Il ne faut pas douter.

Quelques bonzes laissent parfois des doutes s'élever dans leur esprit, au sujet du Paradis de l'Ouest. "Existe-il? Et puis, il est si éloigné! Comment y aller?" Ils se trompent. Les contemplatifs peuvent obtenir le Paradis. Qu'ils veuillent bien réfléchir que les Poussahs eux-mêmes (Bodhisattvas) y sont entrés; si les Poussahs n'en sont pas exclus, comment les Contemplatifs s'en verraient-ils interdire l'entrée?

XVIII. Comparaison avec les Immortels.

La condition des élus du Paradis de l'Ouest est incontestablement plus privilégiée que celle des Immortels taoïstes. Ceux-ci en effet peuvent vivre mille ou dix mille myriades d'années; mais, ce laps de temps écoulé, ils devront renaître dans une des six voies de l'existence, car ils demeurent soumis aux lois de la métempsycose. Au contraire, les élus du Paradis de l'Ouest sont sortis du cercle des migrations; la loi du Karma n'a plus de force sur eux; ils peuvent renaître ou non à leur gré: rien ne peut les y contraindre.

XIX. La juste rétribution.

Pour connaître les actes méritoires des vies précédentes, regardez la vie présente. Pour connaître la vie future, examinez les actes de la vie présente.

Richesse ou pauvreté, honneurs ou mépris, vie longue ou courte: c'est le T'ien-ming, le décret du Ciel, dira-t-on. — Ne sait-on pas que le Ciel est impartial? La différence dans les conditions

de la vie vient de la différence des actes humains, méritoires ou coupables : c'est le Ciel qui est l'arbitre de leur rétribution.

S'il arrive que quelques-uns ne sont pas punis ou récompensés immédiatement, c'est que la rétribution est tantôt lente, tantôt rapide. Il y a des gens de bien qui après leur mort tombent en enfer ; pourquoi ? C'est qu'ils n'avaient pas entièrement achevé la pénitence due à leurs péchés précédents.

D'autres, au contraire, ajoutent crimes sur crimes, et après leur mort, renaissent dans la condition des Devas au ciel ; pourquoi ? Parce que les mérites de leurs vies précédentes l'emportent de beaucoup sur les fautes de la vie présente. Il est juste qu'ils en reçoivent la pleine récompense. Ensuite ils seront passibles de nouveaux tourments pour expier les crimes que vous leur voyez présentement commettre. La complète récompense et la complète punition n'ont pas toujours lieu pendant cette vie ; mais ce n'est pas une raison suffisante pour nier la rétribution : elle arrive infailliblement tôt ou tard.

XX. **Pourquoi l'invocation du nom d'Amida fait-elle naître une fleur de lotus au Si-t'ien?**

La Terre pure d'Amida et son Paradis sont comme un miroir où tout l'univers se reflète. A l'instant même où l'un des êtres de cet univers invoque le nom d'Amida, aussitôt une belle fleur de lotus s'épanouit à la surface des étangs du Paradis, comme une réflexion et un symbole de ce nom vénérable.

Celui qui invoque Amida avec espoir d'entrer dans son Paradis est protégé par la bienfaisante lumière que ce Bouddha fait briller au-dessus de sa tête. Ainsi la lune, bien qu'unique sur la voûte des cieux, se reflète dans toutes les nappes d'eau de la surface terrestre.

Objection.

On dit qu'Amida vient recevoir à la mort tous ceux qui désirent entrer dans son Paradis et l'invoquent avec confiance. Comment peut-il connaître tous ces êtres, savoir le jour de leur mort et les assister ?

Réponse. Au Ciel il n'y a qu'un seul soleil, cependant il éclaire tous les êtres et se fait sentir à eux.

XXI. **Trois moyens pour aller au Si-t'ien.**

La foi, une foi inébranlable dans la doctrine de la Terre pure, est le véhicule nécessaire pour se transporter dans le Paradis de l'Ouest. Quelques uns s'imaginent que le Mysticisme contemplatif ou le Ritualisme sont des voies plus assurées : ils se trompent ; ces deux doctrines ne sont que des voies préparatoires à la grande route de l'Amidisme, par laquelle Amida conduit ses élus dans son Paradis. Mais pour arriver plus sûrement au Si-t'ien, voici trois moyens très pratiques.

1° *Kiai.* Se dépouiller de tout mal, purifier son cœur et faire une sérieuse réflexion aux invocations orales en l'honneur d'Amida.

2° *Ting.* Fixer son intention, ses pensées, sur le Paradis de l'Ouest : de même que l'aiguille aimantée se porte toujours vers le Sud (dans la boussole chinoise), de même notre cœur doit toujours se tourner vers le Si-t'ien.

3° *Hoei.* Pratiquer la sagesse, qui consiste à ne plus penser aux choses de la terre : elles ne méritent pas l'attention d'un élu de l'éternel Eden. Il faut donc nettoyer son esprit et son cœur de toutes les pensées et affections distrayantes, et les rendre brillants de netteté et d'intelligence.

XXII. **Il n'y a qu'un seul Amida.**

Dans le royaume de la Terre pure, il n'y a qu'un seul Bouddha suprême : c'est Amida (Amitabha). Cela est prouvé par trois raisons.

1° Par le fait même du vœu qu'il émit jadis, de sauver tous les êtres en les faisant entrer dans son Paradis. S'il y avait d'autres Bouddhas qui pussent les sauver, pourquoi eût-il fait ce vœu ?

2° Le Bouddha incarné Çakyamouni exhorte tous les siens, tous les êtres, à porter leurs espérances vers le Si-t'ien.

3° Tous les Sutras contiennent la même doctrine.

XXIII. **Description des joies paradisiaques; exclusion de toutes les misères terrestres.**

Exclusion de toute douleur: naissance, vie, maladies, infirmités, vieillesse, lassitude, mort, ennui, froid, chaud, renaissance, contrariétés, inimitiés, séparations, ennemis, vengeances, etc...tout disparaît et pour toujours. Toutes les jouissances légitimes des cinq sens, toutes les jouissances de l'esprit, forment ce qu'on est convenu d'appeler les 70 merveilles du céleste séjour. N'y ayant plus de distinction entre père, mère, mari, femme, enfants, il n'y a plus à craindre ni les séparations ni les sollicitudes de ce monde, ni les préoccupations du ménage, de l'habillement, de l'alimentation, ni les risques de froisser celui-ci ou celle-là.

Le corps, parfaitement beau après sa renaissance d'une fleur de lotus, n'est plus sujet aux misères d'ici-bas; le visage est resplendissant d'une majesté calme. Les yeux ne sont plus contristés par des objets disgracieux: boue, ordures, épines, calamités, supplices. Le sol est d'or pur; des arbres précieux ombragent les palais célestes, leurs branches sont couvertes de fleurs, chargées de fruits qui ont l'aspect de guirlandes de perles; les collines et les vallons sont frais et fleuris. O immensité de bonheur! Dans cette terre paradisiaque, où se promènent avec délices, sous ses ombrages sacrés, les fortunés habitants des cieux, pour toujours ils sont assurés de n'être plus molestés par les méchants esprits; pour toujours ils seront les hôtes d'Amida et de ses deux Bodhisattvas, Koan-in et Ta-che-tche.

XXIV. **Les dix motifs d'incrédulité.**

1° Habitué à vivre dans ce monde souillé, l'homme finit par y trouver des jouissances et du plaisir, puis il se dit: "Cette Terre pure qu'on nous promet est un mirage, un songe sans réalité".

2° Si même il y croit encore à moitié, en considérant le nombre infini des pagodes, des Bouddhas, des moyens de salut, il se prend à penser: "Pourquoi veut-on me faire croire que l'Amidisme est la seule voie de salut?"

3° De notre terre au Si-t'ien il y a bien dix milliards de li; comment franchir une si longue distance?

4° Je suis pécheur, couvert de crimes; comment pourrais-je espérer d'être admis dans la Terre pure du Paradis de l'Ouest?

5° Pour acquérir un bonheur tel qu'on le trouve au Si-t'ien, il faut de toute nécessité le mériter par un grand nombre de bonnes œuvres; comment une seule invocation à Amida pourrait-elle me le procurer?

6° Il me faudrait vraisemblablement attendre encore plusieurs kalpas avant d'y atteindre; comment y parvenir en quelques instants?

7° Comment l'homme peut-il renaître d'une fleur de lotus en guise de matrice?

8° Comment harmoniser cette éternité du Paradis de l'Ouest avec la versatilité si connue du caractère chinois, qui cesse toujours ce qu'il commence, qui s'ennuie vite de ce qu'il a aimé? Et de ce paradis il ne pourrait plus sortir?

9° Nous ne sommes pas dignes d'être introduits dans la compagnie d'Amida et des autres Poussahs; nous n'avons point mérité ce bonheur.

10° Les écritures du Tripitaka ancien disent qu'il y a un Bouddha, mais ne font point mention du Paradis d'Amida, du Si-t'ien (1).

(1) L'auteur ne donne point la solution de ces doutes.

XXV. L'Amidisme abolit les renaissances.

Objection. — Bouddha ne manque pas de moyens pour sauver les hommes; pourquoi exiger d'eux qu'ils embrassent l'Amidisme?

Réponse. — Avec les autres doctrines on arrive à se retirer du cercle des transmigrations, mais combien lentement! La doctrine de l'Amidisme nous obtient ce bienfait instantanément. Si vous en désirez une image, la voici:

Un ver est enfermé dans une longue tige de bambou. Il a deux manières de s'en tirer. La première consiste à ramper de nœud en nœud pour les percer et s'échapper par l'extrémité de la tige. La seconde, beaucoup plus expéditive, consiste à creuser un trou dans la paroi du bambou et à s'échapper directement par cette ouverture. La sortie de la métempsycose est lente avec les autres systèmes, et rapide avec l'Amidisme: l'invocation à Amida perce le trou de sortie.

XXVI. La vertu de cette invocation à Amida.

1° Notre nature est une émanation de la substance d'Amida; quand nous l'invoquons, sa force devient notre force, elle s'unit à la nôtre.

2° La lumière salvatrice d'Amida nous couvre et nous sauve.

3° Quand un fils appelle sa mère, celle-ci vient à son secours. *Comparaison.* Trois petites cordes tressées ensemble font un câble: ces trois vertus réunies ensemble sont comme le câble qui nous attire dans le Paradis de l'Ouest.

XXVII. Réunion de tous les Saints.

Tous les grands chefs d'école et prédicateurs du Bouddhisme sont maintenant au Si-t'ien. Qu'il suffise de nommer: Wei-hi cheng-heou 韋希聖后, Wen-tchou 文殊, P'ou-hien 普

賢, T'ien-ts'in 天親, Ma-ming 馬鳴, Long-chou 龍樹, K'i-p'ouo-kia 祁婆迦, Ma Tch'ai-kié 摩差竭, Pé-tchang-Hoai-hai 百丈懷海, Ts'ing-liang Té-chao 清凉德紹, Hoang-long Ou-sin 黃龍悟新.

ARTICLE III.

Exhortations et pratiques.

I. **La foi sans les œuvres ne sert de rien.**

Si vous croyez, vous devez mettre votre croyance en pratique. Croire sans pratiquer ne sert de rien; il faut non seulement s'appliquer à faire son propre salut, mais encore travailler au salut des autres.

II. **Ne pas remettre à plus tard.**

La vie de l'homme n'est qu'une bulle d'air qui apparaît à la surface des eaux. La mort vient inopinément; or, pendant la vie, nous commettons inévitablement beaucoup de fautes. Dans les festins on mange de la viande, on se revêt d'habits confectionnés avec des poils ou même des peaux d'animaux: que de fautes de la naissance à la mort! Pourtant on ne doit pas négliger les moyens de les effacer; sinon, c'est l'enfer qui nous attend, ce sont les six voies des renaissances, menace continuelle placée devant nos yeux. Il faut donc nous hâter d'embrasser l'Amidisme. Sachons-le bien, les jeunes gens meurent comme les vieillards; n'attendons pas la vieillesse pour nous préparer à la mort.

III. **Les soins prodigués au corps sont peine perdue.**

Tous les empressements à bien traiter votre propre corps, sont des œuvres mortes; les travaux entrepris pour gagner le Ciel d'Occident sont des œuvres vivantes.

La vie présente est un rêve, au réveil qu'en reste-t-il? Il ne vous reste que vos bonnes et vos mauvaises actions. Femme, enfants, parents, amis, tout cela est mort pour vous: il ne reste de vivant que vos bonnes œuvres. Invoquez Amida, et c'est le salut, le Ciel de délices.

Le bonze Liao-ming disait dans ses exhortations: "Le corps est un objet inerte et mort, mais à l'intérieur est caché un principe vivant et actif. Il faut travailler pour ce principe vivant, développer sa vitalité.... c'est-à-dire qu'il faut de toute son énergie tendre vers le Paradis de l'Ouest".

IV. La vie et la mort.

L'esprit en s'unissant au corps produit la vie; l'esprit en se séparant du corps produit la mort. Quand l'âme s'introduit dans le corps, elle apporte ses œuvres bonnes et mauvaises; quand elle quitte le corps, elle les emporte. Conclusion logique: il ne faut pas tarder à préparer son viatique pour le Si-t'ien.

Comparaison. — Un voyageur se rend à la ville pour affaires. Dès son arrivée, il se met en quête d'une bonne hôtellerie où il pourra loger. Son pied-à-terre préparé, il va traiter ses affaires, puis, le soir venu, il trouve son logement. Cette hôtellerie figure la Terre pure, que l'homme trouve au soir de la vie; cet appartement bien préparé, c'est le repos du Paradis de l'Ouest, où il renaît d'un lotus.

V. Le Si-t'ien est supérieur au Ciel Tuchita (1).

L'entrée au Ciel Tuchita est fort difficile; elle suppose un temps d'épreuves incommensurable; puis, quand les jouissances de ce séjour enchanté ont pris fin, il faut encore s'incarner une fois avant d'en finir avec la métempsycose. Tout au contraire, l'accès du Paradis de l'Ouest est d'une très grande facilité; puis,

(1) La dernière habitation d'un Bodhisattva avant son incarnation comme Bouddha sauveur.

après y être entré, il n'est plus nécessaire de se réincarner. La condition des élus du Si-t'ien est donc bien préférable à celle des Devas du Ciel Tuchita.

VI. Les riches entrent difficilement au Si-t'ien.

Les riches de ce monde arrivent difficilement au Si-t'ien, parce qu'ils se livrent sans frein aux plaisirs et aux jouissances de la vie présente, et oublient la vie future. Plusieurs bonzes fervents, touchant pour ainsi dire à la fin de leurs transmigrations, mais n'ayant ni invoqué, ni connu Amida, se réincarnèrent dans des familles opulentes. Devenus grands lettrés, hauts fonctionnaires, ils oublièrent les défenses bouddhiques, perdirent tout le fruit de leurs précédents mérites et s'éloignèrent de plus en plus du salut final.

Les riches peuvent être comparés à des éléphants, qui, à mesure qu'ils s'avancent dans un marais, s'enlisent plus profondément dans la boue. — Un moine bouddhiste qui n'a pas embrassé l'Amidisme peut encore être figuré par un ruisseau d'eau limpide coulant sur une épaisse couche de boue. Tant que la boue n'a pas été enlevée, l'eau peut encore être troublée. L'Amidisme seul peut nettoyer le lit du ruisseau : l'invocation d'Amida efface la souillure extérieure du péché.

VII. Il faut penser à la vie future.

Un bonze nommé Kiai chan-che fut réincarné dans la personne d'un lettré du nom de Sou Tse-kien 蘇子瞻. Le renom, la vie mondaine, lui firent oublier ses anciennes observances : il s'éloigna de sa fin au lieu de s'en rapprocher. S'il eût été amidiste, une nouvelle réincarnation n'eût pas été nécessaire, et maintenant il serait heureux au Si-t'ien.

Pour parvenir au paradis d'Amida, il faut deux forces ; la force de pratiquer les bonnes œuvres et les abstinences : c'est le Fou-li 福力 ; puis la force de diriger constamment ses intentions et ses désirs vers le Si-t'ien : c'est le Tao-li 道力.

VIII. **Il faut exhorter les autres à aller au Si-t'ien.**

Il faut entrer dans les sentiments d'Amida, identifier son cœur avec le cœur d'Amida; or il veut sauver tous les êtres, donc moi aussi je dois le désirer.

Je ne dois pas viser à me sauver seul, mais exhorter tout le monde à tendre au Si-t'ien.

Par ce zèle en faveur d'autrui, j'efface mes propres fautes, je double mes mérites, et j'ajoute à la durée de ma vie présente.

Quiconque guide un être au Si-t'ien a trouvé pour lui-même une source de bonheur. Supposé même que cet homme n'aille pas directement et immédiatement au Paradis, c'est un grand mérite de le mettre sur la voie, de déposer dans son cœur le germe de l'Amidisme, qui s'y développera plus tard.

IX. **Il faut exhorter tout le monde et en toute occasion.**

Il faut exhorter nos bienfaiteurs: c'est le meilleur moyen de leur prouver notre gratitude; nos amis, pour leur donner une marque de véritable amitié en nous intéressant à leur bienheureux avenir. De même pour nos serviteurs et pour tous les hommes en général, pauvres naufragés sur la mer orageuse du monde; pourrions nous rester insensibles à leur malheur et ne pas les aider à gagner la rive? Même nos ennemis ne doivent point être exclus.

Il faut exhorter tous les êtres, animaux, oiseaux; réciter des invocations à Amida pour eux, en exprimant le désir de les sauver et de leur procurer le bonheur du Si-t'ien.

Ceux qui en agiront ainsi iront très-certainement dans la zône supérieure du Paradis d'Amida.

X. **Devoirs à l'égard des parents.**

1° *Parents vivants.*

En dehors des devoirs communs à tous les enfants: subvenir aux besoins des parents, les réjouir par nos succès et notre

conduite vertueuse, les bons amidistes doivent encore les exhorter à observer les abstinences bouddhiques, et surtout à invoquer Amida, pour entrer dans son Paradis après les épreuves de cette vie.

2° *Parents morts.*

Invoquons Amida pour nos parents défunts pendant trois ans, ou pendant un an, ou du moins pendant 49 jours. Ainsi nous leur témoignerons notre piété filiale.

XI. **Il faut exhorter tout le monde et chacun suivant sa condition.**

Riches et pauvres, bonzes et séculiers, nous ne devons oublier personne, mais les engager tous et de tout cœur à invoquer Amida, pour gagner la récompense du Si-t'ien.

Apprenons leur à faire ces invocations sans emphase, sans singularité ni extravagance, sans adopter un vêtement excentrique; chacun doit se conformer à son rang, à sa condition. Les laïques devront garder leur habit laïque, et il n'est nullement nécessaire pour eux d'aller à la pagode, frapper sur le tambour, la cloche ou le poisson de bois.

Il n'est pas nécessaire de se réunir en bandes nombreuses pour invoquer Amida, ni même d'assister aux prières des bonzes à la pagode; on peut prier seul dans sa propre demeure.

Il n'est pas nécessaire d'entreprendre de lointains pèlerinages, d'aller offrir de l'encens dans des pagodes célèbres. Chacun peut brûler de l'encens dans sa maison et invoquer Amida.

Il n'est point requis de suspendre des images ou d'exposer des statues pour offrir de l'encens. La piété filiale remplace avantageusement toutes ces pratiques.

Il n'est pas de rigueur d'amasser soigneusement des lingots de papier dans des corbeilles, pour les brûler après la mort.

Il n'est pas nécessaire de faire des vœux; il vaut mieux se repentir de ses fautes et invoquer Amida. Cette invocation efface les péchés, et sanctifie l'homme.

XII. Exhorter les Lettrés à invoquer Amida.

Assez souvent, les lettrés se moquent de ceux qui invoquent Amida; d'autres ont honte de l'invoquer. Qu'ils veuillent bien se rappeler que Pé Lo-t'ien 白樂天 fit le plan du Si-t'ien, et que Sou Tse-tchan 蘇子瞻 avait toujours une image d'Amida exposée dans ses appartements. Parmi les grands écrivains, un nombre considérable sont comptés comme adeptes de l'Amidisme.

Il ne faut donc pas se moquer de ces six caractères: Nan ou 南無 (Namah) Ngo-mi touo-fou 阿彌陀佛 (Amitabha) (1) qui procurent la paix ici-bas et le Paradis après la mort.

ARTICLE IV.

Invocations et bonnes œuvres.

A. Invocations.

I. Méthode pour les Lettrés.

Voici pour les Lettrés la manière d'invoquer Amida. Le matin, il faut joindre les mains, se tourner vers l'Ouest, s'incliner respectueusement et prononcer dix fois les invocations suivantes:

Namah Ngo-mi-touo-fou 南無阿彌陀佛.

Namah Koan-che-in-p'ou-sa 南無觀世音菩薩.

Namah Ta Che-tche p'ou-sa 南無大勢至菩薩.

Namah i-ts'ié p'ou-sa, Cheng-wen, tchou-chang chan-jen 南無一切菩薩聲聞諸上善人.

Nouvelle inclination, suivie de la récitation des deux prières.

(1) Namah en sanscrit, Namo en pâli, Nama en tibétain, Naman en birman, signifie: Je salue, je vénère.

a) *Ta-ts'e p'ou-sa tsan* 大慈菩薩讚, Louanges à la grande et miséricordieuse Koan-in p'ou-sa; et b) *Fa-yuen-wen* 發願文, formule d'acte de contrition et de bons désirs.

N.-B. Si on brûle de l'encens, c'est beaucoup mieux. Quiconque sera fidèle à cet exercice quotidien renaîtra sûrement dans la zône médiane du Si-t'ien.

II. **Méthode pour les illettrés.**

Chaque matin, faire les cérémonies comme précédemment. Il suffit d'y joindre dix invocations à Amida et quatre invocations à Koan-in, avec bons désirs et la prière suivante:

"Je veux invoquer Bouddha avec tous les croyants, afin de renaître avec eux dans le Paradis de l'Ouest, de voir Amida, et de rompre la chaine des renaissances, selon le vœu de Bouddha qui désire sauver tout le monde!

Cette pratique conduira au Si-t'ien.

III. **Dix invocations sans respirer.**

Dès le matin au réveil, réciter dix fois tout d'une traite et sans respirer "Namah Ngo-mi-touo-fou"!

IV. **Invocations à cinq heures différentes.**

1° Au lever du soleil; 2° à midi; 3° au coucher du soleil; 4° au commencement de la nuit complète; 5° à minuit; 6° à l'aube du jour.

L'invocation habituelle "Namah Ngo-mi-touo-fou"! doit être répétée mille fois, et prononcée 48 fois en se prosternant devant Bouddha. Il est bon aussi d'y ajouter la prière *Si-fang-wen*, et de formuler son désir de renaître au Si-t'ien. Il convient que la chambre où on récite ces invocations soit fort propre, et qu'une image d'Amida y soit exposée. Le suppliant doit avoir fait ses ablutions, être revêtu d'habits propres, et joindre les mains en se tournant vers l'Ouest.

Ces pratiques mèneront certainement les adeptes à la plus haute zône du Paradis de l'Ouest.

V. **Autre méthode moins compliquée.**

Réciter en entier la prière *Ngo-mi-touo-king*; 3 fois le *Wang-cheng-tcheou* 往生咒; mille invocations à Amida, puis dix fois les trois invocations suivantes:

Namah Koan-che-in p'ou-sa 南無觀世音菩薩;
Namah Ta Che-tche p'ou-sa 南無大勢至菩薩;
Namah ts'ing-tsing ta-hai tsong-p'ou-sa 南無清淨大海衆菩薩.

Les inclinations sont facultatives, mais il faut ajouter la formule des bons désirs: *Ta-siao yuen-wen.*

Cette pratique est répétée trois fois le jour, ou seulement le matin et le soir, soit en famille, soit en particulier.

VI. **Méthode très-simple.**

Au lever, on allume des bâtonnets d'encens, puis on invoque Amida en se prosternant avec respect. Le soir, même cérémonie rituelle. Si un jour on a oublié, si on a eu quelque empêchement, le lendemain on en demande pardon à Amida.

VII. **Invocation et contrition.**

Cérémonie solennelle.

Appartements bien propres, où brûle de l'encens et où sont allumées des bougies. Un repas sacrificiel *Si-kong* 設供 ou *Ts'ing-kong* 清供 (1), est offert à Amida. Des bonzes et de pieux laïques sont invités à la solennité. En leur présence, aux pieds d'Amida, le dévot fait un acte de contrition, renouvelle ses bons désirs, invoque Amida 1.000 fois, et récite en entier le *Ngo-mi-touo-king* 阿彌陀經. La cérémonie dure un jour et une nuit, et doit-être renouvelée deux fois, après la première séance.

(1) Vulgo *Chang-kong* 上供.

Bouddha a daigné promettre l'entrée certaine du Paradis de l'Ouest à tous ceux qui se conformeraient à ce cérémonial.

VIII. Même les Contemplatifs peuvent invoquer Amida.

S'asseoir dans une chambre propre et solitaire, bannir toute pensée étrangère, puis réciter 3 fois ou 5 fois la formule *Namah Ngo-mi-touo-fou*, comme si on voyait Amida de ses propres yeux; désirer s'unir à lui et ne faire qu'un avec lui. Cette méthode est excellente pour atteindre la plus haute récompense dans la zône supérieure du Paradis de l'Ouest.

IX. Manières d'invoquer Amida.

Il n'y a pas de règles rigoureusement prescrites pour l'invocation d'Amida. On peut la faire à haute voix ou à voix basse; vite ou doucement; avec ou sans prostrations; de bouche ou seulement de cœur; seul ou avec d'autres; assis ou couché; debout ou en marchant.

Il importe surtout de la faire sans distractions, en pensant dans son cœur aux paroles qu'on prononce.

X. Pendant la méditation.

Penser au trait lumineux qui jaillit entre les paupières d'Amida. Après avoir pris un bain, et après les abstinences légales, il faut encore purifier son cœur. Alors on peut s'asseoir, le visage tourné vers l'Ouest, les yeux fermés; on se représente mentalement Amida dans toute sa gloire, au milieu des fleurs de lotus, assis sur une large corolle. Il a 16 pieds de taille, une grue blanche, brillante de lumière, voltige sur son front, entre ses deux paupières. Les trente-deux marques du Bouddha apparaissent visiblement sur le corps d'Amida. En prolongeant avec constance sa contemplation, on arrive même à le voir réellement: c'est une anticipation de la gloire du Si-t'ien.

B. Bonnes œuvres.

I. Les défenses.

La première de toutes les défenses, celle qui peut être considérée comme capitale, c'est la défense de tuer les êtres vivants. (L'auteur cite des passages des écritures bouddhiques et des bonzes célèbres).

Outre cette défense générale, les novices, les moines et les pieux laïques doivent observer celles qui conviennent à leur condition. Les novices observent 10 défenses; les moines, 250; les upasakas, (pieux laïques), 5. Les novices qui ont observé leur dix défenses renaissent Devas dans les cieux bouddhiques, s'ils ne sont pas amidistes. S'ils invoquent Amida et récitent les prières "Ta-tch'eng-kiai ti-i-i 大乘解第一義" avec désir de parvenir au Paradis de l'Ouest, ils peuvent monter au degré supérieur de la zône supérieure du Si-t'ien.

Au cas où ils violeraient leurs défenses, ils tomberaient en enfer.

Les pieux laïques fidèles à leurs cinq défenses renaissent dans le plus haut degré de gloire de la zône médiane du Si-t'ien.

II. La récitation du "Ta-tch'eng 大乘".

Cette prière a la vertu intrinsèque d'élever au degré supérieur du Si-t'ien, mais il faut penser à ce qu'on récite, il faut goûter dans son cœur le sens des formules. Finalement il faut arriver à purifier son cœur par la vertu d'Amida, pour mériter d'entrer dans la Terre pure.

III. Bonnes œuvres (Hao-che 好事).

"Il faut faire le bien et éviter le mal". Un enfant ayant l'usage de la raison sait dire cela, mais un vieillard de quatre-vingts ans ne parvient pas encore à le bien mettre en pratique.

Voici quelques unes des bonnes œuvres les plus ordinaires : Recueillir les morceaux de papier pour les brûler. Pratiquer la piété filiale, la mansuétude, la sincérité, le respect, l'affection, la concorde. Honorer les Trois Précieux, bâtir et restaurer les pagodes, faire l'aumône aux bonzes. Exhorter les gens à imprimer les prières bouddhiques pour la propagande.

Secourir les vieillards, les orphelins, les affamés ; donner des habits aux pauvres pendant l'hiver ; procurer des remèdes aux malades nécessiteux ; établir des dispensaires, des pharmacies ; faire l'aumône de cercueils à ceux qui meurent dans la pauvreté ; réparer les routes, restaurer les ponts ; s'ingénier à apaiser les disputes, à régler les différends, à écarter les procès.

Ne pas exiger trop obstinément le remboursement des dettes.

Ne pas tuer les êtres vivants et ne pas manger leur chair ; les racheter et leur rendre la liberté. Enterrer les cadavres, les os des bœufs, des chiens... Ces bonnes œuvres, jointes à l'invocation d'Amida, conduiront au Paradis de l'Ouest.

IV. L'aumône.

Quatre manières de faire l'aumône :

1° Donner de l'argent, ou faire des dons en nature.
2° Exhorter le prochain, l'instruire pour le sauver.
3° Consoler les affligés.
4° Désirer être utile au prochain, quand on ne peut mettre à exécution toutes ses bonnes intentions.

V. Ne pas convoiter les richesses.

Richesse ou pauvreté, tout est fixé d'avance par le destin, aussi bien pour les laïques que pour les bonzes, et malheur à ces derniers s'ils venaient à s'emparer du bien d'autrui !

"Un grain de riz trouvé devient gros comme le mont Suméru. Si tu ne le rends pas, tu auras des plumes et porteras des cornes".

C'est-à-dire : Tu seras changé en oiseau ou en bête à cornes.

A l'appui de cette menace, l'auteur cite la légende d'un bonze de Kia-hing, habitant une pagode en ruines située près d'un pont écroulé. Un riche donna 1000 pièces d'or pour réparer le pont ; le bonze les employa pour la restauration de sa pagode. Etant mort peu après, il apparut à ses disciples et leur dit : "Parce que j'ai commis cette injustice, je vais être réincarné en porc dans la métairie du riche ; allez voir ; demain vous constaterez le fait. Le porc aura une patte de derrière couverte de poils blancs.

Je vous prie de me racheter, de réparer l'injustice commise". Les bonzes firent une collecte, réparèrent le pont, et, l'ouvrage terminé, le porc mourut : la pénitence avait pris fin.

VI. Bonheur et Sagesse.

Quatre combinaisons possibles :

Sagesse sans bonheur ; — bonheur sans sagesse ; — ni bonheur ni sagesse ; — bonheur et sagesse.

Telles sont les combinaisons qui accompagnent les existences jusqu'au jour où, grâce à l'invocation d'Amida, on obtient la délivrance de la métempsycose. Celui qui invoque Amida obtient ici-bas bonheur et sagesse, puis renaît au Si-t'ien.

VII. Ne pas désirer les honneurs, ne pas craindre les opprobres.

Il faut être miséricordieux, pardonner à ceux qui nous offensent : c'est le bon moyen d'effacer ses propres péchés. Il faut bien se garder de convoiter les honneurs : c'est prendre le chemin assuré des calamités et de tous les obstacles au vrai bonheur.

VIII. La contrition.

La contrition efface le péché, mais elle doit être vraie et sincère, car la rémission des fautes est une grâce accordée par Amida.

Les générations contemporaines ne paraissent guère comprendre en quoi consiste la véritable contrition. On invite les bonzes à prier, pendant qu'on s'occupe des affaires domestiques, des parents, des amis... Des festins sont servis en gras, et on en prend sa bonne part. Bref, la contrition semble être l'affaire des autres : pour soi-même, on n'en n'a cure.

Est ce que les bonzes peuvent se repentir pour vous, et obtenir votre pardon sans votre coopération? Je crains bien que les dieux de l'enfer ne l'entendent pas de la sorte, et qu'ils ne vous fassent pas si facilement grâce des supplices que méritent vos forfaits!

IX. L'aumône aux bonzes.

Les riches doivent subvenir à l'entretien des bonzes, leur faire l'aumône en argent, en habits, en aliments.

Ils doivent encore leur procurer du riz pour leurs cérémonies alimentaires en faveur des âmes des défunts, des âmes faméliques : *vulgo* "Choei-lou", secours aux noyés ; "Han-choei-lou", secours à tous les faméliques.

Les bonzes de leur côté doivent s'acquitter de ces cérémonies avec le sérieux qu'elles méritent : par exemple, réciter les incantations, les mantras, avec gravité ; exécuter les gestes impératifs, mudras, avec solennité, et non pas comme en se jouant (1). L'aumône des laïques, le rituel bien observé par les bonzes, sont causes de grands mérites pour le Si-t'ien.

(1) Les bonzes prennent des grains de riz entre le pouce et l'index, et les projettent dans toutes les directions, pour les offrir aux âmes affamées. — Ces cérémonies sont de vrais jeux d'enfants.

X. "Fang-cheng": le rachat des êtres vivants.

Les fonctionnaires de l'Etat, les grands mandarins, qui ont pleins pouvoirs pour diriger le peuple, peuvent beaucoup par leurs proclamations, leurs exhortations, leurs exemples, s'ils ont soin de recommander cette pratique.

En rendant la liberté aux poissons, aux crustacés, aux animaux déjà destinés à la mort, il est très méritoire de réciter des incantations, des invocations, à Amida, et de formuler dans son cœur le désir de faire arriver tous ces êtres au Paradis de l'Ouest.

Rappelons-nous l'exemple de ce bonze qui avait vendu tous ses habits pour acheter du riz et nourrir les oiseaux et les animaux aux portes de la ville, se proposant d'en sauver cent mille.

Une très bonne pratique, c'est d'invoquer Amida dix fois, cent fois, etc., quand on voit des pêcheurs et des chasseurs.

XI. Les bons désirs.

Faire le bien, c'est la voie ascendante vers le Si-t'ien ; faire le mal, c'est la voie descendante. Il faut donc toujours aspirer à monter, désirer voir Amida, désirer aller au Si-t'ien et y amener tous les êtres.

Mais ce désir doit être sincère, énergique, sans hésitation et sans doute ; sans cela il ne sera pas effectif, et ne fera pas sortir les êtres de la roue de la métempsycose.

Il ne suffit pas de brûler de l'encens ; il faut avoir une foi ferme en Amida, et s'appuyer sur lui en toute assurance, comme sur le roc du mont Suméru.

XII. Trois manières d'invoquer Amida.

Beaucoup d'hommes invoquent Amida, dira-t-on, et peu vont au Si-t'ien. Pourquoi? Trois raisons :

1° De bouche ils invoquent Bouddha, mais leurs œuvres sont mauvaises; p. ex. ils manquent de piété filiale, ils sont vicieux, etc.

2° De bouche ils invoquent Bouddha, mais ils songent à autre chose.

3° De bouche ils invoquent Bouddha, mais leur cœur est rivé aux choses terrestres, et ils ne pensent pas à aller au Si-t'ien.

On bien ils ne portent pas leurs prétentions si haut: "Il nous suffit, disent-ils, de renaître dans le règne animal, et surtout de renaître comme hommes".

De tels hommes peuvent invoquer Amida: ils n'iront pas dans son Paradis.

XIII. La tempérance.

Parmi toutes les vies des Sages, on n'en trouvera pas une où la tempérance n'ait occupé une place considérable. La tempérance dans le boire et le manger a pour conséquence nécessaire de mettre un frein aux passions sensuelles, à la luxure. L'excès de nutrition développe les instincts pervers, nourrit le feu de la concupiscence, tandis que la modération aide à tenir dans l'ordre les appétits sensuels.

XIV. Les sept défenses relatives aux affaires séculières.

Ces défenses regardent les moines bouddhistes.

1° Ne pas amasser de l'argent, bâtir des maisons, acheter des terres, se procurer des objets précieux, rares, curieux, amusants.

2° Ne pas entreprendre des choses inutiles et étrangères à la condition religieuse.

3° Ne pas donner accès à la convoitise, au désir de la richesse, à la haine ni à l'affection.

4° S'abstenir de faire des vers, des compositions littéraires, des inscriptions pour stèles commémoratives, des épitaphes, des inscriptions horizontales ou verticales.

Défense également de s'adonner à lecture de livres autres que les livres doctrinaux du Bouddhisme.

Défense de parler des fautes ou des travers d'autrui.

5° Défense d'entretenir des relations suivies avec sa parenté, ses amis; défense aussi d'entreprendre des excursions pour voir de beaux paysages, des sites enchanteurs.

6° Défense de prendre ses aises, de mener une vie trop facile, de trop prolonger son sommeil. Il faut s'habituer au travail, à la souffrance.

7° Ne pas désirer le renom, ni quelque autre avantage terrestre. Eviter par dessus tout l'orgueil; se maintenir dans l'humilité et se considérer comme un "minus habens".

XV. **Les laïques doivent invoquer Amida.**

Ils pourront grâce à lui n'être pas abattus par l'adversité, ne pas lâcher la bride à leurs convoitises, ne pas se laisser emporter par le courant des plaisirs.

XVI. **Les malades, les vieillards doivent invoquer Amida.**

Les vieillards touchent à la fin de leur existence; peu de jours leur restent à vivre; ils doivent donc les employer soigneusement à invoquer Amida de tout cœur, pour se disposer à entrer au Si-t'ien. Que leur importent les biens de ce monde? Bientôt ils vont les quitter: leur cœur doit s'en détacher entièrement.

Ces mêmes raisons valent, et plus encore, pour les infirmes, les malades. De plus, toutes les maladies ont pour cause le péché, et Amida seul peut effacer le péché; ils doivent donc l'invoquer avec ferveur, et lui demander pardon de leurs fautes.

ARTICLE V.

Résumé du dernier livre (Tchong-kiuen).

I. Le désir d'aller au Si-t'ien.

A l'article de la mort, il est nécessaire de désirer le Paradis de l'Ouest. Il faut donc invoquer Amida et ne plus penser aux choses de ce monde. Trève à toute conversation séculière; le plus pratique est de s'entretenir avec un amidiste instruit et fervent, qui vous inspirera des pensées salutaires pour votre voyage imminent au Si-t'ien, et vous aidera à invoquer Amida.

II. Conduite à tenir aux approches de la mort.

On peut inviter des médecins, mais il faut soigneusement s'abstenir de tout médicament où entreraient des substances animales. On doit éviter avant tout de tuer des êtres vivants, même pour recouvrer ou rendre la santé.

Il ne faut pas non plus s'adresser à tous les poussahs des pagodes pour leur demander la guérison; il n'y a de nécessaires que l'invocation à Amida et la confiance en lui. La vie et la mort, tout est décrété d'une façon immuable.

III. Les trois doutes d'un mourant.

1° Innombrables sont mes fautes, et peu de jours me restent maintenant pour servir et invoquer Amida; peut-être n'irai-je pas au Si-t'ien?

2° J'ai pris jadis telle résolution, j'y ai manqué; à tous mes bons propos je me suis montré infidèle. J'avais résolu de me défaire de tel défaut, je ne l'ai pas fait. N'ai-je pas trop sujet de douter de mon salut?

3° Je vais invoquer Amida, c'est vrai, mais peut-être ne viendra-t-il pas me recevoir à mes derniers moments?

Il faut combattre énergiquement ces trois doutes, y répondre par des actes de foi fermes et sans hésitation; sans cela on ne peut aller au Si-t'ien.

IV. **Les quatre fautes à éviter à la mort.**

1° Murmures contre Amida, qui envoie la maladie, l'adversité. Se rappeler qu'on a mérité l'enfer, et qu'il pardonne tout à ceux qui l'invoquent de cœur.

2° Les lèvres formulent des invocations à Amida, tandis que le cœur est immergé dans les affections terrestres. On redoute extrêmement de quitter les biens de ce monde, et que ne fait-on pas pour revenir à la santé? Sorcelleries pratiques des chasseurs de diables, (Tong-tse), sacrifices d'animaux, soit pour offrandes, soit pour remèdes ou aliments. Ceux qui agissent ainsi, Amida ne les protège plus; ils tomberont dans les trois voies infimes de l'existence: celles des damnés, des âmes faméliques, des animaux.

3° On rompt l'abstinence, on renonce aux défenses bouddhiques pour prendre des aliments gras, ou des médicaments où entrent des matières animales.

4° On est triste à l'excès de se séparer des personnes chéries, des biens, de la fortune, des occupations favorites. On a le cœur si plein des affections terrestres, qu'il n'a pas même un désir pour le Si-t'ien, ni pour Amida. Ainsi disposé, c'est aux supplices des âmes faméliques ou aux tourments de l'enfer que le mourant doit s'attendre. Il n'y a pas pour lui de Paradis d'Amida.

V. **L'Assistance des mourants.**

Après avoir décrit le malheureux état d'un mourant qui a perdu en partie l'usage de ses facultés, l'auteur exhorte ceux qui

l'assistent à lui suggérer des invocations à Amida.

Ce devoir est de la plus haute importance : il y va pour le mourant du bonheur éternel ou de la damnation.

VI. **Ne pas différer jusqu'à la mort pour invoquer Amida.**

D'une façon générale, on s'expose à n'avoir plus ni le temps, ni les forces suffisantes.

Voici dix motifs spéciaux de prendre les devants :

1° A votre dernière heure, peut être n'aurez vous pas un véritable ami pour vous exhorter à invoquer Amida.

2° Les facultés de votre âme seront comme obscurcies par les nuages ténébreux du péché, vos forces corporelles seront abattues sous le poids de la maladie et des souffrances.

3° Peut-être n'aurez-vous plus l'usage de la parole.

4° Peut-être aurez-vous perdu l'usage de l'intelligence.

5° Tel périt dans un naufrage, tel dans un incendie.

6° Un autre est dévoré par les tigres ou les loups.

7° Des amis pervers détournent quelquefois le mourant d'invoquer Amida.

8° Le mourant est entré dans le coma.

9° On meurt quelquefois dans une bataille, dans une rixe.

10° D'aucuns tombent d'un lieu élevé et se tuent net, sans avoir un instant pour réfléchir ou prier Amida.

VII. **Causes d'incrédulité.**

1° On s'appuie trop sur sa propre sagesse.

2° On ne comprend ni la doctrine ni le but de l'Amidisme.

3° On suit le courant, on fait comme les gens de son entourage : s'ils vont à droite, on va à droite, s'ils vont à gauche, on va à gauche.

VIII. Les élus du Si-t'ien peuvent sauver les autres.

Les élus du Si-t'ien peuvent venir sur terre prêcher l'Amidisme et sauver les êtres vivants. Quant à eux, ils sont impeccables.

IX. Tous les bonzes peuvent être amidistes.

Quelle que soit l'école à laquelle ils appartiennent, tous les moines bouddhistes peuvent embrasser l'Amidisme. En effet, l'invocation à Amida ne nuit en rien à la contemplation ni aux autres exercices de la vie monacale. Donc tous peuvent aller au Si-t'ien. La possibilité est prouvée par les faits: combien de bonzes de toutes les sectes sont allés au Si-t'ien!

X. Cinq obstacles arrêtent les bonzes à mi-route.

Les bonzes sont détournés d'embrasser l'Amidisme par les considérations suivantes.

1° Les uns veulent bien se faire religieux, mais ne se sentent aucun attrait pour la Terre pure et le Si-t'ien.

2° Les autres vont de pagode en pagode, de montagne en montagne, pour choisir un maître instructeur, mais ils ne veulent pas entendre parler d'Amida.

3° Certains aiment à habiter de grandes et belles pagodes, avec une communauté nombreuse; ils ne tournent ni leurs yeux, ni leur cœur vers Amida.

4° "Comment! disent d'autres moines. La vie de l'homme atteint rarement cent ans, et voilà qu'on promet la vie sans fin (Tchang-cheng-pou-lao) aux habitants du Paradis d'Amida! Que feront-ils pendant cette vie sans fin? Quelle source d'ennui!" Sur ce, on pense à la vie présente, et on néglige le Si-t'ien.

5° Les biens terrestres, les choses visibles, occupent uniquement la pensée et les affections; on se désintéresse totalement de la Terre pure.

XI. La contemplation hâte-t-elle l'entrée au Si-t'ien?

Elle peut être pratiquée simultanément avec les invocations à Amida, c'est entendu, mais hâte-t-elle l'entrée dans le céleste séjour? Question intéressante pour le Mysticisme contemplatif. L'auteur y répond sans se compromettre.

Les bonzes, dit-il, avec ou sans la méditation, pourvu qu'ils invoquent Amida avec foi et confiance, vont au Si-t'ien. Lequel y va le plus vite? Peu importe; l'essentiel est d'y arriver; en barque ou à cheval, un peu plus tôt, ou un peu plus tard, c'est là une question accessoire.

XII. On ne voit point Amida: il n'existe pas.

"Je crois à ce que je vois; or je n'ai point vu Amida: je n'y crois point".

Réponse. Vous n'avez point vu Confucius: donc il n'y a point de Confucius.

Vous n'avez point vu Yao, Choen, le grand Yu: donc ces premiers souverains n'ont point existé.

Raisonnement souverainement illogique.

L'objection la plus sérieuse, à laquelle les Amidistes ne répondent que par des textes falsifiés, inventés après coup, est celle-ci:

Les anciens Sutras ne parlent ni d'Amida, ni de la Terre pure, ni du Si-t'ien, etc.

XIII. Le Faux et le Réel.

Le corps est un composé destructible, qui se divise en ses 4 composants: la terre, l'eau, le feu, le vent. Ces quatre élements, appelés les Quatre Grands, se séparent et se dissipent à la mort.

Les voluptés terrestres renferment bien des peines et des douleurs; la mort guette sa proie et n'épargne ni jeunes, ni

vieux; les courtes illusions de la jeunesse font vite place aux souffrances et à l'impuissance de la vieillesse. Pourquoi donc tant flatter, tant aduler ce misérable corps? Richesses, fêtes, festins, tout cessera bientôt avec ce corps mortel.

Que restera-t-il? Un esprit, "Chen"; une âme responsable de tous les actes bons ou mauvais, accomplis durant la vie; la loi du Karma lie inévitablement aux renaissances et à la métempsycose.

Il importe donc avant tout d'observer les prescriptions bouddhiques, de faire de bonnes œuvres, d'invoquer Amida, pour gagner le Si-t'ien.

Comparaison. L'âme est enfermée dans le tube de la métempsycose, comme une souris dans une corne de bœuf. Si elle ne se fait pas un trou pour en sortir, elle est condamnée à y demeurer sans fin.

Perçons le trou, invoquons Amida, pour sortir du cercle fatal et monter au Paradis de l'Ouest.

XIV. **Ne pas convoiter les richesses.**

Un jour, Bouddha, en passant au bord d'un champ, aperçoit un sac; il le montre du doigt et dit: "Ce sac contient un serpent venimeux". Le laboureur l'a entendu; il accourt, tenant en main sa houe, et assène un coup vigoureux sur le sac. Un son métallique s'en échappe: c'est de l'or! Le cultivateur l'emporte tout joyeux, se félicitant de sa trouvaille.

Le rajah apprend qu'il a trouvé un trésor, et veut le confisquer au profit de l'Etat. Le paysan s'exécute, bien à regret; mais le rajah, n'y trouvant pas son compte, l'accuse d'en avoir gardé une forte partie. Il confisque sa maison, ses terres, puis le fait frapper rudement pour l'obliger à avouer sa fraude. Le malheureux paysan, tout meurtri, réduit à la plus extrême pauvreté, éclate en sanglots et va trouver Bouddha pour lui conter sa mésaventure.

"Ne vous avais-je pas dit, répond Bouddha, que ce sac contenait un serpent? Pourquoi ne m'avez-vous pas cru sur parole, et avez-vous convoité des richesses?"

XV. Trois degrés dans la pratique de la vertu.

1° Il faut mettre sa foi en pratique, faire de bonnes œuvres et ne pas se contenter de paroles; pour y réussir, on doit fuir les occasions du péché.

Exemple. Un tas d'herbes sèches est près d'un grand feu: il suffira d'une étincelle pour l'enflammer.

2° Il faut pratiquer la vertu avec constance.

Exemple: Le fer est un métal très dur, mais à force d'être chauffé il s'amollit et devient malléable.

3° Il faut persévérer jusqu'à la fin.

Exemple: Dans un four vide, sans herbes, le feu ne prendra jamais. Quand le cœur est bien purifié, bien vidé, le feu des passions ne trouve aucun aliment.

XVI. Quatre classes d'hommes privilégiés.

Parmi tous ceux qui sont convoqués au Si-t'ien, quatre classes d'hommes y parviennent plus facilement:

1° Les veufs; 2° les veuves; 3° les orphelins; 4° les célibataires.

Moins absorbés par les préoccupations terrestres, ils pensent plus aisément au Si-t'ien.

XVII. Les richesses sont de faux biens.

Les pauvres fixent un œil d'envie sur les riches; ils devraient savoir pourtant que ces hommes-là ne sont pas vraiment heureux. Que de préoccupations les accablent! Les rois, les grands de la cour, les hauts fonctionnaires, les savants, aspirent aux richesses, aux honneurs, et n'ont jamais la vraie paix du cœur.

Quand l'adversité les frappe, ils désireraient appartenir à une condition moyenne : mais ils ne peuvent plus voir leurs souhaits accomplis. Comme les pauvres, ils sont soumis à la maladie, à la mort, aux désagréments de la vie ; puis, quand ils ont cessé de vivre, où passent ces biens qu'ils ont si péniblement acquis où conservés ? Auront-ils même des descendants ? La mort ne frappera-t-elle pas leurs héritiers ? De toute cette gloire, de toute cette opulence, ils n'emporteront rien : seuls leurs péchés et leurs bonnes œuvres les suivront, et personne ne les aidera à porter le lourd fardeau de leurs fautes...

Comparaison.

Le ver-à-soie se file un cocon duveteux ; à peine est-il achevé, qu'on en convoite les précieux filaments. Pour les dévider, on jette le cocon dans l'eau bouillante : le ver-à-soie y demeure enseveli comme dans son cercueil. Les marchands achètent la soie : le fabricant trouve la mort dans son officine, au sein de ses richesses.

XVIII. **Comparaison du condamné à mort.**

La terre est comme une prison où sont enchaînés des condamnés à mort, attendant le jour de l'exécution. Parmi ces condamnés on peut distinguer trois classes d'hommes, répondant assez exactement aux trois classes de bouddhistes :

1° Les uns s'amusent et ne pensent pas qu'ils vont bientôt mourir. Ce sont les Amidistes qui ne songent qu'à se distraire, à s'amuser, et ne pensent ni au Si-t'ien, ni à Amida, qu'ils invoquent jamais.

2° D'autres prisonniers emploient à se procurer des douceurs l'argent qu'on leur apporte ; ils n'ont pas même l'idée de l'utiliser pour essayer de se racheter. Ainsi agissent les gens imprévoyants, qui négligent d'invoquer Amida, pour s'affrancher de la métempsycose et recouvrer la bienheureuse liberté des élus du Si-t'ien.

3° Une troisième classe de condamnés adopte une toute autre conduite. Ces détenus ont horreur de leur prison, et profitent de toutes les occasions pour briser leurs fers et s'évader. Ainsi doit agir le véritable Amidiste : sans cesse et en toute occasion il doit invoquer Amida, pour rompre le cercle de la métempsycose et se porter vers le refuge du Paradis de l'Ouest.

XIX. La vie n'est qu'un songe.

Sur cette terre, riches et pauvres sont toujours préoccupés, affairés : ils ignorent que la vie n'est qu'un songe, une vapeur qui passe et disparaît, le sillage d'un navire, la trace d'une flèche qui fend l'air ! Ainsi passe la vie humaine ; et les malheureux mortels reprennent une nouvelle existence tout aussi mouvementée ; ces transmigrations se poursuivent durant une infinité de Kalpas, sans même qu'on cherche à sortir de cet esclavage en invoquant Amida.

XX. Les quatre racines de l'existence.

Quatre racines maîtresses fixent les êtres humains dans le sol de la vie et des renaissances terrestres, ou dans les six voies de l'existence ; ce sont : la tristesse, la crainte, la luxure, la colère. Il faut les couper et les arracher.

Pour faire périr un arbre, il ne suffit pas de couper ses branches, qui bientôt repoussent ; il est nécessaire de couper ses racines et de les arracher de terre.

XXI. Les six portes d'entrée du péché.

Les six portes d'entrée du péché sont : les yeux, les oreilles, le nez, la langue, le corps en général, foyer de luxure et de mauvaises actions, puis les pensées et les désirs. Quelques auteurs les nomment aussi les six sources du péché.

Il faut exercer un contrôle sévère sur ces entrées du péché, si nous voulons aller au Si-t'ien.

XXII. **Les cinq mirages trompeurs.**

1° La beauté corporelle, qu'une maladie fait disparaître.

2° Les jouissances, qui durent peu, et sont mêlées d'amertume.

3° Les convoitises soit pour la richesse, soit pour les plaisirs : la coupe est loin des lèvres !

4° Les actions d'éclat, souvent mal récompensées, et qui souvent causent la perte des héros.

5° La science. C'est la jouissance la plus noble ; cependant les connaissances prisées par la plupart des hommes ne satisfont guère le cœur ni l'esprit.

XXIII. **Les sectes perverses, hétérodoxes.**

La véritable doctrine est fort difficile à implanter ; au contraire, les sectes hétérodoxes, pernicieuses même, ont l'appui des penchants dépravés et se multiplient avec rapidité.

1° Les sectes du Lotus blanc : Pélien-kiao 白蓮教.

2° La secte Ou-wei 無爲.

3° La secte Yuen-toen 圓頓.

4° La secte Nié-pan 涅槃.

5° La secte Tchang-cheng-pou-lao 長生不老 (Les Immortels taoïstes).

6° La secte Cheou-tch'e 受持 : Végétariens (Tche-sou) 喫素.

Tous ces sectaires s'autorisent des paroles de Bouddha, prétendent transmettre sa doctrine et trompent les ignorants. L'Amidisme seul mérite notre confiance.

Telle secte a pour membres des bonzes vivant dans leurs pagodes : c'est une Che-kia-kiao, du Bouddhisme rituel.

Telle autre secte se recrute parmi les laïques restant dans le siècle : c'est une Mi-touo-kiao 彌陀教 ou société secrète.

Innombrables sont les assertions diverses de ces sectaires.

Les uns disent qu'après l'entrée de Çakyamouni au "nirvana", c'est Maitreya qui prend soin du gouvernement de la confrérie.

D'autres allument des bougies à la lueur desquelles ils s'imaginent voir les Koei-chen.

Telle secte considère les spirales formées par la fumée de l'encens, et conjecture le faste ou le néfaste.

Ceux-ci voient leurs noms écrits au Ciel; ceux-là constatent que leurs noms sont effacés sur les registres des enfers.

Il y en a même qui, après s'être lavés avec de l'eau sur laquelle on a prononcé des incantations, croient voir Bouddha et tout son cortège de saints.

Des manières de parler cabalistiques entrent dans le jargon des sectaires, qui ont toujours à la bouche les 36 "koan" et les 72 "sin".

Suivant l'enseignement de certaines écoles, la bouche est la source de tout péché, le nez est la route vers la survivance; en conséquence, aux approches de la mort, on ferme la bouche du moribond, de manière qu'il ne puisse respirer que par le nez.

Des Taoïstes s'en vont humer les rayons du soleil et les effluves de la lune au moment où ces astres apparaissent à l'horizon. Quelques sectaires bouddhistes se livrent aussi à la gymnastique respiratoire, s'efforçant de charrier le souffle intérieur et de le faire sortir par le sommet de la nuque, comme les Bouddhas.

XXIV. Caisse d'épargne pour papier-monnaie.

Il est d'usage d'amasser des corbeilles de lingots et de papier-monnaie, réservés pour être brûlés à la mort de leur propriétaire, afin de subvenir à ses dépenses dans l'autre monde. Il est bien préférable d'inviter des bonzes vertueux et d'invoquer Amida.

Cette réserve de papier-monnaie n'est consignée dans aucun des ouvrages du Tripitaka.

XXV. **Dispositions à la prière.**

1° Eviter les distractions.

2° Réciter distinctement les prières, seul ou en commun.

3° Se laver les mains avant de se mettre en prière, et réciter trois fois le "mantra" suivant: Ngan-tchou-kia-louo-yé-cha-ngo 唵主迦囉野莎訶.

La fin du second volume contient de longues listes de bonzes, de bonzesses, de fonctionnaires et de lettrés qui sont parvenus au Si-t'ien.

Conclusion: ils y sont allés, donc moi aussi j'y puis aller, si je les imite.

De nombreux exemples de grands pécheurs couvertis achèvent d'inspirer une confiance illimitée dans la miséricorde et la puissance d'Amida.

CHAPITRE IV.

L'AMIDISME CONTEMPORAIN LA MORALE

ARTICLE I.

L'Ouvrage In-kouo-che-lou.

L'ouvrage populaire intitulé : In-kouo-che-lou 因果實錄: "Vraie généalogie de la rétribution" (1), expose au point de vue pratique le grand problème de la rétribution d'outre-tombe.

Le plan de l'auteur est des plus simples, mais parfaitement adapté au goût des Chinois, qui s'intéressent toujours à la marche des procès, et aux jugements prononcés par leurs mandarins.

Il s'agit d'un lettré, homme de bien, bouddhiste pratiquant, qui par erreur a été saisi par les satellites de Yen-wang 閻王, le roi des enfers. On le fait passer par la filière juridique, et de tribunal en tribunal il arrive devant le roi des enfers, qui reconnaît son innocence et l'acquitte. Yen wang 閻王 profite de cette occasion pour lui expliquer par le menu toute la législation de l'autre monde au sujet du jugement après la mort, et la juste rétribution des œuvres bonnes et mauvaises. Avant de le renvoyer sur terre, il veut encore le faire assister à une séance de jugements, afin qu'à son retour il puisse certifier aux incrédules la parfaite réalité des peines et des récompenses de l'autre vie.

(1) Cet ouvrage a été bien souvent réimprimé. Nous suivrons l'édition de 1871, T'ong-tche (Sin-wei), 同治 (辛未), imprimée à Jou-kao 如皋, Yu-té-t'ang 育德堂.

Après son retour sur la terre, le lettré écrivit le livre en question. Pour comprendre parfaitement le récit qui va suivre, il est important de connaître les formalités judiciaires, en usage dans le royaume des morts.

La Chine est divisée en cinq grandes provinces, dont chacune est soumise à la juridiction suprême d'un des cinq monts sacrés. Le dieu du mont sacré de l'Est, ou de T'ai-chan 泰山, est le supérieur des quatre autres, et son tribunal est la succursale terrestre du gouvernement du royaume des morts. C'est lui qui est chargé de pourvoir à la réincarnation de ceux qui ne sont pas encore affranchis des liens de la métempsycose.

Donc, quand un homme meurt, son âme est conduite au tribunal du T'ou-ti lao-yé 土地老爺, chargé de la police du lieu; celui-ci la fait conduire au Tch'eng-hoang 城隍 de la sous-préfecture. Le Tch'eng-hoang doit l'envoyer sous escorte à la cour provinciale du Mont sacré dont il relève. Le dieu du Mont sacré charge son intendant général (1) de la conduire à Yen-wang 閻王, le roi des enfers, qui doit la juger en dernier ressort.

Trois cas peuvent se présenter.

1° C'est un juste, entièrement purifié: le roi de enfers le fait conduire au Ciel.

2° C'est un méchant qui n'a fait aucune bonne action: Yen-wang le condamne aux supplices de l'enfer.

3° Il y a en lui un mélange de bien et de mal, il n'est ni absolument bon, ni absolument mauvais: un tel sujet est renvoyé au tribunal du dieu de T'ai-chan 泰山, appelé vulgairement Tong-yo-ta-ti 東嶽大帝. Ce dieu lui assignera une renaissance heureuse ou pénible, selon que prédomine en lui le bien ou le mal.

Ces préliminaires posés, nous donnerons une traduction abrégée de l'ouvrage intitulé: "La vraie généalogie de la rétribution".

(1) Cet intendant général se nomme Tou-t'ong-se 都統司.

ARTICLE II.

Début de la "Vraie généalogie de la rétribution" Préliminaires du jugement. Formalités et Procédure.

A Hiao-kan-hien 孝感縣, au Hou-k'oang 湖廣, vivait un lettré nommé Lin Se-k'i 林嗣麒, fidèle observateur des abstinences et des préceptes bouddhiques; matin et soir il ne manquait jamais de réciter le Kin-k'ang-k'ing 金剛經, bien qu'il n'en comprît point le sens; en résumé, c'était un homme droit, aimant le bien, et possédant l'estime de tous ses compatriotes. Or, voici que l'an 1658, l'année Ou-siu 戊戌 du règne de Choen-tche 順治, le deuxième jour de la troisième lune, au matin, au moment où il offrait ses hommages au génie du Ciel, il fut appréhendé par les satellites de l'autre monde. On le conduisit tout d'abord au T'ou-ti 土地, ou Esprit gardien du lieu; le second jour il fut mené au Tch'eng-hoang 城隍; le troisième jour on le livra à la cour provinciale du souverain du Mont sacré de l'Ouest, Hoa-chan 華山. Trois ou quatre cents défunts se trouvaient alors réunis dans le tribunal. Le dieu de Hoa-chan décréta que tous seraient remis aux mains de son intendant général Tou-t'ong-se 都統司, pour être traduits le jour suivant au tribunal de Yen-wang 閻王, le roi des enfers.

Tous ces morts étaient déguenillés, chargés de fers, et portaient la cangue. Les sbires du tribunal de l'autre vie remirent tous leurs captifs à l'huissier P'an-koan 判官, avec leurs noms et accusations. Lin Se-k'i 林嗣麒 avait un libelle d'accusation ainsi formulé: "Le criminel tueur de bœufs Ling Che-k'i 凌士奇, du village de Li-chou-ts'uen 李樹村, dans la sous-préfecture de Hiao-k'an-hien 孝感縣. L'huissier P'an-koan, en l'examinant, aperçut des rayons de lumière qui brillaient au-dessus de sa tête.

"Combien as-tu tué de bœufs? lui demanda-t-il. — Ngo-mi-touo-fou 阿彌陀佛! Je n'ai jamais tué un seul bœuf. — Mais puisque tu n'as point tué de bœufs, pourquoi ce libelle d'accusation porte-t-il ces mots: "Criminel, tueur de bœufs"? P'an-koan ajouta: "Tu habites bien le village de Li-chou ts'uen 李樹村, n'est-ce pas? — J'habite Li-chou-ts'uen 黎樹村, et non pas Li-chou-ts'uen 李樹村. — Quel âge as-tu? — J'ai 41 ans. — Quel est le mois, le jour et l'heure de la naissance? — Je suis né à l'heure Tch'en 辰, (entre 7 et 9 heures du matin), le troisième jour de la première lune". L'huissier consulta ses registres, et trouva au village de Li-chou-ts'uen 黎樹村: Un tel... doit vivre jusqu'à l'âge de 78 ans.

"Pourquoi a-t-on amené cet homme là? grommela-t-il; ce libelle d'accusation ne concorde point avec mes registres. Les noms diffèrent; ceux des villages diffèrent également; les dates de naissance ne cadrent point non plus. Le tueur de bœufs est Ling Che-k'i 凌士奇, âgé de 36 ans, et habitant le village de Li-chou-ts'uen 李樹村; toi, tu t'appelles Lin Se-k'i 林嗣麒, tu habites Li-chou-ts'uen 黎樹村, et tu es âgé de 41 ans. Il y a erreur manifeste.

Ce tueur de bœufs est un scélérat qui a déjà tué plusieurs centaines de bœufs de labour, et toi, tu es un homme vertueux, assidu à la récitation des prières bouddhiques: ton front auréolé de lumière m'en est une preuve". — Le lettré dit alors à P'an-k'oan: "Pendant ma vie je n'ai pas fait beaucoup de bien; je me suis seulement abstenu de mal faire. Depuis l'âge de 17 ans, j'observe les prescriptions et abstinences bouddhiques, et chaque jour, quelles que soient me occupations, je ne manque point de réciter un chapitre du Kin-kang-king, avec plusieurs centaines d'invocations à Ngo-mi-touo-fou. — Tu es un brave homme, continua P'an-koan; si les satellites m'avaient amené par erreur un homme ordinaire, ils seraient déjà gravement en faute; ils sont bien plus coupables encore, pour avoir, contre tout droit, saisi un homme de bien. Dans toute cette affaire, les autorités

locales ont aussi leur part de responsabilité. Veuillez venir vous asseoir dans le parloir de l'Ouest, mon brave homme, je vais déférer votre cas au roi des enfers, et vous serez remis en liberté".

Deux serviteurs en livrée bleue vinrent le conduire au parloir de l'Ouest, nommé: Salon d'attente du Paradis de l'Ouest (1).

Trois hôtes s'y trouvaient déjà, une femme et deux hommes; tous portaient des habits de religieux et leurs doigts étaient ornés de perles précieuses. Tous se lèvent, viennent saluer le nouveau venu et lui offrent la première place. "Veuillez bien attendre ici un moment, lui dirent les serviteurs; dès que le roi sera arrivé dans la salle des jugements, on frappera trois fois sur le tambour, puis on viendra vous introduire". Pendant que mille inculpés se tenaient à genoux au bas des degrés du trône, P'an-k'oan remit à Yen-wang le faux mandat d'amener, et lui expliqua l'erreur qui venait d'être commise. "En fait, c'est un homme vertueux, reprit le roi; il a observé les abstinences et les prescriptions bouddhiques, il a récité des prières; de plus, il n'est point arrivé au terme de sa vie terrestre; il faut donc le renvoyer dans le monde des vivants. Qu'on envoie immédiatement des satellites s'emparer du tueur de bœufs 凌士奇, et qu'on administre 80 coups bien appliqués à ceux qui ont amené cet homme ici. Quant aux autres qui par leur négligence ont coopéré à cette fausse arrestation, qu'ils soient jugés d'après les lois de notre gouvernement. On devra aussi prier Yu-ti 玉帝 de changer son décret".

(1) Suit une énumération fastidieuse de toutes les inscriptions horizontales et verticales qui servent de décors à cette pièce et à tous les appartements contigus. Je passe ces détails qui n'ont aucun intérêt.

ARTICLE III.

Législation en cours dans les tribunaux d'outre-tombe.

Le roi au lettré. — Quelles prières récites-tu ordinairement?

Le lettré. — Le Kin-kang-king.

Le roi. — Très bien; combien as-tu déjà récité de livres? (1)

Le lettré. — Je n'en sais rien. Depuis plus de vingt ans j'observe les jeûnes et les prescriptions bouddhiques, et il y a sept années déjà que je récite ces prières (2).

Yen-wang commanda à P'an-k'oan de consulter le livre des bonnes et mauvaises actions, et de compter. L'huissier fit le calcul et dit: "Il a récité en tout 3.503 livres".

Le roi. — Ta vie terrestre est loin encore d'être terminée. Tu as récité déjà plus d'un Tsang 藏 (Recueil) de prières, mais en as-tu bien compris le sens?

Le lettré. — Je ne les comprends pas.

Le roi. — Si tu t'appliques à les comprendre, à y conformer ta conduite et à les expliquer aux autres, tes mérites seront immenses; mais en les récitant seulement de bouche, sans en saisir le sens, tu n'as qu'un dizième de mérite.

Le lettré. — Quel mérite ont ceux qui les font réciter par d'autres, moyennant salaire?

Le roi. — Un dizième de mérite seulement. Cela vaut quand même beaucoup mieux que de ne point en réciter (3). Assez souvent aussi tu t'es trompé en les récitant; tu

(1) Cet ouvrage se divise en plusieurs Kiuen 卷 ou livres.

(2) Cette réponse diffère un peu de celle faite à l'huissier. Même dans les tribunaux de l'autre vie, la vérité est en souffrance.

(3) C'est une approbation indirecte donnée à la coutume de payer les bonzes pour réciter des prières.

as été distrait, et tu ne les as récitées que du bout des lèvres : de ce fait, tu as perdu deux ou trois dixièmes de tes mérites. Désormais, applique-toi à les réciter avec intelligence, et à les expliquer aux autres à l'occasion : ainsi tu seras en droit d'espérer d'être admis dans le Paradis de délices de l'Occident.

P'an-k'oan. — Cinq jours se sont écoulés depuis la mort de cet homme ; son cœur est refroidi, ses parents vont le porter en terre, et il serait difficile plus tard de le renvoyer là-haut, d'autant plus qu'il y a de gros inconvénients à mettre Yu-ti au courant de cette fâcheuse aventure. Je prie donc Votre Majesté de le renvoyer au plus tôt dans le monde des vivants.

Le roi. — Rien ne presse. Deux, cinq, huit...(1) Bien ! c'est justement jour de jugement, le huit du mois. Beaucoup d'hommes sur terre ne croient plus à la rétribution future des bonnes et mauvaises actions ; ils se moquent des Trois Précieux ou même les blasphèment : qu'on laisse ce brave homme assister personnellement à une séance de mes jugements, afin qu'il voie comment je punis le mal, et comment je récompense le bien. A son retour sur terre, il pourra témoigner de la réalité d'une rétribution après le trépas. Donnez-lui une pilule "réchauffe-cœur", et il gardera sa chaleur vitale jusqu'au septième jour. Passé le septième jour, nul mortel ne peut être rendu à la vie terrestre.

Le lettré. - Permettez-moi de poser une question à Votre Majesté. Est-ce que tous les morts sont admis dans le parloir de l'Ouest d'où je sors ?

(1) Manière de compter habituelle aux Chinois ; cela veut dire : pendant chacune des trois décades du mois de trente jours, le jugement a lieu à toutes les dates où entrent les chiffres 2, 5, 8. Donc les 2, 5, 8 de la première décade, les 12, 15, 18 de la seconde, et les 22, 25, 28 de la troisième,

Le roi. — Nullement. Voici les formalités judiciaires en usage dans le royaume des morts. Tout homme, après son trépas, est conduit au souverain du Mont sacré, qui le défère à mon tribunal pour y être jugé. Alors, tous ceux qui sont condamnés à rester dans le cercle de la métempsycose pour y reprendre une nouvelle naissance, sont expédiés par mes ordres au souverain du mont T'ai-chan 泰山, le pic sacré de l'Est. Le dieu de T'ai-chan donne à chacun d'eux une nouvelle vie qui est infusée dans leur âme, après quoi ils s'en vont tous reprendre une nouvelle existence (1).

Ceux au contraire qui sont de tout point parfaits, tous les grands pénitents qui ont observé rigoureusement toutes les prescriptions et toutes les abstinences bouddhiques, tous ceux-là, dis-je, ne passent point en jugement devant mon tribunal, mais ils sont introduits dans le parloir de l'Ouest, dont vous me parlez, en attendant que j'avertisse Kin-tong et Yu-niu (2) de venir les conduire au Ciel avec drapeaux et parasols d'honneur.

---

(1) Cf. IIe Partie: Ou-yo 五嶽.

Cf. Fong-chen-yen-i 封神演義, 99 Hoei, p. 37.

Le dieu de T'ai-chan 泰山 est l'administrateur souverain de la succursale des 18 provinces de l'enfer; personne n'est réincarné que par son ordre.

(2) Kin-tong 金童 et Yu-niu 玉女 sont le jeune homme et la jeune femme au service de Yu-ti 玉帝. Certainement, d'après les idées bouddhiques actuelles, Yu-ti 玉帝 est un dieu bouddhique, appelé tantôt T'ien tchou 天主, tantôt T'ien-ti che 天帝釋; c'est donc le même que Indra. Il exerce une vraie autorité dans le Paradis de l'Ouest d'Amida: c'est à lui que le dieu des enfers a recours dans les cas difficiles; c'est encore à lui qu'il s'adresse pour l'admission des saints dans le Ciel occidental, et il le prie d'envoyer son serviteur et sa servante, introduire les bienheureux dans cet Elysée céleste. Les tao-che appellent aussi du nom de Yu-ti 玉帝 leur dieu Yu-hoang 玉皇, qui exerce les mêmes fonctions, qui a aussi à son service Kin-tong 金童 et Yu niu 玉女; c'est bien le même dieu, les mêmes noms, les mêmes fonctions, les mêmes serviteurs dans les deux cas.

Le lettré. — Qu'est-ce que le Paradis?

Le roi. — C'est un lieu de pure lumière; c'est pourquoi ceux dont le cœur est resplendissant de lumière montent au ciel.

Le lettré. — Qu'est-ce que l'enfer?

Le roi. — C'est un lieu de ténèbres et d'abjection; voilà pourquoi les cœurs abjects et ténébreux tombent dans les enfers.

Le lettré. — Ceux qui montent au ciel et ceux qui tombent en enfer restent-ils encore soumis aux lois de la métempsycose?

Le roi. — Puisqu'ils montent au ciel, puisqu'ils tombent en enfer, comment resteraient-ils encore soumis aux lois de la métempsycose? Mais tous les autres y restent soumis.

Le lettré. — Qui sont donc ceux qui restent dans le cycle de la métempsycose, et qui sont condamnés à la renaissance?

Le roi. — Sur mille, à peine un ou deux montent au ciel; sur ces mille, plusieurs centaines tombent en enfer: tous les autres restent soumis à la métempsycose. Ceux qui sont bons de tout point, et n'ont plus rien de mauvais, vont au ciel; ceux qui sont méchants de tout point, et n'ont absolument rien de bon, tombent en enfer. Ceux qui ne sont ni bons ni mauvais, ou moitié bons et moitié mauvais, rentrent tous dans le cycle de la métempsycose (1).

Je crois de plus en plus que le Yu-hoang 玉皇 des tao che est tout simplement Indra. Les tao che ont emprunté ce dieu aux bonzes, en changeant un peu son nom, ou plutôt en ajoutant à son nom de Yu-ti 玉帝 celui de Yu Hoang 玉皇 pour se l'approprier. Cf. Notice sur Yu-ti 玉帝 et Fan-wang 梵王, IIe Partie.

(1) Vu l'importance capitale de ce passage au point de vue doctrinal, on me permettra de citer le texte lui-même.

王說登天堂的千人之中不上一二落地獄的千人之中倒有數百餘者總是輪迴的蓋全善而無一惡的人必登天堂全惡而無一善的人必墮地獄無善無惡的人半善半惡的人都入輪迴

Le lettré. — Les bons qui se pervertissent et deviennent méchants, les méchants qui se convertissent et deviennent bons, ceux qui ont fait plus de mal que de bien, ceux enfin qui ont fait plus de bien que de mal : comment Votre Majesté les traite-elle ?

Le roi. — Pour les bons devenus méchants, on ne se souvient que du mal et plus du bien ; pour les mauvais qui deviennent bons, on ne se souvient que du bien et plus du mal. Quant à ceux qui ont fait plus de mal que de bien, la quantité de bien compense la même quantité de mal, puis le reste du mal est puni. Quant à ceux au contraire qui ont fait plus de bien que de mal, la quantité de mal annule la même quantité de bien, puis le reste du bien est récompensé.

Le lettré. — Puisqu'on ne se souvient que du bien et qu'on ne se souvient plus du mal, il s'ensuit que les méchants qui se convertissent sont assimilés aux justes qui n'ont jamais commis le mal. Puis qu'on ne se souvient plus du bien, et qu'on ne se souvient que du mal, il est donc vrai que les bons qui se pervertissent, sont traités absolument comme ceux qui n'ont jamais fait de bien : n'y a-t-il pas là une véritable injustice ?

Le roi. — Yu-ti a en horreur les bons qui ne persévèrent pas jusqu'à la fin ; c'est pour ce motif qu'il oublie le bien qu'ils ont fait, pour ne se souvenir que du mal commis. Cela ne veut pas dire cependant qu'il ne compte pour rien le bien qu'ils ont fait, mais seulement qu'il retranche une partie de leurs bonnes œuvres passées. Par contre, Yu-ti est rempli de joie en voyant les méchants se convertir : il oublie leurs fautes passées pour ne plus se souvenir que du bien présent. N'en concluez pas quand même qu'il ne compte absolument pour rien leurs péchés passés, mais seulement qu'il les pardonne en partie (1).

(1) Qu'on veuille bien noter en passant le rôle souverain de Yu-ti, qui pardonne les péchés, et juge pour ainsi dire en dernier ressort.

Le lettré. — J'ai bien souvent vu de mes yeux des gens vertueux éprouvés par la pauvreté et une mort prématurée, tandis que de méchantes gens jouissent des avantages de la richesse et des honneurs; l'homme ne comprend rien dans ce mystère de la rétribution!

Le roi. — Ces bons éprouvés par le malheur ne sont peut être vertueux qu'en apparence, tandis que leur cœur est gâté. Ces méchants qui reçoivent toutes les caresses de la fortune ne sont peut-être méchants qu'en apparence, tandis que leur cœur reste encore assez sain. Le souverain d'En Haut considère beaucoup plus le cœur que l'extérieur de l'homme; les apparences peuvent tromper les hommes, mais ne trompent point le Ciel: pour tout dire en un mot: la rétribution n'est jamais en défaut. Outre cette réponse, il faut savoir qu'il y a plusieurs sortes de rétributions. Il y a d'abord une rétribution pour les œuvres des existences antécédentes, et qui se manifeste quelquefois au cours de la présente existence; en outre, les actions de la vie présente reçoivent leur rétribution: ou dans une existence future, ou au cours de la vie présente, ou même immédiatement.

Si vraiment, comme tu le dis, il y a de vrais justes malheureux et de vrais méchants heureux pendant cette vie, c'est que l'heure de la rétribution pour les actions de la présente existence n'a pas encore sonné, tandis que le temps de la rétribution pour les actions des existences précédentes est arrivé; comment peux-tu le savoir? On commence donc par régler les vieux comptes pour les existences antécédentes; puis, quand ceux-ci sont au net, on en vient à régler ceux de la vie présente, scrutant avec la dernière exactitude la réalité, le nombre et la qualité des œuvres bonnes ou mauvaises, pour les récompenser ou les punir soit pendant la présente existence, soit dans une existence future, soit dans la personne des descendants.

Bref, tôt ou tard, d'une manière manifeste ou occulte, il y aura une sanction rigoureusement équitable pour tous les actes humains, et c'est là un mystère qui échappe à toutes les investigations.

Le lettré. — Comment les actes d'une vie antérieure sont-ils récompensés ou punis dans la présente existence?

Le roi. — Par exemple, les enfants à la mamelle, qui sont noyés, brûlés, blessés, massacrés, dévorés par des tigres ou des loups, écrasés sous les pieds des bœufs ou des chevaux, etc., quel mal ont-ils fait pendant leur présente existence? Ces peines leur sont donc infligées pour les fautes de leurs existences antérieures.

D'autres enfants, au contraire, goûtent toutes les douceurs d'une vie enchanteresse, arrivent rapidement aux dignités, naissent dans une famille très riche, et jouissent de toutes les félicités que l'homme peut rêver; pourtant, ils n'ont rien fait pendant leur présente vie pour mériter ces faveurs extraordinaires; tout cela, c'est la récompense de mérites acquis pendant leurs existences antérieures. Toujours, tu le vois, le bien est pleinement récompensé et le mal pleinement puni.

Le lettré. — D'après cette théorie, tous les bons vont au ciel, et échappent à la métempsycose; donc il n'y aura jamais un seul juste à se réincarner. De même tous les méchants tombent en enfer, et ne peuvent plus rentrer dans le cycle de la métempsycose; donc il n'y aura jamais un méchant homme à se réincarner, et la métempsycose ne détient ni juste ni méchant.

Le roi. — Il y a des justes qui sont maintenus dans le cycle de la métempsycose; il suffit en effet de la plus légère imperfection pour les y maintenir jusqu'à la fin du monde; avant d'avoir parachevé leur perfection ils n'en sortiront pas. Il y a aussi des méchants qui restent dans le cercle de la

métempsycose, car si le coupable n'est pas totalement mauvais, s'il y a encore ne fût-ce qu'une pensée qu'on puisse lui pardonner, alors il restera dans le cycle des transmigrations, pour s'y purifier par l'adversité et la souffrance, et revenir à de meilleurs sentiments: c'est là une preuve de la compassion que l'Etre souverain témoigne aux méchants.

Le lettré. — Si le juste continue à renaître, c'est l'affliger à plaisir; si le méchant reprend naissance, c'est le traiter avec bienveillance: comment le Ciel peut-il agir ainsi sans discernement?

Le roi. — Le raisonnement tombe à faux, car pour le juste qui renaît dans la gloire et l'opulence, c'est le paradis de la vie présente: en quoi l'afflige-t-on? — Par contre, pour le méchant qui reprend une nouvelle vie pauvre et souffrante, c'est l'enfer de la vie présente: où est la partialité? Mais les justes qui sont favorisés de tant d'avantages doivent se perfectionner avec d'autant plus de soin pour parvenir au ciel, sous peine de déchoir. Les méchants sont affligés, pour leur faire comprendre la grandeur de leurs fautes, et les tirer de l'abîme de leurs maux, sans quoi ils tomberont dans les enfers, et se couperont tout chemin à une nouvelle réincarnation. Par là on peut voir, que le cœur de l'homme garde toujours sa pleine liberté; aussi bien dans le malheur que dans la prospérité, le libre arbitre peut se porter au bien ou au mal.

Le lettré. — Le cœur reste toujours libre de ses actes: à lui donc revient le choix du ciel ou de l'enfer. Le ciel a une route et l'homme ne veut pas la monter; l'enfer n'a pas de porte, et cependant l'homme persiste à vouloir y entrer.

Le roi. — Parfaitement jugé! tu es sur la voie du Paradis de l'Ouest.

ARTICLE IV.

Le jugement. Sentence et exécution.

Le dialogue terminé, P'an-koan cria: "Rassemblez-vous tous, criminels, pour entendre votre jugement". Le roi des enfers prononça d'abord son verdict général pour la métempsycose: sur mille morts, 752 furent condamnés à rentrer dans le cycle des migrations. Il leur fit remettre un certificat, et les expédia au souverain du mont sacré de l'Est, chargé de leur distribuer de nouvelles existences et de les faire renaître dans le monde des vivants.

Paradis.

Restaient les sujets destinés au ciel, et ceux voués aux tourments de l'enfer. Yen-wang commença par déclarer aux premiers la bienheureuse sentence. Ils étaient au nombre de trois seulement; c'étaient précisément les trois personnes que Lin Se-k'i avait trouvées dans le parloir de l'Ouest: une femme et deux hommes.

La femme se nommait Lieou 柳; elle s'était coupé un morceau de chair au bras pour en préparer un remède à sa belle-mère et lui sauver la vie; elle avait fait d'abondantes aumônes aux bonzes, contribué à la réparation des ponts et des routes; rien absolument de répréhensible dans toutes ses actions, pensées et paroles; de plus, elle avait récité les prières appelées P'ou-men-p'in-k'ing 普門品經, et observait depuis plus de cinquante ans les abstinences en l'honneur de Koan-in (1).

Le second juste était un homme du peuple nommé Yang Cheng 楊升, vertueux, plein de piété filiale et de déférence à l'égard de ses frères aînés, aimable et conciliant, d'une justice

(1) Cf. Vie de Koan-in 觀音, II Partie.

Il est bon de faire remarquer que les femmes sont admises dans le Ciel occidental: nous en avons ici la preuve; mais après la renaissance d'un lotus, il n'y a plus distinction de sexe ni de parenté.

irréprochable aussi bien dans les petites choses que dans les grandes, toujours prêt à secourir son prochain; des dizaines de familles et des centaines de personnes avaient profité de ses aumônes. Cet homme s'était acquis des mérites extraordinaires.

Le troisième était un vertueux lettré, nommé Tchang Koang-yao 張光耀, pauvre, mais toujours résigné et homme de devoir, auteur de plusieurs centaines de livres (kiuen 卷), traitant des vertus de justice, de loyauté, de sincérité, et contenant une doctrine fort utile pour l'amélioration des relations sociales. Bien que cet homme de lettres n'eût point gardé l'abstinence bouddhique ni récité de prières, cependant chacune de ses pensées, chacune de ses paroles avait eu tout le mérite des abstinences et des prières. Toutes ses affections et toutes ses actions avaient été d'une pureté sans tache (1).

La sentence fut: "Ces trois justes renaîtront des plus nobles fleurs de lotus dans le Paradis d'Amida".

Aussitôt après le prononcé de cette sentence, Yen-wang expédia une invitation à Kin-tong 金童 et Yu-niu, pour les prier de venir avec des drapeaux et des parasols d'honneur, conduire ces trois élus dans le Paradis d'Occident. Il commanda aussi à ses officiers de faire préparer les tambours, les chœurs de musiciens, les bouquets de fleurs parfumées, les grues et autres oiseaux transcendants, qui devaient faire partie du cortège triomphal.

Enfer.

Tous les méchants destinés à l'enfer furent ensuite traduits tour à tour devant le tribunal du juge pour y entendre leur jugement et la sentence finale. Deux noms figuraient sur la première accusation:

1° Le premier qui comparut fut un nommé Yu 余, de Canton, docteur ès-lettres, d'abord sous-préfet de Sieou-choei-hien

(1) Ce verdict est, comme on le voit, une flatterie à l'adresse des lettrés, dans le but de se concilier leurs bonnes grâces.

秀水縣, sous la dynastie des Ta Ts'ing 大清, et qui avait exercé tour à tour les hautes charges de Président des Ministères de la Justice, des Travaux publics, des Finances et des Rites; il était mort 5 mois après son élévation à cette dernière dignité. — En examinant toutes les actions de sa vie, on trouve que cet accusé, depuis son admission au baccalauréat jusqu'à son doctorat, n'a fait aucune bonne œuvre. Devenu président du Ministère de la Justice, il a fait exécuter 13 personnes. Pendant sa présidence au Ministère des Travaux publics, il n'a été préoccupé que du désir de s'enrichir; il a empoché des sommes considérables lors de son passage au Ministère des Finances, et a redoublé d'audace après être parvenu à la dignité de Président du Ministère des Rites, vendant les charges au plus offrant, au grand désespoir de tous les mandarins. Ce coupable tombera dans la neuvième section infernale, (1) et ne devra plus jamais reprendre une nouvelle vie.

L'accusé se leva, fit une révérence au roi et lui dit: "Moi, votre mandarin coupable, j'ai occupé dans le monde une haute position; vous daignerez, j'espère me donner un peu la face." — Le roi riposta avec colère: "Chien d'esclave, dans le monde on a eu égard à ta haute dignité, mais moi, dans ce monde des morts, je n'estime que la vertu, et je fais fi des dignités; je traite avec honneur les gens de grande vertu, fussent-ils des mendiants, et toi, tu viens encore te prévaloir de tes titres pour entrer en discussion avec moi?

Satellites, prenez vos marteaux de fer, et frappez sans ménagement sur les chevilles de ce vil esclave." — L'accusé reprit: "Moi, votre mandarin coupable, j'ai récité des prières et observé des abstinences en l'honneur de Tchoen-t'i 準提."

Yen-wang répondit: "Tu n'as récité ces prières que dans le but d'obtenir des dignités; sais-tu bien la signification de ces deux caractères: Tchoen-t'i 準提?

(1) Cet enfer se nomme souvent Ngo-pi ti-yu 阿鼻地獄, et se trouve dans la 9e section, sous la garde de P'ing-teng wang 平等王.

Cf. Yu-li-tchao-tchoan 玉歷鈔傳, p. 20.

Tout homme qui le prie pour obtenir le bonheur et les richesses, des titres, des descendants ou une longue vie, doit nécessairement éviter le mal et s'adonner à la pratique des bonnes œuvres, et réciter chaque jour le Kan-ing-pien 感應篇, avec régularité et avec attention. En observant ainsi les abstinences en l'honneur de Tchoen-t'i, et en lui adressant des prières, on touchera nécessairement le cœur de Yu-ti 玉帝. Mais toi, dont la vie n'a été qu'une suite de mauvaises actions, tu oses te réclamer du nom de Tchoen-t'i 準提 pour obtenir des faveurs! C'est prendre l'accessoire pour le principal : comment obtiendrais-tu miséricorde? De plus tu as souvent oublié d'observer ces abstinences le jour même où elles étaient de rigueur ; d'autres fois tu les as renvoyées à un autre jour, ou tu as cru pouvoir y suppléer un autre jour. Tout cela ce sont des erreurs ; les abstinences ne peuvent être ni suppléées, ni renvoyées ; on doit les observer le jour où elles tombent, autrement on n'obtient rien, et même on ajoute encore à sa culpabilité. Inutile d'en dire davantage. Vite, qu'on le jette dans la neuvième section infernale."

2° Le deuxième incriminé est un homme de Han-yang (Hou-pé) ; il se nomme Ts'in 秦 ; bachelier, puis docteur, il est parvenu à la charge de préfet de T'ai-yuen-fou (Chan-si), où il est mort après trois ans. — "Ce bandit s'est joué des lois de l'Etat aussi bien que de la vie des hommes ; pendant ses trois années d'administration, il a trouvé moyen de réaliser une fortune de plus de cent mille taëls et n'a pas même eu l'arrière-pensée de se rendre utile à son pays. Il a été promu aux grades universitaires pendant sa dernière existence, parce que, dans une vie précédente, il avait été bonze, et s'était acquis de grands mérites, en faisant tailler dans la montagne un sentier de plusieurs milliers de pieds. Qui aurait pu prévoir qu'il en viendrait à ce point? Il n'a payé que par l'ingratitude toutes les bontés de Yu-ti 玉帝.

— Hélas! dit le défunt ainsi accusé, votre mandarin

coupable a agi en insensé; il ne croyait pas la mort si proche; mais maintenant il reconnaît son erreur.

Je puis disposer d'une grosse fortune restée dans ma famille; ici je remarque que votre palais est en fort mauvais état et a besoin de réparations; une multitude d'âmes faméliques rôdent dans les alentours: je vous prie d'accepter cent mille taëls pour subvenir aux frais de ces urgentes réparations, et pour distribuer aux esprits faméliques."

Yen-wang 閻王 répondit: "Maintenant tu comprends, mais c'est trop tard. Penses-tu que j'oserais employer de l'argent injustement acquis pour réparer mon palais dans ce royaume des trépassés? Puis, ces esprits tourmentés par le supplice de la faim reçoivent la juste punition de leurs fautes passées; inutile de te donner la peine de leur faire l'aumône. Pendant que tu ne pensais qu'à accumuler tes trésors, ne voyais-tu pas sur terre des infortunés aux prises avec la faim et la soif? Si tu avais voulu alors leur faire l'aumône, tu aurais effacé une multitude de péchés; pourquoi as-tu attendu jusqu'aujourd'hui? D'ailleurs ces biens ne t'appartiennent plus. Puis, j'ai pris soin depuis une dizaine d'années déjà de faire réincarner tes ennemis dans ta famille: tes quatre fils et tes deux filles, adonnés au jeu et à la vie licencieuse, auront dévoré toutes tes richesses avant deux mois: les garçons se feront brigands, les filles seront des femmes de mauvaise vie, le bon renom de ta famille sera à tout jamais flétri." A ces mots le défunt éclata en sanglots, mais trop tard: les bourreaux armés de leurs marteaux de cuivre l'accablèrent sous une grêle de coups; il tomba à la renverse et sans connaissance. Dès qu'il eut repris ses sens, le roi le fit précipiter dans l'enfer.

ARTICLE V.

Diverses sentences.

(*Nous en donnons deux sur huit.*)

1° Tcheng 陳, de Kin-choei-hien 蘄水縣, (1) brigand. Yen-wang, après lecture de l'accusation, lui dit: "Tu as eu la chance de renaître sous la forme humaine; comment as-tu osé faire le métier de brigand?" L'accusé répondit: "Moi, votre petit serviteur, je n'avais ni pain ni habits au temps de ma jeunesse; dans ma famille jeunes et vieux se lamentaient et souffraient de la faim; les années de stérilité, les vivres étaient fort chers, puis les satellites venaient exiger le tribut; il ne me restait d'autre ressource que de me faire brigand. D'ailleurs, même dans la bonne société, qui n'est pas un peu brigand ou voleur?"

Le roi des enfers dit à P'an-koan: "Cet homme, tout brigand qu'il est, raisonne parfaitement juste. Voyez donc sur vos registres le motif de sa condamnation. P'an-koan ouvrit son livre et lut: "Le nommé Tcheng, de Kin-choei, a pillé les marchandises d'un voyageur dans la passe de Mei-ling 梅嶺. Il fut saisi et traduit devant le mandarin; alors il demanda un pinceau et écrivit le quatrain suivant:

"Ne m'éprouve ni par les coups, ni par les tourments. Pour voler, bien plus magiques sont tes expédients: D'un signe du doigt, tu prends le foie et le cerveau des gens; Ton ventre est rempli de poignards sanglants." Le sous-préfet était un homme de Ou-hien 吳縣, du Sou-tcheou-fou, et se nommait Siu 徐. Après avoir lu ces bouts rimés, il dit: "De fait, nous sommes tous des brigands; comment pourrions-nous condamner un brigand? Vous, scribes ou satellites, quand vous parcourez le pays en mon nom, vous êtes de vrais pillards. Nous ferions

(1) Sous-préfecture de Hoang-tcheou-fou au Hou-pé.

mieux de nous mettre à pratiquer sérieusement la vertu, pour éviter l'enfer." Tout son entourage reprit: "C'est pour subvenir aux besoins de notre famille, que nous avons peu à peu contracté ces habitudes de rapine; il est bien à craindre que nous ne puissions plus nous en défaire: elles sont devenues chez nous comme une seconde nature." Le sous-préfet reprit: "Qu'y a-t-il de si difficile? Il suffit d'avoir un peu plus de courage que le commun des hommes: par exemple, d'être courageux comme ces brigands qui vont de l'avant avec bravoure, enfoncent les portes et s'emparent de toutes les richesses d'autrui, sans même trouver de résistance: l'audace est toute la raison de leur succès. Croyez-vous qu'avec le même courage nous n'arriverions pas à devenir vertueux?" Une dizaine d'employés du tribunal, touchés de cette exhortation si juste, prirent l'habit des bonzes."

Le roi des enfers, après avoir écouté ce récit, dit à P'an-koan: "Cette bonne action mérite qu'on lui pardonne; en définitive il n'a tué personne, il a seulement enlevé des marchandises: il faut donc lui faire grâce. Les voluptueux, nourris au sein du luxe et de l'abondance, ne méritent aucun pardon quand ils se laissent aller au gré de leurs passions, mais les brigands, éprouvés par le froid et la misère, sont plus dignes de pardon. J'accorde donc au brigand Tcheng 陳 la faveur de rentrer dans la métempsycose. Qu'on lui donne un certificat et qu'on le remette à la juridiction du souverain de T'ai-chan; il renaîtra comme bonze voyageur: s'il supporte bien les fatigues de sa nouvelle vie, et s'il pratique la vertu, il pourra remonter dans l'échelle de la perfection.

2° Un pêcheur de profession nommé Wang 汪. "Cet homme n'a pas écouté les bonnes exhortations de son père; il s'est fait pêcheur et a pris un nombre prodigieux de poissons, de crabes et de tortues, il ne s'est pas privé non plus d'invectiver son père. Cependant, il s'est coupé un morceau de chair au bras, pour procurer la guérison de sa mère. Le dieu du foyer, Tsao kiun 竈君, a fait connaître cette bonne action à Yu-ti 玉帝.

"Cet homme, dit le roi à son huissier, ne s'est pas conformé aux intentions de Yu-ti; quel mal lui ont fait tous ces poissons?

Tout au moins aurait-il dû se borner à en prendre quelques-uns, s'il y avait une vraie nécessité. C'est pourquoi les anciens pêchaient seulement à l'hameçon, et n'employaient pas les filets, afin de ne pas trop nuire à l'espèce. Si tout le monde t'imitait, il ne resterait plus de poissons, la race en serait éteinte, et dix mille existences ne te suffiraient pas pour rendre vie pour vie. De plus tu as injurié ton père: c'est un crime qui crie vengeance; vite, conduisez cet homme en enfer." P'an-koan intercéda en disant: "Prenez en considération sa piété filiale envers sa mère: il s'est coupé un morceau de chair pour la sauver." Le roi répliqua: "Sa piété filiale envers sa mère efface ses fautes à l'égard de son père. Mais quelle compensation donnera-t-il pour les vies ravies à tant de poissons? Qu'il soit réincarné dans la personne d'un homme violent, qui tombera sous le sabre du bourreau, vers l'âge de vingt ans. Qu'on exécute mes ordres."

ARTICLE VI.

Sentences prononcées contre des femmes, des bonzes, un enfant et trois bouchers.

1° "Tsien Ming-niang 錢敏娘, de Kia-yu hien 嘉魚縣: caractère emporté, et sans égards pour son beau-père et sa belle-mère."

Yen-wang lui dit: "Le manque de piété filiale à l'endroit des beaux-parents est une faute qui mérite les peines de l'enfer Ngo-pi 阿鼻 (9e section); inutile de poursuivre l'examen de sa cause." (1). L'inculpée reprit: "Je suis innocente du crime

(1) Le roi des enfers juge sommairement les femmes, réputées êtres inférieurs. Il y a même souvent injustice évidente.

dont on m'accuse; de plus, j'ai observé les abstinences bouddhiques et j'ai fait de larges aumônes. — Peu importe, répondit Yen-wang; ton manque de piété filiale est impardonnable; cependant, parce que tu as observé les abstinences bouddhiques, je t'épargne le supplice qui consiste à être moulue vivante.

Qu'on la précipite dans l'enfer, sans espoir de rentrer jamais dans la métempsycose, et qu'elle serve d'exemple salutaire aux femmes qui seraient tentées de manquer de bons procédés à l'égard de leurs beaux-parents" (1).

2° "Tch'eng Tch'eou-niang 成丑娘, de T'ang-ing hien 湯陰縣, (Ho-nan), par ses cancans a semé la discorde entre les brus, dans une famille voisine: l'une d'elles s'est suicidée; elle a exhorté à se remarier une femme que l'empereur avait déjà classée sur la liste des chastes veuves; enfin elle a tué cinq filles qu'elle avait eues d'un commerce illégitime."

Yen-wang dit: "Quiconque tue une personne d'une famille étrangère doit rendre vie pour vie; quiconque tue un membre de sa propre famille doit rendre deux vies pour une. Que les diables m'amènent immédiatement cette bru suicidée et les cinq filles, elles la précipiteront elles-mêmes dans la mare d'eau, pour laver l'injure qu'elles ont reçue, puis on la retirera pour l'enchaîner dans l'enfer où on coupe la langue, et où on arrache les entrailles. Jamais plus elle ne rentrera dans le cycle des mutations, en

(1) Ceux qui subissent les peines de l'enfer se divisent donc en deux classes: 1° Ceux qui sont condamnés à l'enfer purement et simplement. 2° Ceux qui avant de reprendre une nouvelle vie, sont condamnés *temporairement* à l'un ou l'autre des supplices de l'enfer, puis sont remis aux mains du souverain de T'ai-chan, pour être réincarnés.

Cet exemple et beaucoup d'autres prouvent avec la dernière évidence qu'il y a des âmes condamnées à un enfer *éternel*, sans espoir d'en sortir. Telle est sûrement la doctrine du bouddhisme contemporain. Cependant les bonzes, pour battre monnaie, prétendent pouvoir en délivrer les âmes par leurs prières, leurs bonnes œuvres, et la cérémonie dite: Pouo-ti-yu 破地獄.

punition de ses cancans, et surtout d'avoir osé pousser cette veuve à se remarier."

Tch'eou-niang s'adressa alors au roi des enfers, et lui dit: "Je n'ai pas à proprement parler exhorté cette veuve à se remarier; mais, la voyant jeune encore, sans enfant et dans la gêne, j'ai cru qu'il valait mieux qu'elle se remariât dans l'intérêt même de son avenir: en cela j'ai eu la meilleure intention du monde".

"Méchante mégère, reprit Yen-wang, tu ne comprends pas la doctrine de la viduité. Puisque son mari était mort, elle devait garder la viduité; l'Etre souverain estime souverainement la viduité; quand même elle serait morte de misère, son nom eût passé à la postérité jusqu'à la fin des siècles. Eût-elle pensé elle-même à se remarier, ton devoir eût été de l'en détourner; que penser de ta conduite présente, alors que tu l'as excitée à reprendre un nouveau mari, et à ruiner son glorieux renom? Tais-toi; qu'on la conduise au supplice."

3° Ki K'o-niang 季可娘, servante dans la famille Song 宋, ne veillait aucunement à la propreté de son fourneau; elle volait son maître et en rejetait la culpabilité sur une autre servante qui fut punie injustement. De plus elle favorisait les mauvaises relations de la maîtresse de maison avec son amant; enfin elle prit successivement trois maris. Le roi des enfers lui dit: "C'est pour expier les fautes de tes précédentes existences, que tu as été condamnée à être la servante des autres. Cette condition est une des trois punitions usitées dans la métempsycose; les deux autres sont la condition des âmes faméliques, et la condition de ceux qui renaissent sous forme d'animaux.

"Pourquoi, demanda P'an-koan, la condition de servante est-elle assimilée à celle des âmes faméliques et des bêtes? — C'est bien simple, reprit le roi; une servante ne peut manger ce qui lui plaît, on la traite sans politesse comme une bête, elle est privée des joies de la famille, on lui-fait habiter des taudis obscurs: n'est ce pas une image de l'enfer? Puisqu'elle ne s'est pas corrigée, elle renaîtra une fois encore dans cette humiliante servitude".

4° "La femme Lieou Ts'i-tsié 劉七姐, âgée de 40 ans, n'avait point d'enfant; son mari voulait prendre une seconde femme pour se créer une descendance, mais sa première épouse s'y opposa par jalousie. Le mari choisit secrètement une concubine qu'il logea chez un voisin. Le secret fut éventé; l'épouse fit saisir la concubine, puis lui brûla la peau avec un fer rouge: elle mourut des suites de ce supplice."

Le roi des enfers réprimanda Lieou Ts'i-tsié en disant: "De quel droit as-tu empêché ton mari de prendre une concubine pour se créer une descendance? Tu es beaucoup plus impardonnable encore de l'avoir ainsi torturée."

L'inculpée riposta: "Si le mari qui n'a pas d'enfant peut prendre deux femmes, pourquoi l'épouse qui n'a pas d'enfant ne peut-elle pas prendre deux maris? Cette loi n'est pas juste; c'est de la partialité." Le roi des enfers l'invectiva de la sorte: "Bête éhontée! tu vas encore répliquer! Comme ton mari a dû souffrir de toutes tes jalousies! Je te condamne à renaître comme prostituée; à trente ans tu mourras d'une maladie honteuse, sur le bord d'un chemin, et les pourceaux dévoreront ton corps."

5° Quinze bonzes passèrent alors en jugement. Yen-wang leur dit: "En quittant votre famille pour arriver à la perfection, vous aviez l'intention de devenir des Bouddhas; pourquoi vous trouvez-vous ici parmi les criminels?" Les bonzes répondirent en chœur: "Nous prions Votre Majesté de se montrer miséricordieuse. — Savez-vous, repartit Yen-wang, que Çakyamouni m'a expédié une lettre officielle à votre sujet? — Nous l'ignorons", répondirent les bonzes. — Yen-wang prit alors la lettre de Çakyamouni, et lut le passage suivant: "La société des bonzes en est arrivée au dernier degré de perversion, et est sur le point de disparaître complètement. Bien que ceux qui portent le nom de bonzes quittent leur famille, ce sont de mauvais drôles pour la plupart: sur mille, c'est tout au plus si on en trouve un ou deux qui méritent le nom de bonzes. En conséquence, je vous

députe pour faire une sérieuse enquête: ne vous laissez point tromper par eux."

Avez-vous vu le petit recueil des motifs qui vous déterminent à prendre l'habit de bonze, et que je garde ici dans mon tribunal? — Nous ne l'avons point vu, dirent les bonzes. — Eh bien! voici: tous vous quittez votre famille, mais chacun pour un motif différent. L'un quitte sa famille malgré son père et sa mère, ce qui est une faute grave; inutile d'insister. L'autre quitte la famille par suite de discorde avec sa femme ou avec ses frères; un troisième quitte le pays où sa mauvaise conduite le rend odieux; les uns s'en vont pour éviter les créances et l'impôt, pour éviter la misère, la faim et le froid; les autres parce qu'ils cherchent la solitude et la paix du cloître; d'autres sont attirés par l'air candide des petits bonzillons; on en trouve qui aspirent à la réputation d'ascètes; il n'est point rare de rencontrer parmi vous de jeunes enfants que leurs parents n'arrivaient pas à nourrir, ou des vieillards sans feu ni lieu. Quelques-uns enfin ont quitté leurs parents parce qu'ils ont vraiment touché du doigt le vide et le faux éclat des grandeurs du monde, et ne veulent plus s'occuper que de leur perfection. Quant à vous, dites-moi quel a été votre motif déterminant."

Tous les bonzes répondirent: "Que Votre Majesté nous prenne en pitié! Tous nous avons reconnu la brièveté et l'inconstance des biens terrestres, et nous avons cherché ardemment la voie du salut: nous n'avons point eu d'autre pensée." — Yen-wang répliqua: "Comment pourriez-vous avouer?" — Il pria P'an-koan d'apporter le miroir Tchao-nié-king 照孽鏡, (1) et obligea tous les bonzes à s'y regarder. Or il se trouva que pas un seul d'entre eux n'avait eu une intention droite. Trois d'entre eux mangeaient de la viande et buvaient du vin; un était adultère, quatre avaient un amour coupable pour les petits bonzillons;

(1) Le mort placé en face de ce miroir voit toutes les fautes de sa vie: il pourrait donc se nommer: "le miroir révélateur". Cf. II Partie, Enfer.

quatre autres convoitaient le bien d'autrui et tâchaient de s'enrichir; trois seulement étaient assidus à la récitation quotidienne des prières du matin et du soir, et zélés pour la construction des pagodes et l'érection des statues. Yen-wang dit en ricanant: "Oh! Oh! ce n'est pas étonnant d'entendre le Très Honoré se plaindre que votre société est corrompue. Je condamne les cinq bonzes perdus de mœurs à l'enfer des bonzes et des lettrés. Les trois bonzes qui mangent de la viande et boivent du vin seront changés pour trois générations en porcs, n'ayant pour toute nourriture que la lie du fromage de pois (1) et le marc de sorgho dont on a extrait le vin (2): avec cette nourriture ils pourront faire bombance! Les quatre bonzes qui convoitent le bien d'autrui seront changés pour trois générations en mulets, au service de celui dont ils convoitaient les biens; leur pénitence terminée, nous verrons.

Les trois bonzes qui ont commencé déjà, quoique d'une manière imparfaite, à pratiquer la vertu, seront réincarnés en bonzes, et devront s'adonner avec énergie au travail de leur avancement et à la contemplation, s'ils ne veulent pas déchoir, et s'ils aspirent à monter dans l'échelle de la perfection. Qu'on les conduise tous au Souverain du mont sacré d'Orient, pour qu'il assigne à chacun sa nouvelle existence."

6° Un enfant de 14 ans comparut à son tour. "Quel mal peut bien avoir fait ce tout jeune enfant?" dit Yen-wang. — "Il est jeune, c'est vrai, repartit P'an-koan, mais il manque de piété filiale et ne cesse d'injurier ses parents; à l'école il foule aux pieds les morceaux de papier où sont écrits des caractères: il a ainsi profané plus de 37.500 caractères; de plus, après ses repas, il jette par terre ses restes.

— Pour ces graves transgressions des lois du Ciel, répliqua

(1) Teou-fou-tcha 豆腐渣, le détritus du fromage de pois.

(2) Les graines de sorgho sont soumises à l'action de la vapeur d'eau, pour en extraire l'alcool ou vin de sorgho. — Le marc sert de pâture aux porcs.

Yen-wang 閻王, j'ordonne qu'on le jette dans la ville embrasée, et qu'il soit exclu de la métempsycose à tout jamais."

7° Arrivèrent trois bouchers: un tueur de bœufs nommé Tcheou 周, un tueur de chiens nommé Chen 沈, un tueur de porcs nommé Yang 楊.

Le roi des enfers fulmina que tous trois seraient précipités sur les pointes aiguës des rochers de l'enfer.

Le tueur de porcs répliqua en sanglotant: "Moi, votre humble serviteur, j'ai gardé pendant trois ans l'abstinence dite du "Lac sanglant" (1). D'ailleurs, y a-t-il comparaison entre tuer les porcs et tuer les bœufs ou les chiens? — En faveur de quelle personne as-tu observé l'abstinence du "Lac sanglant"? — C'est pour ma mère. — Bien, tu sais te montrer reconnaissant envers ta mère; mais pourquoi as-tu tué les porcs? — Permettez-moi, je vous prie, de vous en faire connaître toutes les raisons. D'abord ce fut mon père qui me commanda d'apprendre ce métier. "On ne nourrit les porcs que pour les manger, répétait-il; ces animaux n'ont pas d'autre utilité." Puis les tueurs de porcs sont fort nombreux et qui ne mange pas de la viande de porc? Je vous en supplie, pardonnez-moi." — Yen-wang poursuivit: "Tout en observant tes abstinences, récitais-tu les prières du "Lac sanglant"? (2) — Oui, je les récitais. — Ces prières du "Lac sanglant", c'est par habitude qu'on est arrivé peu à peu à les réciter. Si tu avais récité le "Kin-kang-king 金剛經", tu n'aurais pas seulement sauvé ta mère, mais encore une multitude d'autres âmes de défunts jusqu'à la troisième génération. Ta piété filiale et les prières que tu as récitées effacent tes péchés: je te permets de rentrer dans le cycle des transmigrations. Voici un certificat que tu remettras au Souverain du pic sacré de l'Est, qui te fera renaître sous la forme d'un homme de peine.

---

(1) Cf. Ie Partie, Tom. I, No 1, p. 83.

(2) Hiué-p'en king 血盆經. Prières du "baquet sanglant".

Approchez, cria Yen-wang aux deux autres. Le bœuf laboure la terre, le chien est le gardien de l'homme pendant la nuit: ces deux animaux rendent d'inappréciables services. Pas de miséricorde pour ceux qui les tuent. — Voyez combien ils en ont tué," dit le roi à P'an-koan. Celui-ci chercha dans ses registres, fit le calcul et répondit: "L'un a tué 72 bœufs, l'autre a tué 187 chiens. — Bon! reprit Yen-wang. Le premier renaîtra 72 fois sous la forme d'un bœuf, le second 187 fois sous celle d'un chien. Puis, après cette pénitence préalable, tous deux rentreront dans les enfers, et se mêleront à la foule des âmes faméliques." (Kou hoen 孤 魂.)

ARTICLE VII.

Derniers jugements.

1° "Le nommé Yeou 尤, de Che-cheou 石 首, exerçait le métier de géomancien et d'astrologue. Le nommé Ho 何, de Ou-ling 武 陵, était diseur de bonne aventure et physiognomoniste." Yen-wang leur tint ce langage: "Ceux qui examinent le "Fong-choei 風 水" (1) parlent à tort et à travers de propice et de néfaste, de géomancie et d'astrologie, de bonheur et de malheur. L'astrologue ne nuit à personne, mais manque de respect à l'égard du Ciel; le géomancien n'outrage point le Ciel, mais nuit aux hommes en leur extorquant de l'argent; et c'est là le moindre des dommages qu'il leur cause, car en outre il suscite des disputes, qui ruinent des familles entières, amènent des morts violentes, et quelquefois même l'extinction d'une famille. Qu'on compte le nombre de familles lésées, et qu'il soit changé en animal domestique et mis au service de chacune d'elles. Ceci fait, il sera enchaîné dans l'enfer Ngo-pi 阿 鼻 (9e section). Quant aux diseurs de bonne aventure et aux physiognomonistes, ils ont

(1) Cf. Ie Partie: Fong-choei.

toujours la bouche remplie de bonnes paroles dans le but de soutirer de l'argent aux gens; à peine leur ont ils tourné le dos qu'ils les maudissent. Ils ne peuvent du reste ni attirer le bonheur, ni empêcher le malheur. Que ce diseur de bonne aventure renaisse muet et mendiant; à trente ans il mourra de froid et de faim; alors j'aviserai à lui assigner une nouvelle existence."

2° Sept lettrés (1) furent introduits. "Approchez-vous, leur cria Yen-wang. Les sept lettrés se présentèrent devant le juge. Je vois que dès votre bas âge toutes vos études n'ont eu pour but que l'obtention des richesses et des dignités; mais comprenez-vous bien la doctrine des saints et des sages?" — Les lettrés répondirent: "Dès notre plus tendre jeunesse, nos pères et nos aînés ne nous ont parlé que d'examens pour arriver aux grades, de la nécessité de nous faire un nom et d'augmenter notre fortune. Plus tard nos maîtres nous ont enseigné les méthodes à suivre pour arriver aux grades académiques, mais ils ne nous ont point fait connaître la doctrine des saints et des sages. Pardonnez-nous, nous vous en prions, et accordez-nous la faveur de renaître pour mener une meilleure vie!"

Yen-wang reprit: "Le ciel vous a prodigué ses faveurs: 1° Vous êtes nés hommes. 2° Votre corps et tous vos sens sont en parfait état. 3° Vous avez reçu une bonne intelligence. 4° Vous avez eu vos entrées libres dans le temple des lettrés et vous avez vécu dans leur société. Pourriez-vous oublier tant de bienfaits? Votre dignité de lettrés vous range au-dessus des cultivateurs, des artisans et des marchands. Pourtant, les cultivateurs travaillent péniblement du matin au soir; jamais ils ne se donnent un moment de repos, ils vendent le surplus de leurs céréales. Les autres hommes vivent du fruit de leur labeur, de leurs sueurs et de leur sang. Les artisans fabriquent les ustensiles indispensables pour les besoins de la vie. Les marchands frauchissent les montagnes et traversent les mers pour procurer

(1) Il est difficile de peindre plus au vif le portrait du lettré.

à leur semblables tout ce qui peut leur être utile. Tous ces gens rendent des services à l'humanité. Mais vous, lettrés, quel bien faites-vous à l'humanité? Savez-vous ce que signifie votre nom de lettré, "Jou 儒"? il se compose des caractères Siu 需 nécessaire, et Jen 人, homme: c'est-à-dire que vous devez rendre des services aux hommes. Or, dites-moi, quels services leur rendez-vous? Vous abusez des bienfaits du ciel et de la terre, vous gaspillez l'or du gouvernement, vous passez votre temps à pincer du luth ou à jouer aux échecs, à composer des vers et à festoyer; vêtus d'habits brillants, vous vous pavanez avec morgue et fierté. On vous trouve constamment dans les tribunaux, occupés d'affaires litigieuses, de procès, terrorisant les pauvres paysans, médisant, calomniant: on n'en finirait point d'énumérer tous les torts et tous les dommages que vous causez à l'humanité. Réussissez-vous aux examens universitaires, alors vous devenez mandarins, ministres d'Etat, et vous n'usez de votre puissance que pour satisfaire vos injustes convoitises; la puissance du gouvernement n'est entre vos mains qu'une arme perfectionnée pour le brigandage, pour tromper le souverain et molester le peuple. Les libéralités du prince en faveur du pauvre peuple sont arrêtées à mi-chemin par votre rapacité; les impôts que les gens du peuple versent au prix de labeurs si pénibles, n'arrivent qu'en minime partie au trésor de l'Etat; de mille et mille manières vous cherchez à vous enrichir. En définitive, quel bien faites-vous au peuple, vous qui nuit et jour n'êtes préoccupés que de votre intérêt personnel, faisant bon marché de l'humanité, de la justice, de la pudeur et de l'honnêteté? Vous oubliez que les anciens, dès leur admission au baccalauréat, se croyaient obligés de se dévouer pour la cause de l'Etat; pour vous, admis au baccalauréat, vous ne songez plus qu'à votre propre avantage.

Une chose plus indigne encore, c'est que vous, qui avez sans cesse à la bouche les mots de justice, d'humanité, de sincérité, de loyauté, vous tombez à bras raccourcis sur ceux qui ont le moindre tort, et vous publiez vos vertus; venez-vous à faillir vous-mêmes, plus n'est question de ces belles vertus."

Un des lettrés adressa la parole à Yen-wang: "Nous, lettrés coupables, nous avons bien quand même quelques mérites; n'avons-nous pas fait l'éducation des jeunes gens?"

Yen-wang lui répondit: "Leur avez-vous enseigné comme Mong-tse 孟子 la piété filiale, la déférence envers les aînés, la loyauté, la sincérité? Vous n'êtes que des maîtres vulgaires, qui en imposez à la jeunesse; toutes vos journées se passent à boire, à festoyer; vous touchez des honoraires que vous ne méritez aucunement; vous êtes couverts de fautes et vous vantez encore vos mérites! A propos, n'est-ce pas toi qui te nommes Yu 虞, qui habites Siang-yang 襄陽? — C'est bien moi. – Puisque tu portes le nom de lettré, pourquoi donc es-tu si sot? On t'a demandé ce qu'il fallait penser de ceux qui tuent les animaux, et tu as répondu qu'il n'y avait là aucun mal; tu as même confirmé ces gens dans leur erreur, en interprétant malicieusement un passage des livres bouddhiques: "Pou-cheng pou-mié."

D'après toi, ces êtres ne renaîtront pas s'ils ne sont pas tués. Il y a trois fautes dans ton interprétation: cette expression veut dire que ceux qui montent dans le Paradis de l'Ouest "ne renaîtront plus et ne mourront plus." Toi, tu as à dessein faussement expliqué cette sentence, pour pousser les gens à tuer les êtres. C'est du reste ta manière de parler habituelle; tu ne cesses d'injurier, de calomnier les génies et les Bouddhas, les saints et les trois religions: tu ne mérites aucun pardon. Satellites, enchaînez cet homme dans le "village des chiens féroces" pour qu'il soit dévoré par ces méchantes bêtes.

— Un de ces lettrés, nommé Tong, a composé nombre de chansons obscènes, au grand détriment des mœurs publiques: c'est là une faute irrémissible. Qu'on lui applique de suite 80 coups de fouets armés de pointes de fer; ensuite on lui coupera la langue et les lèvres, puis on l'enchaînera dans le "nouvel enfer." Les cinq autres pourront reprendre une nouvelle vie; trois d'entre eux reprendront naissance dans le ventre d'une mule, et dans le ventre d'une chienne; les deux derniers sont

moins coupables: l'un renaîtra aveugle et paralytique, l'autre aveugle. Conduisez ces cinq morts au souverain de T'ai-chan, pour qu'il pourvoie à leur réincarnation."

3° "Le bachelier Ma 麻, maître d'école, n'a aucun soin de faire recueillir les morceaux de papier que ses élèves foulent aux pieds; lui-même ne s'en fait pas scrupule; depuis 22 ans il méprise ainsi les caractères écrits."

Yen-wang dit: "Parmi ces caractères, il y a les noms du ciel, de la terre, des esprits, des saints, des sages, des ancêtres; il y a aussi l'exposé de la doctrine des trois religions. C'est grâce aux caractères que la vraie doctrine a pu se répandre dans le monde. Mépriser les caractères, c'est donc mépriser le ciel, la terre, les esprits, les saints, les sages, les ancêtres et les trois religions. Toi, tout particulièrement, dit-il au maître d'école, tu devrais les avoir en grande estime: ils font toute ta gloire et sont ton gagne-pain. Or voilà 22 ans que, par ta négligence et par tes mauvais exemples, tu accoutumes tes élèves à salir, à fouler aux pieds le papier couvert de caractères; tu portes la responsabilité de toutes ces fautes. Je te condamne à l'enfer Ngo-pi, (9e section), sans espoir de jamais rentrer dans la métempsycose (1)."

Les assises terminées, Yen-wang fit reconduire Lin Se-k'i 林嗣麒 sur terre, après lui avoir recommandé de raconter aux hommes tout ce qu'il venait de voir et d'entendre. Pour se conformer aux ordres du roi des enfers, Lin écrivit le présent ouvrage, et l'intitula: In-kouo-che-lou 因果實錄.

(1) Concession faite au Confucéisme, et au respect pharisaïque des lettrés pour les caractères écrits.

ARTICLE VIII.

Conclusions sur la théorie de la rétribution dans l'Amidisme contemporain.

L'Amidisme explique le grand problème de la Providence dans la vie présente par l'hypothèse des vies antérieures. Tout mal, dit-il, est puni d'une manière adéquate; tout bien reçoit sa récompense pleine et entière. Pourquoi le méchant est-il heureux dans la vie présente? Parce que dans une vie précédente il a acquis des mérites, ou bien parce que l'heure de la punition n'a pas sonné, ou enfin parce qu'il ne doit être puni que dans une existence future. Quelquefois même ses descendants porteront la peine de ses fautes.

Pourquoi les bon sont-ils souvent malheureux pendant la vie présente? Parce que dans une existence antécédente ils ont commis des fautes qu'ils expient maintenant, ou bien parce que l'heure de la récompense n'est point encore venue; parfois même ils ne l'obtiendront que dans une vie subséquente, ou bien leurs descendants recueilleront les fruits de leurs mérites.

Pourquoi les enfants privés de l'usage de la raison sont-ils heureux ou malheureux? Les malheurs qu'ils éprouvent sont une punition des fautes qu'ils ont commises dans une vie antérieure, les joies qu'ils goûtent sont la récompense des vertus qu'ils ont pratiquées dans leurs précédentes existences. Les vices et les vertus de leurs ancêtres influent également sur la somme de leurs maux et de leurs biens dans la vie présente.

L'Amidisme contemporain plaide avec habileté tous les bénéfices d'une fausse hypothèse. Il suppose, sans la prouver, une suite de vies antérieures, dont les bonnes ou mauvaises actions portent leurs fruits dans la vie actuelle. D'après cette doctrine, le monde se trouve changé en un immense bagne, où

chacun vient purger sa peine. Tous les hommes sont des êtres au moins suspects, peut-être des coquins ou des scélérats; et la mère, en déposant son premier baiser sur le front de son nouveau-né, est en droit de se demander si ce petit qui *revient* au monde ne fut point jadis un être flétri et avarié.

Le Bouddhisme, bien que composé de pièces mal assorties, a néanmoins le mérite d'avoir tenté tous les efforts que peut faire l'esprit humain, privé du bienfait de la révélation, pour arrêter l'homme sur la pente rapide de ses passions et de ses vices. En cela, il l'emporte certainement sur son adversaire, le glacial Confucéisme, qui colle l'homme à la terre et le détourne de l'idée même de porter ses regards vers une vie meilleure. L'un moralise autant qu'il le peut, et l'autre démoralise; car, si tout finit au trépas, les saints sont des insensés, et les viveurs sont des sages.

Note. Je viens de voir dans une pagode à 10 li Sud de Si-tchang 西場, sous-préfecture de Jou-kao 如皋 (1), un petit résumé en miniature de toute cette doctrine. Amida, assis sur son trône, est entouré des 10 rois des enfers; à sa gauche se tient Mou-lien 目連 portant la clef de l'enfer. Une inscription au pied de sa statue porte ces mots: "Amida du Paradis de l'Ouest." C'est donc la représentation sensible de l'enfer, du paradis et des souverains arbitres de la punition ou de la récompense éternelles, d'après l'Amidisme contemporain.

ARTICLE IX.

Les ancêtres de l'Amidisme.

L'ouvrage intitulé "Sien fou tchen tchoan tchang-kiu-tche-kiai 仙佛眞傳章句直解", p. 4-12, donne les noms des 24 Bouddhas du Paradis de l'Ouest et celui de leur premier ancêtre.

Les bouddhistes les nomment: "Eul-che-se-wei ta-k'io-kin-sien 二十四位大覺金仙:" Les vingt-quatre grands Bouddhas, génies d'or.

(1) Le P. Doré a été missionnaire à Jou-kao, 1911-18.

Leur ancêtre se nommait Ou-yuen kou-fou 無源古佛: "L'ancien Bouddha sans origine." De vingt-quatre perles précieuses, il tira les 24 Bouddhas du royaume de délices de l'Ouest. Voici leurs noms:

1° I-hoa-kou-fou 一化古佛, créé du souffle de Ou-yuen-kou fou 無源古佛.

2° Ou-t'ong-kou-fou 梧桐古佛 formé du souffle de I-hoa-kou-fou 一化古佛. Ce Bouddha se réincarna dans la personne de Han-chan-tsou-che 寒山祖師 (1), qui écrivit l'ouvrage intitulé Yen-nien-tchen-king 延年眞經, ou le traité sur la vie éternelle.

3° Ts'ing-fong-kou-fou 清風古佛; son nom de bonze fut Ts'ing-fong-tsou-che 清風祖師.

4° Kin-koang-kou-fou 金光古佛. Un de ses avatars se nomma Kin-koang-lao-sien-che 金光老禪師, et son nom de bonze était: K'i-kiao-tsong-che 啟教宗師.

5° San-wang-kou-fou 三王古佛. Après avoir exercé la souveraineté sur le Paradis de l'Ouest, il passa sa royauté et sa couronne, à Ngo-mi-touo-fou 阿彌陀佛, Amida.

6° Ngo-mi-touo-fou 阿彌陀佛, le Souverain du Paradis de délices de l'Ouest, qui prit la succession de San-wang-kou-fou 三王古佛. Ce Bouddha fut tiré du souffle de Ou-t'ong-kou-fou 梧桐古佛.

7° Jan-teng-kou-fou 燃燈古佛.

8° Tchang-cheou-kou-fou 長壽古佛.

9° Ts'ing-yang-kou-fou 清陽古佛. Il brûlait du zèle de répandre la doctrine des trois religions. Il prit donc son bâton de bonze, souffla dessus et le changea en un Bouddha nommé Hiang-yué-wen-tong-kou-fou 嚮月文通古佛; mais ce génie ne se montra pas aussi zélé qu'il l'eût désiré; pour l'aider à atteindre la perfection, il le fit renaître dans

(1) Cf. IIe Partie.

la personne du roi T'ong-siang 通祥. Après sa mort il monta au ciel, et redescendit sur terre sous la forme d'un ermite, dans la grotte de Chao-yang-tong 少陽洞. Le Bouddha Ou-liang-tou-se kou-fou 無量度世古佛, qui s'appelait alors Li Tan-chan 李丹禪, ou Pé-yun 白雲, le dirigea dans les voies de la perfection, et alluma dans son cœur un grand zèle pour la propagation des trois religions. Après son retour au ciel, Ngo-mi-touo-fou 阿彌陀佛 le renvoya sur terre pour y prêcher la religion des lettrés et du Taoïsme : il prit alors les noms de Ou-tong-ling-tse 吳東靈子 et de Pen-i tse 本一子.

10° T'ouo-ni-kou-fou 陀尼古佛.

11° Cha-louo-kou-fou 娑羅古佛. Dans l'une de ses incarnations, il se nomma Ling-chan-tsou-che 靈山祖師, et son nom de bonze était Hao-jan 浩然.

12° Cha-chou-kou-fou 娑樹古佛.

13° Ngan-lô-kou-fou 安樂古佛.

14° Choei-tsing-kou-fou 水晶古佛.

15° Koang-wang-kou-fou 光王古佛.

16° Cha-p'ouo-kou-fou 娑婆古佛.

17° Siao-yao-kin-sien 逍遙金仙. Il fut d'abord bonze sous le nom de K'i tch'ou 啟初, puis tao-che sous le nom de Hoen-jé-tse 混日子.

18° K'i-kiao ou-ki-kou-fou 啟教無極古佛.

19° Lieou-li-tse-tsai-kou-fou 琉璃自在古佛.

20° Yuen-che-t'ien-wang 元始天王 (1).

21° Ming-sin-ou-yu-kou-fou 明心無欲古佛.

22° Ou-je-tse-tsai kou-fou 無日自在古佛.

(1) Il y a ici une similitude évidente avec le Yuen-che-t'ien-tsuen 元始天尊 des tao che. Celui ci a volé celui là. Quel est le voleur? Est-ce le tao-che, est-ce le bonze?

23° P'ouo-che-t'ouo-ni-kou-fou 婆尸陀尼古佛.

24° T'ai-i-hong-hoang-tao-kiun 大乙洪荒道君.

Dans la pratique, il n'y a guère qu'Amida qui soit connu et honoré parmi le peuple.

ARTICLE X.

La valeur du Bouddhisme.

I. Entre les religions d'invention humaine, le Bouddhisme a droit de figurer au tout premier rang. En étudiant sa modération, sa mansuétude indolente, on est presque tenté de regretter que ses rêveries ne reposent que sur une base ruineuse. S'il est le plus attrayant des systèmes, il est bien aussi le plus faux.

Il repose sur un fondement faux.

Le fondement du Bouddhisme est la métempsycose, c'est-à-dire la transmigration des âmes, roulant d'existence en existence dans un cercle sinon sans fin, du moins interminable pratiquement, jusqu'au jour où elles parviennent au Nirvana.

La métempsycose est une conception inepte, conduisant à des absurdités, et insuffisante encore comme sanction de la loi morale. Un bouddhiste convaincu craint toujours de tuer une puce, un pou, une punaise, de peur qu'un proche ou un ami n'ait été réincarné dans un insecte en punition des fautes de sa vie passée ; il redoute par dessus tout de manger un morceau de viande : c'est peut-être la chair même d'un père, d'une mère, d'un parent, réincarné dans l'animal.

La renaissance sous la forme d'un animal est une sanction qui, outre son défaut de crédibilité, reste impuissante à enrayer une passion violente : le torrent rompra la digue. Le purgatoire bouddhique, contrefort insuffisant, fut ajouté dans la suite.

A la fin de la série des existences, l'ancien Bouddhisme

mettait le "Nirvana", c'est-à-dire l'annihilation pratique, une sorte d'inconsciente réalité, intermédiaire entre l'être et le néant.

Le Bouddhisme moderne, ou l'Amidisme, remplace, en partie du moins, la trop longue série des transmigrations par l'obtention plus abordable du Paradis de l'Ouest, moyennant l'invocation du Bouddha Amitabha (Ngo-mi-touo-fou), le dieu de cet Elysée, séjour de toutes les félicités.

Amitabha est un Bouddha mythique, souverain d'un paradis mythique: le néant promettant le néant...

Note 1. Si nous examinons le Bouddhisme *tantrique*, mi-Bouddhisme, mi-paganisme, son panthéon, ses rites, on ne peut rien concevoir de plus horrible. Dieux monstrueux et obscènes, déités féminines nues, échevelées et dansantes; on ne trouve qu'un mot pour caractériser tant d'horreurs: ce sont autant de diables et de diablesses; le ciel et la terre se détournent pour ne les pas voir.

Cf. La Vallée-Poussin. Bouddhisme, p. 378-389.

Note 2. *Vices des Bonzes.*

1° La fainéantise: "la paresse en boîte." Un bonze est moins utile que le ver à soie dans son cocon, dit le proverbe.

2° Les bonzes viennent surtout des bas-fonds de la société; très peu de gens honorables prennent leur habit. — Ce sont quelquefois des lettrés refusés aux examens, des mandarins dégradés, des officiers découragés après une bataille perdue...

3° Peu de formation littéraire. Même ceux qui étudient pendant leur noviciat ont une orientation vers les livres de littérature bouddhique, de source indienne, et étant donné le nombre des caractères chinois, les livres classiques restent fermés pour eux.

4° Leur occupation est purement machinale, sans idéal, sans désir d'arriver à se rendre utiles à leurs semblables.

5° Ils reçoivent toujours, demandent toujours, et acceptent tout pour la pagode, et même pour les particuliers (contre leur règle bouddhique); ils ne donnent jamais rien.

6° Ils fument souvent l'opium, et se livrent au jeu dans leurs pagodes, pour passer le temps.

7° Ils vagabondent de pagode en pagode: ils ont droit d'être admis en présentant le "Kiai tan" (certificat d'ordination).

8° Leurs mœurs sont peu édifiantes, souvent même ouvertement scandaleuses, et ont forcé les autorités civiles à brûler leurs pagodes, à Fou tcheou, à Sou-tcheou en 1840, etc.

II. — *Emprise du Bouddhisme sur la Chine.* On ne conçoit pas une Chine sans bonzes et sans pagodes : ce ne serait plus la Chine. A tout carrefour, aux abords des villages, le long des canaux, sur le bord des rivières, sur les collines et les montagnes, partout, des pagodes ou des pagodins, des statuettes, des grottes, des inscriptions bouddhiques. Les tours bouddhiques sont devenues des "palladium."

Dans toutes les difficultés de la vie, on va à la pagode, brûler de l'encens, faire le *pou-koa*, le *tcheou tsien*, prier telle ou telle divinité, acheter telle supplique ou tel talisman.

Les pèlerinages bouddhiques sont communs en Chine ; de même les abstinences, à l'occasion d'une fête, d'une calamité.

Les maladies des enfants, les malheurs de famille, sont attribués aux diables perturbateurs ; on invite des bonzes dans les maisons pour prier, surtout à l'occasion des funérailles.

La littérature, la peinture, l'architecture, l'art décoratif, tout est bouddhiste ou imprégné de Bouddhisme. Grottes, tableaux de Ou-tao-tse, de Koan-hieou, etc...

III. *Le Bouddhisme jugé par les lettrés chinois modernes.* "Voyez nos concitoyens bouddhistes, vraiment croyants. Il n'y a pas dans l'Etat de meilleures gens, ni de citoyens plus foncièrement ineptes. Ils passent leur vie à savourer leur paix intime. Peu leur importe, à eux, nos angoisses économiques, la pourriture de notre administration, les violences de nos chefs militaires, la misère de notre peuple. Le Bouddha n'a-t-il pas enseigné qu'il ne faut pas lutter contre les éléments ; qu'il faut souffrir patiemment les inondations, les sécheresses, toutes les calamités ? Est-ce que ces principes-là sont faits pour améliorer notre situation ?" (Le Bouddhisme narcotise et paralyse !) (1).

(1) Cf. Revue de l'Education, N° d'Avril 1922. — Wieger : *Remous et Ecume*.

IV. *Influence moralisatrice du Bouddhisme en Chine.* Faux métaphysiquement, variant de siècle en siècle, d'Ecole à Ecole, le Bouddhisme, malgré la faiblesse de sa doctrine et la déplorable infériorité des bonzes, n'en reste pas moins, pratiquement parlant, la source du reste de morale et de piété qu'on trouve encore actuellement en Chine. Oui, j'ose l'affirmer, le Bouddhisme a été plus moralisateur que le froid rationalisme athée du Confucéisme, qui nie toute punition du crime et toute récompense de la vertu au-delà de la tombe. Le Bouddhisme a été plus moralisateur que le honteux "laisser-aller" du Taoïsme épicurien. Aussi nous avons constaté au cours de cette histoire que la masse du peuple, faute d'une meilleure doctrine, s'est portée vers le Bouddhisme, et surtout vers l'Amidisme, avec un élan irrésistible. L'expérience prouve victorieusement qu'un bouddhiste, croyant à une vie future, vaut mieux qu'un athée, qui se flatte d'impunité s'il est assez puissant ou assez habile pour échapper à la justice humaine: l'un a encore une conscience, l'autre ne craint que l'œil d'autrui.

———⌘———

CHAPITRE V.

LE BOUDDHISME DANS LA VIE PRATIQUE

Divers moyens de popularisation.

Remarque. — Le Bouddhisme et le Taoïsme sont si intimement liés dans les temps actuels, qu'il devient impossible pratiquement de les séparer. En ce qui concerne l'ameublement, le vêtement et tous les articles d'un usage commun, il arrive que, sur un même objet, les motifs d'ornementation sont tirés à la fois du Bouddhisme et du Taoïsme. Pour décrire ces motifs, il faut absolument parler des apports de l'une et de l'autre religion : les séparer deviendrait fastidieux, et le lecteur ne se ferait plus une idée exacte des objets en question. Pour obvier à cet inconvénient, le Chapitre V a groupé ensemble les sujets bouddhiques et les sujets taoïstes. Seulement, après les motifs taoïstes, on ajoutera entre parenthèses la lettre (T).

Ce chapitre est donc en partie une anticipation sur la section III : Lao tse et le Taoïsme.

ARTICLE I.

Popularisation par le calendrier et le journal.

A. Comme instrument de propagande, le Calendrier joue un rôle important en Chine, où il est d'usage d'afficher à l'époque de la nouvelle année un calendrier illustré. Bien peu de ménages, si pauvres soient-ils, se dispensent de cette formalité. Aux approches du nouvel an, les marchands d'images, qui affluent dans toutes les villes et tous les bourgs, ont soin avant tout d'apporter un stock considérable de calendriers illustrés, dont ils

sont toujours sûrs de trouver le débit. Depuis une dizaine d'années surtout, les grandes maisons de commerce, les sociétés d'assurance, les grands industriels répandent aussi dans le public leurs superbes calendriers-réclames qui, comme leurs confirères plus modestes, représentent la plupart du temps un sujet tiré d'une des trois religions chinoises. Ces calendriers sont imprimés sur une seule feuille; au bas, douze petites colonnes indiquent les mois lunaires de l'année; tout le reste de la feuille est consacré au tableau que l'artiste a voulu représenter.

Voici les sujets bouddhiques le plus souvent peints sur ces images-calendriers.

Les trois principes bouddhiques; la déesse Koan-in délivrant les damnés de l'enfer; Houo-ho 和合; le palais de Long-wang 龍王, le dieu-dragon des eaux, et tous ses officiers, représentés avec des têtes de poissons, de crabes, de grenouilles, etc...; le gros ventru Maitreya, ou le dieu bouddhique de la richesse, Tsiu-pao-pen 聚寶盆, qui lui ressemble à première vue, mais qui a pour caractéristique sa cassette aux trésors, tandis que Maitreya tient ordinairement son chapelet à la main, ou sa poche sous le bras.

Ce sont surtout les sujets d'origine taoïste qui fournissent les motifs peints sur les calendriers.

Les plus communs sont: les "pa-sien 八仙," Huit Immortels; — Tchang-Tao-ling 張道陵; — Tong-wang-kong 東王公 et Si-wang-mou 西王母, le dieu et la déesse des Immortels; — Lieou-hai-sien 劉海仙 avec son crapaud à trois pattes; — les cinq dieux des 5 monts sacrés; — les dieux du bonheur; — Tchang-sien 張仙, le pourvoyeur d'enfants; — Eul-Lang 二郎 et le chien céleste; — Fou-lou-cheou san-sing 福祿壽三星 ou les trois esprits du bonheur, des dignités et de la longévité; — Wen-tchang 文昌, le dieu des lettrés; — Koan-kong 關公, le dieu de la guerre; — Tsao-kiun 竈君, le dieu du foyer; — Koei-sing 魁星, divinité stellaire, honorée maintenant par les païens des trois religions.

B. Le Temps, le grand quotidien de Chang-hai, ouvre volontiers ses colonnes aux réclames bouddhiques. Par exemple, en l'année 1913, pendant près de deux mois, ses nombreux lecteurs ont pu remarquer le fac-similé d'une chromolithographie représentant une triade amidiste, exécutée l'an 1er de la République, à la Xe lune, dans une grande imprimerie de Chang-hai. Les conditions de vente, l'exposé de cette religion, sa nécessité et tous ses avantages sont énumérés dans la longue légende qui accompagne la figure. Les trois Bouddhas de la triade sont Ngo-mi-touo-fou 阿彌陀佛 (Amida), Koan-in 觀音, Ta Che-tche 大勢至.

Résumé de la légende : "Amida est le Bouddha du Paradis de délices de l'Ouest, Çakyamouni nous en a donné l'assurance ; pour renaître dans cet Eden, il suffit d'invoquer avec ferveur le nom d'Amida. Cette religion est le dernier mot de l'évolution ; elle a supplanté toutes les écoles diverses, elle nous donne un moyen facile d'échapper aux misères de la vie présente, à la maladie et à la mort, en nous arrachant à la roue fatale de la métempsycose et en nous faisant renaître d'un lotus pour jouir de l'éternel bonheur dans le Ciel occidental.

Pourquoi faut-il que tant de dévotes, assidues à réciter des prières, ignorent encore cette voie si courte et si assurée du bonheur sans nuage ! Une montagne de pierres précieuses s'élève devant elles, et elles rejettent ces pierreries d'un prix inestimable pour ramasser péniblement de vils morceaux de tuiles !"

Le même journal donnait le 18 Décembre un échantillon de la rondelle connue sous le nom de : Wang-cheng-chen-tcheou 往生神咒, qu'une presse de Chang-hai a imprimée sur papier jaune. Cette figure contient les caractères indiens et les caractères chinois imprimés lisiblement. Le journal faisait remarquer cet avantage et exaltait le bon marché : 10.000 feuilles pour 1 dollar. Suivait la liste de tous les fruits de cette prière récitée en l'honneur d'Amida. Elle fait gagner d'abondants mérites, brise les liens qui attachent l'âme à la métempsycose et procure la faveur de renaître dans l'Elysée de l'Ouest.

Une revue bouddhique vient d'être fondée à Chang-hai (1913.) Les écrivains de la secte y donnent des photographies des divinités de la Chine, du Tibet, de l'Inde; des estampes, des gravures ou des inscriptions anciennes.

Au point de vue historique, elle est assez mal inspirée; cependant ces fragments, donnés sans ordre et sans méthode, peuvent être intéressants pour ceux qui s'occupent de l'étude historique du Bouddhisme, et pourront servir de matériaux pour des travaux plus sérieux. Jusqu'ici aucun document marquant n'a paru dans cette revue (1).

ARTICLE II.

Le Bouddhisme dans l'architecture.

A. La construction des maisons.

On peut dire en général que la caratéristique de l'art décoratif chinois est le symbolisme. Très peu de motifs décoratifs sont laissés à l'arbitraire; la flore et la faune fournissent leurs sujets aux artistes, moins parce qu'ils sont particulièrement remarquables par leur beauté ou leur élégance, que parce qu'ils sont des symboles de croyances, des présages de richesse, de bonheur ou de longue vie. Ces mille petits détails emblématiques, qui n'attirent point l'attention d'un Européen non initié, sont pourtant aux yeux des Chinois ce qui constitue le véritable mérite d'une œuvre d'art. C'est en étudiant ces minuties, qu'on peut se faire une idée juste du degré de pénétration du Bouddhisme dans les mœurs chinoises. Tout parle de religion, depuis la plus humble fleur jusqu'au roi des animaux. Nous verrons ici l'application pratique des quelques idées théoriques énoncées dans la I^e Partie: Minéraux, Végétaux, Animaux.

(1) Elle n'a duré que peu d'années.

Les symboles sont choisis dans les règnes minéral, végétal, animal; on use également des personnages légendaires. A noter que le rébus est très goûté des Chinois; leur langue monosyllabique en fournit d'innombrables occasions; et ainsi un tableau figurant des fleurs, des fruits, des animaux, symbolisera facilement toute une série de vœux et de souhaits.

I. Porte d'entrée des maisons.

Habituellement la porte d'entrée est surmontée d'un cartouche plus ou moins orné; les sujets les plus ordinaires sont les suivants:

1° Au centre, le caractère Cheou 壽: la longévité; de chaque côté des pivoines (mou-tan-hoa 牡丹花), symboles de richesse.

2° Le caractère Cheou 壽 est flanqué de deux chauves-souris. La chauve-souris (Pien-fou-tse 蝙蝠子) est un présage de bonheur, parceque Fou 蝠 est l'homophone de Fou 福: bonheur.

3° Le bas relief central représente une pivoine, ou la richesse, encadrée de deux caractères Fou 福: bonheur.

4° La pivoine centrale se trouve entre deux poissons. Le poisson dit plus que la richesse: il signifie l'abondance, le superflu, parce que le caractère Yu 魚: poisson, est l'homophone de Yu 餘: superflu. "Soyez un Crésus!" Tel est le souhait.

5° La gravure ou le bas-relief représente un sapin; au pied de l'arbre, un cerf, et sur une branche, une grue.

Le sapin toujours vert est l'emblème de la perpétuité, de la longévité. Le cerf, Lou 鹿, est l'emblème des Lou 祿: dignités. La grue, nommée en langage artistique: Sien ho 仙鶴, la grue immortelle, est l'esprit de la longévité. "Que les dignités et la longévité soient comme le perpétuel apanage de cette famille!"

6° Le bas-relief représente les 8 insignes des 8 Immortels: flûte, sabre, éventail de plumes, panier de pêches, chasse-mouches, gourde, fleur de lotus, plume de phénix (1). En termes

(1) Cf. IIe Partie: Insignes des Immortels.

techniques, ce décor se nomme "Ngan-pa-sien" 暗八仙: Allusion aux huit Immortels; mot-à-mot: les huit Immortels occultes, parce que leurs insignes seuls paraissent aux regards (T).

7° Les pa koa 八卦, le T'ai-ki-t'ou 太極圖 (1).

Voici le décor d'une porte dans le bourg de Fa-hoa 法華 près Zi-ka-wei 徐家滙:

a) Un miroir rectangulaire fixé sur le linteau de la porte.

b) Une planchette cylindrique sur laquelle on a dessiné les pa-koa 八卦.

c) Trois flèches en fer d'une longueur d'environ cinq pouces, et dont la pointe est orientée vers le Sud.

d) Une tête de tigre sculptée au-dessus des trois flèches.

Sens: le miroir Tchao-yao-king 照妖鏡 ou Cherche-diables doit faire découvrir les démons malfaisants.

Les flèches rappellent l'épisode de "Na touo san-t'ai-tse", et sont destinées à mettre en fuite les diablotins nuisibles.

Les pa-koa et la tête de tigre sont des talismans contre les mauvaises influences.

II. La niche.

Dans bon nombre de pays, une niche est ménagée dans la maçonnerie, à l'Est de la porte d'entrée de la maison. Elle est plus ou moins élégante, mais presque toujours elle renferme une petite statuette, ou un bas-relief représentant T'ien-koan 天官, le premier des Trois Principes, c'est-à-dire le Souverain du ciel. Quatre caractères sont gravés au-dessus de cette image: "T'ien-koan se-fou 天官賜福": Que le Souverain céleste accorde le bonheur.

III. Le toit.

Après la notice sur Lou-pan 魯班 (2), il a été fait mention

(1) Cf. Ie Partie: Lecture des talismans.

(2) Cf. IIe Partie: Patron des menuisiers.

de la logette de Wa-tsiang-kiun 瓦將軍, maréchal des tuiles (1); quelques riches aiment à se payer ce pagodin, pour s'assurer la protection de l'esprit des toits. Ce luxe est assez rare. Un décor beaucoup plus commun, c'est le caractère Hi 喜: joie, ou le caractère Cheou 壽: longévité, composés avec des briques et des tuiles artistement taillées et reliées avec du ciment. Ce décor se place au milieu de l'édifice, et forme le couronnement de la dentelure en tuiles qui domine le faîte des maisons chinoises. Les deux extrémités de cette dentelure sont relevées en courbures; deux monstres marins, Ngao 鰲, ou deux têtes de dragons en font la décoration. Ce monstre Ngao est l'esprit aquatique qui tira Koei sing 魁星 du sein des eaux et le porta au ciel (2).

Les pavillons des pagodes, les kiosques des jardins de plaisance, avec leurs toits arrondis, aux pointes gracieusement recourbées, sont devenus légendaires; une grue aux ailes légèrement déployées, ou un phénix, décorent à ravir la pointe de ces cornes élégantes. Ces deux oiseaux sont de bon augure; l'un assure la longévité, l'autre est le symbole d'une ère de paix et de gloire: le phénix n'apparaît qu'aux époques glorieuses de l'histoire.

On trouve encore une riche collection d'ornements symboliques sur les tuiles ouvragées qui forment la bordure inférieure des toits.

IV. Le perron.

Sur la plus haute marche, de chaque côté de la porte d'entrée des maisons riches, on trouve deux pierres artistement taillées et ornées de sculptures en saillie: ces pierres s'apellent Che-touo-tse 石碌子.

Les motifs d'ornementation choisis de préférence sont:

1° Le cerf, Lou 鹿, emblème des dignités.

(1) C'est Hoang Fei-hou 黃飛虎.

(2) Cf. IIe Partie: Koei sing 魁星.

2° La grue. Ho 鶴, emblème de la longévité.

3° Les deux caractères Fou Koei 富 貴: bonheur et richesse.

4° Trois flèches. Un génie donna jadis à Soei Jen-koei 薛仁貴 trois flèches magiques, douées du pouvoir de transpercer les diables. Ceux-ci, voyant l'image des flèches sculptée sur les pierres à l'entrée d'un appartement, n'oseront pas y pénétrer.

5° Ngan pa-sien 暗八仙. Les insignes des huit Immortels, ci-dessus nommés. Ces armes mystérieuses défendront l'habitation contre toutes les mauvaises influences.

6° La chauve-souris, dont le nom fait jeu de mots avec Fou 福: bonheur.

7° Deux lions. Le lion est le défenseur des pagodes, et du Bouddhisme. Çakyamouni en naissant poussa le rugissement du lion; dans une de ses existences antérieures il avait repris vie sous la forme d'un lion.

8° Deux dragons. Le dragon est un animal transcendant. Souvent aussi on lui confie la garde du Tsiu-pao-pen 聚寶盆 ou cassette des trésors, placée aux pieds du dieu de la richesse.

9° Deux chevaux chargés de lingots d'or et d'argent. "Ma touo yuen-pao" 馬駄元寶. Allusion aux bienfaits du dieu de la richesse, qui fait apporter à ses dévots une charge de lingots.

10° "K'i ling song tse" 麒麟送子: la licorne qui apporte des enfants, emblème d'une nombreuse postérité.

11° Une maison à étage et un vivier: sur l'eau on voit un poisson doré. Le sens est: Riche à rouler sur l'or.

12° Le phénix.

13° Des rayons autour d'un œil. Ils symbolisent l'éclat de l'œil du lion, qui garde cette maison.

14° Un éléphant portant sur son dos un vase à fleurs,

où est plantée une immortelle chinoise. Signe de longue vie et de bonheur constant. En plus, le mot "Siang": éléphant, a un homophone signifiant "propice."

15° Les deux superbes pierres sculptées qui se trouvent à l'entrée principale de la pagode Koang-fou-se 廣福寺, à T'ai-hing 泰興, représentent l'une un lion et l'autre un éléphant: deux animaux chers aux bouddhistes, les protecteurs transcendants du Bouddhisme et de la pagode.

V. Pose de la première pierre.

Les païens chinois ont, pour les édifices de quelque importance, une cérémonie qui correspond à la pose de la première pierre. Ils font tailler une pierre de moyenne grandeur, sur laquelle ou grave l'inscription "T'ai-chan-che kan-tang" 泰山石敢當. Une double signification est attachée à cette pierre. C'est d'abord une pierre d'assise, avec le souhait: "Que ce monument repose sur le roi de T'ai-chan"; c'est-à-dire: qu'il demeure stable, que rien ne puisse l'ébranler ni le détériorer. Ensuite cette pierre a une vertu défensive, préservatrice, contre toutes les influences néfastes, et les vexations des malins esprits.

B. Les arcs de triomphe, ou portiques d'honneur.

Les portiques d'honneur élevés à la mémoire des femmes qui ont gardé la viduité après la mort de leur premier mari, et en l'honneur des hommes qui se sont distingués par leur piété filiale, sont, avec les pagodes, à peu près les seuls monuments d'architecture en Chine. Ces ouvrages, nommés P'ai-fang 牌坊 ou P'ai-leou 牌樓, sont construits en pierre; quatre ou six piliers réunis par des architraves ouvrent trois ou cinq baies, et un cartouche surmonté de 3 hallebardes occupe le point culminant. Ces monuments se ressemblent tous; seuls les motifs d'ornementation diffèrent, et encore il suffit d'en examiner attentivement une dizaine pour se convaincre que les graveurs et les sculpteurs suivent presque toujours l'ornière. Dans certains

pays riches, comme le Hoei-tcheou fou 徽州府, on trouve de vraiment belles sculptures, très bien fouillées (1). Les bas-reliefs qui courent le long des architraves et des piliers représentent quelque trait de piété filiale, où d'autre vertu, comme ceux que nous avons cités en étudiant le Confucéisme. Les motifs généraux sont toujours les "cinq bonheurs": les richesses, la longue vie, le bonheur, les dignités, la joie. Tous les emblèmes de ces cinq félicités forment donc le fond de l'ornementation. On y voit par exemple: une chauve-souris tenant une sapèque dans sa bouche, c'est-à-dire: bonheur et richesse; un cerf sous un sapin: dignités à demeure dans la famille; le phénix regardant le soleil: présage de gloire; la licorne portant un enfant: présage d'une nombreuse postérité. Les sujets les plus communs sont: 1° deux lions et deux dragons sur les architraves; 2° les insignes des huit Immortels; 3° Houo Ho 和合; 4° deux dragons se jouant avec une perle précieuse; 5° Le dieu du bonheur et un cerf (bonheur et dignités); 6° Une chauve-souris et un cerf (même signification); 7° deux phénix contemplant le soleil; 8° un cerf au pied d'un sapin (dignités et longévité.)

C. Les monuments funèbres.

Sur les portiques élevés devant la tombe, on trouve quelquefois la fleur de lotus: c'est une allusion au paradis d'Amida, où le mort renaît d'une fleur de lotus. Parfois le nom même "Ngo-mi-touo-fou" 阿彌陀佛 est gravé sur la pierre. Le reste ne sort guère du commun; on trouve le cerf, les grues, le sapin, la branche de bambou, l'immortelle chinoise, Wan-nien-ts'ing 萬年青, pour symboliser la longévité. Le coq annonce la chance, parce que son nom Ki 鷄 a le même son que Ki 吉, heureux présage. Tous les fruits à pépins: la grenade, le nénuphar, la courge,

(1) On pourra voir la belle collection de photographies et l'intéressante étude du R. P. Hermand sur ce sujet artistique, dans les Relations de Chine, années 1913 et 1914.

symboles d'une postérité nombreuse, et ceux dont le nom est d'heureux augure : la châtaigne, Li tse 栗子, qui se prononce comme Li tse 立子 : fonder une famille ; la jujube, Tsao tse 棗子, qui par jeu de mot signifie : "Vite un fils" (Tsao tse 早子) ; tous ces fruits servent d'ornement le plus ordinaire à ces monuments funèbres. Ne sont-ce pas en effet les nouveaux-nés qui comblent les vides creusés par la mort ?

Devant la tombe d'un riche, on dispose deux rangées d'animaux en pierre sculptée. Les tombeaux des empereurs ont souvent été décrits ; je me borne à rappeler la coutume des riches. On voit donc pour l'ordinaire en avant de la tombe :

1° Des statues de pierre, figurant les officiers, les servants du défunt.

2° Deux ou quatre tortues. La tortue vit très vieille ; c'est l'emblème de la longévité.

3° Deux chevaux sellés et harnachés ; ils symbolisent la réussite aux examens pour les descendants du mort. Le premier académicien est toujours représenté à cheval, pour faire ses visites après son admission.

4° Deux chèvres, 羊. C'est l'homophone de Yang 陽, principe masculin : dans la famille du mort il y aura toujours des descendants masculins ; elle ne sera pas éteinte. Les chèvres de pierre devant les tombeaux remontent à King-ti, des premiers Han (156-141 av. J.-C.) Sieou-yang-wong 修羊公, tao che de Wei, médita 60 ans couché sur une pierre. Après sa mort, au palais impérial, dans son alcôve, on trouva une chèvre de pierre. King-ti lui fit bâtir un temple, parce qu'elle portait une inscription gravée sur son flanc : "Moi présente, l'empereur vivra." Un jour elle disparut et l'empereur King-ti mourut. (Chen-sien-tong-kien, K. VIII, art. I, p. 2, 3.)

5° Plus rarement deux éléphants. Cet animal est la monture de Bouddha s'incarnant en ce monde. C'est un acte de foi au Bouddhisme.

Sur l'écusson qui orne la tête du cercueil, il est d'usage de dessiner la figure appelée Ou-fou-pan-cheou 五蝠盤壽: cinq chauves-souris en bordure autour du caractère Cheou 壽: longévité. Le même caractère Cheou 壽 est aussi quelquefois entouré par des Jou-i 如意: "au gré des désirs", en bordure. On se contente souvent d'écrire simplement le caractère Fou 福: bonheur, ou Hi 喜: joie.

Le stoupâ d'un bonze, à T'ai-hing 泰興

Ce stoupâ est orné de bas-reliefs représentant:

a) Les quatre plantes mei, lan, tchou, k'iu 梅蘭竹菊, c'est-à-dire: le "la-mei 臘梅" (chimonanthe odorant), l'orchis, le bambou et le chrysanthème.

b) Les caractéristiques des Huit Immortels (T).

c) Le livre de prières bouddhiques et un brûle-encens.

D. Les tours de pagodes.

C'est là surtout qu'on retrouve tous les emblèmes bouddhiques.

1° Les huit joyaux.

2° Les dragons enroulés autour des colonnes.

3° Les treillis des balustrades sont composés en grande partie de caractères superstitieux et symboliques: Hi 喜 joie, Cheou 壽 longévité, Fou 福 bonheur.

4° Le swastika et le Jou-i 如意 alterné sont utilisés en bordure avec le plus grand succès artistique.

5° Des tiges de sésame, garnies de leurs cosses. Ces cosses figurent les degrés d'une échelle, et servent aux habitants de l'autre monde à monter au ciel et à en descendre. C'est ainsi que les païens disposent une tige de sésame au-dessus de la porte, à la naissance du toit, pour servir d'échelle au dieu du foyer, quand il monte au ciel, le 23 de la XIIe lune, au soir.

On trouvera les plus beaux spécimens de tours bouddhiques dans l'ouvrage: Collection of China's pagodas, achieved

by the Siccawei Catholic Mission Technical School to the World's Panama Pacific Exposition 1915.

La collection des maquettes a été achetée par le Musée de Washington.

E. Les balustrades en pierre.

Voici les sujets de décoration étudiés sur la balustrade monumentale qui entoure la pièce d'eau en avant du temple de Confucius à T'ai-hing hien 泰興縣. Tous ces motifs sont des bas-reliefs sculptés sur pierre.

1° Ngan-pa-sien 暗八仙: les caractéristiques des Huit Immortels.

2° Ki-ling tchao-yang 麒麟朝陽: la licorne qui contemple le soleil.

3° Fou koei yeou-yu 富貴有餘: "Bonheur et richesse surabondants". Un poisson dans un vase rempli d'eau: jeu de mots entre Yu 魚, poisson, et Yu 餘, superflu.

4° Li-yu tiao long-men 鯉魚跳龍門: la carpe remontant les rapides: symbole des grades littéraires et des succès aux concours universitaires.

5° Un cheval blanc: c'est le cheval de Wen-tchang 文昌, le dieu de la littérature.

6° Bouddha montant un éléphant blanc.

7° Un brûle-parfums: porte-bonheur.

8° Un fruit nommé: main de Bouddha.

9° Les fleurs: la-mei 臘梅, orchis, chrysanthème et une tige de bambou (Longévité et bonheur.)

10° Un cerf au pied d'un sapin. (Dignités et longue vie).

11° Les huit trigrammes entourant le symbole du In et du Yang. Ce motif se trouve juste en face de la grande porte d'entrée du temple; c'est un porte-bonheur et en même temps un écarte-malheur: "pi sié".

ARTICLE III.

Le Bouddhisme dans l'ameublement.

I. Le lit.

Le lit chinois comporte trois parties principales plus ornées; ce sont les deux panneaux entre les montants, et la frise. Cette dernière surtout est l'objet d'une toute spéciale attention. Elle se divise d'ordinaire en trois petits caissons, décorés de sculptures, ou ciselés à jour.

Voici les sujets ordinairement représentés:

1° La licorne qui apporte un enfant.

2° Des pivoines, emblème de richesse.

3° Deux poissons, gage d'une grande fortune.

4° La cassette aux trésors, Tsiu-pao-pen 聚寶盆.

5° Houo Ho 和合, présage de concorde entre les époux, parce que ces deux bonzes sont inséparables.

6° Les Huit Immortels passant la mer (T).

Les panneaux de côté sont bien souvent ornés de vases à fleurs, contenant des branches de bambou, des branches de grenadier chargées de fruits. des nénuphars, des branches de pêcher portant des fruits, des pivoines, etc.

La branche de bambou symbolise la perpétuité de l'union et du bonheur des époux.

La grenade et le nénuphar avec leurs multiples pépins signifient que les époux auront une nombreuse postérité. La pêche est le symbole de la longévité, et la pivoine est gage de richesse (1).

(1) La pivoine est aussi le symbole d'une belle femme. Cf. 1e Partie : Liu Tong-pin 呂洞賓 et la pivoine.

Les familles plus aisées couvrent la frise avec des broderies sur soie, où sont figurés les 8 fruits et les 9 plantes de bon augure, symbolisant les cinq bonheurs: la fleur La-mei 臘梅, qui fleurit en hiver; le chrysanthème, que les premiers froids n'arrivent pas à faner; la fleur du cannellier, Koei-hoa 桂花, dont le nom Koei 桂 est l'homophone de Koei 貴, noble; la pivoine, fleur de la richesse; le Hai tang hoa 海棠花, qui ouvre ses fleurs aux premiers jour du printemps; la fleur du pêcher, emblème de longue vie; l'orchis, dont le suave parfum figure une bonne renommée; la fleur de lotus, du paradis d'Amida; enfin la fleur du grenadier, qui symbolise la descendance. — Les huit fruits sont: la grenade, le raisin, le melon, la nèfle du Japon, l'abricot, la pêche, les cerises, et la main de Bouddha.

Les quatre premiers symbolisent la naissance de nombreux enfants, parce qu'ils ont beaucoup de pépins, Tse 子, qui signifie aussi: enfant. L'abricot, Hing 杏, est l'homophone de Hing 興: joyeux, prospère. La pêche est le fruit de l'immortalité servi au banquet des Immortels. La cerise, Ing-t'ao 櫻桃, a la même consonnance que In t'ao 引道: indiquer la voie, (sous-entendu: des richesses et des dignités). Le fruit nommé "main de Bouddha" est un gage de la protection de Bouddha.

Outre ces significations spéciales, les huit fruits sont comme le gage de l'abondance des biens de la terre, et les neuf fleurs symbolisent le luxe et les joies mondaines. Ces ornements brodés sur soie portent le nom générique de Tchoang-yen-tse 妝顏子; des magasins spéciaux font ce commerce dans les grandes villes. Des dessinateurs sont occupés à peindre les modèles, et des ouvrières exécutent le travail, qui est un composé de broderie et d'application. La ville de Jou-kao 如皋, au Kiang-sou 江蘇, a la réputation de fournir les ouvrages les plus soignés dans ce genre; c'est de là en partie que viennent les beaux échantillons qu'on trouve dans les magasins de Chang-hai 上海.

II. La natte.

En tressant la natte du lit, les ouvriers emploient des tiges de diverses couleurs et exécutent au milieu le dessin d'une pivoine; ces nattes portent bonheur et sont un gage de richesse.

III. Les chaises.

Le médaillon du dossier est une sorte d'écusson orné de figures symboliques. En voici quelques-unes.

1° L'ornement central est un caractère Cheou 壽, longévité, artistement sculpté; tout autour voltigent 5 chauves-souris: les cinq sortes de bonheur.

2° Le caractère central est le même, seulement il n'y a que deux chauves-souris. Cette double chauve-souris se nomme Choang-fou 雙 福: bonheur double.

3° La décoration centrale est une pivoine, gage de richesse.

4° L'écusson central est ciselé à jour; en haut voltige une chauve-souris, le caractère Cheou 壽 se détache au milieu du médaillon, et deux pêches forment la décoration du bas.

5° Deux Jou-i 如 意 sont ciselés en relief au centre de l'écusson: "Que tout prospère à votre gré!"

6° Divers emblèmes peuvent être sculptés à la place du "Cheou": on trouve aussi une des formes variées de Fou, bonheur; Lou, dignités; Tch'oen, printemps, etc.

IV. Le "Men-lien-tse 門 簾 子".

On appelle de ce nom le grand rideau qui tient lieu de porte aux chambres intérieures, ouvrant sur le parloir central.

Ces rideaux-portes sont plus ou moins richement décorés; mais aux grandes dates de la vie, par exemple au moment du mariage ou d'une grande fête de famille, des ornements spéciaux, souvent en papier, plus rarement en broderies sur soie, sont appliqués sur ces portes flottantes.

Pour les noces, par exemple :

1° Le cartouche central représente les deux principes In 陰, Yang 陽, féminin et masculin, entourés des 8 trigrammes de Fou-hi 伏羲.

2° Le médaillon reste comme ci-dessus, mais on ajoute de chaque côté deux poissons en papier doré : Yu 魚, poisson, homophone de Yu 餘, superflu : c'est un souhait de richesse.

3° Sur cet écusson sont peintes ou brodées les images des Huit Immortels (T).

4° Des pivoines encadrent l'écusson représentant les deux principes masculin et féminin Yang 陽 et In 陰. Les descendants seront riches.

5° Au centre, les images ou les symboles allégoriques des trois esprits Fou 福, Lou 祿, Cheou 壽.

Ces trois caractères sont du reste écrits au-dessus de l'image. De chaque côté, deux poissons. Le sens est donc : bonheur, dignités, longue vie et richesses immenses.

6° L'image centrale est celle de Houo Ho 和合, et deux pêches sont dessinées dans les côtés ; le sens est : concorde éternelle.

7° Le médaillon central porte l'image de la licorne montée par un enfant, et il est flanqué de deux gâteaux de riz gluant, nommés Tsong-tse 糉子. Les gâteaux de riz sont une offrande aux ancêtres, et la licorne fait cadeau d'un enfant mâle aux nouveaux mariés.

8° Un couple de canards, se jouant à la surface d'un étang couvert de fleurs de lotus, rappellent la fidélité conjugale recommandée par l'Amidisme.

V. Le cadenas de cuivre des jeunes mariés.

Comme cadeau de noces, la jeune mariée reçoit une armoire, ou du moins, si le fiancé est pauvre, une malle. Ces

meubles sont peints en vermillon, et un cadenas de cuivre sert de fermeture. Sur ce cadenas on a gravé un des trois souhaits suivants :

1° Cheou pi Nan chan 壽比南山.

"Que votre vieillesse se prolonge à l'instar de la Montagne du Sud." Le Mont sacré du Sud est célèbre par sa couronne de sapins verts : le sapin est le symbole de la longévité.

2° Fou jou Tong hai 福如東海.

"Soyez heureux comme les Immortels de la Mer de l'Est." Dans la Mer de l'Est se trouve l'île fortunée des Immortels (T).

3° Ou tse teng k'o 五子登科.

"Que vos cinq fils soient tous des candidats heureux aux examens universitaires."

VI. Les lanternes.

Les lanternes jouent un rôle important dans l'art décoratif chinois. Pas de fête, pas de décoration sans lanternes : les parloirs, les salons sont tous ornés de lanternes, des formes les plus diverses, et très gracieuses souvent, car les Chinois sont fort ingénieux dans cette partie. Les unes sont en verres peints, ou en corne ornée de gravures ; les autres sont en perles avec médaillons de verres peints ; d'autres sont en gaze très-fine sur laquelle des peintres spéciaux ont représenté en couleurs très vives toutes les scènes de la mythologie. La ville de Ou-wei-tcheou 無爲州, au Ngan-hoei, est célèbre entre toutes pour ses superbes lanternes en gaze peinte. Impossible d'énumérer tous les sujets représentés ; il suffit de dire que l'histoire des Trois Royaumes, les comédies célèbres, et toutes les croyances superstitieuses populaires, fournissent les thèmes exploités par ces peintres. Le lion et la licorne, le phénix et la grue, le poisson et le dragon, le bambou et le sapin, la pivoine et le chrysanthème, la pêche et la grenade, se mêlent aux images des divinités du Bouddhisme ou du Taoïsme, Bouddhas ou Immortels. Le tout

est agrémenté de maints caractères, v. g.: Teou 斗, allusion à la divinité stellaire K'oei-sing 魁星; Fou 福, le bonheur, etc. C'est un champ illimité pour la propagande des idées superstitieuses.

VII. Les crochets de moustiquaire.

Les deux grands crochets de cuivre ou de corne qui servent à relever les deux côtés de la moustiquaire pendant la journée, sont ornés de signes symboliques.

1° La cassette aux trésors, Tsiu-pao-pen 聚寶盆.

2° Les deux poissons, emblèmes de richesse.

3° La pivoine, symbole de richesse.

4° Le caractère nommé Choang-hi 雙喜 (囍), double joie, parce qu'il est composé de deux caractères Hi 喜, joie, juxtaposés.

VIII. Les chandeliers.

Les ornements communément adoptés pour les chandeliers de cuivre ou d'étain sont les deux caractères Cheou 壽, longévité, et Hi 喜, joie. Ces caractères sont tantôt gravés, tantôt sculptés en relief, tantôt ciselés à jour dans le montant du chandelier.

Sur les chandelles rouges on colle une image du dieu de la longévité, ou bien on dessine une pivoine; on y voit encore écrit le caractère Hi 喜.

IX. Le brûle-parfums.

Le brûle-encens, que chaque famille païenne place au pied de l'image superstitieuse honorée dans la pièce principale de l'habitation, est d'ordinaire décoré de la façon suivante.

1° Les deux caractères Fou Koei 富貴, richesses et honneurs, sont gravés ou sculptés sur la partie médiane du brûle-encens.

2° Le caractère Fou 福 occupe seul le centre.

3° Une sorte de médaillon central représente le In 陰 et le Yang 陽, entourés des 8 trigrammes ou Pa koa 八卦.

4° Les deux caractères Fou 福, bonheur, et Cheou 壽, longévité.

Sur les grands brûle-encens des pagodes, on voit des bordures composées du swastika, caractéristique imprimée sur la poitrine des Bouddhas, et qui signifie aussi Wan 萬, dix-mille: dix-mille bonheurs. Des inscriptions bouddhiques complètent l'ornementation.

X. Le "Tchong-t'ang" 中堂.

On appelle ainsi la grande image qui occupe la place d'honneur dans la principale pièce des habitations. Sur cette grande image sont dessinés les dieux ou génies particulièrement vénérés par la famille, et qui sont constitués protecteurs et patrons de la demeure. Le plus souvent, c'est l'image même du Bouddha ou du dieu. Le sujet du tableau est un de ceux que nous avons étudiés dans les Ie et IIe Partie de cet ouvrage.

D'autres fois, c'est une allusion à une divinité, ou à un des cinq bonheurs. Ex. :

a) Aux rapides de Long-men 龍門, une carpe remonte la chute d'eau: Li-yu t'iao Long-men 鯉魚跳龍門. C'est un gage de succès aux examens.

b) Un cerf au pied d'un sapin, et une chauve-souris voltigeant autour de l'arbre (T). Fou lou cheou san sing 福祿壽三星. Allusion aux trois esprits du bonheur, des dignités, de la longévité.

c) Une femme avec 5 enfants, qui tiennent en main une fleur de lotus 蓮, un instrument de musique nommé Cheng 笙, et une fleur de cannellier, Koei hoa 桂花. Quatre caractères

forment l'exergue du tableau: Lien cheng koei tse 蓮笙桂子. Ces quatre caractères ont le même son que Lien-cheng-koei-tse 連生貴子, c'est-à-dire: "Soyez mère de cinq enfants distingués", mot-à-mot: Sans interruption enfantez (ces cinq) nobles enfants. — En général, les Chinois estiment beaucoup ces tableaux symboliques.

XI. Les inscriptions.

Les appartements sont ornés d'inscriptions horizontales nommées Pien 匾, et d'inscriptions verticales, toujours en nombre pair, et appelées Toei-tse 對子.

Le cadre de ces inscriptions est souvent très artistement décoré. La figure du dragon se prête merveilleusement à l'ornementation de ces bordures. La double sapèque découpée, le swastika, les caractères Hi 喜, Cheou 壽, Fou 福, entremêlés avec des pivoines, des chrysanthèmes et des Jou-i 如意, décorent ces encadrements avec beaucoup de grâce et de variété.

Les caractères de ces inscriptions font presque toujours allusion aux croyances païennes. En outre des caractères, il y a sur les Toei-tse 對子 des paysages ou des scènes mythologiques, et les sujets sont, neuf fois sur dix, tirés du Bouddhisme, du Taoïsme, ou du Confucéisme.

XII. Les cloches de pagode.

Les cloches sont surtout ornées d'inscriptions rappelant le nom du donateur, le motif de l'offrande, et la louange de la religion bouddhique. Exemple: Inscription gravée sur la cloche du Koan-ti-miao 關帝廟, de Jou-kao hien 如皐縣:

Fong-tiao yu-choen 風調雨順, Ou-kou fong-teng 五穀豐登: Qu'une sage distribution des vents et des pluies amène l'abondance des céréales.

Fa-luen tchang-tchoan 法輪常轉, Kouo-t'ai min-ngan 國泰民安: La diffusion de la loi bouddique assure la prospérité de l'Etat et la paix le parmi le peuple.

ARTICLE IV.

Le Bouddhisme dans la poterie.

I. Les vases à fleurs.

Les artistes chargés de décorer les ouvrages de porcelaine et en général tous les vases à fleurs, s'inspirent principalement des sources suivantes:

1° *Les caractères* pour exprimer les cinq bonheurs: Fou, Lou, Cheou, Tsai, Hi 福 祿 壽 財 喜: bonheur, dignités, longévité, richesse, joie.

2° *Le symbolisme des fleurs, des plantes et des fruits.*

3° *Le symbolisme des oiseaux,* par exemple: la pie, Hi tsio 喜 鵲, est l'emblème de la joie, Hi 喜; le coq, Ki 鷄, est un présage de bonheur (Ki, 吉 faste); la grue, l'image de la longévité; le paon, l'emblème des dignités,

4° *Le symbolisme des poissons.*

Les rapides de Long-men 龍 門, la carpe-dragon; des poissons dans un vase rempli d'eau: la surabondance des biens.

5° *Le symbolisme des animaux*: le lion, protecteur du Bouddhisme; le tigre, monture de Hiuen-tan-p'ou-sa 玄 壇 菩 薩, dieu de la richesse; le dragon, gardien de la cassette des trésors; le cerf, symbole des dignités.

6° *Le symbolisme des Ts'i-pao* 七 寶: les Sept Trésors bouddhiques, ou les Sept Joyaux du Çakravartin. Ce sont:

a) La roue, symbole de la prédication bouddhique et de la métempsycose.

b) Yu-niu 玉 女, symbole des concubines.

c) Ma 馬, le cheval: dignité et richesse.

d) Siang 象, l'éléphant: monture de Bouddha s'incarnant en ce monde.

e) Tchou tsang chen 主藏神, l'esprit gardien des trésors.

f) Ministre de la Guerre, commandant des armées.

g) Jou-i tchou 如意珠, perles précieuses, bijoux divins, qui reflètent leurs rayons sur tous les objets environnants: symbole du Bouddhisme éclairant le monde.

Cf. Bulletin de l'Ecole Française d'Extr. Or., T. XXI, N° 1, p. 382. Musée de Hanoï. 6142. D. Les 7 Joyaux du Çakravartin. (Photographie).

7° *Le symbolisme des Ngan pa sien* 暗八仙: les huit articles magiques dont se servent les huit Immortels, pour opérer des prodiges. Ces huit caractérisques ont été énumérées plus haut (T).

8° *Scènes mythologiques.* Ce sont certains faits et gestes des Bouddhas ou des dieux de l'Olympe chinois; p. ex.: la visite annuelle de la Tisserande au Bouvier, et le pont jeté sur la voie lactée (Cf. La Tisserande, IIe Partie.); — le festin des Bouddhas et des Immortels dans le palais de la déesse Si-wang-mou 西王母.

9° *Traits plus ou moins historiques* de la vie de personnages célèbres, renfermant une leçon morale, une exhortation à pratiquer telle ou telle vertu. Par exemple, des traits de piété filiale, de sincérité, de justice etc...

Les artistes aiment à peindre sur leurs vases à fleurs le tableau de Kouo Tse-i chang tchao 郭子儀上朝: Kouo Tse-i conduisant son fils à la cour impériale; — les noces d'or de Kouo Tse-i 郭子儀, etc...

10° *Allusions.*

Un oiseau à *tête blanche,* Pé-t'eou-niao 白頭鳥, repose sur la tige fleurie d'une pivoine; l'exergue du tableau est: Fou-koei-cheou-k'ao 富貴壽考, richesse et longue vie. Les Chinois, en lisant cette devise, ajoutent: "Tao pé-t'eou" 到白頭: "jusqu'au temps de la tête blanchie."

Très souvent les beaux vases de porcelaine exposés dans les salons sont décorés de l'image du paon : c'est que le caractère tsio 雀 qui fait partie du nom chinois du paon, K'ong tsio 孔雀, a la même consonnance que Tsio 爵, dignité.

11° *Autres symbolismes, divers jeux de mots.*

Le Tchan, crapaud à trois pattes, animal consacré à la lune, dans laquelle fleurit le cannellier pendant la saison d'automne, époque des examens de licence. C'est un souhait : Puissez-vous être licencié !

Le nénuphar et la boîte entre les mains des deux génies Houo Ho 和 合.

C'est un jeu de mots entre Ho 荷, nénuphar, et Houo 和, concorde ; entre Ho 盒, boîte, et Ho 合, union. "Parfaite concorde."

La main de Bouddha : Fou-cheou 佛 手. Mêmes sons que Fou 福, bonheur, et Cheou 壽, longévité.

La robe verte. Le mot vert, Lou 綠, se prononce comme Lou 祿, émoluments des fonctionnaires de l'Etat ; donc symbole de dignités.

Le chat, Mao 猫, se prononce comme Mao 耄, âge de 90 ans.

Le papillon, Tié 蝶, se prononce comme Tié 耋, âge de 70 à 80 ans.

Hi 蟢, l'araignée, se prononce comme Hi 喜, la joie.

Une hallebarde, une pierre sonore avec un sceptre : Ki 戟, hallebarde ; K'ing 磬, pierre sonore ; Jou-i 如 意, sceptre. Ces quatre caractères se prononcent comme les 4 suivants : Ki-k'ing jou-i 吉 慶 如 意 "Bonne chance, bonne fortune à vos souhaits."

Les champignons : Tche 芝. Ce caractère est celui qui s'emploie pour désigner l'herbe conférant l'immortalité : Ling-tche-tsao 靈 芝 草, et par conséquent il symbolise la longévité.

Le narcisse, Choei-sien, se prononce et s'écrit 水 仙 : l'Immortel de l'eau ; donc il symbolise la longévité.

Les motifs de décoration tirés de la flore se rattachent surtout à deux sections principales: aux fleurs des Quatre Saisons, et aux fleurs des Douze Mois.

1° *Fleurs des Quatre Saisons.*

Hiver et longévité sont symbolisés par la fleur "La-mei-hoa" (chimonanthus fragrans). Elle s'ouvre sur les branches de l'arbuste avant la pousse des feuilles, à la XIIe lune.

Eté et fécondité sont symbolisés par le lotus. La tête du lotus laisse entrevoir ses pépins, Tse 子, nom qui signifie aussi "enfant".

Automne et vigueur de la vieillesse ont pour emblème le chrysanthème, qui brave les premiers froids.

Printemps et richesse ont pour emblème la pivoine.

2° *Fleurs des Douze Mois.*

A Shang-hai, dans le quartier S. E. de la ville, on voit les statues des 12 dieux des fleurs des Douze Mois. Les jardiniers et les fleuristes vont honorer chacun d'eux pendant le mois qui lui est consacré. Ils mettent dans la main du dieu la fleur qui est sa caractéristique; souvent aussi ils en plantent une tige dans le jardinet devant la pagode.

Les calendriers chinois illustrés représentent parfois les douze esprits des fleurs.

Voici une liste de fleurs des Douze Mois (calendrier solaire) avec leurs significations symboliques.

Janvier. "La-mei-hoa", chimonanthe odorant: longévité.

Février. Fleur de pêcher: immortalité.

Mars. Pivoine: richesse.

Avril. Fleur de cerisier, "Ing-t'ao": jeu de mots avec "In tao", guider sur la voie (des richesses.)

Mai. Fleur de magnolia: bonne renommée.

Juin. Fleur de grenadier : fécondité.

Juillet. Lotus : fleur du Paradis d'Amida ; — nombreuse descendance.

Août. "Hai-t'ang-hoa", pirus spectabilis, rouge : emblème des réjouissances du mariage.

Septembre. Fleur de cannellier, "Koei". Jeu de mots avec "Koei", dignités.

Octobre. Chrysanthème : longévité.

Novembre. "Tche tse hoa", gardenia : bonne réputation.

Décembre. Pavot : fécondité.

II. Les bols.

La décoration des bols est stéréotypée ; depuis des siècles on suit toujours à peu près la même méthode, et les motifs ornementaux ont fini par donner leur nom aux divers genres de bols.

En entrant dans un magasin on peut demander :

1° Des Cheou-tse wan 壽字碗 : des bols marqués du caractère Cheou 壽, longévité.

2° Des bols Ngan-pa-sien kouo hai 暗八仙過海 : les huit Immortels voguant sur la mer (T).

3° Des bols Tchang-ming fou-koei 長命富貴 : Longue vie, bonheur et honneurs.

4° Des bois I-p'in fou-koei 一品富貴 : Bonheur et dignités de premier ordre. Deux pivoines sont intercalées entre ces caractères.

Ces deux dernières variétés de bols servent surtout à offrir des présents. On emploie aussi pour le même usage des bols où sont représentées les fleurs des quatre saisons, présage de bonheur et de joie pour l'année entière.

5° Des bols à l'effigie de Houo Ho 和合, deux bonzes ou deux Immortels. (Cf. notice, IIe Partie.)

6° Des bols Fou-lou-cheou san sing 福祿壽三星: les trois félicités: bonheur, dignités, longévité (T).

7° Des bols Choang-hi 雙喜 (囍): double joie.

8° Des bols Ki-ling song tse 麒麟送子: la licorne apportant un enfant.

9° Des bols décorés d'un vase contenant une pivoine, la fleur de la richesse, et d'une table à thé portant un éventail et une plume de paon, deux insignes des mandarins d'autrefois. De plus, Tsio 雀, de K'ong-tsio, paon, est l'homophone de Tsio 爵, dignité.

10° Des bols Yu ts'iao keng tou 漁樵耕讀 ou des quatre classes de la société: pêcheur, bûcheron, cultivateur et lettré. Ce quatre patrons des 4 classes d'hommes sont honorés.

11° Des bols Tchoang-yuen ki-ti 狀元及第, ou du premier académicien.

III. Les assiettes.

1° Le genre d'assiette appelé Ou-fou pan-cheou 五蝠盤壽 est très commun. Cinq chauves souris forment bordure autour du caractère central Cheou 壽, longévité. Ce genre se subdivise en plusieurs espèces, suivant le nombre des chauves-souris: 2, 4, 5 ou 6, d'après la dimension de l'assiette.

2° Un grand poisson est peint au fond de l'assiette: signe d'opulence.

3° Une pêche centrale, et 3 autres en bordure, intercalées entre six chauves-souris: symbole de bonheur et de longue vie.

4° Des feuilles et des fleurs de nénuphar entremêlées à des plantes aquatiques.

5° Les neuf fleurs ou les huit fruits décorent les grandes assiettes de luxe.

6° Des branches de cyprès entrelacées.

La branche de cyprès, en chinois Pé tche 柏 枝, se prononce dans beaucoup de pays comme Pé tse 百 子, cent enfants: "Bon appétit! Ayez cent enfants!"

IV. Les plats.

Le grand plat ressemblant assez à une soupière, et nommé Fan yu 飯 盂, dans lequel on renferme le riz destiné au repas, est très souvent décoré d'une image de la licorne apportant un enfant. D'autres fois on y voit: l'image de T'ien koan 天 官, le premier des Trois Principes; — des tiges de bambou et des feuilles d'immortelle chinoise; — Lieou-hai 劉 海 pêchant son crapaud à trois pattes, appelé Kin tchan 金 蟾, le crapaud d'or (T); — le vieillard, patron de la longévité, avec son crâne dénudé et sa gourde aux pilules de longue vie (T).

V. Les crachoirs.

Le Chinois éprouve sans cesse le besoin de cracher; aussi dans les parloirs, dans les chambres, des vases spéciaux sont préparés pour servir de crachoirs.

Le sujet le plus communément dessiné sur ces vases est celui des quatre patrons de la vieillesse, "Se Lao" 四 老: barbe blanche, appuyés sur leurs bâtons de vieillesse, souriants. Tout autour de l'orifice du vase, de vertes feuilles de bambou, de petits rameaux de Tong tsing 冬 青, arbre à feuilles persistantes, rappellent l'idée de longévité.

VI. Les porte-pinceaux.

Les lettrés ont sur leur table de travail des vases de porcelaine, dans lesquels ils déposent leurs pinceaux (1). Multiples sont les décorations de ces petits tubes de luxe.

(1) En chinois Pi-t'ong-tse 筆 桶 子.

1° Le fourreau du sabre magique de Liu Tong-pin 呂洞賓, patron des lettrés.

2° L'éventail et la plume de paon, caractéristiques des dignitaires.

3° Le premier académicien, montant un cheval splendidement harnaché, et faisant ses premières visites après l'obtention de son grade.

4° Une belle fleur de pivoine dans un vase posé sur une table à thé.

5° Des dragons enroulés autour du vase, sur lequel est écrit le caractère Fou 富, bonheur.

6° Le paon et la pivoine : dignités et richesses.

VII. Les fioles de porcelaine.

Ces petites fioles de porcelaine qu'on trouve à acheter sur les rues des villes chinoises ont pour décoration :

1° Les trigrammes appelés pa-koa 八卦. — Ils servent dans la divination, pour reconnaître le genre de maladie ; et dans ces fioles on conserve souvent des pilules ou d'autres médicaments destinés à prolonger la vie.

2° La caractère Cheou 壽.

3° Les deux principes In 陰 et Yang 陽 ; de l'équilibre de ces deux principes passif et actif résulte le bienfait de la parfaite santé.

4° L'Immortel T'ié-koai Li 鐵拐李, et sa gourde contenant les pilules d'immortalité.

5° Le chrysanthème, ou la fleur La-mei 臘梅, ou encore des branches de bambou.

VIII. Les théières et pots à vin.

Les artistes ont imaginé de mouler les théières et plusieurs autres pièces de poterie, en formes symboliques.

1° On trouve des théières en forme de "Cheng", instrument de musique chinois. Ce caractère 笙 a la même prononciation que Cheng 陞, monter (en dignité).

2° D'autres affectent la forme d'une grenade, emblème de la fécondité.

3° Des dragons enroulés autour du vase servent d'anses à la théière, et leur gueule entr'ouverte lui sert de bec.

4° Des lions bouddhiques et la roue de la doctrine ornent aussi les théières.

5° On en trouve en forme de poisson, de tête de carpe.

6° D'autres sont très ingénieusement moulées de manière à figurer le caractère Cheou ou le caractère Fou (1).

ARTICLE V.

Le Bouddhisme dans les vêtements.

A. Toilette des enfants.

I. Le chapeau.

Le bonnet des petits enfants est orné de statuettes et d'emblèmes superstitieux.

1° Statuettes de Mi-lei-fou 彌勒佛 ou Maitreya.

2° Statuettes des esprits Fou Lou Cheou san sing 福祿壽三星, bonheur, dignités, longue vie (T).

3° Statuettes des Huit Immortels (T).

4° Caractère Fou 福, bonheur.

Ces statuettes ou médaillons sont presque toujours en argent, et se placent au-dessus du front, en avant du bonnet.

(1) On trouvera ces formes artistiques dans l'ouvrage Chinese Art, Bushell, fig. 48, 49.

Les côtés du bonnet sont ornés de diverses séries de caractères.

1° Tch'ang ming 長命, Fou koei 富貴: Longue vie et richesse.

2° Kin yu 金玉, Man t'ang 滿堂: De l'or et du jade à pleine maison.

3° Koan cha 關煞 K'ai t'ong 開通: La douane du revenant est ouverte.

Chaque fois que le nombre des années est terminé par 9, p. ex. à 9 ans, 19 ans, 29 ans, 39 ans, etc., il faut passer la douane du revenant. L'enfant qui a porté sur son bonnet les quatre caractères Koan-cha k'ai-t'ong 關煞開通, la passera sans difficulté et ne mourra point.

Les quatre caractères des trois séries précédentes sont en argent repoussé, et ajustés de chaque côté du bonnet, les deux premiers à gauche et les deux autres à droite.

Sur l'arrière du bonnet est ajustée une petite sonnette en argent, affectant la figure d'une pêche, fruit de la longévité. Bien d'autres emblèmes peuvent la remplacer suivant les goûts. Par exemple:

1° Le caractère Cheou; 2° le poisson; 3° la pivoine; 4° des branches de bambou; 5° le chrysanthème; 6° la pastèque, ou melon d'eau; 7° la grenade.

Tous ces ornements se vendent chez les bijoutiers, et sont en argent avec alliage de cuivre.

Voici encore une nouvelle série de motifs décoratifs que j'ai trouvée chez les bijoutiers chinois.

Pour le médaillon du milieu, au-dessus du front:

1° Une tête de tigre. 2° Les huit trigrammes entourant le symbole du In-Yang 陰陽. 3° Le caractère Fou 福, bonheur, surmonté du dieu de la longévité et d'un cerf. 4° Le dieu du bonheur.

De chaque côté du bonnet, au-dessus des oreilles:

1° Six ou huit images de Maitreya (Trois ou quatre de chaque côté). 2° Les huit Immortels, quatre de chaque côté (T). 3° Des caractères en argent repoussé, deux de chaque côté; les sentences le plus à la mode sont:

a) Fou jou tong hai 福如東海: (T) Autant de bonheur que d'eau dans la mer de l'Est. (Dans cette mer se trouve l'île fortunée des Immortels.)

b) Tch'ang ming fou koei 長命富貴: Longévité et richesse.

c) Fou cheou choang ts'iuen 福壽雙全: Bonheur et longévité également parfaits.

d) Fou tse t'ien chen 福自天申: Tout bonheur vient du ciel.

e) Tsong ming ling li 聰明伶俐: Intelligence et perspicacité. (Pour enfants de lettrés.)

f) Lou cheou tsai hi 祿壽財喜: Dignités, longévité, richesses, joie.

Sur l'arrière du bonnet:

1° Houo Ho 和合. 2° Deux lions. 3° La carpe remontant les rapides. 4° Deux chauves-souris entourant le caractère Cheou 壽.

Tous les motifs ci-dessus énumérés sont en argent ou même en argent doré.

II. Les cadenas superstitieux.

Les cadenas superstitieux que portent suspendus au cou la plupart des petits enfants chinois sont ornés de gravures ou de caractères. Voici les principales coutumes à ce sujet.

1° Avers: Tchang ming pé soei 長命百歲: Vie prolongée jusqu'à cent ans.
Revers: Une chauve-souris gravée.

2° Avers: Tsiang-kiun mien k'ien 將軍免見: Ne venez pas: le maréchal (Kiang Tse-ya 姜子牙) est ici.
Revers: Les trois esprits du bonheur, des dignités, de la longévité (T).

3° Avers: San Yuen 三元: Les trois Principes.
Revers: Les esprits des trois bonheurs.

4° Avers: Tch'ang-ming fou-koei 長命富貴: Longue vie et richesse.
Revers: Kin-yu man-t'ang 金玉滿堂: De l'or et du jade plein la maison.

5° Avers: Les deux principes In 陰 Yang 陽.
Revers: Les Pa-koa 八卦, huit trigrammes.

6° Avers: La chauve-souris.
Revers: Deux branches de bambou.

B. Toilette des hommes.

I. Ma-koa-tse 馬褂子. Pardessus.

Le pardessus de soie des riches est orné de plusieurs symboles imprimés sur l'étoffe.

1° Le pardessus Ou-fou-p'an-cheou 五蝠盤壽. La soie porte une série de médaillons représentant le caractère Cheou 壽, entouré de cinq chauves-souris.

2° Le pardessus Pa t'oan 八團, aux huit figures circulaires, quatre par devant et quatre par derrière. Chacune de ces figures renferme une des formes artistiques du caractère Cheou 壽.

3° Le pardessus Jou-i-p'an-cheou 如意盤壽, où le même caractère Cheou 壽 est encadré de Jou-i 如意, perles précieuses du Bouddhisme.

4° Sur la soie on trouve aussi imprimées des fleurs Lamei 臘梅, des branches de bambou et des pivoines.

Sur les étoffes ordinaires, on imprime des papillons figurant la joie, des fleurs de lotus, ou des poissons nommés Kin yu 金魚, poissons d'or, emblèmes d'une grande fortune.

Les habits des officiants pour le sacrifice au Ciel et à Confucius. Ces habits du sacrifice sont couverts de médaillons brodés,

avec sujets emblématiques. L'habit du Président est orné de médaillons à 12 emblèmes; au centre est le caractère Fou (1).

II. Souliers.

Une mode qui tend à disparaître de nos jours consistait à broder le caractère Cheou 壽, longévité, sur l'empeigne des souliers chinois.

III. La bourse.

La plupart des Chinois portent suspendue à la ceinture une sorte de bourse, où ils renferment leur argent et même leur montre. Ce sachet est souvent décoré avec goût; parmi les sujets ornementaux figurent surtout ceux qui font allusion à la richesse. Per exemple: la pivoine, les dragons gardiens des trésors, la cassette magique, le tigre du dieu de la richesse, etc.

IV. Les anneaux.

De nos jours il devient de bon ton de porter un anneau d'or au doigt. Sur le médaillon on grave le plus souvent un des cinq caractères exprimant les cinq bonheurs: Fou, Lou, Cheou, Tsai, Hi 福 祿 壽 財 喜.

C. Toilette des femmes.

I. Epingles à cheveux.

Les épingles à cheveux sont communément en argent ou en or; sur la tête de l'épingle figurent les ornements suivants:

1° Un poisson, gage de grande richesse.

2° Un bambou, gage de longue vie.

3° Un chrysanthème, symbole d'une longue vie et d'une beauté durable.

---

(1) Cf. Les Rituels de la République chinoise. Habits

4° Un crabe. Le crabe vit dans l'eau : l'eau est l'élément du Nord : donc In, se rapportant au principe féminin.

5° Une tête de lotus étalant ses pépins, image et présage de fécondité.

6° Le caractère Cheou 壽, la longévité.

7° Un Jou-i 如 意, joyau bouddhique.

8° La clef de l'enfer, représentée comme celle qu'on voit dans la main de Mou-lien 目 連, disciple de Çakyamouni. Allusion à la croyance que cet homme tira sa mère de l'enfer. Les femmes portent cet ornement dans l'espoir d'éviter l'enfer et le "Lac sanglant."

9° Un fruit de l'arbre des pagodes, Pé kouo tse 白菓子, qui se prononce à peu près comme Pé-ko-tse 百個子, cent enfants.

II. Pendants d'oreilles.

Les figures gravées ou ciselées sur les pendants d'oreilles sont :

1° Deux poissons ; 2° le caractère Cheou 壽 ; 3° le joyau bouddhique Jou-i 如 意 ; 4° la fleur La-mei 臘梅 ; 5° des tiges de bambou.

III. Bracelets.

Trois caractères sont gravés sur les bracelets : Ta ki siang 大 吉 祥 : Bonne chance !

Quelquefois on y trouve gravées des feuilles de bambou ou des pivoines.

IV. Les bagues.

Les motifs d'ornementation sont :

1° Le caractère Cheou 壽, longue vie ; 2° Fou 福, bonheur ; 4° Hi 喜, joie ; 4° Le joyau bouddhique Jou-i 如 意.

V. Les souliers.

L'arrière du petit soulier des femmes est muni d'une patte en étoffe, souvent en soie, et brodée avec art. Cette bande d'étoffe se nomme pa-tse 拔子. Une chauve-souris en argent repoussé est fixée solidement au centre de cette patte en soie. C'est un jeu de mots pour souhaiter le bonheur.

VI. La bordure des habits.

Le large galon disposé en bordure sur les manches, autour du collet et sur la fermeture du pardessus des femmes, est orné de magnifiques broderies représentant souvent une chaîne de Jou-i 如意, entremêlés de swastikas et du caractère Hi 喜, la joie.

Les jeunes mariées portent des jupes dont le bas est aussi orné d'un galon du même genre. Le gilet des femmes est encore orné de ces bordures ou galons à dessins alternés.

Il n'est pas rare de trouver des femmes qui portent sur le haut de la poitrine, à la naissance du col, une sorte de médaillon richement brodé et cousu sur le pardessus: au centre de cet ornement est brodé le caractère Cheou 壽. Les caractères Cheou 壽 et Fou 福 peuvent s'écrire de cent manières différentes, et fournissent des sujets très décoratifs.

De même le caractère Lou 祿 (1).

Donc les trois caractères Fou 福, Lou 祿, Cheou 壽 fournissent à eux seuls 300 figures d'ornementation, qu'il importe de connaître, si on veut étudier avec compétence l'art chinois (2).

(1) De Groot dans ses ouvrages donne les fac-simile des cent formes du caractère Fou.

(2) Trop souvent les artistes européens, faute de connaître ces variétés de calligraphie, s'ingénient à leur trouver des significations imaginaires.

ARTICLE VI.

Le Bouddhisme dans les enseignes et les marques de fabrique (1).

A. Enseignes.

I. Enseignes des pharmaciens.

1° Houo Ho 和合 portant un bol contenant un médicament.

2° Une bordure de Jou-i 如意, joyaux bouddhiques, entourant une image du vieux Cheou-sing 壽星, qui tient en main son bâton et une gourde remplie de pilules magiques.

3° La montagne sacrée de T'ai-chan 泰山 couronnée de verdure, image des plantes médicinales cueillies sur les montagnes.

4° Une bordure de Jou-i 如意 entourant les Immortels.

5° Deux cornes de cerf gravées sur l'enseigne et dorées.

6° Tié-koai Li 鐵拐李 avec sa gourde aux pilules d'immortalité (T).

7° Wen-sing-wei-ki 文星爲記: "A l'étoile de la littérature". Au bas de l'enseigne est représentée la divinité stellaire K'oei sing 魁星.

II. Enseigne d'un marchand de tabac.

Sien-ho-wei-ki 仙鶴爲記: "A la grue transcendante". La grue tient dans son bec une tige de la plante chérie des Immortels et appelée: Ling-tche-tsao 靈芝草.

(1) A cet article se rapportent toutes les enseignes où sont désignés les dieux patrons, dont nous avons parlé dans la IIe Partie.

III. Enseigne d'un marchand de soieries.

Une grue perchée sur des pivoines.

B. Marques de fabrique.

I. Sur les étoffes.

1° Le premier académicien, à cheval et portant son bouton.

2° Les cinq enfants lettrés: Ou-tse-teng-k'o 五子登科.

3° Houo Ho 和合.

4° Cinq chauves-souris: les cinq félicités.

5° Ta-fa-tsai 大發財: "Aux gros bénéfices".

6° L'immortel Lieou-hai 劉海, pêchant son crapaud d'or.

7° Deux poissons.

II. Boîtes de cigarettes.

Dans chaque boîte de cigarettes on trouve une petite chromolithographie, représentant un personnage célèbre d'une des trois religions chinoises: Confucéisme, Taoïsme et Bouddhisme. Chacune des fabriques de cigarettes lutte avec ses rivales, pour fournir à ses clients une image mieux à leur goût.

III. Boîtes d'allumettes.

Même sur les boîtes d'allumettes, les motifs d'ornementation sont très souvent tirés de la mythologie. On y voit par exemple: le lièvre lunaire; Houo Ho 和合, patrons des commerçants; les dragons; Suen heou-tse 孫猴子, le singe.

IV. Gâteaux.

Les marques de fabrique ou les devises gravées sur les gâteaux et sur les articles de dessert sont:

1° La pêche, fruit d'immortalité.

2° La promotion du premier académicien.

3° Ou-tse-teng-k'o 五子登科: les cinq fils gradués.

4° I-pen-wan-li 一本萬利: "Dix-mille pour un" (profits immenses).

5° Cheou 壽: la longévité.

V. Boîtes de vermicelle chinois.

Les trois esprits du bonheur, des dignités et de la longévité sont peints sur le couvercle de la boîte. Parfois ce sont les symboles de ces trois divinités: la chauve-souris, le cerf et le sapin.

VI. Boîtes à desserts.

Les desserts chinois se placent dans une boîte à six ou huit compartiments, qu'on apporte au temps des visites en même temps que le thé. Le couvercle de cette boîte à dessert est orné de sujets décoratifs.

1° La pivoine; 2° les Jou-i 如意; 3° la grenade; 4° les branches de bambou; 5° les cinq chauves-souris encadrant le caractère Cheou 壽; 6° les fleurs des quatre saisons: joie en tout temps.

VII. Pipes à eau.

La pipe à eau figure de rigueur au temps des visites: le maître de maison invite son visiteur à fumer. Cette pipe est fabriquée en cuivre blanc, munie de cordonnets aux couleurs voyantes, et parfois décorée avec beaucoup d'art. Voici les motifs le plus communément exploités:

1° Les huit Immortels (T); 2° le caractère Cheou 壽; 3° le caractère Fou 福; 4° le caractère 囍, appelé Choang Hi: double joie; 5° la pivoine; 6° les feuilles de bambou.

ARTICLE VII.

Le Bouddhisme popularisé par les Tche-ma 紙馬.

Dans la Ière Partie des Recherches, Chapitre VIII, art. 6, il a été parlé de l'origine et de l'usage de ces feuilles imprimées à l'effigie des poussahs ou des dieux, et qui sont brûlées après un cérémonial fixé par les coutumes locales.

Ici nous donnerons la liste des principaux tche-ma 紙馬 bouddhiques, utilisés dans le Kiang-nan 江南 (1).

1° Koan-in p'ou-sa 觀音菩薩.

2° Ti-sang-wang 地藏王, bonze de Kieou-hoa-chan 九華山, intendant général des enfers.

3° Mou-lien 目連, disciple de Çakyamouni, porte la clef des enfers.

4° P'ou-hien 普賢, un des membres de la triade.

5° Wen-tchou 文殊, un des membres de la triade.

6° Wei-touo p'ou-sa 韋馱菩薩, le gardien armé des pagodes bouddhiques.

7° T'ai-cheng ou Ta cheng 大聖, bonze divinisé et honoré surtout à Lang-chan 狼山, dans le T'ong-tcheou 通州, où se trouve la pagode célèbre, qui attire chaque année des milliers de pèlerins.

8° Tong-yo ta ti 東嶽大帝, le dieu du mont sacré de T'ai-chan 泰山, chargé de procurer une nouvelle vie aux âmes qui restent dans le cycle de la métempsycose.

9° Pi-hia yuen-kiun 碧霞元君, fille du précédent, honorée sous divers noms.

(1) Tous les originaux se trouvent à la bibliothèque de Zi-ka-wei 徐家滙.

10° Fong-tou ta-ti 豐都大帝, le roi des enfers.

11° Yen-koang p'ou-sa 眼光菩薩, la patronne de la lumière oculaire, honorée pour les maux d'yeux.

12° Nan-ou Tchoen-t'i 南無準提, p'ou-sa secourable, honoré dans les pagodes. Il est représenté avec plusieurs bras.

13° San Yuen 三元, les trois principes.

14° Tsong cha 總杀, le chef des bourreaux de l'enfer; on le prie d'épargner les suppliciés.

15° Tsing chen 井神, l'esprit des puits; on le prie pour un enfant qui a en peur près d'un puits. On l'invoque aussi à la fin de l'année.

16° Yang Se tsiang-kiun 楊四將軍, général de Long-wang 龍王, le roi dragon des eaux. Il est chargé de la police des eaux, et honoré par les bateliers et les conducteurs des trains de bois.

17° Pao-nieou ta-wang 保牛大王, le grand roi protecteur des bœufs.

18° Pa-tcha ta-wang 蚱蜡大王, le grand roi protecteur contre les sauterelles.

19° Nieou-wang t'ai-tse 牛王太子, le fils de Nieou wang 牛王, le protecteur des bœufs.

20° Kiao-liang 橋梁, l'esprit des ponts, prié pour un enfant effrayé au passage d'un pont.

21° P'i-t'eou-koei 披頭鬼, l'intendant des pendus; ses cheveux sont en désordre et tombent sur ses épaules: de là vient son nom.

23° Houo-ho 和合, honorés et par les bouddhistes et par les gens de toutes nuances. Patrons du commerce et de la concorde.

24° Ts'ang-k'ou 倉庫, esprit protecteur des dépôts de céréales dans les greniers publics.

25° Fong-tou-tch'eng 酆都城, la ville des enfers, et ses gardiens.

26° Kou-hoen p'ou-sa 孤魂菩薩, esprit qui s'occupe des âmes abandonnées, dont personne ne prend soin après la mort.

27° Tchang-sien song-tse 張仙送子, le pourvoyeur d'enfants, et le chasseur du chien céleste : honoré aussi bien chez les bonzes que chez les tao-che.

28° Nieou-lan Tchou-k'iuen 牛欄猪圈, poussahs invoqués pour les maladies des bœufs et des porcs.

29° T'ou-ti 土地, le gardien local du sol.

30° Men chen 門神, les gardiens des portes.

31° Lei-kong 雷公, le dieu de la foudre.

32° Tien-mou 電母, la déesse des éclairs.

33° Fong-pé 風伯, le dieu des vents, l'Eole chinois.

34° Yu-che 雨師, le dieu de la pluie.

35° Ou-kou ta-chen 五穀大神, l'esprit protecteur des moissons.

36° Niang-niang 娘娘, un des noms de la fille du dieu du pic sacré oriental. On l'invite à la naissance des enfants, pour les couches.

37° Chou-chen 樹神, les esprits des arbres, sortes de devas préposés aux arbres. On brûle de l'encens au pied des arbres réputés transcendants ; on invoque ces devas quand un enfant a eu peur près d'un arbre.

38° Li che 利市, l'esprit des marchés, préposé aux transactions commerciales, un des officiers du dieu de la richesse.

39° T'ien-kong ti-mou 田公地母 : sur terre tout germe et croît par leur ordre ; ils régissent les fruits de la terre.

40° Ts'i Wang 齊王 : on lui fait de grandes fêtes appelées Ts'i-wang-hoei 齊王會, où on le prie pour la protection des fermes et des animaux domestiques.

41° Tsao-kiun 竈君, le dieu du foyer. Il n'est pas plus taoïste que bouddhique de nos jours : tous les païens l'honorent.

42° Tsong-chen 衆神 sorte de représentant parlementaire de tous les esprits.

43° Sao-chen Sang-tché 掃神喪車, la bonne et la mauvaise étoile du mort; elles accompagnent le convoi funèbre.

44° T'ou-fou 土府, régit l'intérieur de la terre, les bonnes et les mauvaises veines. On l'invoque afin de ne pas l'offenser en bâtissant, en creusant la terre ou en coupant des arbres. C'est donc l'esprit du Fong-choei 風水.

45° Tchoang-kong tchoang-mou 牀公牀母, les esprits préposés au lit, l'un mâle, l'autre femelle.

46° Hia t'an p'ou-sa 下坛菩薩, honoré par les satellites, afin qu'il les aide à prendre les accusés. Ils immolent un coq, les jours de réunion, nommés Hia-t'an-hoei 下坛會.

47° Ou Wen 五瘟, les cinq esprits des épidémies.

48° Tchao tsai 招財, ministre du dieu de la richesse, qui apporte la fortune.

49° Chan-chen 山神, l'esprit gardien des tombeaux.

50° Ou-fou ts'ai-chen 五福財神 (1), dieu de la richesse et des cinq bonheurs.

51° Fong-lien 鳳輦, éclaireur marchant devant le char de Long-wang 龍王, le roi-dragon, de crainte qu'il ne se trompe de route.

52° Tchao-hoen t'ong-tse 招魂童子, le rabatteur de l'âme, chargé de la faire rentrer dans le corps du malade, pendant la cérémonie du rappel de l'âme. (Cf. Ie Partie.)

53° Tchoei-hoen che-tché 追魂使者, le cavalier-esprit qui court à la poursuite de l'âme, pour la ramener dans le corps du malade. On brûle ce tche-ma 紙馬 pendant la cérémonie du rappel de l'âme.

(1) Il y a encore le tche-ma 紙馬 du dieu des richesses, appelé Tseng-fou-ts'ai-chen 增福財神.

54° Long-tché p'ou-sa 龍車菩薩, l'esprit qui est chargé de procurer un véhicule à l'âme, pour la conduire dans l'autre monde après la mort, et lui épargner ainsi un long voyage à pied.

55° Kiang-fou p'ou-sa 降福菩薩, le poussah bénisseur, qui répand ses faveurs sur ceux qui l'honorent.

56° T'ien-wei Ti-houo 天煨地火, le Ciel-rôti et la Terre-enflammée, deux poussahs qu'on invoque aux temps de grande sécheresse, pour les supplier de laisser les pluies féconder la terre.

57° Choei-fou 水府, le Président du département des eaux, chargé de l'administration intérieure des eaux.

58° Lou-chen p'ou-sa 路神菩薩, le poussah protecteur des voyageurs, invoqué aussi contre la peur.

59° Ming-fou che-wang 冥府十王, les dix dieux de l'enfer. Cette feuille est brûlée après la mort d'un homme: on prie les dieux de l'enfer de le bien accueillir.

60° Kin-long se ta-wang 金龍四大王, le roi-dragon.

61° Tseng-fou ts'ai-chen 增福財神, un des dieux de la richesse honoré dans les pagodes bouddhiques. (Cf. IIe Partie.)

62° Kia-t'ang 家堂, autel familial, où sont honorés les esprits protecteurs de la demeure. L'image de ce sanctuaire familial est imprimée sur le tche-ma.

63° Tchao-pao, Li-che, Houo Ho 招寶利市和合. La feuille s'appelle Hoang-yuen 黃元; elle porte l'image de ces quatre esprits protecteurs du commerce. On l'emploie beaucoup au temps des maladies, qui sont un grand obstacle à la fortune.

64° Ts'oei cheng niang-niang 崔生娘娘, la matrone qui hâte la délivrance.

65° Pao cheng niang-niang 保生娘娘, l'accoucheuse.

66° Je kong t'ien tsuen 日宮天尊, l'esprit du soleil.

67° T'ien-heou cheng-mou 天后聖母, la sainte mère reine du ciel, patronne des navigateurs.

68° Ou Cheng 五 聖, les cinq saints.

69° Yo-wang 藥 王, le roi des médicaments.

70° Ts'ao koan 曹 官, légiste du roi des enfers, qui a grande influence sur le prononcé des jugements après la mort. Superstition très commune au Kiang-sou; de là l'expression: Hoan Ts'ao-koan 還 曹 官, remercier ce légiste, en payant une certaine somme aux bonzes.

71° Tong-yo niang-niang 東 嶽 娘 娘, la femme du dieu de T'ai-chan 泰 山.

72° Li-heou-wang 李 侯 王, pour les déménagements.

73° Pan, Châ, Teou, Tcheng 痲 痧 痘 疭, divinités des éruptions, variole etc...

74° P'an koan 判 官, huissier de Yen-wang 閻 王, le roi des enfers.

75° Le compliment adressé à un poussah, au jour anniversaire de sa naissance. On le brûle pour le lui faire parvenir.

76° Les billets de banque envoyés aux morts dans l'autre vie (1).

A cette liste, il est juste d'ajouter toutes les pièces superstitieuses, suppliques, talismans, en usage pour secourir les morts. Ces pièces se trouvent dans la I^e Partie des *Recherches*.

Les boutiques nommées Tche-ma-tien 紙 馬 店 sont nombreuses dans toutes les villes, et tiennent tous ces objets usuels à la disposition des acheteurs: c'est là une des principales sources de propagande.

Dans le pays de Jou kao 如 皋, les bonzes vendent de grandes feuilles de papier sur lesquelles on a imprimé une proclamation, attestant que telle personne a payé son tribut à Ts'ao koan 曹 官, le légiste du dieu des enfers, qui est censé avoir parlé en faveur du mort pour le faire réincarner. A la mort d'un homme, on achète deux de ces proclamations; l'une, appelée Yang 陽, est brûlée dans la maison du mort; la

(1) Les autorités de Chang-hai, en 1922, ont défendu d'imiter les billets de banque en usage pour le commerce. Plusieurs personnes simples s'étaient laissé duper.

cendre est recueillie et déposée dans un petit sachet de toile jaune, qu'on pose sur la poitrine du défunt quand on l'ensevelit. L'autre est brûlée à la pagode; cette dernière feuille, appelée In 陰, est adressée directement à Yen-wang 閻王. A la mort d'une femme, on brûle aussi deux de ces feuilles pour la préserver du "Lac Sanglant".

Il existe aussi une confrérie nommée Ts'ao-koan-hoei 曹官會. Chacun des associés donne tous les ans une certaine somme au bonze, afin qu'il récite des prières pour remercier l'employé Ts'ao koan 曹官 de lui avoir obtenu la faveur de renaître sous forme humaine. Le tche ma 紙馬 en l'honneur de cet employé influent s'appelle Tchou-ngan Ts'ao-koan 主案曹官; cet officier légiste, qui aide le roi des enfers à appliquer les lois et à formuler ses jugements, se nomme Toan 段.

ARTICLE VIII.

Le Bouddhisme popularisé par le Roman et la Comédie.

A. Le Roman.

Entre tous les romans bouddhico-taoïstes, le plus célèbre est sûrement le roman intitulé: Si-yeou-ki 西遊記 Annales du voyage au paradis de l'Ouest. L'auteur de ce roman est, dit-on, l'écrivain K'ieou Tchang-tch'oen 邱長春, qui vivait sous la dynastie des Yuen 元.

Imagination féconde, style imagé et toujours alerte, étude approfondie des croyances et pratiques bouddhiques, le romancier a mis toutes les ressources d'un merveilleux talent au service d'une cause qui ne méritait que l'oubli. Son ouvrage est d'une lecture si séduisante, qu'on peut dire sans exagération que presque tous ceux qui connaissent les caractères chinois l'ont lu, sinon en entier, du moins en partie. Le Si-yeou-ki 西遊記 a été, il est encore de nos jours un des grands organes de popularisation du Bouddhisme. Ce roman est un tour de force imaginative, et un petit chef d'œuvre de littérature populaire.

Seul le point de départ est un événement historique. Sous le règne de T'ang T'ai-tsong 唐太宗, le bonze Hiuen-tsang 玄奘 partit pour son célèbre voyage dans l'Inde, et en rapporta quelques livres bouddhiques. C'est sur cette base historique que le romancier a élevé la structure fantaisiste de son récit.

Au Hiuen-tsang 玄奘 de l'histoire est substitué le légendaire T'ang seng 唐僧; sa naissance, son exposition sur le Fleuve Bleu, son sauvetage et son éducation dans la pagode de Kin chan-se 金山寺 à Tchen-kiang 鎮江, remplissent plusieurs chapitres fort intéressants.

La haute situation de sa famille maternelle donne à T'ang seng accès à la cour de l'empereur, où il ne tarde pas à devenir un personnage marquant. Sur l'ordre de T'ang T'ai-tsong 唐太宗, il part pour l'Inde et le Paradis d'Occident, afin de recevoir, de la main même de Bouddha, les livres sacrés du Bouddhisme. Chemin faisant il s'adjoint Suen heou-tse 孫猴子, Tchou Pa-kiai 朱八戒 et Cha ho-chang 沙和尚 (1), qui lui servent de compagnons et de protecteurs dans les dangers fabuleux multipliés à plaisir pendant ce long voyage. T'ang-seng 唐僧 est l'image du bonze modèle; Suen heou-tse 孫猴子 est le type du bonze magicien; les figures de Tchou Pa-kiai 朱八戒 aux oreilles de porc, et de Cha ho-chang 沙和尚 aux grossiers instincts, sont, burinés en traits indélébiles, deux portraits du bonze vulgaire.— Quatre-vingts périls menacent les jours des bonzes voyageurs; tous les esprits méchants du Bouddhisme, tous les diables malfaisants, essayent tour à tour d'entraver le succès de l'expédition; mais l'ingéniosité de Suen heou-tse 孫猴子, et la protection de tous les Bouddhas et poussahs secourables, aplanissent ces obstacles réputés insurmontables.

T'ang seng 唐僧, admis en la présence de Bouddha, reçoit les livres canoniques du Bouddhisme, et reprend le chemin de la Chine, où il est reçu avec enthousiasme par l'empereur. Telle est la trame du roman.

(1) Cf. IIe Partie. Notices sur ces personnages.

Le romancier a su y consigner sous, une forme piquante et inoubliable, toutes les cérémonies et pratiques des bonzes, dans les diverses péripéties de la vie humaine. Il connaissait à fond leur terminologie, leurs règles, leurs croyances et leurs coutumes: chaque mot porte, et sous une forme toujours plaisante, la doctrine bouddhique passe, article par article, devant les yeux charmés du lecteur. Ce roman pourrait s'intituler: le Bouddhisme en légendes. C'est un des premiers que se procure le lettré débutant, pour se distraire par une lecture intéressante, et c'est en même temps un modèle de style romanesque, que les meilleurs écrivains du genre essaient d'imiter. Il ne serait peut être pas exagéré de dire que le nombre des exemplaires du Si yeou ki doit avoir atteint le million, si même il ne l'a point dépassé.

Dans la seconde partie de ces Recherches, le lecteur trouvera presque en entier le récit romanesque de la vie de Koan-in p'ou-sa 觀音菩薩, qui a contribué si puissamment à la diffusion de son culte dans les masses populaires. Et la vie de Bouddha lui-même, n'est-ce point un vrai roman? Nombre de personnages importants du Bouddhisme ont ainsi leurs vies romancées, répandues parmi les gens du peuple; elles constituent les "Vies de saints" du paganisme chinois.

B. La Comédie.

Les idées bouddhiques sont si profondément enracinées dans l'âme chinoise, que les auteurs de comédies pensent et écrivent en bouddhistes; même dans les comédies ordinaires, les allusions, les manières de parler et d'agir des personnages s'inspirent de cette doctrine. Sur la scène, il n'est point rare de voir les acteurs offrir de l'encens à tel ou tel poussah, pour le succès d'une entreprise ou pour éviter un danger. De plus, il est d'usage de faire jouer la comédie en l'honneur des poussahs, pour les remercier d'un bienfait, d'une guérison, d'une année d'abondance, etc.

Rien de plus ordinaire que les vœux faits par les païens à leurs dieux, pour leur promettre deux, trois, quatre jours de comédie, ou même plus, si telle personne guérit, si la pluie attendue vient à tomber, si un tel réussit aux examens, etc...

En outre, les grandes réunions aux pèlerinages, ou aux anniversaires de la naissance d'une divinité, sont bien souvent agrémentées de comédies en son honneur, et même de feux d'artifice. Ainsi, aux réunions annuelles devant la pagode du dieu des bœufs, les notables du pays font jouer la comédie en son honneur.

La comédie est même employée pour obtenir une faveur impatiemment désirée; quand un poussah s'entête à faire la sourde oreille, on lui fait l'honneur de quelques séances de comédie, afin de lui gagner le cœur.

La comédie est donc une source de propagande bouddhiste, non seulement par les sujets mis à la scène, mais encore et surtout par l'attrait et la popularité donnés au culte bouddhique.

L'influence de la comédie est multipliée par l'image.

A l'époque du nouvel an, pendant un mois environ, des marchands d'images s'installent dans les villes et les bourgades, avec leur provision. Les deux tiers au moins des sujets de ces images sont tirés des comédies (1).

Parmi ces feuilles illustrées, une entre autres a toujours beaucoup de succès. Elle est intitulée "Cha tse pao" 殺子報: Rétribution d'un infanticide. En voici le sujet en quelques mots. — Une jeune femme va faire ses dévotions à la pagode, au moment où les bonzes sont occupés à psalmodier leurs prières devant l'autel de Bouddha. Un des bonzes la lorgne du coin de l'œil, puis trouve un prétexte pour venir lui parler, noue connaissance avec elle, lui fait visite, peu à peu s'éprend d'elle,

(1) Nous en possédons plusieurs centaines à la bibliothèque de Zi-ka-wei.

enfin la séduit. La malheureuse tue avec un grand couteau de cuisine l'enfant né de ce commerce illégitime, le coupe en morceaux, le met dans un tonneau et l'enfouit en terre. Un des sbires du tribunal, grand éventeur de secrets, finit par apprendre l'histoire. Le mandarin fait saisir les deux coupables; ils comparaissent à sa barre, sont convaincus et condamnés à mort. On affiche sur leur dos le motif de leur condamnation, puis on les conduit au lieu du supplice où ils sont exécutés.

Cette comédie se joue annuellement dans les grandes villes, et attire toujours une affluence extraordinaire. On imagine aisément quel parti des acteurs païens peuvent tirer d'un pareil thème.

Mais, dira-t-on, la représentation de cette infamie doit exciter la colère du peuple contre les bonzes? Nullement: les Chinois sortent de cette représentation avec les mêmes dispositions qu'ils y ont apportées; on rit, on se moque, on dit que les bonzes sont de mœurs très douteuses pour la plupart, puis on continue de recourir à eux tout comme auparavant, dans toutes les circonstances où le prescrit la coutume.

Singulier mélange de mépris et de confiance à l'égard de ces hommes si peu recommandables! On affiche dans les appartements l'image scandaleuse, et on invite ces mêmes hommes à y venir prier: tant est impérieux le besoin du surnaturel dans les grandes épreuves de la vie!

DS
721
D6
t. 17

Doré, Henri
Recherches sur les superstitions en Chine.
t. 17

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY